

Les Nouveaux Prédateurs : Politique Des Puissances en

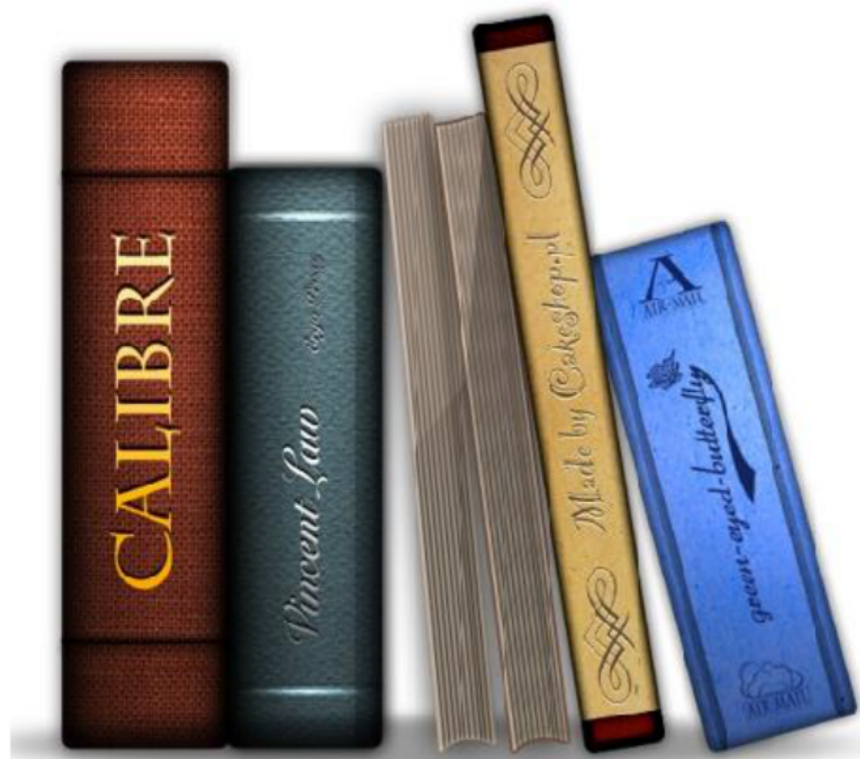
Colette Braeckman

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Les nouveaux prédateurs: politique des puissances en Afrique centrale

Colette Braeckman



calibre 0.7.27

WHITLEY STRIEBER

LES PR...DATEURS

"THE HUNGER"

TRADUIT DE L'AM...RICAIN

PAR MICHEL DEUTSCH

POU_r M. A.

PROLOGUE

John Blaylock consulta à nouveau sa montre.

3 heures pile. C'était le moment d'y aller. Le silence qui enveloppait la petite ville de Long Island était tel que l'on entendait le déclic des feux quand ils changeaient au bout de la rue bordée d'arbres.

Remettant sa montre dans sa poche, il sortit des buissons alignés le long de la voie privée au milieu desquels il s'était caché. Il s'immobilisa un court instant et respira à fond. L'air nocturne était frais.

Pas une âme en vue.

La victime désignée habitait au milieu du bloc.

Les sens aiguisés de John explorèrent la masse sombre de la résidence, à l'affût du plus léger signe de vie. Pour les Wagner, Kaye aurait purement et simplement disparu: ils ne chercheraient pas plus loin. Dans un mois, elle ne serait rien de plus qu'un chiffre perdu au milieu de centaines d'autres. Bon an mal an, un millier d'adolescents fugueurs s'éva-nouissaient dans la nature et Kaye avait d'excellentes raisons de prendre le large. Mise à la porte de l'Institution Emerson, elle devait se présenter dans quelques jours avec Tommy, son petit ami, devant le tribunal pour enfants afin de répondre d'une inculpation de détention et usage de drogue.

Tous deux disparaîtraient au cours de la nuit.

C'était Miriam qui se chargeait du petit ami.

Invisible et silencieux dans son survêtement noir, John s'ébranla. Il eut une brève pensée pour sa partenaire. Il avait envie d'elle. Comme toujours aux moments de tension. L'amour qui les unissait était ancien, familial et rassurant.

La lune se coucha à 3 h02. Maintenant, la seule source de lumière était le réverbère qui brillait à

l'extrémité opposée de la résidence. Tout se passait conformément aux prévisions.

John se mit à courir. Il dépassa le p,té de maisons et fit halte un peu

plus loin. Pas une seule fenêtre n'était éclairée. Il revint sur ses pas et s'engagea dans l'allée menant au pavillon. Décidément, songea-t-il quand il s'en fut approché, cette maison ne lui disait rien qui vaille. Malgré ses rosiers soigneusement taillés, ses plates-bandes de dahlias et de pensées, elle avait quelque chose d'hostile.

Ces Wagner, franchement, étaient des minables.

Cette constatation ne fit que renforcer sa détermination et toute son intelligence se braqua avec une lucidité accrue sur la tâche qui l'attendait. Chacune de ses phases avait été calculée à la seconde près.

La concentration de John était telle qu'il percevait la respiration de M. et Mme Wagner qui dormaient au rez-de-chaussée. Il s'arrêta, mobilisant toutes ses facultés d'attention dans un effort farouche. Maintenant, il entendait un froissement de draps - l'un des dormeurs avait bougé le bras -, l'infime crissement d'un cafard en train de grimper le long du mur de la chambre. John avait du mal à se maintenir à un seuil de vigilance d'une pareille intensité. En cela, Miriam et lui étaient très différents.

Pas de problème: tout dormait dans la maison. Il s'agissait à présent de s'y introduire. Malgré l'obscurité, il localisa rapidement la porte du sous-sol.

Elle donnait sur la chaufferie. Ensuite, il y avait une salle de jeu. Puis la chambre de Kaye. Il sortit de la sacoche que dissimulait son pull une corde de piano à l'aide de laquelle il força la serrure. Après quoi il fit glisser le pêne dormant en se servant du coin de sa carte de crédit.

Une fade bouffée d'air chaud l'assaillit quand la porte s'ouvrit. La nuit était à peine fraîche, et la chaudière réglée au minimum. Le foyer émettait une vague lueur orange. John traversa la chaufferie.

quand il en émergea, il se figea sur place, surpris par la sonorité rauque d'une respiration qui n'était pas une respiration humaine. Son cerveau analysa le bruit. La conclusion ne laissait pas place au doute: un chien, pesant de vingt-cinq à trente kilos, dormait au fond du couloir, à environ deux mètres de lui.

Rien à faire, il allait devoir chloroformer le chien.

John sortit de la sacoche un flacon en plastique et un linge. Le récipient lui glaçait la main. Faute d'avoir la foudroyante rapidité de Miriam, le chloroforme lui était nécessaire pour neutraliser ses

victimes. A l'idée du risque qu'il encourait, sa gorge se noua.

Son alliée l'obscurité était maintenant une enne-mie. Il avança en s'efforçant de déterminer aussi précisément que possible la distance qui le séparait du chien. Un pas. Le rythme de la respiration de l'animal changea. Deux pas. Un bruit d'ébrouement, une amorce de grondement. Trois pas. L'explosion d'un aboiement!

John plongea, ses doigts s'enfoncèrent dans la fourrure de la bête et il appliqua le linge imbibé de chloroforme sur son museau.

- Alf?

On discernait une note d'anxiété dans la voix claire de Kaye.

Les chances de John s'amenuisaient à vue d'oeil.

Elle était bien réveillée, à présent. Il devinait qu'elle écarquillait les yeux dans le noir. Normalement, il aurait dû battre en retraite. Mais, cette nuit, ce n'était pas possible. Miriam était une tueuse implacable. Elle ne raterait pas le petit ami. Il fallait qu'ils disparaissent en même temps, Kaye et lui, c'était là

tout le stratagème. La police conclurait à une fugue d'amoureux et classerait le dossier. Mais si l'un des deux, justement, ne disparaissait pas, cela éveillerait les soupçons.

Dès que le chien cessa de bouger, John se précipita. Il disposait d'à peu près dix minutes de tranquillité avant que le molosse se réveille. Il ne fallait plus traîner. Une efficacité maximale était la règle impérative.

Brusquement, la chambre s'éclaira. Comme Kaye était jolie, assise sur son lit en chemise de nuit, une main encore posée sur la lampe de chevet à l'abat-jour plissé! La lumière faisait à John l'effet de la brûlure d'un fer rouge. Il se jeta sur la jeune fille pour l'empêcher de pousser le cri qui, il le savait, lui montait à la gorge. Il lui écrasa la bouche et le nez sous sa paume et, d'une poussée, la cloua sur son lit en lui immobilisant les bras sous ses genoux.

Il émanait d'elle une légère odeur d'eau de Cologne et de tabac. Elle se débattait si farouchement que son corps en tremblait. Et sa résistance fit naître la rage de John.

Seuls les chocs sourds des jambes de Kaye martelant le matelas brisaient le silence. Il scrutait les yeux terrifiés et implorants de sa

victime, essayant de calculer dans combien de temps ils se voileraient. Il sentit la langue de Kaye contre sa paume.

Attention... il ne fallait pas qu'elle le morde.

Les cinq minutes qui s'écoulèrent avant que tout soit consommé lui parurent interminables. Il devait lutter pour ne pas se laisser distraire de son oeuvre de mort. Si jamais elle parvenait à se libérer... Mais non, elle ne lui échapperait pas. Après tout, il avait de longues années d'expérience derrière lui. L'essentiel était de ne pas relâcher son attention. Ni son étreinte. Pas une seule seconde.

Enfin, elle ferma les yeux. Elle était dans le coma.

Son corps fut secoué de convulsions frénétiques. Au bout de quelques instants, ses paupières se relevèrent. Le blanc de ses yeux avait pris une coloration rosée. Très bien! Les artérioles avaient éclaté. Ses globes oculaires chavirèrent lentement vers la droite. Le silence se fit encore plus pesant.

John l'acha la jeune fille et colla son oreille contre un sein doux et tiède, à l'affût de l'ultime battement de coeur.

Parfait! Elle était exactement en équilibre entre la vie et la mort.

Il n'y avait plus d'obstacles. Il pouvait maintenant s'affranchir de la discipline d'acier qu'il s'imposait et donner libre cours à ses émotions profondes, s'abandonner à la vérité brutale de sa faim. Il n'entendit même pas le cri vibrant qu'il exhala lorsqu'il se jeta sur sa proie. Instantanément, une vie nouvelle s'infusa en lui avec une force explosive.

Son cerveau se clarifia comme quand, par une journée étouffante, on plonge dans une rivière délicieusement froide. L'ankylose qui menaçait de lui tétaniser les muscles fut d'un seul coup balayée.

Ses impressions sensorielles acquéraient une intensité quasi surnaturelle.

Il prenait son essor, il planait au-dessus des cimes. Comme toujours dans ces moments-là

l'image éblouissante de Miriam surgit dans son esprit. John éprouvait la saveur de ses lèvres et au fond de son coeur sonnait le rire de sa compagne. Il avait la nostalgie de sa chair merveilleusement fraîche, et le désir gonflait son amour.

quand tout fut fini, ce fut à peine s'il posa un regard sur ce qui restait de Kaye Wagner, masse sombre que l'on devinait à peine sous les draps et les couvertures en désordre. Il était à présent talonné par le temps. D'abord, l'indispensable et sordide corvée. Il enfourna le corps vidé et inconsistant de la jeune fille dans un sac de plastique et, une fois encore, consulta sa montre. Il devait être au lieu de rendez-vous dans deux minutes exactement. Il fourra dans le sac le portefeuille de Kaye quelques flacons qu'il prit sur la coiffeuse, son slip son soutien-gorge et une pile de 45-tours éparpillés dans la chambre. Il alla rafler dans la salle de bains sa brosse à dents, de la laque capillaire, une brassée de produits de beauté, une bouteille de shampooing et un chemisier qui séchait sur un cintre, accroché à

la tringle du rideau de la douche.

La voiture serait là dans cinquante-cinq secondes.

Miriam était toujours ponctuelle. En toute hâte, John repartit comme il était venu, ne s'arrêtant que le temps de reverrouiller la serrure de la porte du sous-sol derrière lui avec sa corde de piano. Cela fait, il s'éloigna d'un pas vif et alla se tapir dans l'ombre d'un cornouiller en fleur au fond du jardin.

Il avait des fourmillements dans tout le corps et il lui semblait avoir conscience des moindres détails du monde qui l'entourait. Maintenant, il n'avait plus besoin de faire d'efforts pour concentrer son attention. Il sentait la présence paisible du cornouiller, il percevait jusqu'aux sons les plus infimes - le crissement d'un scarabée en promenade le claquement du bloc-moteur d'une voiture rangée de l'autre côté

de la rue, qui refroidissait lentement. Là-haut, les étoiles se décomposaient en myriades de couleurs -

du vert, du jaune, du bleu, du rouge... On eût dit que la brise faisait frémir chaque feuille à tour de rôle.

La beauté poignante de l'univers l'émouvait. La vie n'aurait pas pu avoir plus de douceur.

Il sourit en voyant arriver la voiture. Miriam conduisait avec une prudence d'octogénaire aveugle. Son obsession de l'accident l'avait incitée à

choisir une Volvo parce que c'était une marque dont la réputation de sécurité n'était plus à faire et à cause de son apparence anodine. Pourtant, la robustesse de l'engin ne la satisfaisait pas encore et elle

l'avait équipé d'un réservoir renforcé, de freins pneumatiques de poids lourds, d'amortisseurs anti-collision, de sièges à harnais et d'un toit ouvrant qui, en réalité, faisait office d'issue de secours supplémentaire.

John rejoignit en courant l'automobile qui roulait au ralenti, lança le sac en plastique sur la banquette arrière et s'installa à côté de la conductrice. Pas question que ce soit lui qui prenne le volant, bien entendu. Miriam ne le lui cédait qu'en cas d'absolue nécessité. Il se sentait de nouveau à l'aise auprès d'elle. Le contact des lèvres fraîches de Miriam sur sa joue était familier, son sourire rayonnait de plaisir et de satisfaction.

Concentrée sur la conduite, elle ne disait pas un mot. L'entrée de la bretelle de la voie express était à

deux blocs et John savait qu'elle supputait avec anxiété le risque de tomber sur un contrôle volant avant de l'atteindre. Si jamais ils avaient cette malchance, ils auraient à répondre à des questions embarrassantes.

Ni l'un ni l'autre n'ouvrit la bouche tant que la Volvo ne se fut pas engagée sur la rampe d'accès. Et lorsqu'elle s'élança sur l'autoroute, John sentit que Miriam se détendait enfin.

- Cela a été sublime, dit-elle. quelle vigueur il avait !

John sourit, refrénant sa propre exultation. Il avait beau en avoir une longue habitude, tuer ne l'avait jamais enthousiasmé. Le meurtre en tant que tel ne l'excitait pas autant que Miriam.

- J'espère que cela s'est bien passé avec la tienne ?

- Comme d'habitude.

Elle le dévisagea. Ses yeux brillaient comme ceux d'une ravissante poupée.

- Je me suis merveilleusement amusée. Il a eu l'impression de se faire violer par une fille. (Elle pouffa.) Je crois qu'il est mort en pleine extase. (Elle s'étira voluptueusement, jouissant du bien-être de la faim assouvie.) Et Kaye ? Comment est-elle morte ?

Cette question était sans doute une façon de le reconforter, de faire preuve d'intérêt, mais John aurait préféré oublier cet épisode qui lui répugnait et ne penser qu'à la joie qui en était la récom-pense.

- J'ai été obligé de chloroformer un chien.

Miriam se pencha vers lui pour lui piquer un baiser sur la joue et lui prit la main. Elle avait une intuition sans pareille. Cette seule phrase suffisait à

lui faire deviner tout ce qui s'était passé, toutes les difficultés qu'il avait rencontrées.

- Ils finissent tous tôt ou tard de la même manière. Je suis sûre que tu as été très humain. Elle n'a sans doute pas réellement compris ce qui lui arrivait.

- J'ai commis une erreur de calcul. J'aurais dû

prévoir le chien. C'est cela qui m'agace, rien de plus.

Mais ce n'était pas vrai. Pas tout à fait. Il y avait aussi cette sensation qui l'habitait, insolite mais dont, pourtant, sa mémoire gardait le souvenir. Il était fatigué. Il y avait bien longtemps que cela ne lui était pas arrivé.

- On ne peut jamais donner une mort parfaite. Il y aura toujours de la souffrance.

Oui, elle avait raison. Et, maintenant encore, il n'aimait pas infliger la souffrance. Mais cela n'aurait cependant pas dû provoquer ce sentiment d'accablement. Manger, en principe, le revitalisait et renouvelait ses provisions d'énergie. Bah! ce n'était qu'un passage à vide qui ne durerait pas, dû à la résistance que lui avait opposée la fille. Il ne fallait plus y penser. Et John tourna la tête vers la glace.

La nuit était somptueuse. Il avait toujours trouvé

dans l'obscurité une vérité essentielle, une sorte de joie, l'absolution de la violence qu'il portait en lui.

Alors, il se sentait justifié.

La ville brasillait de lumières! Une vague d'amour souleva John qui s'autorisa à savourer avec circonspection le plaisir du meurtre. Somme toute, songea-t-il, il était fondamentalement heureux dans la vie qui était la sienne.

Ses yeux se fermèrent avant qu'il s'en fût tout à

fait rendu compte. Le ronronnement du moteur commençait à se

confondre avec la voix de souvenirs lointains.

Il rouvrit brusquement les yeux. Ce n'était pas normal. Il fit coulisser le toit de la Volvo pour faire entrer un peu d'air frais. Le rythme de leur existence était d'une régularité rigoureuse. Six heures de Sommeil toutes les vingt-quatre heures. Et le Sommeil survenait invariablement quatre heures après les repas.

Alors, qu'est-ce que cela signifiait?

Son esprit flottait agréablement dans un état de demi-somnolence teintée de la douce nostalgie d'un souvenir qui avait l'immatérialité du rêve...

Et, soudain, le temps d'un éclair, ce fut comme s'il était dans une pièce immense et glacée. Des chandelles brillaient. Un feu crépitait dans la cheminée.

John eut un mouvement de surprise. Il n'avait pas pensé au manoir ancestral des Blaylock depuis qu'il avait quitté l'Angleterre. Et voilà qu'il revoyait sa chambre, la demeure familière, perpétuellement humide, dans toute sa majesté.

Miriam était aussi belle en ce temps-là qu'au-jour'd'hui. Il avait envie de la toucher, de la serrer dans ses bras mais elle avait horreur d'être distraite quand elle conduisait.

Il se remémorait les hautes fenêtres de sa chambre d'où la vue embrassait la lande du Yorkshire où

toute la nuit dansaient les feux follets. Jaillis du passé, des visages, des voix se pressaient dans sa mémoire. Plongé dans un demi-assoupissement, il regardait défiler le décor moderne derrière la vitre de la voiture, la succession infinie des lumières, les maisons exiguës et mal fichues pressées les unes contre les autres. Comme il se sentait seul dans ce monde-là !

Il referma les yeux et se retrouva instantanément transporté à Hadley par un après-midi humide et gris. C'était un après-midi tout à fait particulier-qui le serait, en tout cas, dans l'heure suivante.

Elégant nobliau, il venait de terminer ses études à

Balliol College où il était resté deux ans. Il était en train de s'habiller pour le souper, aidé de son valet qui lui tendait ses bas, sa chemise, son jabot. L'hôte de marque serait évidemment un de ces

insupportables politiciens dont son père était fêru et la soirée se passerait à dauber d'un ton cafard sur le vieux roi fou et le dévergondage de ce libertin de régent. John se moquait des ragots de la cour comme d'une guigne. Chasser l'ours avec sa meute dans la lande l'intéressait beaucoup plus.

Alors qu'il était à sa toilette, un carrosse remonta à grand bruit l'allée, superbe équipage tiré par six chevaux. La livrée des deux valets de pied lui était étrangère. Lorsqu'une dame vêtue d'une robe de soie blanche mit pied à terre, John, d'un claquement de doigts impatient, fit signe à Williams de lui apporter sa perruque. Cela ne faisait que trop longtemps que son père n'avait pas convoqué une ribaude à Hadley. En dépit de ses infirmités et de sa confusion d'esprit, de son goitre et de sa vue basse, il avait encore un goût sans pareil en matière de femmes. quand il souhaitait une compagnie féminine, c'était habituellement du côté de la frange la plus r, pée de l'aristocratie qu'il jetait son filet pour y ramener quelque ravissante et séduisante créature qui n'avait pas assez de biens au soleil pour intéresser son héritier.

Et qui, habituellement, intéressait celui-ci.

- Le maître est absent, nous allons faire joyeusement ripaille, fredonna-t-il tandis que Williams ajustait son jabot et mettait un soupçon de parfum sur sa perruque.

- Le maître est là, milord.

- Je sais, Williams, je sais. Ce n'était là qu'un vœu pieux.

- Oui, milord.

- Si elle est jolie, le dispositif habituel, Williams.

Williams se contenta de tourner le dos et continua de vaquer aux devoirs de sa charge. C'était un valet bien stylé qui savait quand il convenait de faire la sourde oreille mais John pouvait être tranquille: à l'instant fatidique, du vestibule à sa chambre, il n'y aurait pas un domestique en vue et la camériste de la dame n'accompagnerait pas sa maîtresse.

A condition, toutefois, que son père soit suffisamment assommé par le brandy pour oublier ses projets et suffisamment fatigué par le bésigue pour s'endormir sur place.

Oui, la soirée s'annonçait prometteuse.

John s'engagea dans la galerie reliant les deux ailes du ch,teau. L'humidité du soir lui tombait comme une chape glacée sur les épaules chaque fois qu'il passait devant une fenêtre.

L'escalier était illuminé comme s'il y avait bal, de même que le vestibule et l'immense salle à manger o' des laquais étaient en train de disposer trois couverts. John s'étonna que son père n'e't pas préféré le petit salon jaune, plus intime. Il entendait sa voix et se dirigea vers la salle de réception devant la porte de laquelle il s'immobilisa, attendant qu'on la lui ouvre.

Il comprit aussitôt la raison de cette pompe. Et sut que, ce soir, aucun déluge de brandy ne brouil-lerait les idées de son père, aucune orgie de bésigue ne l'assoupirait.

Il n'y avait pas de mots pour dépeindre cette femme. Il ne pouvait exister peau aussi blanche, traits aussi parfaits. Ses yeux bleu faïence, transpa-rents comme la mer, se braquèrent sur John. Incapable de proférer un son, il sourit, s'inclina et avança.

- Je vous présente mon fils, John.

La phrase était aussi inaudible aux oreilles de John qu'un écho affadi. Rien n'existait plus en dehors de cette femme.

- Je suis charmé, madame, murmura-t-il.

Elle lui tendit la main.

- Lady Miriam.

Il y avait une imperceptible trace d'ironie dans le ton de son père.

John effleura de ses lèvres la main fraîche que lui présentait la visiteuse, les laissant s'y attarder juste une seconde de plus qu'il n'e't fallu et se redressa.

Elle le dévisageait sans sourire.

Son regard était si intense qu'il en fut démonté et son trouble était tel qu'il dut se détourner. Son coeur battait la chamade, il avait les joues en feu.

D'un geste affecté, il se servit une prise pour masquer sa confusion. quand il osa la regarder à

nouveau, les yeux de lady Miriam pétillaient de gaieté et luisaient d'amabilité ainsi qu'il sied aux yeux des femmes.

Et puis, comme pour l'éprouver, elle le transperça à nouveau de ce regard sauvage, éhonté.

Jamais encore John n'avait rencontré pareille effronterie, pareille impudence, même chez la dernière des souillons ou des pierreuse des rues mal famées.

La seule vue d'une beauté aussi extraordinaire et aussi raffinée le faisait trembler d'excitation. Les larmes lui montèrent aux yeux et, involontairement, il tendit les mains vers elle. Il crut qu'elle allait dire quelque chose mais non: elle se borna à passer le bout de sa langue le long de ses dents.

Pour John, son père avait cessé d'exister. Ses bras se nouèrent autour de la taille de Miriam et l'étreinte l'électrisa, l'enflamma. Fermant les yeux, il s'abandonna. Sa tête s'inclina vers la douceur de cette gorge d'albâtre et ses lèvres gourmandes se posèrent sur cette chair laiteuse au goût de sel.

Le rire de Miriam fusa comme une lame sortant du fourreau. John se redressa brusquement et resta les bras ballants. L'expression de la jeune femme était si lascive, si railleuse et si triomphale que le tumulte de la passion qui l'assaillait céda la place à

la peur. Il avait déjà vu le même regard...

Oui, chez une panthère que des indigènes des Antilles montraient un jour à Vauxhall Gardens.

C'étaient les yeux ardents et sauvages d'un fauve.

Comment des yeux pareils pouvaient-ils être aussi ravissants?

Tout cela n'avait pas duré plus d'une minute et, pendant tout ce temps, le père de John était demeuré comme pétrifié, les sourcils circonflexes, tandis que sa physionomie reflétait un étonnement grandissant.

- Monsieur! s'exclama-t-il enfin. Je vous en prie, monsieur !

John se ressaisit. Un gentleman ne pouvait se déshonorer devant son propre père.

- N'en veuillez pas à votre fils, lord Hadley. Vous ne sauriez imaginer combien il est flatteur pour une femme d'être l'objet d'une aussi ardente attention.

Si douce qu'elle fût, la voix de Miriam avait une profondeur qui la faisait vibrer d'un bout à l'autre de la pièce. Cette déclaration n'était peut-être pas du goût du maître de céans mais elle coupait court à toute velléité de protestation. S'inclinant avec grâce, le vieux gentilhomme prit la main de son invitée et la guida jusqu'à la cheminée. John emboîta le pas au couple avec toutes les marques extérieures de la déférence mais il était en proie à

une agitation désordonnée. Jamais il n'aurait imaginé qu'une femme pût avoir un port aussi prodigieux. Dans son sillage flottait un parfum de rose.

Le feu dorait sa peau et sa grâce illuminait l'antique salle suintante d'humidité.

Au signal du seigneur de Hadley, un joueur de cornemuse qui avait pris place au balcon commença à jouer une vieille mélodie écossaise, vive et allègre. Miriam se retourna et leva la tête:

- qu'est cela?

- Une cornemuse, répondit John avant que son père eût eu le temps d'ouvrir la bouche. C'est un instrument écossais.

- Breton aussi, rectifia sèchement le vieux gentilhomme. Le musicien est d'Armor. Il n'y a pas d'Écossais sur le domaine de Hadley.

John savait qu'il n'en était rien mais il s'abstint de contredire son père.

Le souper était composé d'une couple de grouses que suivit un agneau, de pudding et de pâtisseries.

John conservait un souvenir vivace de ce repas tant avait été grande sa surprise: Miriam n'avait pas avalé la moindre bouchée des plats qu'on lui présentait. Il eût été malséant de s'enquérir auprès de l'invitée de la raison de son abstinence mais, à la fin du souper, le père de John paraissait en proie à la plus vive consternation. Toutefois, quand Miriam accepta un doigt de porto, il se rasséra quelque peu.

De toute évidence, le vieux barbon avait craint que son apparence physique peu ragoûtante ne dissuadât la jeune femme de passer la nuit au manoir. Le sourire qu'il eut en la voyant porter le verre à ses lèvres

- avec ses fausses dents mal assujetties, on aurait dit que sa bouche était encombrée de cailloux - faillit déclencher l'hilarité de John.

Durant le repas, elle l'avait regardé à deux reprises et, chaque fois, il avait lu dans ses yeux une invite si pressante qu'il en fut considérablement encouragé. quand il regagna ses appartements, il br°lait d'impatience. Son premier soin fut de renvoyer Williams, après quoi, il ôta sa perruque, la lança à la volée, se dévêtit et alla se planter, nu, devant la cheminée. quand il se fut copieusement rôti côté pile et côté face, il bondit dans son lit. Les draps bassinés étaient agréablement tièdes. Il attendit, stupéfait de s'être couché sans avoir mis ses vêtements de nuit. Stupéfait et délicieusement excité. Trois souverains d'or brillaient à l'éclat de la chandelle sur la table de chevet.

Il attendit, dressant l'oreille à l'écoute du vent et de la pluie. Les heures succédèrent aux heures.

Peu à peu, son corps, tendu comme un ressort, commença à se nouer douloureusement sous l'aiguillon du désir. Sans s'en rendre compte, il s'endormit et quand il se réveilla en sursaut il était en train de rêver d'elle. Dans la chambre, l'obscurité n'était pas totale. Il chercha en t,onnant sa montre et en fit jouer le couvercle. Il était presque 5 heures du matin.

Elle ne viendrait plus. Il se dressa sur son séant.

Une gourgandine délurée ne pouvait pas ne pas avoir compris le sens des regards qu'ils avaient échangés. Les trois souverains étaient toujours sur la table de chevet. La sotte n'était pas venue réclamer son d°.

A présent, il devait y avoir beau temps que son père avait fini de fol,trer avec la ribaude. Serrant les dents pour affronter le froid, John repoussa les couvertures et se leva. Comme il était incapable de trouver l'endroit o° Williams avait rangé sa robe de chambre, force lui fut de remettre la culotte et la chemise de la veille, après quoi il rafla les jaunets et se précipita dans le corridor.

Le feu flambait joyeusement dans l',tre de la chambre d'hôte. Il y avait quelqu'un dans le lit. Il s'en approcha et effleura doucement la joue de Miriam.

Il sentit son sourire plus qu'il ne le vit. Aucune trace de la confusion et de l'émoi que l'on est en droit d'attendre d'une beauté arrachée au

sommeil.

- Je me demandais si vous viendriez, dit-elle simplement.

- C'était vous qui auriez dû venir, que diantre!

Elle s'esclaffa.

- Cela m'aurait été difficile. Mais maintenant que vous êtes là, n'attrapez pas froid.

Elle lui fit une place à côté d'elle. C'était en vain que John essayait de maîtriser les tremblements qui le secouaient. Il avait l'impression d'être couché

avec l'héritière du plus haut seigneur du royaume.

Elle n'avait rien, mais vraiment rien, d'une fille publique. D'habitude, les courtisanes ont, à tout le moins, une certaine vulgarité, et leurs yeux, pour lesquels les réalités de la vie n'ont plus de secrets, sont durs. Mais rien de tel avec Miriam: elle n'était qu'innocence et pureté. Et lascivité sans voiles.

Elle le laissa la dévêtir. Une fois nue, elle l'attira contre elle et lui rendit la pareille avec dextérité.

- Venez, dit-elle alors en sortant du lit.

- Oû voulez-vous que j'aille?

- Près de l',tre.

Ils s'en approchèrent, enlacés. Il faisait chaud dans la pièce car, manifestement, la suivante avait rallumé le feu une heure auparavant.

- Répondez-moi sincèrement, dit lady Miriam. Ne suis-je pas la première?

- En quel sens?

- La première que vous ayez véritablement aimée.

L'attouchement qu'elle osa était d'une totale impudicité. Et ô combien merveilleux! John regardait sa main, sidéré qu'un geste aussi simple puisse faire naître un plaisir d'une aussi vibrante acuité.

S'il avait fait un mouvement, il se serait effondré.

- Oui! Je vous aime!

La beauté de son corps parfait, mutin et pourtant voluptueux, laissait John sans voix. Elle approcha son visage du sien, noua ses bras autour du cou du jeune homme et ses lèvres s'ouvrirent. Il l'embrassa à pleine bouche. Son haleine avait une saveur acide et était étrangement froide.

- Recouchons-nous. (Elle le prit par la main pour l'entraîner vers le lit, puis, se ravisant, s'arrêta et le fit s'immobiliser face à elle.) Mais que je vous regarde bien, d'abord. (Elle entreprit de t,ter la poitrine de John, palpa d'une main légère son abdomen aux muscles durs et n'hésita pas à examiner de près ses parties intimes.) Vous n'avez jamais été malade?

- Le sépulcre blanchi, voulez-vous dire? Certes pas !

John était abasourdi par l'impertinence de la question. S'il avait attrapé le mal italien, en quoi cela la regardait-il?

- C'est une maladie qui se contracte par le contact des corps, fit-elle d'une voix distraite. (quelles sottises racontait-elle!) Mais c'est sans importance.

J'étais simplement curieuse de votre état de santé général.

- Je me porte fort bien, ma chère.

Passant devant elle, il se coucha. Elle le regarda, émit un rire de gorge et se mit à pirouetter. La vue de ce corps alliant à sa gr,ce la beauté de la jeunesse transportait John d'extase mais son impatience grandissait.

Soudain, d'un seul élan, elle se laissa tomber sur le lit. C'était un haut lit à baldaquin et l'agilité de ce bond était quasiment surnaturelle. quelque chose dans l'attitude de Miriam gela le rire forcé de John.

Elle avait presque l'air d'être en colère quand elle se glissa sous les couvertures.

- Vous ne connaissez rien de l'amour, dit-elle.

Puis elle s'accroupit devant lui, un sourire mali-

cieux aux lèvres.

- Verriez-vous quelque inconvénient à ce que je fasse votre éducation?

- En aucune façon. Je dirais même que vous auriez déjà d° commencer.

Sans préavis, elle prit le visage de John entre ses mains et l'embrassa farouchement. De surprise, il se rétracta car la langue qui s'insérait entre ses dents était rêche et rugueuse comme un balai de bruyère.

Comment une bouche humaine pouvait-elle receler pareille langue? C'était horrifant. John tourna son regard vers la porte.

- Il ne faut pas avoir peur de moi.

Et le rire cristallin de Miriam s'éleva dans la grisaille annonciatrice de l'aube.

John n'était pas superstitieux mais, sur le moment, il eut la vision des campements de bohémiens. Avait-il affaire à une sorcière tzigane venue dans l'intention de mettre la main sur le domaine de Hadley? Elle avait d° surprendre son expression car elle fondit littéralement sur lui, faisant courir ses mains le long de son corps, pressant sa chair contre la sienne, offrant son visage à ses baisers.

Et il l'embrassa. Il l'embrassa comme il n'avait jamais embrassé une autre femme. Il embrassa ses lèvres, ses joues, son cou. Elle lui tendit ses seins, les mains en coupe. C'était la première fois que John connaissait le plaisir de baiser les seins d'une femme et un raz-de-marée de bonheur monta en lui.

Oubliées, les bohémiennes ! Il s'abandonnait aux joies de la chair. Doucement mais avec insistance, elle poussa la tête du jeune homme jusqu'à ce que ses baisers fouillent son intimité la plus secrète.

Le plaisir qu'il éprouvait médusait John. Miriam changea de position avec une foudroyante adresse et, avant même qu'il se f't rendu compte de ce qui lui arrivait, il était à son tour l'objet de semblables caresses.

En l'espace de quelques minutes, elle avait éveillé

en lui des émotions jusque-là ignorées. Des ondes de joie le traversaient et il sentait qu'une même excitation gagnait sa partenaire. Jamais encore, une femme ne lui avait donné le sentiment d'être aussi magistralement orfèvre aux jeux de l'amour. Puis Miriam passa à un autre divertissement. Elle se glissa sous lui et, quand ils furent face à

face, elle écarta les cuisses, le regard provocant, et un petit cri moitié de plaisir, moitié d'effroi s'échappa de ses lèvres lorsqu'il pénétra en elle. Elle lui empoigna les fesses à pleines mains et le plaisir les emporta.

John lutta vaillamment pour conserver son empire sur lui-même mais sa fougue était si véhémente que, au bout de quelques instants, il la travaillait comme un forcené en hurlant son ardeur à pleins poumons sans se soucier que les domestiques puissent l'entendre.

Enfin, il s'affaissa sur elle.

- Epouse-moi, catin, haleta-t-il.

Lentement, les doigts de Miriam glissaient le long de son dos et ses ongles labouraient sa chair. Son expression était impénétrable. La douleur était cuisante mais John la supportait stoïquement. Il était trop heureux, trop transporté.

- Lady Miriam, je veux que vous soyez ma femme.

- Je ne suis pas une véritable lady.

Il rit.

- Bien sûr que si!

En cet instant, ils étaient d'ores et déjà mari et femme. Jamais plus leurs mes confondues ne se dissocieraient.

Il se rappelait les premières années de cet amour impétueux, ses prodiges et ses horreurs, le flamboyant brasier de leur désir. Tout ce qu'il avait gagné et tout ce qu'il avait perdu.

Ils dépeuplèrent le domaine. Les paysans s'enfuirent. Les feux de camp des bohémiens cessèrent de luire dans la nuit. Le vieux seigneur, flétri et desséché, mourut à son tour. John s'était perdu en Miriam, perdu dans son amour. Perdu à tout jamais.

Miriam était inquiète. John avait la bouche grande ouverte et sa tête dodelinait. Sans doute possible, il s'était assoupi. Ce qui, pour eux, n'était pas normal. Ou ils étaient en état de veille, ou ils étaient en Sommeil, ce Sommeil cataleptique profond et régénérateur propre à ceux de leur espèce.

Il n'y avait qu'une seule explication mais Miriam se refusait à

l'admettre. Non! Pas déjà! C'était beaucoup trop tôt!

Elle passa rageusement en quatrième.

Les lumières se succédaient à la vitesse de l'éclair tandis que la Volvo filait vers New York. La voix de John s'éleva, dominant le grondement du moteur:

- Tu roules trop vite.

- Il n'y a pas une seule voiture sur la route.

L'aiguille du compteur frôlait le 130. Rejetant la tête en arrière, Miriam éclata d'un rire où l'amer-tume se mêlait à la colère. Il ne pouvait pas l'abandonner déjà! Elle l'aimait tellement - sa jeunesse, sa vigueur... Elle glissa sa main dans celle de John qui répondit à sa pression.

- Tu somnolais, n'est-ce pas?

Elle sentit qu'il la regardait.

- J'ai eu un rêve.

- Comme dans le Sommeil?

- C'était plutôt une sorte de songerie. Je ne dormais qu'à moitié. Je rêvais du jour où nous nous sommes rencontrés.

Miriam faillit pousser un cri de soulagement. Un rêve éveillé! Maintenant, le merveilleux et sublime réconfort qui s'emparait d'eux après qu'ils étaient restaurés reprenait possession d'elle. La vieille autoroute défoncée, la ville croulante... tout révélait sa beauté secrète. Et du fond de son coeur montait un chant d'amour familier, une action de grâces: quel bonheur que l'humanité existe,t!

Elle se prit à songer à Alice Cavender qui serait bientôt transformée. quand John entrerait effectivement dans son hiver- pas avant bien des années encore -, Alice entrerait, elle dans son été. Tandis qu'il se flétrirait et se fanerait, elle s'épanouirait et Miriam passerait sans transition d'un amour à l'autre, elle n'aurait pas à subir les affres de la solitude qu'elle avait connues par le passé. Pour se tranquilliser, elle tenta un toucher avec Alice. La réponse fut presque immédiate... la chaleur d'Alice, son odeur, son impétuosité de gamine précoce. Et puis plus rien. La petite tempête se dissipa. Un toucher avec Alice... quel régal! Les choses se présentaient favorablement.

quand ils traversèrent le parc de Flushing Meadow avec, à gauche, l'immense cimetière de Mont Hebron et à droite, le site de l'Exposition universelle, Miriam observa John aussi attentivement qu'elle le pouvait sans cesser de surveiller la route.

- Tu te souviens du Terrace Club? lui demanda-t-il.

- Comment pourrais-je oublier?

C'était en 1939, pendant l'Exposition. Elle revoyait la beauté poignante de la salle aux murs jaunes et blancs, le gracieux mobilier d'acier.

- Nous y avons dansé.

- Nous y avons aussi fait autre chose.

Elle conservait un souvenir précis de la fille que John avait témérairement kidnappée dans les toilettes des dames pendant qu'elle-même se régalaient avec son petit ami.

Dans queens, ils commencèrent à distinguer par intermittence la masse de Manhattan. Le paysage était presque encore neuf aux yeux de Miriam. Elle avait l'impression qu'il ne s'était guère écoulé plus d'une semaine depuis l'époque où tout ce secteur n'était qu'un chantier grouillant d'ouvriers. La route était encore empierrée et l'odeur du goudron et du bois d'oeuvre imprégnait l'air. En ce temps-là, la voie express de Long Island n'existait pas et Ozone Park était desservi par un tramway électrique. Les banlieues-dortoirs n'existaient pas non plus. Ils prenaient souvent le tram aux banquettes de rotin qui ferraillait et tanguait en crachant ses gerbes d'étincelles, barque de lumière voguant sur un vaste océan de nuit.

Puis ce fut la kyrielle des cimetières: Mont Sion, Calvary, Greenacres et leur parfum frais et dé-suet.

John alluma la radio et les réminiscences doucement nostalgiques de Miriam furent balayées par une voix cassée venue de nulle part débitant une longue et douloureuse histoire, celle de quelque insomniaque chenu qui déversait ses peines dans l'oreille d'une animatrice promue au rôle de confi-dente.

- Arrête ça, je t'en prie.

- J'aime.

- Eh bien, c'est que tu as des goûts encore plus dépravés que je ne le croyais.

- Si, j'adore écouter les vieillards. Je me délecte de leurs infirmités.

Cela, elle le comprenait. Elle imaginait sans peine ce que le fait d'avoir triomphé de la malédiction de la vieillesse faisait éprouver à John. Il était la perfection suprême. Soudain, elle commença, elle aussi, à trouver savoureuse la voix sénile: elle était en quelque sorte un contrepoint à la jeunesse et à la vigueur de John, lui conférait un éclat supplémentaire, donnait plus de valeur encore à sa prise.

Elle franchit le tunnel à vive allure, remonta la Troisième Avenue et prit la direction de Sutton Place. Rien dans l'aspect de la petite mais élégante demeure qu'ils habitaient à l'entrée d'une impasse ne permettait de penser qu'elle était aussi une forteresse. Miriam appréciait le sentiment de sécurité qu'elle lui apportait. Elle n'avait rien épargné, ni son temps ni son argent, pour la truffer de systèmes de protection à toute épreuve. A mesure que la technique progressait, elle les complétait d'agencements toujours plus perfectionnés. Les jar-

dinières de pétunias qui ornaient les balcons dissimulaient des dispositifs de surveillance périmétrique à micro-ondes. A chaque porte, à chaque fenêtre était intégrée une défense électrostatique suffisamment puissante pour neutraliser tout visiteur indésirable en lui faisant perdre conscience. Si quelqu'un s'approchait, une commande couplée au lit faisait tomber des tabliers d'acier blindé devant les fenêtres. Des détecteurs de mouvements capables de déceler la présence d'un homme ou d'un animal, et de faire la différence entre l'un et l'autre, étaient cachés parmi les roses du jardin. Des caméras à infrarouges, reliées à un ordinateur, surveillaient l'allée et le garage.

Naguère, Miriam avait fait creuser sous le jardin un tunnel secret conduisant à un embarcadère privé sur l'East River mais la construction de FDR

Drive l'avait rendu caduc. Maintenant, la protection statique était plus importante - et plus facile - que l'évasion.

Miriam coupa le moteur, éteignit les phares et appuya sur une touche du tableau de bord: la porte du garage se referma derrière eux. Aussitôt, John descendit pour se rendre à la chaufferie afin de brûler les sacs contenant les dépouilles de leurs victimes. Il fallait faire vite, il ne devrait plus y avoir d'émission de fumée quand le jour se lèverait.

Miriam était ennuyée. Enfreignant les règles strictes qu'elle observait habituellement, elle avait autorisé Alice à passer la nuit chez elle. Il fallait maintenant prévenir John pour qu'il ne fasse pas trop de bruit dans la chaufferie.

- Ne réveille pas Alice.
- Aucune importance, c'est déjà fait.

Alice était en haut de l'escalier de la cave, ses yeux gris-bleu fixés sur John et ses deux gros sacs de plastique.

- Reste là-haut, lui intima vivement Miriam.

Mais, faisant la sourde oreille, Alice commença à descendre les marches avec une gr,ce féline.

- J'ai rêvé de toi, Miriam.

Il y avait une interrogation muette dans le regard intrigué d'Alice. Elle avait senti que ce rêve avait quelque chose d'insolite. Miriam lui sourit. quand elle faisait un toucher, Alice rêvait. Ainsi naissaient les grandes amours.

- Puisqu'elle est là, autant qu'elle me donne un coup de main, fit John sur un ton aigre-doux.

qu'est-ce que ça peut faire ? Ce ne sont que des ordures.

Il était en colère et c'était parfaitement justifié -

mais Miriam était si heureuse qu'Alice soit là que cela lui était égal.

- D'accord, laissa tomber cette dernière dans le silence qui avait suivi la remarque de John.

Miriam monta l'escalier. La grogne de John la titillait agréablement. Il était intéressant quand il était irrité. Parfois, elle allait jusqu'à provoquer délibérément sa mauvaise humeur. C'était sans doute l'une des raisons pour lesquelles elle avait invité Alice à passer la nuit à la maison alors que c'était une nuit taboue. L'autre raison était l'amour qu'elle éprouvait pour la jeune fille.

John regardait Alice descendre les marches. Le charme de la fillette, la force de sa personnalité et, surtout, l'attraction qu'elle exerçait sur

Miriam lui déplaisaient fort. Toucher ainsi du doigt la fragilité

de son ascendant sur celle-ci le rendait furieux. Et ces sentiments mêlés lui donnaient la tentation de se repaître d'Alice, de laisser son corps agir à sa guise. Cela mettrait fin à la menace et calmerait la jalousie qui le consumait. Enfin... maintenant qu'il était rassasié, l'épreuve serait plus facile à supporter.

- Pourquoi ne déposez-vous pas tout simplement vos sacs poubelles dans la rue comme tout le monde ?

Le type même de la question embarrassante !

Miriam ne pouvait en aucun cas prétendre qu'elle avait besoin de la compagnie de cette fille. Il lui suffisait amplement et elle avait dit qu'ils reste-raient ensemble à jamais. En principe, seul un accident pouvait être fatal à l'un ou à l'autre. L'idée qui vint soudain à l'esprit de John faillit le faire éclater de rire: si jamais il se faisait tuer, cette petite grognasse serait sa remplaçante.

- Pourquoi ne les laissez-vous pas dehors? insista Alice qui n'admettait pas qu'une question reste sans réponse.

- Les éboueurs ne viennent pas ramasser assez souvent les ordures. (Il lui lança les sacs.) Prends ça pendant que j'allume la chaudière.

L'aube n'allait pas tarder à poindre et ils n'inci-néraient jamais les pièces à conviction en plein jour.

- Ce qu'ils sont légers!

- qu'est-ce que tu veux que je te dise? Nous avons faim.

John actionna le levier d'arrivée de gaz sous haute pression - ils avaient fait installer une conduite spéciale. Il y eut un claquement et des flammes bleues jaillirent en rugissant du br^oleur.

- Mais qu'est-ce qu'il y a là-dedans? Du papier?

John arracha les sacs des mains d'Alice et les enfourna dans le foyer.

- Motus et bouche cousue. Disons que cela fait partie de nos petits secrets.

- Vous ramenez des ordures en voiture?

John décocha à Alice un regard dépourvu d'amé-nité.

- Nous avons été pique-niquer. Je me demande d'ailleurs bien comment tu as fait pour ne pas être de la fête.

Le sourire que lui adressa Alice était trop aimable.

- Je n'ai pas été invitée et m'imposer aux gens, ce n'est pas mon genre.

- Tiens! je ne m'en étais pas aperçu.

- Je suis sûre que Miriam aurait aimé que je vienne. Vous l'avez sans doute empêchée de me demander de vous accompagner.

- Désolé de te décevoir mais elle n'a pas une seule fois prononcé ton nom.

- Elle m'aime.

Elle avait dit cela si simplement et avec une telle force que John ne trouva rien à répliquer. Sans plus s'occuper d'elle, il régla rageusement la chaudière.

Dans la salle de bains Miriam commença à se préparer pour le Sommeil. Hâtivement, elle ôta les lentilles qui assombrissaient la couleur de ses yeux enleva le fond de teint qui dissimulait la couleur de son épiderme et se débarrassa de sa perruque. Elle ébouriffa ses cheveux laineux et entra dans la cabine de douche.

L'appel du Sommeil était de plus en plus insistant.

quand elle entra dans la chambre, elle y trouva John, assis sur le lit.

- Pourquoi as-tu autorisé cette gamine à rester cette nuit?

- Ses parents sont absents.

- Elle m'a vu brûler les carcasses.

Miriam se laissa tomber sur le lit.

- Elle t'aidera bientôt. Tu ne te mets pas en Sommeil ?

- Je ne vois vraiment pas ce que tu attends d'elle.

- Elle garde la maison. Tu ne te mets pas en Sommeil ?

- Je me sens parfaitement réveillé.

Rien dans l'attitude de Miriam ne trahit le frisson de peur que déclencha cette phrase. Il fallait qu'il se mette en Sommeil! Elle leva la main, lui effleura le bras, essaya de formuler une question. Mais elle ne put retarder d'une seconde la plongée dans le Sommeil. La dernière impression consciente qu'elle eut en s'y engloutissant fut l'agitation fébrile de John. Puis un rêve prit possession d'elle, aussi net que la vie réelle. C'était plus un souvenir revécu qu'un rêve. Elle était en Sommeil.

ROME: 71 av. J.-C.

Elle détestait la Ville. Et elle la détestait encore plus en août. Toute une vie répugnante grouillait dans les rues - les rats, les mouches et les miséreux, malades et ricaneurs, venus des quatre coins de l'empire. Des chariots chargés de toutes les denrées imaginables, depuis les saucisses jusqu'aux soieries, franchissaient les portes en rangs serrés, obstruaient les ruelles étroites, encombraient les places. Et au-dessus de ce magma flottaient les fumées bleu-tres, stagnant comme un brouillard figé, d'innombrables rôtisseries et boulangeries. Rome était submergée sous un déluge humain: esclaves nus, aristocrates précédés de licteurs et que suivaient les hordes de leurs clients, soldats vêtus de cuir crissant et de cuivre sonore, dames de la noblesse dont les litières naviguaient au-dessus des têtes se bousculaient autour des temples clinquants consacrés à

l'Etat, aux dieux et à l'opulence.

Elle conduisait son char comme un centurion.

Deux esclaves lui ouvraient la marche, obligeant à

coups de fouet la foule à lui céder le passage. que lui importaient les protestations des badauds? Les frêles verges des licteurs étaient trop délicates. Elle était pressée: il fallait que les Romains fassent place nette.

Il y avait un peu moins de cohue sur la Via Nova en direction de la Voie Appienne. Aujourd'hui, personne ne sortait par la porte Capena.

Les somptueux palais du mont Palatin et le temple bariolé d'Apollon disparurent derrière elle.

Maintenant, ses esclaves avançaient au petit trot.

Bientôt, elle enlèverait son cheval et leur fausserait compagnie. Son impatience devenait fébrile. La chaleur abrégait encore le temps, déjà

compté, dont elle disposait.

Aujourd'hui, elle mettrait la main sur l'un des hommes les plus robustes qui soient au monde et elle en ferait son bien.

Elle passa sous l'aqueduc appien et s'engouffra par la porte Capena. Une fois hors des murs, elle fouetta son cheval. Après avoir longé le temple de l'Honneur et de la Vertu militaires, elle gravit une petite colline. Presque aussitôt, elle se trouva confrontée à l'horreur. Même en cet âge où l'on faisait bon marché de la vie humaine, elle éprouva un choc.

Un impénétrable essaim de mouches bourdonnantes voilait le soleil. De part et d'autre de la Voie Appienne, épousant les vallonements du paysage campanien, s'étirait à perte de vue un double alignement de croix. Toute l'armée de Spartacus, l'esclave révolté, subissait le supplice. Cela faisait trois jours que les rebelles étaient exposés. La question était de savoir si elle en trouverait encore un vivant.

Pour cela, il faudrait qu'il soit d'une vigueur inouïe. Le père de Miriam avait une théorie: seule une sélection effectuée sur un échantillonnage de sujets d'une résistance extrême pourrait apporter la solution à leur problème. Jusque-là, ils avaient trop souvent fait de mauvais choix, et les transformés avaient invariablement péri.

Cet homme d'une robustesse hors du commun, Miriam en avait besoin. Elle l'appelait de ses vœux, elle en rêvait. Et elle était maintenant à sa recherche.

Le soleil matinal plaquait l'ombre démesurée des croix sur le sol. A présent, la route était enfin déserte, les voyageurs préférant faire un détour et emprunter la Voie Ardeatina jusqu'à Capoue pour éviter ce spectacle d'horreur. Ses esclaves, haletant d'avoir couru, la rejoignirent. Le cheval hennit, énervé par les mouches qui se posaient sur ses naseaux. Elle leva la main d'un geste impérieux.

- Ecuyer!

Les esclaves s'étaient couverts le visage d'étoffes imbibées de fiel pour se protéger des mouches et la tenue de l'écuyer qui s'approchait lui rappela fugitivement des jours plus heureux, l'époque où elle voyait les hommes du désert errer sous l'ardent soleil coiffés de turbans semblables. En ce temps-là, les siens étaient des nomades. Ils sillonnaient le désert, capturant les voyageurs égarés aux marches de la fertile plaine d'Egypte.

Ivre de dégoût, elle avançait lentement, en proie à

l'odeur douce, tre et nauséabonde comme aux assauts incessants des mouches, et passait en revue les cadavres les uns après les autres. Rome était folie couronnée. Et ce n'était encore que le début. Il était désormais inéluctable que la Ville accède à

l'empire du monde. Elle finirait un jour par s'écrouler, mais ce n'était pas demain la veille.

De temps à autre, Miriam s'arrêtait, soulevait ses voiles et examinait longuement un supplicié dont un de ses esclaves, obéissant à son ordre muet, fouaillait alors la poitrine de la pointe de son bâton.

Le malheureux n'émettait alors qu'un faible gémissement de protestation et elle poursuivait son chemin. Soudain, son attention fut attirée par l'un des crucifiés, assez loin devant elle, et qu'elle s'attarda à

observer. Ses mouvements n'étaient pas désordonnés. Un homme en croix doit garder les jambes tendues sous peine d'étouffer et il lui faut mobiliser toutes les ressources de son énergie pour s'accrocher à la vie.

C'était ce que cet homme avait dû faire sans trêve depuis près de soixante-douze heures. Et pourtant, il ne se berçait sagement pas d'illusions: personne n'aurait pitié de lui.

Elle claqua doucement dans ses mains pour alerter l'écuyer. Elle aurait pu lancer son cheval au galop mais les esclaves auraient alors été obligés de se remettre à courir et, n'étant pas romaine, elle avait horreur de toute cruauté inutile. Aussi fut-ce au pas que le petit groupe se dirigea vers le condamné. quand ils furent devant lui, Miriam nota qu'il était originaire de Grèce ou d'Orient. Couvert d'immundices, les chairs lacérées par le fouet, il avait les yeux fermés mais, au paroxysme de ses efforts, son expression était presque paisible.

Soudain, ses jambes se raidirent et il gonfla ses poumons avec un affreux gargouillement. Elles redevinrent alors flasques. Il avait entrouvert une paupière et regardait les nouveaux venus. Mais il ne se souciait pas d'eux: le combat qu'il menait requérait toute son énergie.

Il recommença - sans un cri, sans une plainte. Ses muscles se relâchèrent aussi vite qu'ils s'étaient bandés. Miriam remarqua alors que ses pieds bougeaient sans trêve d'avant en arrière sous la masse bruisante des mouches qu'attirait le sang sourdant de ses chevilles. Il

essayait de se libérer de ses liens !

- Démétrius! Brutus! Descendez-le!

Les deux esclaves s'élancèrent et se mirent à

secouer la croix pour la déraciner. Une grimace déforma le masque du supplicié et son rictus décou-vrit ses dents.

- Attention! Vous lui faites mal.

quand Démétrius et Brutus eurent posé la croix par terre, Miriam sauta à bas de son char et se précipita en courant, sans se préoccuper de la lointaine rumeur de sabots martelant le sol. Elle avait autre chose à faire qu'à penser aux soldats.

Pendant que les esclaves détachaient le condamné, elle lui lava le visage avec le fiel et le vinaigre dont elle s'était munie. Il était dans un état effrayant, il avait même des asticots dans les oreilles. Son épiderme était craquelé et noirci, tout son corps était enflé. Le seul indice de vie était sa respiration rauque. Et puis cet oeil ouvert.

Il la regardait. Elle lui parla d'une voix apaisante comme une mère à son fils. Cet oeil béant la troublait. Incroyable que supplicié il puisse être aussi vif après un pareil martyre!

- Maîtresse... chuchota l'un des esclaves.

Miriam releva la tête. Sentinelles de la mort, trois soldats, leur courte épée au poing, étaient plantés au milieu de la route, presque invisibles derrière les nuées de mouches. C'étaient les gardes affectés à la surveillance des croix. Leur mission était d'interdire à quiconque de décrocher les condamnés. Et beaucoup auraient pu être tentés de le faire pour de multiples raisons - des parents, des sympathisants de Spartacus, des contrebandiers d'esclaves poussés par l'app,t du gain.

- Mettez-le sur le char... vite!

Il gémit quand ils le soulevèrent. Ils l'installèrent sur la plate-forme, les genoux ramenés sous le menton. Il n'y avait pas un instant à perdre. Au moment où Miriam remontait sur son char et empoignait les guides, les soldats s'avancèrent. Elle se tourna vers l'écuyer.

- Dis-leur que je suis la femme de Crassus.

Ce mensonge ferait hésiter les gardes. Jamais l'idée de faire

obstruction aux activités de l'épouse d'un consul en exercice ne serait venue à l'esprit d'un soldat romain. Elle tira sèchement sur les guides et Victrix partit au grand galop. Elle le laisserait mener ce train jusqu'à Rome. Il n'avait qu'une envie: retrouver son écurie. quant aux six esclaves, ils rentreraient par leurs propres moyens.

Miriam ne doutait pas un instant qu'ils sauraient convaincre les sentinelles de la pureté de leurs intentions: c'étaient des Egyptiens subtils et retors, et les légionnaires qu'ils avaient en face d'eux n'étaient que de simples paysans du Latium.

Un cahot secoua le char et l'homme poussa un hurlement. Miriam cria à l'unisson. Elle avait eu une chance invraisemblable de tomber sur lui et ce serait un désastre, maintenant, de le tuer en essayant de le sauver. Elle avait fouillé la moitié de l'univers pour trouver un garçon de cette trempe, capable de se cramponner à la vie jusqu'à son dernier souffle.

Arrivée à la hauteur du temple de Mars, elle quitta la Voie Appienne. Il aurait été insensé de repasser par la porte Capena. Dans cet équipage, elle aurait immanquablement éveillé les soupçons des factionnaires de garde. Elle contourna le temple en utilisant un chemin de charretiers qui rasait les remparts. Parsemé de trous et de bosses, il dégageait une odeur pestilentielle. Des cadavres en état de décomposition plus ou moins avancée flottaient à la surface du torrent d'eaux d'égout qui y ruisselait. De part et d'autre se pressaient des dizaines et des dizaines de gens appartenant à toutes les races, des migrants qui ignoraient que des lois sévères interdisaient rigoureusement l'entrée de la Ville à qui n'était pas citoyen romain. Les affranchis et les esclaves ne pouvaient en franchir les portes.

Une femme s'approcha, brandissant un b,ton.

Miriam lui montra le glaive au fourreau fixé à son char. Ces êtres étaient pour la plupart dans une condition de déchéance physique extrême et ils auraient été incapables de la maîtriser- et encore moins d'arrêter son cheval.

La porte Naevia était embouteillée par les char-rettes et les chariots. Miriam enleva son cheval.

Tout attroupement, toute confusion était à son avantage et mieux valait profiter de l'occasion.

S'époumonant et usant généreusement du fouet au grand dam des charretiers, elle se fraya un chemin à travers la cohue pour la plus

grande joie des gardes que le spectacle faisait hurler de rire.

Aucun ne s'intéressa au tas de loques informes qu'elle transportait.

Elle passa devant le Circus Maximus et prit la direction de la quadrata, le quartier élégant où se côtoyaient les riches demeures et les luxueuses insulae. Elle en possédait une, l'insula Ianiculensis dont elle occupait le rez-de-chaussée et louait l'étage, ce qui payait ses impôts et lui permettait, en plus, d'entretenir une villa à Herculaneum et cinquante esclaves. C'était une maison d'une modeste opulence, confortable mais pas de nature à attirer l'attention.

Au sortir du labyrinthe de petites rues qui s'en-trecroisaient derrière le Circus Maximus, elle traversa le pont Emilien et déboucha sur la quadrata déserte et silencieuse. A cette époque de l'année, le calme régnait dans le quartier. Ses habitants passaient l'été à Capoue ou à Pompéi.

Dès qu'elle arriva en vue de l'insula Ianiculensis, les esclaves déboulèrent dans la rue. Un garçon d'écurie s'empara de la bride du cheval fourbu tandis que le maître des transports grimpa sur le char. Les médecins égyptiens sortirent à leur tour et transportèrent le crucifié à l'intérieur. Miriam les suivit sans même s'arrêter quand la jeune esclave de la garde-robe détacha non sans peine la fibule qui maintenait son manteau souillé par les mou-

ches. Ils traversèrent l'atrium, puis le péristyle fleuri que décorait un bassin où poussaient des lotus et pénétrèrent dans les bains d'ores et déjà

transformés en hôpital.

Conformément aux instructions qu'avait données la maîtresse on avait versé du sel dans la piscine du tepidarium et rempli celle du frigidarium d'eau et de vinaigre à volumes égaux. Un lit équipé d'un auvent amovible était prêt dans le solarium et on avait préparé une provision de médecines et d'ingrédients tels que du salpêtre et de l'alun. Miriam ferait appel à toutes ses connaissances médicales - considérablement plus vastes que le savoir de ces imbéciles de 'docteurs' ^a gréco-romains - pour soigner l'homme sauvé de la croix. Elle s'était initiée à

la médecine en Egypte et savait associer la science des prêtres aux antiques traditions de sa race.

D'un geste, elle congédia les serviteurs chargés des bains qui essayaient de lui laver le visage et les bras, et ordonna aux trois Egyptiens de déposer le supplicé sur le lit. Ils étaient à son service depuis suffisamment longtemps pour obéir sans discuter.

Ils se considéraient, en fait, comme des étudiants à l'écoute de sa sagesse.

Ce fut seulement devant ce corps nu exposé à la lumière du soleil qu'elle prit véritablement conscience de la présence de l'homme. Malgré ses blessures et ses plaies, il était admirablement bâti: il mesurait six bons pieds, avait des épaules et des bras puissamment musclés mais ses mains étaient d'une délicatesse surprenante. Une barbe de plusieurs jours mangeait son visage. Il devait avoir une vingtaine d'années.

Les Romains avaient fait preuve de leur perversité coutumière. Pas un pouce de sa peau, pour ainsi dire, n'était intact. Soudain, il exhala un r,le grailonneux et fit mine de vouloir se soulever.

Miriam le maintint par les épaules tout en lui coinçant la tête entre ses cuisses. Un flux noir,tre s'échappa de la bouche du jeune homme.

- Vomitif! ordonna-t-elle. Il étouffe.

A l'aide d'un entonnoir, les médecins lui firent couler du fiel dans le gosier. Secoué de haut-le-cœur, haletant, il rendit encore mais quand Miriam l'allongea à nouveau sur le lit, il respirait normalement.

Sur ses ordres, on le plongea dans l'eau chaude et salée et elle lui fit avaler de force du jus de fruits froid, après quoi les docteurs oignirent ses plaies avec un baume qu'elle avait composé à partir de moisissure d'aspergille. Ensuite, on le transporta dans la piscine froide et on lui fit boire du vin de Falerne chaud.

Il dormit vingt heures. Miriam ne quitta pratiquement pas son chevet. Elle surveillait sa respiration.

quand il se réveilla, il mangea six dattes et but un pot de bière.

Il se rendormit. quinze heures plus tard - il était 3 heures du matin-, il cria.

Miriam lui caressa la joue en faisant doucement claquer sa langue.

- Est-ce que je suis mort? demanda-t-il avant de sombrer une fois encore dans l'inconscience.

Son sommeil fut encore plus profond que précédemment. Il faisait jour quand il en émergea. Son corps était gonflé à éclater - on aurait dit une outre.

Sa peau tendue et crevassée, qui laissait apparaître les chairs à vif à travers ses déchirures, était sèche et brûlante. Son odeur était nauséabonde. On le transporta dans le frigidarium. Il se mit alors à

divaguer, parlant dans son délire des collines de l'Attique dans un grec élégant. Miriam les connaissait, ces collines. Elle les avait vues, de l'Acropole d'Athènes se parer des mauves du crépuscule. Elle connaissait aussi les brises chargées des senteurs de l'Hymette qui apportaient l'écho des flûtes des bergers qu'évoquait le rescapé inconscient. En ces temps lointains, Athènes était le centre du monde et le tumulte d'un empire venait mourir à ses portes.

Ses galères aux voiles bleues touchaient tous les ports de l'Orient. Dans une ville comme Athènes ou comme Rome-, Miriam avait toutes les facilités pour vaquer à ses affaires.

Démentant les pronostics des médecins, l'enflure diminua et la fièvre tomba. Bientôt, le convalescent fut capable de lever la tête pour boire du vin, des décoctions d'aspergille, du sang de poulet et man-

ger du porc bouilli. Miriam savait quel était son nom

- il l'avait prononcé dans son délire - et il sourit le jour où elle l'appela Éuménès ^a.

Des heures durant, elle le couvrait des yeux. A mesure que ses plaies se cicatrisaient, il gagnait en beauté. Elle fit venir le barbier pour le raser et, quand il put s'asseoir, elle alla lui acheter un esclave personnel et un jeune éphebe qu'elle attachait à son service.

Peu à peu, un sentiment nouveau s'empara d'elle.

Elle convoqua des artisans qu'elle chargea d'orner le sol de mosaïques et les murs de fresques afin que le décor rénové soit en harmonie avec son état d'être. Elle revêtit Éuménès des soies les plus fines à l'instar d'un prince babylonien, elle lui enduisait les cheveux de cosmétiques et lui peignait les yeux d'ocre. quand il eut recouvré ses forces, elle transforma le péristyle en gymnase et engagea des athlètes

professionnels pour l'entraîner.

Sa beauté à elle n'avait jamais été aussi resplendissante. Ses esclaves m,les étaient maintenant empruntés et gauches en sa présence. Ils rougis-saient quand elle les embrassait.

Aucune maison de Rome n'était plus joyeuse, nulle autre femme plus gaie. Bientôt, Euménès fut assez robuste pour sortir et ils commencèrent à

s'aventurer hors de l'insula. Pompée avait ordonné

que le cirque flaminien f't mis en eau et il s'y livrait des simulacres de combats navals pour la plus grande délectation du peuple. Ils y passèrent toute une journée dans une loge privée, dégustant du vin et des mets froids: faisans, colombes et porc accommodé à la mode eurobienne. On était en septembre et les marchands de glace faisaient leur apparition dans Rome. Ils la vendaient quinze sesterces la livre. Elle en acheta pour rafraîchir leur vin, exultant de cette folle dépense.

Elle observait Euménès tomber amoureux d'elle.

Du début à la fin, ce fut un triomphe. Les tortures qu'il avait subies étaient garantes de sa vigueur, et son intelligence ne laissait nulle place au doute.

Troisième fils d'un membre de l'Académie d'Athènes, il avait été vendu comme esclave pour payer la rançon de la bibliothèque de son père après la conquête par Rome.

- Il faut que je me rende à Babylone, lui dit-elle un jour pour le mettre à l'épreuve.

La nouvelle fit à Euménès l'effet d'un coup de massue mais il se ressaisit:

- Je t'accompagnerai.

- Je dois y aller seule.

Toute la journée, le climat fut pesant. Extérieurement, rien n'altérait leurs rapports mais certains silences tendus du jeune homme, que sa nature contemplative rendait déjà taciturne, étaient révéla-teurs: il ne pouvait oublier ce qu'elle lui avait annoncé.

Et, finalement, le piège fonctionna. Au petit matin, il la rejoignit dans

sa chambre.

- Je ne fais que rêver de toi, murmura-t-il d'une voix que le désir rendait rauque.

Le cri d'allégresse que poussa Miriam en l'accueil-lant résonnait encore dans sa mémoire. Cet amour était toujours demeuré présent à sa mémoire, même après que la théorie de son père se fut révélée fausse.

Et cette première nuit, cette nuit extraordinaire, la passion qui dévorait Euménès, l'intensité de son ardeur, son impétuosité inassouvissable avaient été

inoubliables. Comme étaient inoubliables l'avidité

amoureuse qu'elle avait lue dans les yeux de son amant, l'odeur acide de sa peau, plus forte que son propre parfum, son haleine brûlante à la sienne mêlée.

La tragédie et les horreurs ultérieures n'avaient étouffé ni ce souvenir ni celui des joies qu'ils avaient partagées.

C'étaient surtout les fleurs et les soirs qu'elle se remémorait, la beauté cristalline du ciel nocturne au-dessus de la cité impériale.

Et l'initiation d'Euménès. Pour parvenir à ses fins, elle s'était parée d'une autorité empruntée: elle avait inventé une déesse, Théra, dont elle se préten-

dait la prêtresse, elle avait forgé de toutes pièces une religion et des rites fallacieux. Ils avaient égorgé un enfant et bu le vin mêlé de sel du sacrifice. Elle lui avait montré l'infiniment précieuse mosaïque figurant Lamia, sa mère, et lui avait enseigné les légendes et les vérités de son peuple.

Couchés l'un à côté de l'autre, ils avaient mélangé

leurs sangs. Cela avait été le moment le plus difficile. Elle commençait à aimer Euménès. Jadis, le mélange des sangs était souvent fatal à l'élu. Ce n'avait été que beaucoup plus tard qu'elle avait su pourquoi. Elle avait eu de la chance: Euménès n'en était pas mort.

Bien au contraire, cela lui avait admirablement réussi.

Mais, à la fin, il avait, lui aussi, été détruit.

Comme tous les autres.

Normalement, le Sommeil durait six heures. Pour Miriam, au moins, les choses se passaient comme à

l'accoutumée. Allongé près d'elle, John était resté

les yeux ouverts dans l'obscurité durant presque tout ce temps. A présent, la lueur du jour naissant faisait p,lr le plafond. On e't dit que l'assoupissement qui l'avait pris dans la voiture avait été le signe avant-coureur d'un changement intérieur. Il avait eu les rêves clairs et précis caractéristiques du Sommeil mais la transe n'était pas venue.

La respiration de Miriam se fit plus sonore. Elle s'apprêtait à sortir de la catalepsie. L'inquiétude commençait à gagner John. Jamais, pour autant qu'il se le rappelle,t, le Sommeil ne lui avait fait faux bond à l'heure dite.

Ils n'avaient besoin de se nourrir qu'une fois par semaine mais il leur était indispensable de se mettre en Sommeil six heures toutes les vingt-quatre heures. Le Sommeil était une nécessité impérative et il ne pouvait être différé. Aussi inexorable et absolu que la mort, il était la clé de la régénération.

De la survivance.

Il avait des fourmis dans les bras et dans les jambes, sa nuque était raide, ses tempes battaient sourdement. Se glissant hors du lit, il se dirigea vers la salle de bains, pensant qu'il avait simplement soif et qu'un verre d'eau lui ferait du bien. quand il se pencha au-dessus du lavabo, la glace lui renvoya fugitivement son reflet.

Lentement, il reposa le verre que ses lèvres avaient à peine effleuré. Il faisait sombre. Peut-être que ce qu'il avait vu dans le miroir n'était qu'une illusion, un jeu d'ombres. Il alluma et s'examina.

Non, les minuscules pattes d'oie qui s'évasaient aux commissures de ses paupières n'étaient pas illusoires. Il palpa sa joue. Sous ses doigts, la peau avait une sécheresse, une raideur infimes mais indéniables. N'avait-il pas, aussi, des cernes sous les yeux? Et même des rides nouvelles autour de sa bouche ?

Il prit une douche. Ils avaient laissé le toit de la voiture ouvert pendant le trajet. Peut-être était-ce l'air qui lui avait gercé la peau. L'eau br'lante ruisselait sur son visage. Il se caressa le torse et poussa un soupir de satisfaction. Son corps était toujours aussi ferme, toujours

aussi vigoureux.

Pourtant, il se sentait épuisé.

Après s'être essuyé, il retourna devant son miroir.

Sa jeunesse paraissait revenue et il faillit éclater de rire tant il était soulagé. L'idée que le temps lui réclamait des comptes au bout de deux siècles l'avait brusquement glacé - tel un souffle d'hiver au milieu de l'été.

Pourtant, les rides étaient bien là. Elles se creu-saient de façon visible. C'était comme une hideuse hallucination. Il recula et l'effroi qu'il lut dans ses yeux l'affola. Son poing fracassa le miroir.

Le tintamarre que fit la glace en volant en éclats le paralysa. Ce mouvement de fureur... il n'en revenait pas.

Il essaya de recouvrer son calme, ferma les yeux et s'efforça de se raisonner. Après tout, ce n'était là

qu'un changement minime. Oui... mais il n'arrivait plus à Dormir. Il ne pouvait plus Dormir! Et Miriam était formelle: tout dépendait de ce Sommeil abyssal, absolu, total. Les rêves que l'on faisait alors étaient sans importance. Ce n'étaient pas ceux des gens ordinaires. Ce Sommeil-là nettoyait les oubliet-tes de l'esprit. C'était un Sommeil régénérateur, un Sommeil de jouvence, un Sommeil miraculeux. Au réveil, c'était la vie tout entière qui recommençait.

On se sentait parfait. Intégralement parfait. Et on l'était.

que lui arrivait-il donc? Miriam lui avait assuré

qu'il vivrait éternellement.

Il la contempla. Le visage encadré par la dentelle mousseuse de l'oreiller, elle était d'une immobilité rigide. Le seul signe de vie était le mouvement quasi imperceptible de sa poitrine que soulevait sa respiration. Rien ne pouvait la réveiller. La beauté

la paix de ce Sommeil hypnotisaient John. Un Sommeil d'une douceur sans nom. Mais comme elle était vulnérable!

Il s'approcha d'elle et l'embrassa, agréablement émoustillé de la voir ainsi impuissante et désarmée.

Cela l'excitait. Sous son baiser, les lèvres de Miriam s'écartèrent et

demeurèrent entrouvertes, découvrant le bord de ses dents. John eut soudain l'impression d'être une bête de proie. A la pensée qu'il pouvait faire ce qu'il voulait d'elle - la tuer, même -, tout son corps se couvrit de sueur.

Il prit sa main d'alb,tre dans les siennes et la serra à la broyer. Elle était froide et sèche. Il baisa le cou de Miriam. La saveur de sa chair était douce.

Elle était lisse comme du plastique, son immobilité

était celle d'un cadavre. quand, avec une rage hystérique, il la prit par les épaules et la secoua, la tête de Miriam retomba en arrière, lui offrant sa gorge.

Un irrépressible désir s'empara de John. Il fallait qu'il lui dérobe quelque chose. Alors dans un secret honteux commença une horrible et terrible expérience. Il se coucha sur sa compagne figée dans sa transe pour lui faire l'amour.

Physiquement, Miriam était la perfection même.

Un corps ferme à la musculature fine et élastique, toujours prêt à vibrer. Mais quand il l'enlaça, elle était hideusement flasque dans ses bras. Il fit glisser sa main sur son ventre, le long de la face interne de la cuisse. Son manque complet de réaction ne fit qu'exacerber le désir de John. Il empoigna à deux mains le visage de la Dormeuse et colla sa bouche contre la bouche de Miriam. Elle avait une langue étrangement sèche comme celle d'un chat.

En lui montait l'envie de la casser, de la démem-brer dans l'acte d'amour. quand il la força, il exhala un grondement. Il se rendait à peine compte que ses pouces, pressés contre la gorge de Miriam, la serraient de plus en plus à mesure qu'il s'enfonçait rageusement en elle. Le plaisir qui l'envahissait s'épanouissait en vagues d'une violence grandissante, il n'avait presque plus conscience de ce qu'il faisait, on aurait dit que son corps était animé d'une volonté propre. La pression de ses mains sur la gorge de Miriam s'accroissait toujours davantage et son excitation gagnait en véhémence. Il ralentit le rythme de ses mouvements pour retarder le moment de l'apothéose. La bouche de Miriam s'ouvrit, sa langue rugueuse pointa.

Alors, il explosa en elle dans un sursaut frénétique et s'effondra en sanglotant, la figure enfouie dans ses seins. Il sentit qu'elle se convulsait et elle exhala un soupir haché. Son cou était violacé, son visage couleur de cendre.

L'écho lointain de voix d'enfants au-dehors... Le carillon assourdi de l'horloge de l'entrée sonnait l'heure. Alice, qui était la ponctualité même, commença à passer l'aspirateur en bas. John cacha sa figure dans l'oreiller. Soudain, la vie était vide.

Totalement vide.

Il avait envie de s'accrocher à quelqu'un, à une femme vivante.

Miriam eut un hoquet et porta ses mains à sa gorge. Si seulement elle s'était réveillée un peu plus tôt - ou un peu plus tard.

Un son inarticulé, suivi d'un silence qui se prolongeait. John ouvrit les yeux et fut surpris de constater qu'elle paraissait hors d'elle. Mais dès que leurs regards se croisèrent, son expression se rasséréna.

Il s'efforça de refouler l'impression qu'elle lui avait laissée. Une impression d'inhumanité.

- Je suis affreusement vaseux, lui dit-il. Je n'ai pas Dormi.

Elle se leva, alla dans la salle de bains, alluma et, sans un commentaire sur la glace brisée, s'approcha du miroir en pied pour examiner sa gorge. Puis elle revint dans la chambre, s'assit au bord du lit, croisa les jambes et sourit.

- Espèce de salaud.

Ces trois mots distillés avec ce tendre sourire faisaient un effet singulier. John éclata d'un rire nerveux.

Elle vint à lui et le serra dans ses bras. Il tenta de tourner la tête mais elle était beaucoup plus forte qu'un être humain ordinaire et il ne pouvait rien faire d'autre que de s'abandonner à son étreinte et d'attendre patiemment qu'elle prenne fin. Brusquement, elle recula et le tint à bout de bras par les épaules. Il y avait comme une interrogation dans ses yeux, presque une supplication.

Enfin, elle le lâcha et regagna la salle de bains où

elle s'enferma. Au bout d'un instant, un crissement de verre brisé parvint aux oreilles de John. Prou-dente à son habitude, elle ramassait les éclats du miroir pour ne pas se couper.

Il guettait une réaction - des cris de colère, des menaces, n'importe quoi qui serait un signe de communication. Mais rien ne vint. Il

entendit seulement qu'elle ouvrait le robinet. Elle faisait sa toilette et gardait ses sentiments pour elle.

John se dirigea vers la penderie d'un pas mal assuré et commença à s'habiller. quand, torse nu, il se passa de l'eau de Cologne sur la figure, il se rendit compte qu'une barbe naissante l'avait envahie. Y avait-il un rasoir dans cette maison? Il ne le savait même pas. Avec une sorte d'émerveillement, il caressa les poils durs qui se hérissaient sur ses joues. Dans la salle de bains, Miriam se frictionnait en fredonnant son air familial.

John finit h,tivement de s'habiller et sortit, pressé de fuir l'atmosphère tendue. Il y avait un coiffeur à l'angle de la 57e Rue et de la Seconde Avenue. Il irait se faire raser.

En fait, ce fut très agréable. Le coiffeur était un joyeux luron et, dans son euphorie, John se fit aussi couper les cheveux et demanda qu'on cire ses chaussures.

Il se sentait un peu ragaillardi quand il partit. Le soleil brillait, les passants se bousculaient dans la rue, il y avait une sorte de douceur dans l'air. Pour la première fois depuis d'innombrables années, il se surprit à regarder avec plaisir une femme autre que Miriam. C'était reposant après la tension de ce matin.

C'était une fille quelconque, vêtue d'une jupe et d'un pull bon marché, qui se dirigeait d'un pas vif vers l'arrêt d'autobus, un gobelet de café en carton à la main. Ses cheveux ch,tains étaient ternes, elle était trop maquillée mais quelle sensualité dans ses mouvements, dans la façon dont ses seins poin-taient sous son chandail, dans sa démarche assurée!

Soudain, il la regarda à nouveau. Horrifié.

«aurait pu être Kaye.

Le coeur battant, le souffle coupé, il haletait. Le regard de la fille croisa le sien. Un regard profond que voilait la mystérieuse tristesse qui est le propre des mortels et qu'il n'avait commencé à discerner chez les autres qu'après qu'elle se fut éteinte dans ses propres yeux.

- Est-ce que c'était un 2?

C'était à lui qu'elle parlait.

- M'sieur, le bus... c'était un 2?

Elle lui souriait de toutes ses dents douteuses.

Sans répondre, John rebroussa précipitamment chemin pour retrouver la maison et sa sécurité.

Des voix s'échappaient de la fenêtre ouverte du salon et l'aiguillon glacé de la jalousie lui pèrça le cœur. Alice et Miriam bavardaient. Sans aucun doute, elles l'attendaient pour répéter le Trio de Haendel.

Il escalada le perron, traversa sans bruit le vestibule, passant devant la table qui disparaissait sous les roses, et entra dans la pièce. Miriam rayonnait de beauté dans sa robe bleu vif; un ruban de même couleur mettait son cou en valeur. Alice, en débardeur et en jeans comme d'habitude, était assise à côté d'elle sur le canapé. John sentait que Miriam, tendue comme si elle se préparait à bondir, l'étudiait tandis qu'il gagnait sa place.

- Je ne vous ai même pas entendu entrer, John, dit Alice en renversant la tête en arrière. Vous arrivez toujours en catimini.

Son sourire de fillette de treize ans coupa le souffle à John. C'était assurément un jouet merveilleux, fragile et succulent.

Miriam frappa un arpège sur le clavecin.

- Allons-y.

- Encore ce Trio! Non, il est assommant, protesta Alice.

Une fois de plus, elle était d'humeur hargneuse.

- Veux-tu qu'on essaie le Scarlatti que nous avons étudié la semaine dernière? (Miriam pianota quelques mesures.) On pourrait, si John est capable de suivre.

- Tous les morceaux qu'il connaît sont casse-pieds.

Les doigts de Miriam voltigeaient sur le clavier.

- Je connais Corelli, Abaco, Bach... (Elle lança un épais cahier à Alice.) Choisis ce qui te plaît.

- Je connais à peine le Trio de Haendel, laissa tomber John. C'est dur, au violoncelle.

Miriam et Alice échangèrent un coup d'oeil.

- Marchons pour le Haendel, conclut cette dernière. Ou ça, ou des gammes. D'accord, John?

Elle saisit son violon et le glissa sous son menton.

Elles commencèrent avant même qu'il ait eu le temps d'accorder son instrument. Il attaqua de façon décousue, les rattrapa et eut toutes les peines du monde à suivre la mesure jusqu'à la fin du morceau.

Ils jouèrent pendant une heure et répétèrent trois fois le Trio. Peu à peu, John se laissait prendre au jeu. Cela devenait cohérent et, finalement, beau. La musique était en accord avec l'instant, avec l'éclat du soleil, avec la beauté de Miriam et d'Alice.

- Et voilà! s'exclama celle-ci quand ils s'arrêtèrent.

Ses joues enflammées accentuaient sa féminité

naissante et le coeur de John se serra douloureusement.

Il savait de quoi Miriam était capable envers les gens. Elle pouvait aussi bien leur dispenser le bonheur que les détruire. Parfois, elle les contraignait à la violence pour couvrir ses propres agissements. D'autres fois, elle les faisait nager dans une félicité inimaginable... Il était impossible de dire à

quel traitement elle projetait de soumettre Alice.

Miriam avait le sens pratique: elle recherchait l'utilité maximale. Alice, par exemple, comme cela avait été le cas pour John, hériterait d'une fortune considérable. Peut-être était-ce la raison de l'intérêt qu'elle lui portait. Elle tirait toujours le diable par la queue et ceux qui l'aimaient lui donnaient tout.

- Si on buvait quelque chose? proposa Miriam.

Elle alla chercher le porto au bar. C'était du Warre millésimé 1838 provenant des vénérables caves londoniennes de Berry Brothers Stores. En vieillissant, il avait acquis de la vigueur et du moelleux et s'était enrichi de toute une palette d'arômes subtils. A présent, il était presque léger mais avait une saveur robuste et charnue. C'était sans contredit le porto le plus onctueux du monde, peut-être de tous les temps.

- Je n'ai pas droit à l'alcool.

Miriam versa un doigt de porto à Alice.

- C'est très léger. Il n'y a que des barbares pour refuser un verre de vin à leurs enfants.

Alice fit cul sec et tendit son verre à Miriam pour qu'elle le remplisse à nouveau.

- C'est un sacrilège! protesta John. Tu bois ça comme si c'était de la tequila.

- Ce que j'aime, c'est l'effet que ça me fait, pas le goût! riposta Alice.

Miriam la resservit.

- Ne te saoule pas. John est brutal avec ceux qui sont faibles et impuissants.

Cette remarque inattendue glaça John.

Alice se mit à rire en le jaugeant d'un air provocant. Préférant battre en retraite, il se tourna vers la fenêtre et s'efforça de se concentrer sur le paysage.

En face se dressait un ensemble résidentiel. Autrefois - il lui semblait presque que c'était hier-, la rue était bordée de maisons individuelles semblables à

la leur et il avait de la peine à croire que la vigne vierge avait déjà envahi la façade de ces nouvelles constructions. On entendait des cris d'enfants, et ces clameurs d'excitation qui étaient de tous les temps remuaient John. M^orir était l'horrible processus qui accompagnait la perte de l'immortalité. Il se t,ta la joue. Déjà, ses poils de moustache commençaient à repousser. Inexplicablement, il était entré dans l'ombre de la mort, il devait se rendre à

l'évidence.

Alice s'approcha de lui et son épaule effleura le coude de John; Sans doute se disait-elle qu'il fallait le faire tomber, lui aussi, sous son charme. Mais il soupçonnait que ses motifs étaient à la fois plus simples et plus morbides: elle voulait qu'il souffre.

En ce sens, elle était un prédateur naturel comme Miriam - et comme lui.

Miriam observait son compagnon en voie de désintégration. Il aurait

pu la tuer, ce matin. La tuer. Cette pensée la fit se rétracter mais cela ne dura qu'un instant. Elle n'avait pas ménagé sa peine pour que John fût parfait. quelle tristesse que de le voir se désagréger ainsi, et plus vite encore que ses prédécesseurs. Euménès avait duré plus de quatre cents ans, Lollia bien davantage. Jamais jusqu'à

maintenant la longévité de ses transformés n'avait été inférieure à deux siècles. Perdait-elle la main?

Où était-ce la robustesse de l'espèce humaine qui déclinait ?

Elle prit une gorgée de porto qu'elle fit rouler dans sa bouche. Le temps devait avoir la même saveur. On pouvait l'emprisonner dans le vin et le ralentir dans la vie mais pas éternellement. Pas pour très longtemps dans le cas de John.

Une lourde tâche attendait Miriam et elle ne disposait peut-être que de quelques jours de répit, pas plus. Pour séduire Alice, elle avait procédé doucement, avec prudence, par petites touches.

Mais, à présent, il y avait urgence. Il fallait qu'elle prenne ses dispositions en vue de la tempête qui ne manquerait pas d'éclater quand John découvrirait la vérité et, en même temps, empêcher Alice de se rendre compte de ce qui lui arrivait. La jeune fille était désignée pour succéder à John et il serait on ne peut plus inopportun qu'elle ait connaissance des conséquences de la transformation.

Et ce d'autant plus que, cette fois, il se pourrait qu'il n'y ait pas de conséquences, justement. Désormais, il allait falloir activer les choses en ce qui concernait Sarah Roberts. Miriam était déjà suffisamment au fait de ses travaux et de ses habitudes pour établir le contact avec celle-ci.

S'il existait sur cette planète quelqu'un capable de découvrir ce qui détruisait les transformés c'était bien le Dr Roberts. Miriam avait décelé dans son ouvrage, Sommeil et Vieillesse, une approche qui allait bien au delà de ce que l'auteur pouvait envisager. Les recherches que Roberts avait effectuées sur les primates étaient fascinantes. Elle était parvenue à prolonger leur durée de vie de façon extraordinaire. Si elle disposait des données appropriées, réussirait-elle aussi à conférer l'immortalité - l'immortalité réelle - aux transformés ?

Miriam reposa son verre et sortit. Elle pouvait prendre le risque de laisser Alice et John en tête-

à-tête quelques minutes. La violence de son compagnon n'était encore qu'intermittente et elle avait à

accomplir une besogne préalable et lugubre là-haut, au milieu des tristes vestiges de ses amours d'antan.

Contrairement au reste du grenier livré à la poussière et à l'abandon, la porte de la petite chambre était en parfait état. Elle s'ouvrit sans bruit à la première sollicitation et Miriam entra dans la pièce exiguë où régnait une chaleur étouffante. Ce ne fut qu'une fois en sécurité derrière la lourde porte close qu'elle donna libre cours aux terreurs qui fermentaient en elle. Elle se prit la tête entre les mains, ferma hermétiquement les paupières et un gémissement s'échappa de ses lèvres.

Le silence retomba. Mais il n'était pas total.

Comme en réponse à sa plainte, un lent et puissant bruissement s'éleva dans l'obscurité.

Miriam hésita un instant avant de se mettre à

l'oeuvre.

- Je vous aime, murmura-t-elle.

Elle se remémorait de façon vivace chacun de ceux qui reposaient ici, chacun de ses amis perdus.

Elle leur demeurait fidèle à tous - peut-être parce qu'elle leur avait finalement fait défection à tous.

Elle en avait transporté certains, comme Euménès et Lollia, de l'autre bout du monde. Leurs reliquaires cloutés et ceinturés de cuir étaient noircis par le temps. Les plus récents étaient aussi solides, voire davantage.

Miriam tira le plus neuf des coffres au milieu de la pièce. Il avait à peu près vingt ans d'âge. Fait d'acier au carbone, il se fermait à l'aide de boulons.

Elle l'avait acheté et mis en réserve à l'intention de John.

Elle ouvrit le couvercle et prit le sac de boulons qui se trouvait à l'intérieur. Il y en avait douze. Elle les introduisit l'un après l'autre dans les trous prévus à cet effet. Dès lors, le couvercle pourrait être

rabattu et scellé en quelques secondes. Cependant, elle le laissa béant. quand elle amènerait John ici, elle n'aurait peut-être que bien peu de temps devant elle.

Après un dernier regard aux autres reliquaires, elle s'attarda un court moment dans le silence bruissant de la petite chambre.

- Au revoir, chuchota-t-elle.

La porte se referma en chuintant sur sa tragédie.

Miriam donna un tour de clé et redescendit.

2

Les glapissements stridents d'un rhésus terrifié

firent bondir Sarah Roberts sur ses pieds et elle s'élança en courant. Le spectacle qui l'attendait dans la cage réservée aux sujets les plus importants la glaça. Mathusalem tournait furieusement en rond en hurlant comme seul un rhésus est capable de hurler. La tête de Betty, le masque figé dans une dernière grimace d'agonie, gisait sur le sol. Mathusalem faisait des moulinets avec le bras de sa femelle dont la petite main - e°t-on dit - s'agitait en signe d'adieu. Les restes déchiquetés du corps de Betty étaient éparpillés dans toute la cage. quand Sarah se rua hors de la salle pour aller chercher de l'aide, elle faillit glisser dans le sang répandu par terre.

La porte s'ouvrit avant même qu'elle l'e°t at-teinte: les vociférations de Mathusalem avaient alerté le groupe de gérontologie qui accourait au grand complet.

- Mais qu'est-ce que tu as fait, Mathusalem?

s'exclama Phyllis Rockler, préposée aux animaux expérimentaux.

Charlie Humphries, l'hématologue du service, colla son visage derrière les barreaux de la cage.

- Bon Dieu! quelle horreur! (Il recula.) Les singes sont d'ignobles salopards!

- Allez chercher Tom.

Sarah avait besoin de lui. Pas pour le singe: pour ne pas devenir folle. quelques instants plus tard, il arrivait en trombe, p,le comme un linge.

- Personne n'est blessé, le rassura-t-elle aussitôt en lisant la peur dans les yeux de Tom. Enfin, pour ce qui est des êtres humains.

- C'est Betty?

- Mathusalem l'a déchirée à belles dents. Cela fait deux jours qu'il ne dort plus et il est devenu terriblement irritable. Mais rien ne permettait de prévoir une chose pareille.

Phyllis apporta une caméra vidéo. Il fallait enregistrer sur le vif le comportement de Mathusalem pour l'analyser ultérieurement.

Sarah observait Tom. Elle le voyait pour ainsi dire évaluer les conséquences que cette catastrophe aurait sur sa carrière. Devenir le numéro un était l'obsession quasi permanente du Dr Haver. quand, enfin, ses yeux se posèrent sur elle, son expression était sincèrement inquiète.

- Est-ce que cela va vous porter préjudice? que donnent les dernières analyses de sang?

- Toujours les mêmes courbes. Aucun changement.

- Donc, le mystère demeure entier. Et Betty est morte. Seigneur! Vous êtes dans un sacré pétrin.

L'accent d'insistance qu'il avait mis sur le ' vous ^a

donna presque envie de rire à Sarah. Il ne voulait pas qu'on le voie tel qu'il était. Ce ne serait pas lui qui dirait: C'est aussi ma carrière qui est en jeu. ^a

Brusquement, elle se rendit compte qu'il était encore plus bouleversé qu'elle et elle lui tendit les mains. Il les saisit avec gratitude, fit un pas en avant, ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose mais Sarah le devança:

- J'ai l'impression que la mort de ma vedette étoile pèsera lourd, demain, devant la commission du budget.

- N'importe comment, Hutch se serait opposé à

toute rallonge de crédits, fit Tom d'une voix morne.

Et maintenant que Betty est morte...

- Nous allons être forcés de repartir de zéro. Elle était la seule, jusqu'à présent, dont le processus de vieillissement était bloqué.

Sarah se tourna vers Mathusalem qui lui rendit son regard comme s'il avait envie de recommencer le carnage. C'était un superbe mâle au pelage gris et à la musculature puissante.

- Pardonnez-moi mais je vais craquer et me mettre à pleurer comme une fontaine.

Sarah avait dit cela sur son ton le plus sarcastique mais ce n'étaient pas des mots en l'air. Elle fut reconnaissante à Tom quand il la prit dans ses bras.

- Allons, allons, nous émargeons encore aux fonds publics.

Ce cher vieux Tom qui détestait tellement faire étalage de ses sentiments!

- Oui, nous sommes une grande famille. Nous ferons la queue ensemble à l'agence pour l'emploi.

- Vous n'y pensez pas! Il existe d'autres institutions qui ne seront que trop heureuses de vous embaucher.

- Dans deux ans d'ici. En attendant, tous nos singes nous claqueront entre les doigts, l'expérimentation ira à vau-l'eau et nous perdrons du temps!

Cette idée atterrissait Sarah. Depuis qu'elle avait découvert par le plus grand des hasards - en effectuant des comptages sur le sang de rats privés de sommeil - le facteur qui contrôlait la sénescence, elle se sentait investie d'une mission. Dans ce laboratoire, on cherchait le remède à la plus universelle des maladies de l'homme: le vieillissement. Et quelque part dans le sang de Betty, un mystérieux élément avait réagi aux traitements médicamenteux, thermiques et diététiques. Il la faisait dormir d'un sommeil plus profond, un sommeil qui ressemblait presque à celui de la mort, et cela avait eu pour effet de ralentir le mécanisme du vieillissement. La même méthode avait eu pendant quelque temps des résultats identiques sur Mathusalem mais, la semaine précédente, il avait brusquement cessé de dormir. Il n'avait plus eu que de courtes périodes de somnolence et puis... il s'était métamorphosé en monstre.

Betty serait peut-être devenue immortelle s'il ne l'avait pas tuée. Si Sarah avait eu un revolver à

portée de la main, elle se serait fait sauter la cervelle. Elle s'approcha du mur peint en gris et se mit à le marteler à coups de poing.

- Ce n'est pas vrai! s'exclama-t-elle. Nous sommes sur le point de mettre le doigt sur le mécanisme du vieillissement et on va nous supprimer nos crédits!

Vous voulez que je vous dise une bonne chose?

Hutch et les vieilles ganaches du conseil d'administration sont jaloux, voilà tout! Ils crèvent de jalousie! Ces barbons sont déjà arrivés au stade terminal de la sénilité et ils veulent être s'rs que le reste du monde en passera aussi par là!

La fureur qui vibrait dans la voix de Sarah réveilla chez Tom un sentiment de frustration familial. Elle était aveugle et sourde - et elle entendait le demeurer - aux difficultés avec lesquelles, en tant qu'administrateur, il devait se colleter. En un sens, c'était là une attitude saine, professionnellement parlant, mais à condition de ne pas repousser comme elle le faisait les chances de survie, si faibles fussent-elles, que pouvait offrir la situation.

Et pourtant, Tom se surprenait à chercher des solutions de rechange pour Sarah. La soif de succès qui animait la jeune femme était contagieuse. Il y avait quelque chose de viscéral dans sa foi, dans sa volonté.

Il la regarda, détaillant sa chevelure châtaine, son gracieux visage curieusement pâle, son corps d'une sensualité insatiable. Il avait envie de la prendre à

nouveau dans ses bras. quand elle s'était dégagée de son étreinte, elle avait dissimulé ses émotions profondes derrière une feinte brusquerie.

Tom avait de la peine pour elle. La mort de la guenon était une sérieuse déconvenue. Sarah n'avait plus d'arguments capables de convaincre la commission de continuer à financer ce projet auquel elle avait consacré cinq années de sa vie.

Cependant, il y avait derrière la tristesse de Haver une sorte de jubilation égoïste dont il avait conscience car il y avait belle lurette qu'il n'était plus dupe des sentiments qu'il affichait: la condamnation du projet aurait un effet bénéfique sur leurs relations personnelles, redevenir son assistante serait pour Sarah un moyen de se consoler - et une partie de lui-même se réjouissait de la supériorité et du pouvoir que cela lui conférait sur elle.

- J'ai rendez-vous avec Hutch pour examiner avec lui les demandes de crédits. (Il avait la bouche sèche. L'odeur des singes était insupportable.) Sarah...

Il s'interrompit, surpris d'avoir employé ce ton réservé à l'intimité de l'alcôve. Elle se retourna vivement pour lui faire face. L'échec l'avait rendue agressive. Il aurait voulu la réconforter mais il savait que toute apparence de condescendance ne ferait que la blesser.

- quoi?

Un instant, le regard enflammé de Sarah s'adoucit. Puis, redressant le menton, elle donna l'ordre que l'on mette Mathusalem sous tranquillisants pour que l'on puisse ouvrir la cage et évacuer le corps désarticulé de Betty, et elle sortit.

Dans l'indifférence générale, Tom traversa à

pas lents le laboratoire encombré d'accessoires que Sarah avait arrachés de haute lutte au Centre de recherche médicale de Riverside. Sa découverte avait été purement accidentelle, une retombée imprévue de travaux classiques qu'elle conduisait sur la privation de sommeil. Le fait que les rythmes profonds du sommeil étaient aussi la clé du processus du vieillissement, cela, personne ne s'y était attendu. Sarah avait exposé ses premières conclusions dans son livre, *Sommeil et Vieillissement*. L'ouvrage avait fait un certain bruit. Ni la rigueur de l'auteur, ni son talent d'expérimentatrice ne pouvaient être contestés mais les implications de sa théorie étaient si vastes qu'il n'avait pas été vraiment apprécié à sa juste valeur. La thèse que défendait Sarah - à savoir que la sénescence n'était rien d'autre qu'une maladie potentiellement guérissable - bouleversait trop les idées reçues. Son livre lui avait valu beaucoup de compliments mais guère d'appuis.

Tom prit l'ascenseur pour regagner la clinique du sommeil installée au-dessus du laboratoire et où il avait un petit bureau attenant à l'appartement du Dr Hutchinson, fondateur de la clinique. Deux ans plus tôt, le conseil d'administration avait engagé

Tom Haver pour lui succéder quand le directeur déciderait de prendre sa retraite ^a. Mais ce n'étaient que des mots: Hutch n'avait pas manifesté la moindre intention de se mettre au vert. Ce que ces messieurs voulaient c'était un administrateur dont la haute autorité scientifique ferait affluer les subventions.

Depuis quelque temps, Tom se surprenait à guetter des signes de

sénilité chez le vieux.

Hutch était dans le bureau de Haver, manière d'afficher son dédain pour son somptueux logement de fonction.

- Diméthylaminoéthanol, laissa-t-il tomber avec amusement d'une voix flûtée.

- Il y a longtemps qu'elle a dépassé les recherches sur le DME, vous le savez bien, répliqua Haver.

Le facteur du vieillissement est une protéine cellulaire intermédiaire. Le DME n'est rien de plus que l'agent régulateur.

- La pierre philosophale, quoi!

Tom s'assit derrière son bureau et se força à sourire.

- Bien plus que cela.

Il se refusait à réagir à ce ton sarcastique. Hutch lui lança un papier tapé à la machine. Tom le prit.

C'était un récapitulatif du projet de budget.

- que voulez-vous que je vous dise, docteur?

ˆ Pas d'affectation de fonds pour la gérontologie ^a...

Vous voulez que je tombe à vos genoux?

- Allez-y si le coeur vous en dit mais cela ne servira à rien.

Tom avait horreur de la suffisance. Chez un homme de science, c'était un poison.

- Si vous annulez le projet, le Dr Roberts s'en ira.

- J'en serais désolé, évidemment. Mais il n'y a pas de résultats. Cinq ans de recherches et aucun pro-

grès.

Tom fit de son mieux pour se contenir. Si seulement Mathusalem avait attendu vingt-quatre heures de plus!

- Ils ont mis au point un solide modèle du vieillissement cellulaire. Je trouve que cela constitue déjà un progrès.

- Oui pour une institution vouée à la recherche pure. Cela ferait la joie du Rockefeller. Mais c'est sans intérêt pour un centre comme Riverside. Nous devons rendre compte au service municipal de la santé du moindre sou dépensé, Tom. Comment un hôpital, même un hôpital de recherche, peut-il justifier l'achat de trente-cinq singes rhésus, voulez-vous me le dire? Il y en a pour 70000 dollars.

- Vous n'êtes pas né d'hier, Hutch. Si on sabre la gérontologie, c'est dix pour cent de nos crédits de fonctionnement général qui sautent.

Tom regretta aussitôt ce qu'il venait de dire.

C'était là un raisonnement auquel Hutch était imperméable. S'il avait pour consigne de réduire les frais, il emploierait la méthode brutale: il licencierait et vendrait le matériel. Il n'avait qu'une idée lointaine des réalités administratives. Pour lui maintenir les activités du Centre tout en faisant des économies était une contradiction dans les termes.

C'étaient là, à ses yeux, deux impératifs incompatibles.

- Je présume que vous allez me suggérer de supprimer la gratuité des gobelets pour le café et d'installer des toilettes payantes. (Hutch tapota le bureau avec sa chevalière.) Cette façon de voir n'est pas la mienne. Ils m'ont donné un chiffre, là-haut, et je m'y tiendrai. (Il se leva - on aurait dit un héron rhumatisant.) La commission se réunit à 10 heures dans la salle de conférences.

Le soupir mélancolique qui lui échappa trahit malgré lui sa blessure secrète. Il sortit à grands pas, vieux et fier guerrier tristement enfermé dans le chateau en ruine de ses espérances.

Tom se passa la main dans les cheveux. Il comprenait ce que Sarah ressentait et, lui aussi, il aurait volontiers tapé les murs à coups de poing. La direction de la santé était une machine bureaucratique inexorable. Ce qui l'intéressait, c'était que les services d'urgence travaillent, un point c'est tout.

Elle se moquait comme d'une guigne des obscurs projets de recherche.

Il jeta un coup d'oeil à sa montre. 21 h 30! que la journée avait été longue! Dehors, le ciel était obscur. Pas une étoile n'y brillait. Il ne tarderait pas à

pleuvoir. La pluie serait la promesse du printemps.

Il enfila sa veste et éteignit. Et s'il rentrait avant Sarah pour lui préparer un dîner fin? Il avait brisé

sa carrière: c'était bien la moindre des choses qu'il pouvait faire en guise de compensation. Des années s'écouleraient avant que les ronds-de-cuir des autres institutions déterrent ses travaux et se demandent du bout des lèvres s'il n'y aurait pas intérêt à l'engager. En attendant, elle végéterait à la clinique du sommeil dans ses anciennes fonctions, à

savoir: ausculter les entrants avant le traitement thérapeutique - à supposer qu'on puisse la convaincre de repartir à la case départ.

Le ciel était bas au-dessus de la Seconde Avenue.

Les bourrasques faisaient s'envoler des papiers et soulevaient des tourbillons de poussière. De grosses gouttes de pluie giflaient Tom. Des éclairs déchiraient les nuages. En général, marcher le délassait, mais pas ce soir. Il regrettait de ne pas avoir pris un taxi mais, maintenant, il n'était plus très loin et il aurait été idiot d'en chercher un. La pluie tombait de plus en plus dru et l'entrée illuminée de la résidence lui fit chaud au coeur quand il l'aperçut enfin.

Lorsqu'il poussa la porte, Alex, le gardien, le salua d'un signe de tête. Dans l'ascenseur qui le conduisait au vingt-cinquième étage, il commença à esquisser un avant-projet de dîner.

L'appartement était glacial. Il faisait doux, ce matin, et ils avaient laissé les fenêtres ouvertes en partant. Mais le temps avait changé, le vent s'était levé et il balayait le living, chargé d'odeurs lointaines. Tom les ferma et régla le thermostat sur 30°

pour réchauffer la pièce avant de se mettre aux fourneaux.

A 22 h 30, c'était prêt. Il termina de remuer la salade et alluma sous les p,tes. Il ne resterait plus qu'à faire dorer les escalopes au dernier moment quand Sarah serait rentrée. Il alla dans le living se servir un verre.

A 23 heures, il appela le laboratoire. On ne décrocha qu'à la sixième sonnerie.

- qu'est-ce que tu fabriques?

- Je surveille Mathusalem. Il ne dort pas. Même les tranquillisants

n'ont pas réussi à l'assommer. On a essayé de lui mettre des électrodes mais il les arrache. Jusqu'à présent, nous n'avons même pas la moitié d'un encéphalogramme.

La voix de Sarah était dépourvue d'expression.

- qui as-tu pour t'aider?
- Phyllis. Charlie est en bas. Il fait des prélèvements sur Betty.
- Rentre. Je t'ai préparé une surprise.
- Pas ce soir, chéri.

Elle était triste, évidemment. C'est pour cela que sa voix était si creuse. Brusquement, la petite lueur de jubilation s'alluma à nouveau en Tom. Avant longtemps, ce serait lui qui monopoliserait les nuits de Sarah.

- C'est du dîner que je parlais. Prends un taxi, il pleut.
- Je suis capable de me rendre compte s'il pleut, tu sais.
- Tu serais capable de ne pas le remarquer. Tu pourras toujours retourner au labo après avoir mangé.

Arracher Sarah au laboratoire c'était toujours la croix et la bannière. Il ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre que la fatigue et la faim ébranlent suffisamment sa détermination pour qu'elle craque.

Au programme, salade, p,tes, escalopes de veau.

Du fromage et des fruits. Et du vin à discrétion.

Après avoir dîné, elle aurait probablement trop sommeil pour avoir le courage de repartir. Il y a quand même autre chose dans la vie qu'un laboratoire, que diable!

Le pas vif de Sarah sonna dans le hall plus tôt qu'il ne s'y attendait. La porte claqua. Elle était là, encore en blouse blanche, les cheveux humides, son rimmel dégoulinant sur les joues, l'air perdu. Sa bouche faisait un pli amer mais ses yeux brillaient étrangement. Tom vint à sa rencontre.

- Attention! je suis pleine de merde de singe.

Elle se débarrassa de sa blouse et ce fut seulement alors qu'elle laissa Tom la prendre dans ses bras. Comme c'était bon de l'étreindre, même si ce n'était que pour un court instant!

- Il faut que je prenne une douche.

- Tu n'auras plus qu'à te mettre les pieds sous la table quand tu auras fini.

- Loué soit Dieu d'avoir fait en sorte que le personnel administratif ait encore tellement d'énergie à la fin de la journée! (Elle embrassa Tom sur le bout du nez.) Ce sacré rhésus est dans un triste état, enchaîna-t-elle en se dirigeant vers la salle de bains.

Il perd ses poils et il a la diarrhée. Il est dans un état d'agitation épouvantable et, maintenant, plus moyen de le faire dormir. Même pas somnoler.

Pauvre bête!

Le couvercle du panier à linge sale grinça, puis Sarah reprit son monologue mais le bruit de la douche noyait ses paroles.

Manifestement, peu lui importait que Tom entende ou non ce qu'elle disait.

Elle ne cherchait qu'à se défouler.

Tom se sentait hors du coup. En principe, quand on est amoureux, chacun est le pôle de la vie de l'autre. Il y avait des moments où il était difficile de dire si Sarah voulait être amoureuse ou, simplement, être aimée.

Dehors, le vent mugissait. Tout en surveillant ses escalopes, Tom se disait que son amour lui faisait croire à celui de Sarah. Et l'idée qu'il la laissait tomber, que ses crédits allaient lui être supprimés le faisait bouillir. Il avait l'impression d'être en cage, lui aussi, comme un animal de laboratoire.

- Merci, mon chéri.

Sarah avait surgi derrière son dos, enveloppée dans le peignoir de soie bleue qu'il lui avait offert pour son anniversaire. Elle était toute fraîche après sa douche et, à présent, ses yeux scintillaient doucement à la lueur des chandelles. Ravissante! Ce qu'il y avait de miraculeux chez elle, c'était la pureté de sa féminité. Elle n'était pas belle selon les canons traditionnels - elle avait les yeux trop gros, le menton trop

proéminent - mais elle attirait invariablement les regards des hommes. Elle pouvait être d'une neutralité agressive et, l'instant d'après, plus femme que toutes les femmes qu'il avait jamais connues.

Ils dînèrent sans se presser et sans parler autrement qu'avec leurs yeux. A la fin du repas, Tom était prêt à la prendre dans ses bras et à la porter dans la chambre tant il brûlait d'envie de la posséder. Il était content qu'il n'ait plus été question de Riverside. qu'elle puisse au moins souffler quelques heures! Les problèmes attendraient.

quand elle se leva, Tom sauta sur l'occasion. Il était assez costaud pour la soulever. Elle émit un petit cri de gorge. noua ses bras autour de son cou et joua de la paupière. Il la déposa sur le lit. Elle ne disait rien. C'était leur cérémonial habituel, qu'ils respectaient depuis le premier jour.

En amour, ils n'appréciaient guère les conventions. Tous deux étaient d'insatiables expérimentateurs. Mais, cette nuit, l'imagination resterait au vestiaire. La simplicité était le seul réconfort auquel l'un et l'autre aspiraient. Sarah se serra contre lui quand il la pénétra. Tous deux poussèrent le même soupir de contentement.

Ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre. La dernière impression consciente de Tom fut le beuglement du vent qui soufflait en tempête derrière les fenêtres closes. Une tempête de printemps.

Francie Parker se réveilla en sursaut, paralysée d'effroi. quelque chose se coulait entre ses jambes.

Elle se rendit compte, mais trop tard, qu'elle aurait dû bouger. Les cordes se tendirent. Elle était ligotée sur son lit.

Un horrible frisson la parcourut. Elle allait se faire violer en pleine nuit. C'étaient des choses qu'on lisait dans les journaux, dont on parlait au bureau. Elle lutta contre la vague de terreur qui la submergeait, s'efforçant de garder son calme. Son agresseur alluma la lampe de chevet et la braqua sur son visage. Il ne voulait pas qu'elle le voie.

La lame d'un bistouri scintilla un instant dans la lumière avant de disparaître. Les larmes jaillirent des yeux de Francie. Un son étrange et sourd parvint à ses oreilles.

- Tais-toi!

Elle n'avait pas eu conscience que c'était de sa propre gorge que l'ordre

venait de sortir. Un sentiment de détresse l'envahit mais son esprit continuait néanmoins de fonctionner, de chercher désespérément une prière salvatrice.

Il y avait comme une odeur de mort. quelque chose bougea au delà de la flaque de lumière et elle sentit que son agresseur s'en prenait à sa chemise de nuit. Baissant les yeux, elle vit qu'il la tailladait à

l'aide du bistouri. Cet affreux instrument ne pouvait servir qu'à une seule chose: elle avait la conviction qu'il allait la tuer. Lorsqu'il écarta le mince vêtement, exposant sa nudité, elle exhala un gémissement d'angoisse - mais, en même temps, elle éprouva malgré elle un atroce frémissement intérieur. Le cauchemar avait une autre dimension. Elle était à présent impatiente de voir l'homme, elle imaginait déjà son corps en sueur entrant dans le cercle de lumière. Cela la mit en rage. Elle n'avait jamais cru qu'elle pourrait se sentir ainsi avilie, trahie.

quand il se pencha au-dessus d'elle, elle l'entra-perçut fugitivement. A ce moment, ce que vit Francie Parker, vingt ans, qui suscitait fréquemment le désir des hommes, qui tapait quatre-vingts mots à la minute sur son IBM Selectric, la fit instantanément se liquéfier.

Le choc fut tel que son coeur cessa de battre. Le hurlement frénétique qui montait dans sa gorge ne fut qu'un r,le gargouillant.

quand elle mourut, avant même qu'il eût eu le temps de la chloroformer, il gronda de fureur et il la poignarda sauvagement dans l'espoir de la consommer avant l'ultime seconde. C'était bien meilleur juste avant la mort que juste après.

Mais il en fut pour ses frais. Alors, il se mit à la besogne, faisant contre mauvaise fortune bon coeur, et ne l,cha sa victime que lorsqu'elle fut aussi sèche qu'une boule de papier froissé.

4 heures du matin. Sutton Place est un désert luisant de flaques. Les gracieuses fenêtres sont obscures. Rien ne bouge sinon, de temps en temps, un bout de papier ou une feuille arrachée par l'orage et que soulève un soudain coup de vent.

Derrière une fenêtre d'une des charmantes petites demeures bordant la rue, côté est, une silhouette est à l'aff't. Son immobilité est celle d'une statue.

Miriam, rigide de concentration, guette l'écho fantomatique d'un toucher lointain. C'est là une faculté qu'elle ne partage qu'avec ceux de

sa propre race et quelques primates supérieurs. L'homme, s'il peut être initié par un adepte, est normalement muet. Mais ce toucher-là qui palpète dans la nuit est tout à fait réel.

Est-ce quelqu'un de son espèce?

Tous les frères et toutes les sœurs de Miriam ont disparu, victimes d'accidents, victimes de massacres. Depuis le bain de sang qui a marqué le Moyen Âge, les derniers survivants sont des solitaires enfermés dans leur nostalgie et leurs drames, ultimes représentants d'une espèce à son déclin, trop terrorisés par le souvenir des persécutions anciennes pour oser se réunir.

« Nous ne sommes pas des maudits, songe Miriam tandis que le mystérieux toucher gagne en intensité. Nous sommes, nous aussi, partie prenante à la justice de la terre. »^a

Cinquante ans auparavant, elle a vu un de ses congénères. Accoudé au bastingage du paquebot Berengaria, les yeux tournés vers le quai, il regardait dans sa direction. L'espace d'un instant, ils s'étaient touchés, s'étaient mutuellement communiqué leurs déceptions intimes et leur soif de vie. Et puis, plus rien. Rien que la sirène du bateau, son sillage qui s'évanouissait sous la lune. Voyage sans escale ni relâche.

Ses tragiques compagnons humains étaient l'unique réconfort de Miriam. Sa solitude tyrannique qui l'obligeait à les transformer, à les pétrir à son image leur était inconcevable.

Elle les aimait - et elle les avait détruits les uns après les autres. Tous sans exception.

Cela ne pouvait plus continuer ainsi. L'idée de vivre avec Alice tout en sachant que celle-ci finirait comme les autres, comme John, lui était intolérable.

Le toucher résonnant comme le fracas du tonnerre dans les montagnes, aussi ample et tumultueux que la nuit, interrompit ses réflexions.

Ce ne pouvait être qu'un animal. Une bête en proie aux affres de l'agonie. Une agonie totale.

Semblable à celle qui déchire celui à qui le Sommeil est refusé. Mais il n'existait pas d'animaux transformés.

A moins que...

Au cours de ses expérimentations à l'aveuglette, peut-être que Sarah Roberts était parvenue à réaliser une approximation grossière de la transformation, auquel cas c'était un de ses sujets qui connaissait sa fin dans une cage nauséabonde. Son toucher évoquait les jungles perdues, les vastes espaces bruissant de feuillages, l'inexorabilité des barreaux d'acier.

Miriam écarquille les yeux, ses mains se nouent sur d'autres barreaux, les barreaux froids qui protègent la fenêtre. Et la fenêtre, le dormant, le mur tout entier en tremblent.

Le jour se leva et Tom Haver ne tarda pas à

ouvrir les yeux. Il avait essayé de ne pas se réveiller, mais en vain. La lumière était grisâtre. Il jeta un coup d'oeil sur la pendulette. 7 h 10. Il aurait déjà dû

être debout. Il se leva et se dirigea d'un pas mal assuré vers la salle de bains pour prendre sa douche. Il avait mal dormi. Il avait passé une bonne partie de la nuit à tirer des plans sur la comète pour tenter de trouver une solution afin que les crédits de Sarah puissent être reconduits. Mais toutes les voies qu'il explorait le ramenaient fatalement à la commission du budget et à Hutch.

Avant de pousser la porte de la salle de bains, il se retourna pour la regarder. Il éprouva alors soudain un grand élan de tendresse, si étrange qu'il avait l'impression de ne pas être lui-même, d'avoir changé de personnalité. Et il prit conscience qu'il désirait farouchement le succès de Sarah.

quand il ressortit de la douche, l'odeur du petit déjeuner lui chatouilla les narines. Mais, contrairement à son habitude, Sarah ne fredonnait pas en le préparant. Aujourd'hui, ce n'était pas un matin triomphant.

- Joyeuse fusion! lui lança-t-elle quand il la rejoignit dans la cuisine.

- Pardon ?

- Ce qui se passe pour mon laboratoire est l'équivalent d'une fusion dans un réacteur. Le coeur atteint sa masse critique et il s'enfonce au centre de la terre. Enterré. Evanoui.

- Je t'appellerai aussitôt après la réunion.

Ce fut tout ce qu'il trouva à lui dire pour la reconforter.

Une fois de plus, il trichait. Pourquoi ne pas simplement lui dire ce qu'il ressentait ? qu'est-ce que cela avait donc de si épouvantable? Les émotions confirment la réalité des choses, voilà le problème. La mort, par exemple, avait toujours fait à Tom l'effet d'un mensonge, d'un jeu de cache-cache, jusqu'au moment où le chagrin la rend vraie.

Le téléphone sonna. Il sursauta et décrocha. Une voix bizarre et chuchotante demanda à parler à

Sarah. Le visage de la jeune femme était plissé

d'inquiétude. Visiblement, elle espérait qu'un miracle s'était produit au laboratoire.

- Bonne chance, lui murmura Tom en lui passant le récepteur.

Elle l'empoigna avec avidité.

Elle écouta longuement sans parler, raccrocha, avala d'un trait le reste de son café et se précipita dans la chambre.

- On a encore des ennuis avec Mathusalem, expliqua-t-elle à Tom en sortant un imperméable de la penderie.

Ses yeux étaient froids et brillants.

- Il n'est pas mort, quand même?

Sarah tourna la tête.

- Non, répondit-elle d'une voix trop forte qui ne lui ressemblait pas. Il s'agit d'autre chose.

- qui était à l'appareil?

- Phyllis.

- On aurait dit un zombie.

- Elle n'a pas bougé de là-bas depuis trente heures. Je n'ai pas une idée très claire de ce qui se passe au labo mais...

- Tout n'est peut-être pas encore perdu. Une découverte de dernière minute...

Elle rit, ébouriffa les cheveux de Tom et sortit sans un mot de plus. La

porte de l'entrée claqua.

Haver récupéra son propre imper roulé en boule au milieu d'un fouillis de jeans et de cintres en bas de la penderie. Mais quand il arriva à l'ascenseur, Sarah n'était déjà plus là.

Alice écoutait avec une attention plus que relative le passage de Sommeil et Vieillesse que Miriam était en train de lui lire à haute voix. Mais cela n'avait pas d'importance. Son esprit avait une capa-

cité d'absorption prodigieuse. Miriam lui décocha un coup d'oeil en coulisse, toute à sa joie d'être auprès d'elle. Elle aimait l'intelligence butée de la jeune fille, sa jeunesse, son obsédante beauté.

- Il semble que la clé de la relation entre le sommeil et le vieillissement réside dans la production d'un groupe de protéines intermédiaires associée à l'inhibition provoquée par des lipofuscines.

Au niveau moléculaire, la formation de la lipofuscine est responsable du blocage des échanges internes ayant pour aboutissement la morbidité cellulaire. La lipofuscine est, par conséquent, le facteur primordial du processus global de ce que l'on appelle la sénescence ^a dans la mesure où elle est le déclencheur d'effets aussi subtils que la réduction de la réactivité des organes aux besoins hormonaux ou aussi massifs que la démence sénile. ^a

Pourquoi crois-tu que je te lis cela, Alice?

Parce que tu veux déterminer mon seuil de résistance à l'ennui?

- Et si je te disais que cela pourrait signifier que tu ne vieillirais jamais? que tes cheveux ne deviendraient pas gris ? que tu resterais éternellement jeune ?

- Je ne veux pas rester à treize ans!

- Non. Cela n'interromprait pas ta croissance. «a t'empêcherait simplement de vieillir. Aimerais-tu avoir toujours... disons vingt-cinq ans?

- Toute la vie? Et comment!

- Et tu vivrais éternellement. Tu devrais dire merci au Dr Sarah Roberts. Elle a découvert un secret pharamineux.

Si le Dr Roberts avait vu juste, ce ne serait pas quelques siècles que

Miriam pourrait donner à

Alice - ce serait l'immortalité.

La fillette soupira.

- Je ne sais pas trop, au fond, si ça me plairait de vivre éternellement. Je veux dire que... ce n'est pas tellement formidable, quoi!

Miriam était estomaquée. Jamais elle n'aurait imaginé une réaction pareille de la part d'Alice. La soif de vivre était universelle. Sa propre race si ancienne qu'elle fût, avait lutté avec acharnement pendant les persécutions du Moyen Age, elle s'était battue malgré sa démographie déclinante et la menace de son extinction imminente. Les derniers survivants n'avaient qu'un seul désir, qu'une seule volonté: continuer.

- Tu ne penses pas vraiment ce que tu dis, Alice ?

En dépit d'elle-même, il y avait de la colère dans l'intonation de Miriam.

- Tu es marrante, répliqua Alice. J'aimerais que tu te conduises normalement.

Miriam ne répondit pas directement. Elle reprit sa lecture:

- Comment et pourquoi l'inhibition engendrée par la lipofuscine fléchit-elle à mesure que vieillit le système cellulaire ? C'est le noeud du problème.

Nous avons déterminé que la durée et la profondeur du sommeil sont fonction de la quantité de lipofuscine produite. Plus le sommeil est intense, plus le niveau d'inhibition est élevé. ^a

- Bon, je suppose que je suis censée poser une question. Pourquoi es-tu si étrange?

C'était d'une telle audace que Miriam éclata de rire et se sentit rougir.

- Tu as encore beaucoup à apprendre. Vraiment beaucoup. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas douter de moi. Tu t'apercevras un jour que tout ce que je fais a sa raison d'être.

Alice sourit et l'expression d'innocence qui se peignit soudain sur ses traits était si merveilleuse qu'involontairement Miriam fit un toucher.

Après quelques secondes de silence, la jeune fille noua ses mains autour de ses genoux et pouffa.

- Vous êtes vraiment de drôles de numéros, John et toi. A côté de vous, je me sens bizarre.

La mention du nom de John qui arrivait là

comme un chien dans un jeu de quilles fit à Miriam l'effet d'une douche froide. Elle se leva, rangea le livre et s'approcha de la baie donnant sur le jardin.

Le printemps frais et humide était bon pour les croisements de roses qu'elle avait effectués en Europe septentrionale mais il convenait moins bien à ses hybrides romains et byzantins. Ceux-là

auraient besoin de soins attentifs si la température ne s'adoucissait pas bientôt.

Elle avait maintenant envie d'être au milieu de ses rosiers, de s'affairer à les tailler pour oublier les tragédies qui assombrissaient son existence. Si seulement John avait tenu encore quelques années, les découvertes que le Dr Roberts avait exposées dans son livre l'auraient sauvé! Elle avait espéré trouver un antidote à lui administrer avant qu'il ne fût trop tard. Miriam était persuadée que tout tenait à une substance comme la lipofuscine. Son organisme bénéficiait d'une immunité permanente mais, chez l'être humain, le Sommeil ne faisait que retarder l'issue fatale. A partir d'un certain moment, les symptômes familiers apparaissaient: le transformé

devenait réfractaire au Sommeil, le vieillissement accéléré s'installait, une faim dévorante le rongait et c'était la destruction.

La chaise d'Alice grinça. quelle bénédiction de l'avoir rencontrée! C'était un produit de remplacement idéal. Alice avait une psyché authentiquement prédatrice, ce qui était rarissime dans l'espèce humaine, et le crépuscule prématuré de John lui conférait une importance encore accrue.

Forte de son expérience passée, Miriam savait qu'il aurait été malavisé de donner trop d'explications à la jeune fille. La minute de vérité finirait par sonner, certes, mais il fallait attendre que le con-texte soit favorable. La révélation était quelque chose d'atroce pour les candidats, bien évidemment, mais ce n'était là qu'un aspect secondaire du problème. Plus que de les convaincre d'accepter l'horreur de la

situation, Miriam devait leur apprendre à en reconnaître la beauté.

Le don qu'elle avait à leur faire, il fallait qu'ils le désirent comme ils n'avaient encore jamais rien désiré avant, qu'ils le désirent de toute leur intelli-

gence, de toute leur me, de toutes les cellules de leur chair. Et Miriam était experte en la matière, elle avait l'art d'aider les gens à découvrir leur appétit de vie. quand, petit à petit, elle avait fait sauter les blocages, les pulsions irrésistibles et profondes du sujet étaient brutalement exposées à

la lumière et ses instincts primordiaux, jusque-là

fossilisés, se libéraient.

C'était une vérité sublime et irrécusable. Souhaitait-elle posséder un nouveau serviteur? Elle n'avait qu'à toucher, caresser et cajoler. Cela suffisait pour que s'éveille son moi sauvage et le tour était joué.

- quelle belle journée, tu ne trouves pas?

- Oui, c'est chouette.

La désinvolture de la réponse était révélatrice de l'ignorance dans laquelle était Alice du territoire magique où Miriam évoluait comme un poisson dans l'eau. Le temps n'était pour elle que l'enfilade des heures. Miriam, elle, le percevait comme une immense caravane chargée de la plénitude de tous les instants, riche des douceurs du passé comme des féeries du futur.

Elle eut la tentation de faire un premier pas sans plus attendre. Mais non. La prudence était l'impératif premier. John avait la priorité. Et il y avait la question scientifique... Miriam devait établir le contact avec Sarah Roberts pour trouver le mail-lon qui fermerait la chaîne. Sa responsabilité était engagée, après tout. Elle attirait ses partenaires en leur promettant l'immortalité leur dissimulant la vérité jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus faire marche arrière. Le mensonge auquel elle était contrainte avait de tout temps été une note discordante. Cela pouvait changer, désormais. Tout serait harmonieux, sans dissonance. Alice serait la première à la rejoindre totalement et à jamais.

La première. Elle se tourna vers la blonde enfant, le cœur chaviré d'amour. Alice s'approcha d'elle et toutes deux, enlacées, se perdirent dans la contemplation du jardin.

Subitement, un mouvement attira l'oeil de Miriam. Pas d'erreur possible - elle avait bien vu quelque chose. Alice avait-elle remarqué, elle aussi ?

La jeune fille leva la tête.

- qu'est-ce que c'est?

Miriam se força à lui sourire.

- Rien, mentit-elle.

John était derrière une haie, les yeux braqués sur la fenêtre. La menace était là, présente, et soudain, Miriam eut la chair de poule.

- C'est un sujet de conversation qui mériterait d'être approfondi, tu ne penses pas, Alice?

- J'ai cru voir quelqu'un. O` est John?

- Pas ici, en tout cas ! Tu vois bien qu'il n'y a personne dans le jardin.

- Oui.

- Alors, ne cherche pas de faux-fuyants. Je t'ai posé une question.

- Et je n'y ai pas répondu. Ce qui est déjà une réponse.

Miriam tourna le dos à la fenêtre.

- Tu te rendras bientôt compte à quel point ces discussions ont de l'importance. Elles t'apprennent des tas de choses dont, plus tard, toute l'utilité

t'apparaîtra.

- Il n'y a que toi pour s'intéresser à des trucs aussi louftingues.

- Alors, tu reviendras demain?

- qu'est-ce que tu es marrante, toi alors! Bien s`r que je viendrai! Je viens tous les jours. Je pourrais d'ailleurs aussi bien rester, maintenant.

- Non, il vaut mieux que tu t'en ailles. J'attends une visite.

Miriam caressa les cheveux d'Alice.

L'attouchement avait été fugitif mais c'était une erreur. Rageusement, elle retira sa main. Si bref qu'avait été le contact, il avait déclenché en elle une brutale explosion de voracité.

Alice ouvrit la porte et dégringola les marches en lui promettant de revenir le lendemain. quelle compagne de choix elle serait ! Miriam, dont les goûts étaient éclectiques, avait pour habitude de faire alterner les hommes et les femmes. Le sexe de ses partenaires lui était suprêmement indifférent.

Elle rentra. Maintenant, elle allait devoir faire face à John et elle savait par avance que la confrontation serait pénible. Les expéditions dans lesquelles il se lançait étaient de plus en plus fréquentes et de moins en moins satisfaisantes.

Le jardin semblait désert mais elle savait qu'il était toujours là. Elle ferma les yeux. La peur que lui inspirait désormais cet être bien-aimé était quelque chose d'affreux mais combien justifié ! La saison de l'amour était passée. Il fallait à présent qu'elle se prépare au retour du chasseur désarmé

et furieux émergeant des sentiers de l'enfer.

Seul le sourd grondement du singe brisait le silence du laboratoire plongé dans l'obscurité.

Sarah avait tout oublié - la commission financière ses crédits, la menace qui planait sur le département - pour se concentrer sur les images en différé.

- Maintenant, son âge effectif est de trente-cinq ans.

La voix rauque de Phyllis trahissait son épuisement. Elle n'avait pas bougé de sa place depuis des heures.

- La courbe s'accélère, ajouta Charlie Humphries.

Il apparut sur l'écran. quand il préleva un échantillon de sang, le rhésus se rebella mais le poids de l'âge amortissait la violence de sa protestation.

- Age effectif: quarante ans. Il s'est écoulé sept minutes.

- Ce qui fait un vieillissement de 1,40 année par minute.

La bouche du singe commença à grimacer, puis ce fut une cascade de

dents qui tombèrent.

- Age effectif: cinquante-cinq ans.

- quel est l'équivalent en termes humains d'un rhésus de cinquante-cinq ans? s'enquit Sarah.

La table des équivalences d'âge qu'ils avaient calculée n'allait pas au delà de trente ans. On n'avait jamais vu un rhésus dépasser cette limite extrême.

- Environ quatre-vingt-douze ans si nous avons affaire à une progression linéaire, répondit Phyllis.

Ce qui signifie qu'il atteindra cent trente-sept ans avant de mourir.

De longs poils gris commencèrent à se détacher du crâne et des épaules de Mathusalem. Une véritable pluie. Lentement, le singe porta sa main à sa bouche édentée. Il chancela. Son corps s'arqua du côté droit.

- Scoliose due au vieillissement, commenta Phyllis.

Une plainte déchirante s'éleva et les trois observateurs s'agitèrent nerveusement. Phyllis et Charlie avaient-ils, eux aussi, le sentiment de faire irruption dans un domaine interdit ? se demanda Sarah.

Mathusalem avait été une bête affectueuse. Ceux qu'il avait aimés avaient-ils le droit de lui infliger pareil martyre? Et pourtant... Et pourtant... La mort était-elle une fatalité absolue? Les portes de l'Eden étaient-elles réellement closes à jamais? C'était tout simple, au fond. Il suffisait de trouver la clé qui les ouvrait. Et une fois qu'elles seraient ouvertes, l'homme gagnerait enfin la guerre qu'il menait contre la mort. La vie de Mathusalem ne pesait pas lourd contre l'immense bénéfice que sa destruction apporterait peut-être à l'humanité.

- Age effectif: soixante-dix ans. Rythme du vieillissement: 1,95 année-minute. Equivalence: cent vingt et un ans.

Et ils revécurent par vidéo interposée ce qui avait eu lieu deux heures auparavant. Mathusalem s'écroula sur le flanc, une lueur d'épouvante dans le regard. Sa bouche s'ouvrait et se fermait, ses bras battaient l'air.

Des sillons et des craquelures se creusèrent, fendillant son épiderme. Son museau se dessécha, se ridait comme une vieille pomme. La cataracte opacifia son cristallin. Ses mains et ses pieds se crispèrent.

Et sous sa peau flasque saillirent les os.

- Age effectif: quatre-vingt-huit ans. Rythme du vieillissement: 2,40 années-minute. Equivalence d'âge: cent vingt-neuf ans.

Un interminable soupir crépitant.

- Il ne donne plus signe de vie, dit Phyllis.

La peau du rhésus, maintenant mort, se dilacérait par plaques et, bientôt, il n'y eut plus qu'un squelette que les tendons maintenaient encore au milieu d'un monceau de débris organiques. A leur tour, ces ossements se désagrégèrent et ce qui était encore quelques minutes plus tôt une créature vivante ne fut plus qu'un tas de poussière.

- Le processus de décomposition post mortem accéléré a pris 71,56 secondes. A l'air sec, cela aurait approximativement demandé deux ans.

La poussière devenait de plus en plus fine. Finalement, un courant d'air la balaya, laissant le plancher de la cage intact.

- Mathusalem est demeuré éveillé cent dix-neuf heures, reprit Phyllis. Les premiers signes de dégénérescence manifeste sont apparus après la dix-septième heure.

- L'échantillon hématologique n° 2141 prélevé à

la soixante et onzième heure montre l'amorce d'un accroissement exponentiel du taux d'accumulation de la lipofuscine. Ensuite, on constate que les cellules rouges commencent à perdre leur capacité de fixation de l'oxygène.

Un long silence suivit ces dernières précisions données par Charlie.

- Je suis complètement perdue, dit enfin Sarah.

- J'admire votre art de la litote.

- Voyons un peu... Il est 11 heures et quart. Je suppose que la commission se prépare à approuver les propositions de budget présentées par Hutch qui nous font sauter nos crédits. Je propose que nous levions le siège.

- Inutile de faire une crise cardiaque, fit doucement Charlie.

Maintenant, ils trouveront un moyen de nous donner des sous.

Sarah eut un reniflement dédaigneux et croisa les bras sur sa poitrine.

- Rassurez-vous, la crise cardiaque ne me menace pas le moins du monde. Rien que d'imaginer Hutch s'arrachant les cheveux quand il visionnera cette cassette, je suis ivre de joie.

- Révolution chez les physiciens, murmura Phyllis. Cette vieille bête de corps recèle un secret que nous ne connaissons pas.

- Hutch sera obligé de demander toutes affaires cessantes à la commission de réviser en hausse ses prévisions budgétaires.

- Espérons-le.

- Ecoutez... Je suis responsable de ce laboratoire.

Alors, voici mes ordres. Je veux que mille K de l'ordinateur à code brouillé soient mis à notre disposition exclusive. Nous avons besoin d'une banque mémoire grand format.

- Et qui réglera la facture? s'enquit Charlie.

- Ne vous inquiétez pas pour ça. L'administration y pourvoira.

- qui ça? Hutch?

- Non, Tom, fit Sarah d'une voix douce. Maintenant, les jours de Hutch sont comptés.

Charlie applaudit à tout rompre et tous les trois éclatèrent de rire.

Le regard de Sarah se posa à nouveau sur l'écran qui montrait toujours la cage vide. Elle avait quelque chose de troublant par le mystère qu'elle représentait. L'organisme recelait une horloge secrète dont on pouvait modifier le mécanisme. S'il était possible d'accélérer le vieillissement, cela voulait dire que l'on pouvait aussi le ralentir. que l'on pouvait l'arrêter. Tel était le message de la cage vide.

- C'est la privation de sommeil qui a déclenché

l'accélération du vieillissement. Mais à quoi était due la perte de sommeil, pour commencer?

- Tout le système biologique de Mathusalem s'est désintégré.

- Ce n'est pas une réponse.

Ils se turent. Sarah soupçonnait Charlie et Phyllis d'éprouver des émotions à peu près identiques à

celles qui l'agitaient. Cette cage vide avait un Dieu sait quoi de ténébreux, de funeste.

Comme si elle était maintenant possédée par un esprit inhumain triomphant. Les vieilles notions de bien et de mal étaient totalement étrangères à la jeune femme, elle en était intimement persuadée.

Mais elle ne s'approcherait pas pour un empire de la cage, sauf en cas d'absolue nécessité.

Un cliquetis retentit et la lumière entra à flots dans la pièce lorsque la porte s'ouvrit, révélant la silhouette anguleuse de Tom qui se découpait en ombre chinoise contre la lueur des rampes fluorescentes du couloir. Il entra d'un pas feutré, comme un médecin qui vient visiter ses malades, et posa la main sur l'épaule de Sarah. Rien qu'à son air accablé, elle devina ce qu'il se préparait à lui annoncer. Tom n'avait pas encore vu l'enregistrement, il ignorait quelle victoire représentait la mort de Mathusalem.

Les pires craintes de Miriam se réveillèrent quand elle se rendit compte que John était dans la maison. De tout temps, en tous lieux, ç'avait été la phase la plus atroce. Vieillir déchaînerait sa fureur, et mourant, il constituerait un danger. Elle récita un charme de protection et adressa une courte prière aux divinités anciennes de sa race, puis elle alla à sa recherche de pièce en pièce, l'esprit plein de doux souvenirs de leur longue vie commune. Elle fit courir ses doigts sur la causeuse en

bois de rose, caressa la gracieuse petite table d'aca-jou sur laquelle étaient posés des candélabres d'or.

John et elle conservaient le go^{ût} de cette élégante lumière d'un autre temps et, parfois, ils éclairaient toute la maison aux chandelles.

Elle entendit distinctement le bruit soyeux d'une porte qui frottait le tapis en s'ouvrant. Le silence était tel qu'elle percevait l'infime bruissement de ses seins soulevant son corsage quand elle respirait.

Le vestibule était à sa droite. Devant elle, l'ouverture en demi-cintre donnant sur la salle à manger.

Elle savait maintenant qu'il était entré par la cave et qu'il se trouvait entre la salle à manger et l'office.

Brusquement, il surgit en pleine lumière.

Elle fit un effort sur elle-même pour ne pas trahir sa surprise: il était nu.

- Miriam, balbutia-t-il, je t'en supplie... viens à mon aide.

Où s'en était allé ce corps juvénile et ferme qui faisait ses délices? Elle n'avait plus sous les yeux qu'une carcasse décharnée aux plis flasques dont les muscles avaient fondu.

- Regarde dans quel état je suis.

Ce ton pitoyable donnait à Miriam l'envie de se boucher les oreilles.

- Rhabille-toi.

- Mes vêtements ne me vont plus.

Cette fois, sa voix était venimeuse. De brusques accès de fureur étaient les symptômes les plus courants de la maladie. Mais la rage de John se calma aussi vite qu'elle était née. Ne restait plus que son désespoir. Sa souffrance était si réelle que Miriam avait l'impression que ses propres pensées tournaient au ralenti, que son propre corps était paralysé. Hésitant, ne sachant pas trop quel accueil elle lui réserverait, il s'approcha d'elle. Son haleine était si fétide que Miriam détourna la tête. Comme antidote à la répulsion que pareille hideur suscitait en elle, elle évoqua les traits radieux et la douceur laiteuse du jeune corps d'Alice, s'accrochant à cette image consolatrice quand les lèvres de John se posèrent sur les siennes.

- Cela te déplaît? Fais un effort, je t'en prie.

Ce visage tavelé et hve, hérissé d'un fouillis de poils blancs, oscillait devant elle comme le masque blafard de la mort. Il la saisit par les épaules. Ses mains remontèrent vers le cou de Miriam.

- Et toi, tu es toujours aussi jeune! Aussi merveilleusement belle. (Il recula, bloquant la porte du vestibule.) Ne m'abandonne pas. (Ses yeux étaient exorbités.) Ne m'abandonne pas.

Miriam, immobile et tête baissée, regrettait de ne pas avoir - pour une

fois - le courage de se soumettre à un autre être. Mais elle demeurait méfiante. John pouvait à tout moment être repris par un accès de folie furieuse. Sa gorge, encore un peu endolorie, était là pour rafraîchir la mémoire de Miriam. Elle releva la tête et leurs regards se croisèrent.

- Je ne t'abandonnerai pas, John. Jamais.

- Miriam...

Des sanglots pathétiques le secouaient. Il s'en voulait, de toute évidence, d'afficher ses émotions de manière aussi ostensible et Miriam ne pouvait demeurer plus longtemps insensible à l'imploration qui faisait vaciller sa voix. A contrecœur, elle fit un pas vers lui, lui prit la taille et le guida vers le divan de cuir de la bibliothèque.

John laissa tomber sa tête sur son épaule.

- Je suis un vieillard. Comment ai-je pu me délabrer ainsi?

- Le temps...

- quel temps? Cela ne date que de deux jours.

- Beaucoup de temps concentré dans une très courte durée.

Il la dévisagea avec consternation.

- Comment cela va-t-il finir?

C'était le plus odieux: comment affronter la vérité, admettre que la semence de la mort enfouie au plus profond de soi avait commencé à croître?

Miriam était incapable de parler. Surmontant son dégoût, elle lui caressa les cheveux et lui prit la main. De la gorge de John monta une effrayante et sourde plainte.

- Je t'aimais, dit-il dans un souffle. J'avais totalement confiance en toi.

Des mots qui faisaient atrocement mal.

3

John dévalait aveuglément la Huitième Avenue en direction de la 42e Rue. Il était 4 heures du matin. Il portait un manteau, un chapeau à large bord qui maintenait sa figure dans l'ombre et il tenait une

mallette à la main. Son énergie se dissolvait comme la lumière qui s'efface du ciel au crépuscule.

Les gens qu'il croisait à cette heure tardive étaient des épaves encore plus délabrées que lui.

Soudain, il vit ce qu'il cherchait. Elle était assise derrière la glace du Mayfair Pancake House. Le Mayfair était le centre d'attraction du quartier et John le connaissait bien. Autrefois, c'était un nickel-odeon. On achetait une fleur en papier, on la posait sur ses genoux et on regardait les images sautillantes défiler sur l'écran. quand une fille prenait la fleur, c'était gagné.

Il tapota sur la vitre et sa future victime sortit dans la rue, marchant de guingois comme un chien, la tête tournée de côté.

- J'suis pas chouette? C'est vingt dollars. Regarde pas le mauvais côté.

Son bon profil était du pur Cincinnati. Mais ce n'était que la moitié d'un rêve: le vitriol était passé

par là et le reste de sa figure n'était plus qu'une boursouflure violacée.

- Cinq dollars et on n'en parle plus, répondit John.

- Pour ce prix-là, t'as qu'à te polir le chinois tout seul, comme un grand.

- Dix, mais c'est mon dernier mot.

- C'est par en bas que ça se passe. T'auras même pas à regarder ma tronche.

- Dix, j'ai dit.

Elle lui prit le sexe à pleine main.

- quinze.

John la repoussa mais elle insista:

- Allez, monte jusqu'à quinze et t'auras droit au grand jeu. Je te ferai tout ce que tu voudras.

Il hésita. Ils étaient aussi immobiles que deux chats.

Elle se fit enjôleuse:

- Si t'es sado-maso, tu me fouttras une raclée.

- Je n'aime pas ça.

- T'as pas envie de trucs spéciaux? (Elle se colla contre lui et lui décocha une moitié de sourire.) Pourtant, j'aurais cru. Bon... D'accord pour dix dollars, mais juste pour tirer un coup.

Elle poussa la porte d'une maison de la 43e Rue, ils traversèrent un hall dont les murs d'un gris pisseux étaient barbouillés de graffiti et grimpèrent quelques marches qui aboutissaient à une petite antichambre où flottait une odeur d'humidité. Un Noir était vautré dans un fauteuil bancal. John glissa un billet de dix dollars dans la main qu'il lui tendait.

Ils montèrent un escalier raide et elle s'arrêta devant une haute porte de bois. La chambre était minuscule: une commode, une chaise pliante et une lampe dont l'abatjour en plastique était en partie fondu. En guise de lit, un simple matelas posé à même le sol, recouvert d'un drap jaune roulé

en boule.

- Déshabille-toi. La passe à dix dollars, c'est dix minutes, c'est le règlement de la maison.

John Blaylock retira son chapeau. Bien qu'il fût très sombre dans la pièce dont la fenêtre donnait sur une conduite d'aération, la fille le vit assez distinctement pour que cela lui fasse un choc.

- T'as quelque chose qui tourne pas rond, mon lapin ?

- Non, tout va bien. Je suis maigre, c'est tout.

Lentement, elle battit en retraite.

- Mais qu'est-ce que t'as?

John sortit le bistouri de sa poche. Elle recula jusqu'à la fenêtre avec comme une grimace de douleur.

- Viens, ma belle. Tu m'appartiens.

L'oeil valide de la prostituée s'écarquilla, un rictus tordit le bon côté de sa bouche et elle porta ses mains à son cou en exhalant une espèce

de glapissement à mi-chemin de la terreur et de la folie.

Lorsque son dos toucha le mur, elle s'affaissa, pliée en deux, en haletant. Son oeil unique tournait dans tous les sens sans pouvoir accommoder sur le visage qu'elle avait en face d'elle.

John comprit qu'il n'avait pas le temps de la chloroformer. Il leva le bistouri et le plongea avec dextérité juste derrière la clavicule de sa victime. La lame traversa le muscle et effleura l'artère. Blaylock se jeta sur la fille.

Enfin !

Rouge et chaude, la vie l'emplissait à nouveau.

Maintenant, il pourrait déambuler dans les rues sans éveiller l'attention, il ne paraîtrait pas plus décati que le premier barbon venu. Avant, il n'avait faim qu'une fois par semaine, tout au plus. Mais depuis qu'il était affligé de... quel nom donner à ce phénomène ? de cette maladie dégénérative, sa voracité ne connaissait plus de bornes. quand lui faudrait-il repartir en chasse ? Dans six heures ?

Dans une heure?

Il ouvrit sa mallette. Elle contenait un petit bidon d'essence et un dispositif incendiaire rudimentaire.

Il allongea la fille - comme elle était légère! - sur le matelas et l'aspergea d'essence, après quoi il posa à

côté d'elle un cendrier débordant de mégots. Puis il fit tomber avec soin dans la boîte d'allumettes des cristaux de permanganate de potassium qu'il arrosa de glycérine. Le mélange s'enflammerait spontanément dans trois ou quatre minutes et l'essence s'embraserait.

Il ressortit après avoir posé la boîte d'allumettes dans le cendrier.

L'incendie serait d'une violence extrême. D'ici quelques minutes, il ne resterait plus que les os de la fille. Et si le feu se propageait, il détruirait tout.

Lorsque John émergea dans la rue, l'aube se levait. Une jeune femme en blouson blanc imitation cuir se hâtait vers le W.T. Grant Building. Un jeune homme dont la lèvre supérieure s'ombrait d'une ébauche de moustache descendait d'un taxi.

D'une camionnette, un paquet de journaux - la deuxième édition du Times- fut lancé sur le trottoir devant le kiosque qui faisait le coin.

Personne ne remarquait John. Plus maintenant. Il se sentait léger, comme affranchi de la pesanteur.

Plus tard, l'angoisse reprendrait ses droits à mesure que s'épuiserait ce sang neuf mais, pour l'instant, il avait l'impression qu'il pourrait s'élever d'un bond dans la lumière du jour naissant.

Une voiture d'incendie toutes sirènes hurlantes, le dépassa. Les traits figés, les pompiers crampon-

nés à la main courante arboraient l'expression sombre et résolue propre à ceux qui ont tous les jours affaire avec la mort.

Manhattan s'animait. La station de métro de la Septième Avenue dégorgeait ses hordes d'usagers, les cafés se remplissaient, les bus bondés se succédaient.

John sentait la présence de sa victime en lui, il lui semblait que son passé bruissait dans ses veines, il l'entendait jacasser. En un sens, elle le hantait.

qu'est-ce qui assouvissait sa faim ? Leur être ou seulement leur sang ? Il s'était souvent demandé

s'ils savaient, s'ils avaient conscience de la fusion qui s'opérait en lui. A en juger par la manière dont il les entendait en esprit, il soupçonnait que c'était effectivement le cas mais Miriam refusait catégoriquement de l'admettre. quand il abordait ce sujet, elle coupait court en secouant la tête avec exaspération. Elle ne pouvait accepter l'idée que l'on puisse avoir un toucher avec les morts.

Depuis quand n'avait-il pas Dormi ? Au moins trente-six heures. Et pendant ce court laps de temps, il avait consommé trois victimes. Leur énergie compensait dans une certaine mesure le manque de Sommeil mais cela ne durerait pas éternellement. Chaque prise était un peu moins efficace que la précédente.

John se dit que, pour peu qu'il le désirât, il pourrait presque haïr Miriam, sa créatrice. Il lui reprochait moins de lui avoir menti sur sa longévité

que de l'avoir enfermé dans une solitude encore plus terrible que la

sienne. Il avait fini par se résigner à cette existence cannibale puisqu'elle était la rançon de son immortalité. C'était déjà un prix élevé. Mais pour en arriver à cette inextinguible boulimie, il était plus qu'exorbitant.

Il rentra à pied. Prendre un taxi aurait été un risque dont il était préférable de faire l'économie.

- Bonjour, lui lança Bob Cavender, le père d'Alice, qui sortait de chez lui.

- Bonjour, répondit John en affectant d'avoir un léger accent.

- Vous êtes un nouveau locataire?

Cavender n'avait pas reconnu son voisin dans ce vieillard qui lui faisait face.

- Non, je suis de passage. Je loge chez les Blaylock.

- Ah bon? Des gens charmants. Ils adorent la musique.

John sourit.

- Je suis musicien. Je fais partie du Philharmonique de Vienne.

- Ma fille sera folle de joie. Elle passe la moitié

de son temps chez les Blaylock. Elle est musicienne, elle aussi.

John se fendit d'un nouveau sourire et d'une courbette à la viennoise.

- Je suppose que nous aurons l'occasion de nous revoir.

Cavender lui dit cordialement au revoir et s'éloigna.

La maison était silencieuse. John monta au premier. Il avait hâte de se regarder dans une glace mais, une fois dans sa chambre, il hésita. Un grand froid le saisit et il s'immobilisa devant la fenêtre habillée de rideaux roses à travers laquelle s'engouffrait le soleil, terrifié à la seule idée du miroir fixé derrière la porte de la salle de bains et incapable de se résoudre à faire un pas de plus.

Il y avait si longtemps qu'il était stabilisé à

trente-deux ans ! En même temps que le brutal vieillissement de son

organisme, une noire confusion avait soudain envahi son cerveau atrophié.

L'assurance de la jeunesse s'évanouissait à pas de géant et il n'y avait plus, à la place, que cet étranger perclus d'angoisse qu'obnubilait la trahison de la chair. Il ne se souvenait plus de rien, ni des dates, ni des noms, ni des événements. Les choses, même celles qu'il connaissait par coeur, lui laissaient une troublante impression de nouveauté.

Un son presque inaudible déchira le silence: celui d'une larme qui s'écrasait par terre.

- Cercueil, murmura-t-il.

Même sa voix, cassée par l'âge, avait changé. Les années d'existence volées prenaient leur revanche.

Elles fondaient toutes sur lui à la fois.

À la fin du siècle dernier, il était allé chez un médium dans l'intention de la consommer quand elle aurait éteint la lumière. Mais au moment où

elle s'était apprêtée à tourner la clé de la lampe à

gaz, quelque chose d'effrayant s'était produit. Il y avait eu un crissement semblable à un rideau qui se déchire et sur son visage s'étaient succédé des dizaines et des dizaines d'autres visages, tous différents, telle une bousculade de faces derrière la fenêtre d'une maison en flammes. John les connaissait. C'étaient ceux de ses victimes. Le médium avait poussé un hurlement et sa tête aux yeux exorbités était mollement retombée sur sa poitrine.

Chancelant d'effroi, il avait déguerpi sans demander son reste. Le lendemain, il avait lu dans le New York Evening Mail un entrefilet: le corps sans vie d'une certaine Mme Rennie Hooper avait été découvert dans son salon, les doigts encore serrés sur la clé de la lampe à gaz.

L'enquête avait conclu qu'elle avait succombé à

un arrêt du coeur. Miriam affirmait qu'on ne pouvait pas faire de toucher avec les morts. Mais elle n'était pas une humaine, elle ignorait tout de la relation entre un homme et ses morts.

Miriam s'était réfugiée dans la petite chambre du grenier pour y

Dormir en sécurité car John aurait fort bien pu tromper le dispositif de protection défendant son lit. Roulée en boule à même l'inconfortable parquet, elle se colletait avec un cauchemar mais en dépit de ses efforts, il revenait inexorablement à la charge, fracturait son Sommeil comme une langue de feu léchant une meule de foin, prenait possession de son esprit incapable d'échapper à la vision.

Un matin de brouillard près de Ravenne où elle s'était repliée avec les autres citoyens d'importance quand l'empereur avait fui Rome, soixante-dix ans auparavant. Le rebord de marbre de la fenêtre de sa chambre est humide de rosée. De l'épais voile de brume montent les braillements gutturaux des Ostrogoths qui marchent sur le palais impérial. On distingue leurs silhouettes vaporeuses juste au delà

du potager. Ils avancent sans hâte et avec leurs casques surmontés de cornes, on dirait des géants.

Ils ne passeront pas devant la somptueuse villa sans la piller.

Contrôlant sa voix, elle appelle Lollia qui accourt aussitôt. Miriam n'a pas besoin de parler.

- C'est terminé, dit Lollia. Il y a des heures qu'il n'a plus proféré un son.

Miriam prend le visage de Lollia entre ses mains et elle l'embrasse à pleine bouche. Les lèvres de la jeune fille frémissent de ferveur quand elle lui rend son baiser.

- Mon amour, chuchote Lollia dans un souffle, les Barbares...

- Je sais.

Miriam se dépouille de sa robe de nuit et, nue, traverse la chambre à grands pas. L'odeur de la lampe à huile qui brûle sur la table se mêle à celle,

,pre, de la tunique de cuir qu'elle sort du coffre.

Elle revêt sa tenue de voyage avec l'aide de son amante qui s'est proposée pour remplacer les défunts serviteurs. Lollia regagne ensuite sa chambre pour se changer.

Les chevaux et l'attelage sont cachés dans le péristyle. Au loin retentit un violent vacarme, suivi de sonores éclats de rire. Les Ostrogoths sont arrivés aux écuries. Sa tunique flottant derrière elle, Miriam

dégringole l'escalier de pierre menant à la cave où, autrefois, les esclaves alimentaient l'ingé-nieux calorifère qui chauffait la villa. Mais il avait fallu se défaire d'eux à cause de l'inflation galopante et, maintenant, le charbon se faisait rare dans l'empire en proie aux convulsions de l'agonie.

quant aux derniers qu'ils avaient conservés, Euménès avait réglé leur sort.

Fidèle à la consigne de Miriam, Lollia a veillé

toute la nuit derrière la grande porte de chêne. Il n'y a qu'une heure qu'elle lui a annoncé que tous les bruits se sont tus.

Miriam fait jouer les trois verrous, tire de toutes ses forces sur le battant qui s'ouvre pesamment.

Elle pousse un hurlement.

Dans cette chose ratatinée, agrippée à la porte par les mains et les pieds, elle ne reconnaît plus Euménès. Une lourde odeur de sang frais imprègne la cave. Sur le sol gisent, sacs vides, les dépouilles de ses cinq ultimes victimes. Son corps squelettique est lacéré. A la fin, terriblement affaibli, il avait presque été surclassé.

Miriam avale sa salive et, se dominant elle empoigne Euménès par les épaules et le décolle de la porte.

Euménès, vieux compagnon bien-aimé, Ulysse enfin de retour, ni mort ni vivant, et pourtant encore présent dans ce cadavre, cette ruine...

Elle lui ramène les genoux sous le menton. Son corps palpite quand elle le tasse au fond du coffre fait du bois le plus dur, cerclé de cuivre et renforcé

de coins de fer.

Le précieux fardeau sur ses épaules, elle remonte l'escalier. Jamais elle ne l'abandonnera. Jamais, Jamais.

En haut, Lollia piétine d'impatience. C'est une enfant simple qui ne se pose pas de questions sur le

mal^a d'Euménès et n' imagine pas qu'elle connaîtra un jour le même destin. La fumée a envahi les pièces élégantes. Dehors, les braillements des Barbares sont de plus en plus bruyants. Malgré sa terreur, Lollia

aide Miriam à porter la caisse jusqu'à

l'attelage. Elles ouvrent toute grande la porte du péristyle. Miriam fait claquer les rênes.

Le voyage est interminable. Les routes sont défoncées. Il ne faut à aucun prix s'approcher de Ravenne. Deux femmes dans un chariot chargé de bagages et d'or sont vulnérables au possible.

- Constantinople, murmure Miriam, songeant au vaisseau qui l'attend à Rimini et à sa terreur de la mer.

Lollia se pelotonne contre elle.

Elle voyait devant elle une noire cloison de bois.

Elle était à bord, elle entendait le vent mugir dans le grément, elle entendait...

... un pigeon roucouler.

Ses yeux s'ouvrirent. D'abord, elle resta immobile.

Puis la mémoire lui revint. Elle était dans le grenier.

Elle avait la bouche sèche et le rêve s'attardait comme un remugle fétide. Elle se dressa sur son séant. Le nouveau coffre d'acier était à côté d'elle.

Elle abhorrait ces rêves. Ils ne gênaient en rien le rajeunissement, peut-être même en étaient-ils indis-sociables mais ils la mettaient à la torture.

Il ne fallait plus y penser. Elle avait beaucoup de pain sur la planche. Elle s'était préparée méthodiquement à opérer la transformation d'Alice. Etudier toute la littérature traitant des troubles du sommeil et du vieillissement lui avait demandé une année de labeur mais elle avait fini par trouver la personne qui était l'autorité suprême dans ce domaine.

Normalement, il aurait fallu procéder avec subtilité, sans précipitation, pour approcher Sarah Roberts. Miriam se serait liée d'amitié avec elle et une fois pompé tout son savoir, serait sortie de sa vie aussi discrètement qu'elle y était entrée.

Mais ce n'était plus possible. Jamais il ne lui était venu à l'esprit que

John ferait si peu d'usage.

Alice, elle, devait absolument durer.

Miriam sortit du grenier en prenant soin de marcher sur les poutres maîtresses pour ne pas faire craquer les lattes du plafond. Tant que John serait encore vigoureux, il ne devrait pas savoir o

elle faisait Sommeil. Il se sentait bafoué, trahi.

Comme cela avait été le cas de tous les autres. La prochaine fois, il risquait de l'étrangler pour de bon.

A peine eut-elle ouvert la porte du grenier qu'elle sut que John était rentré de chasse. De leur chambre lui parvenait un bruit déchirant qui lui perça le coeur. Il pleurait.

Au moment o elle entra dans la pièce, il s'écroula lourdement en heurtant le mur avec un choc sourd.

Il se releva en prenant appui sur la chaise de la coiffeuse. Miriam était effarée. Il ahanait. Il s'était effroyablement affaibli en l'espace de quelques heures. Sa peau terreuse était craquelée, ses mains faisaient penser à des pattes griffues. Ses yeux jaun, tres et chassieux se braquèrent sur elle. La vue de ce visage était presque insoutenable.

- J'ai faim, dit-il d'une voix enrouée, méconnaissable.

Miriam fut incapable de répondre.

John parvint à se redresser et resta debout, chancelant sur ses jambes comme un busard boi-teux. Sa bouche s'ouvrit et se referma avec un bruit de crécelle.

- Je t'en supplie... il faut que je mange.

quand ils cessaient de Dormir, la faim était intolérable.

- Je ne comprends pas, John. Je n'ai jamais compris ce processus.

Il se pencha vers elle en se cramponnant au dossier de la chaise.

- Pourtant, tu savais! Tu savais ce qui m'atten-dait !

A quoi bon mentir? La vérité sautait aux yeux.

- Aide-moi. Tu dois m'aider.

Le regard de John était accusateur. C'était son oeuvre et Miriam ne trouvait rien à dire, ni pour le réconforter ni pour nier. Elle était seule, les humains ne pouvaient pas lui apporter plus que l'affection d'animaux familiers. Elle refoula ses larmes et ses remords. N'avait-elle pas droit à un peu d'amour, elle aussi?

John avait entendu Miriam dès l'instant où elle avait bougé. qu'elle se fût barricadée dans le grenier pour entrer en Sommeil le décida. Une fois pour toutes. Il serait sans pitié. Il lui serrerait la gorge jusqu'à ce qu'elle reconnaisse que ce qu'elle avait fait était abominable.

quand elle entra avec circonspection dans la chambre, il feignit d'être pris d'un malaise et de s'écrouler. Il était clair qu'elle ne s'approcherait pas si elle pensait qu'elle courait le moindre danger.

Miriam était d'une prudence qui confinait à l'obsession.

La faim le faisait souffrir le martyr. Et Miriam était tellement débordante de santé, si belle... elle rayonnait littéralement de vie. que se passerait-il s'il la consommait? Cela suffirait-il pour le guérir?

Elle avait une odeur sèche, décapée - l'odeur d'une robe empesée - sans aucun rapport avec les merveilleux et grisants effluves de ce qu'il avait fini par identifier à la nourriture.

Peut-être serait-elle un poison pour lui.

En dépit de lui-même, la rage colorait chacun des mots qu'il prononçait. Elle prétendait ne pas comprendre ce qui lui arrivait. Il ne voulait voir en elle qu'un monstre glacé, pas un être humain. Mais il l'aimait et, maintenant, il avait besoin d'elle. Pourquoi ne s'en rendait-elle pas compte?

quand il tendit les bras vers elle dans un geste de supplication, elle recula en direction de la porte avec une agilité féline. Et John mesura alors la profondeur de l'abîme qui les séparait depuis tant d'années.

- Je suis en train de mourir, Miriam. De mourir!

Et toi tu es intacte, tu conserves une intégrité

parfaite. Je sais que tu es beaucoup plus ,gée que moi. Pourquoi es-tu différente?

La physionomie de Miriam s'assombrit. Elle paraissait être au bord des larmes.

- C'est toi qui m'as invitée à entrer dans ta vie, John. Tu ne te souviens pas?

Cette fois, c'en était trop. Il se rua sur elle avec un grondement de Fureur dans l'intention de la saisir à

la gorge mais, avec sa souplesse coutumière, Miriam esquiva sans peine et battit en retraite dans le couloir en souriant d'un petit sourire triste.

John entendit le bruit de ses pas s'éloigner dans l'escalier, puis le claquement de la porte d'entrée.

Il était désemparé. Elle l'avait abandonné et, à

présent, il regrettait d'avoir essayé de l'attaquer. Il n'avait pas pu se maîtriser, l'impulsion avait été

trop irrésistible. Mais, tôt ou tard, il faudrait bien qu'elle revienne. Pas question pour elle de faire Sommeil dans un hôtel o' elle serait à la merci de l'irruption d'un intrus ou du feu. Ici, dans cette maison truffée de systèmes de protection, une allumette ne pouvait pas se consumer sans que l'on soit alerté, aucun rôdeur ne pouvait toucher

une fenêtre. C'était son sanctuaire. Elle reviendrait.

Il n'y avait qu'à attendre patiemment.

John s'allongea par terre pour essayer de se mettre en Sommeil mais la faim était là qui s'insinuait dans ses veines, le faisait trembler de convoitise, et, au bout d'un quart d'heure, il renonça.

Il se releva et descendit. Il s'arrêta devant la porte de la bibliothèque. Des livres et des papiers jonchaient la pièce. Etonnant de la part de Miriam qui était une fanatique de l'ordre ! Il se laissa pesamment choir derrière le bureau. Peut-être ses forces s'épuiserait-elles moins vite s'il était plus économe de ses mouvements. Cela serait rudement difficile s'il était obligé de se restaurer en plein jour dans un pareil état.

Son regard se posa distraitement sur la revue ouverte sur le bureau. Le titre de l'article lui avait attiré l'oeil: Les dysfonctions psychomotrices des réactions oniriques anormales: étiologie des terreurs nocturnes chez l'adulte ^a, par le Dr S. Roberts, agrégé

de médecine.

Vivement, il repoussa la revue et se figea. Il entendait quelque chose - une sorte de sonorité

aiguë ressemblant à un ululement de sirène. Ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'il prit conscience que c'était de son oreille droite que venait ce sifflement. Lequel après avoir atteint son intensité

maximale s'affaiblit et mourut. Plus rien ensuite: son oreille était sourde.

La détérioration de son organisme allait s'accélé-rant. Il fallait passer à l'action.

John se leva et alla s'étendre sur le divan où il avait bien souvent fait Sommeil. Il ferma les yeux.

Mais le Sommeil ne vint pas.

Un bruit lui fit rouvrir ses paupières et il tourna la tête.

Alice, son étui à violon à la main, était debout dans l'encadrement de la porte. Elle venait pour sa leçon de musique. Son odeur, succulente et capiteuse comme ce n'est pas permis, envahit la pièce.

John s'assit au bord du divan.

- Bonjour.

- Je fais de la musique avec les Blaylock mais ils ne sont pas là, répondit Alice.

Elle ne l'avait pas reconnu.

- Oui, en effet... Ils ont eu un imprévu... Ils m'ont dit... ils m'ont dit de vous prévenir.

- C'est vous le musicien du Philharmonique de Vienne? Mon père m'a parlé de vous.

Il s'approcha d'elle, s'inclina. Il n'osait pas la toucher, pas même effleurer sa main. Dès l'instant où il avait capté le parfum d'Alice, la faim s'était muée en un brasier dévorant. Ses mains tremblaient. Il serra les poings pour ne pas se jeter sur elle.

- De quel instrument jouez-vous?

Attention ! Il ne pouvait pas prétendre tenir le violoncelle: elle aurait risqué de lui demander de jouer quelque chose et, dans son état, il aurait été

absolument incapable de manier un archet.

- Du... du cor d'harmonie.

- Zut! J'espérais que c'était d'un instrument à

cordes. C'est drôlement chouette, les cordes. Dur mais chouette. Vous n'avez pas votre cor avec vous ?

- Non... non, je n'aime pas qu'il voyage. La tona-lité, vous comprenez?

Alice se détourna.

- Vous allez bien? fit-elle d'une petite voix.

- Mais oui, très bien.

En réalité, il avait l'impression de se désintégrer.

- C'est que vous avez l'air si vieux.

Alice avait parlé sur un ton hésitant. Toujours sur le seuil, elle serrait la poignée de son étui à violon avec tant de force que ses phalanges étaient toutes blanches.

John passa sa langue sur ses lèvres. Elles étaient sèches comme de l'amadou. D'autres visages d'enfants Fusèrent, se bousculant dans sa mémoire. Au début, Miriam voulait qu'il ne s'attaque qu'aux enfants: c'était plus facile. En ce temps-là, ce n'étaient pas les petits orphelins errants et sans défense qui manquaient.

- Asseyez-vous, s'entendit-il dire. Nous parlerons de musique en les attendant.

Il toucha le bistouri au fond de sa poche quand Alice se décida à entrer pour de bon dans la bibliothèque. Il n'en demandait pas plus: il fondit sur elle. Le cri qu'elle poussa retentit d'un bout à

l'autre de la maison. Son corps souple se contorsionna, elle griffa John, frappa ses joues parcheminées.

D'une main, il l'empoigna par les cheveux et la renversa. Mais ce maudit bistouri ne voulait pas sortir! Alice parvint à lui mordre le bras et ses dents laissèrent un trou en demi-lune dans la peau flasque. A la vue de la plaie, ses yeux se mirent à rouler dans ses orbites et elle vomit. Réussissant à se dégager, elle tenta de se ruer vers la porte. John bondit et la plaqua au sol. Il parvint enfin à extraire le bistouri de sa poche. Il n'avait plus conscience de rien, hormis de la faim qui le tenaillait. Sa bouche s'ouvrit, il savourait d'avance sa proie et il dut faire un violent effort pour ne pas grincer des dents comme un chien affamé. Allongée sur le dos, Alice le repoussait à coups de pied. Il la saisit par la cheville. Alors, elle se mit sur son séant, se pencha en avant et lui martela la main de ses poings.

quand la lame s'enfonça derrière sa clavicule, la douleur lui fit rejeter la tête en arrière et un hurlement suraigu s'échappa de sa gorge. John se coucha sur elle. L'air s'échappa en sifflant des poumons de la fillette. La langue pendante, elle était agitée de soubresauts. Ses yeux se voilèrent.

John colla ses lèvres à la blessure, la fouillant de sa langue. C'était douloureux. La langue humaine, délicate et tendre, n'était pas adaptée comme celle de Miriam à cette besogne.

Après un laps de temps qui lui parut interminable, le sang fusa enfin de la veine rompue et la rouge chaleur de l'élixir de jouvence s'irradia en lui.

Il s'en gorgea jusqu'à la dernière goutte.

Son corps, maintenant, recouvrait sa vitalité et sa souplesse, son cerveau s'éclaircissait. On aurait dit qu'il émergeait d'un cauchemar. Il poussa un long soupir de contentement et alla chercher le madère dans la cave à liqueurs. Il s'en servit un verre. Le vin était riche d'une multitude de bouquets qu'il percevait séparément. C'était si merveilleux qu'il en pleurait. Ce breuvage était une apothéose sublime. A l'inverse de la nourriture, l'alcool demeurait un régal.

John s'assit à côté du tas de vêtements froissés qui dissimulaient les restes d'Alice Cavender. Il s'en dégageait un parfum entêtant. quelque chose qu'elle portait, sans doute. Il caressa doucement le T-shirt rouge sur lequel était imprimé le portrait de Beethoven.

Le parfum se dissipa aussi vite qu'une ardeur amoureuse et John eut soudain l'impression d'être déjà mort. Il soupira. Il fallait à présent se mettre à

la macabre corvée. Cela ne pouvait pas attendre.

Miriam ne devait en aucun cas trouver le moindre indice qui lui ferait deviner qui avait été la dernière victime de John.

Il ramassa le petit tas de vêtements enveloppant la dépouille d'Alice et descendit à la chaufferie.

Miriam avait erré dans les rues, chavirée par la métamorphose de John. Il était devenu un monstre.

Malgré toutes les précautions qu'elle avait prises, il avait bien failli... elle ne pouvait pas aller jusqu'au bout de sa pensée. Il allait falloir en terminer rapidement avec lui. Dès qu'elle oserait prendre le risque de l'affronter. Pour le moment, si débilité

qu'il fût déjà, il était encore trop vigoureux.

Au bout d'une heure, ne voulant pas s'exposer plus longtemps aux périlleux hasards des rues, elle reprit le chemin de la maison. Lorsqu'elle déboucha à l'angle de Sutton Place, elle s'arrêta net à la vue du mince filet de fumée qui sortait de la cheminée.

John était en train de brûler des pièces à conviction. Et en plein jour! Il avait dû chasser dans les parages immédiats: il n'avait pas eu le temps de se lancer dans une expédition plus lointaine. Cet imbécile avait

certainement jeté son dévolu sur un gosse du quartier.

A la fin, ils perdaient invariablement toute prudence. Miriam était furieuse mais la pitié était plus forte que sa colère. Encore heureux qu'il se soit quand même astreint à faire disparaître les indices.

Il était indispensable de prendre d'urgence des mesures d'une façon ou d'une autre: elle ne pouvait pas le laisser aller et venir librement, pas plus dans la maison que dehors.

Elle gravit les marches du perron et entra. On entendait distinctement le ronflement de la chaudière. Pauvre John! Au moins, elle savait comme ça où il se trouvait, obligé qu'il était de surveiller en permanence les conduites de gaz sous haute pression.

Elle s'immobilisa brièvement dans le vestibule, savourant l'atmosphère de sérénité qui régnait dans la demeure. Avant peu, une voix nouvelle l'anime-raït - la voix mélodieuse d'Alice. Dans l'infirmerie miniature, tout était prêt pour les transfusions. Et le cher DrRoberts servirait d'assistante! Le souvenir de John tel qu'il avait été surgit fugitivement dans la mémoire de Miriam et elle se raidit pour ne pas flancher.

Elle se dirigea vers la bibliothèque. Il faudrait faire refaire le plâtre du plafond. Il y avait récemment eu un léger affaissement de terrain. Et les rosiers avaient besoin d'être taillés. Une nécessité

et, en même temps, un plaisir...

Miriam fondit en larmes. Elle avait beau essayer de se cuirasser, ses sentiments étaient les plus forts et le désespoir la noyait comme un torrent.

Tu m'aimais, John.

Tu aimais jusqu'au son des syllabes de mon nom.

Il avait été si heureux avec elle, toujours le rire aux lèvres, toujours débordant de gentillesse. Elle se laissa choir dans un fauteuil, le menton dans les mains, et ferma les yeux pour retenir ses larmes.

Elle avait follement envie de le serrer une fois encore dans ses bras. Il avait été son fleuron, elle l'avait adoré. L'assaut de la sénilité était quelque chose de si révoltant qu'elle ne parvenait même pas à se rappeler que cela avait été tout aussi affreux pour les autres.

Ils avaient connu tant de moments de bonheur ensemble !

Le soir où elle avait fait sa connaissance, par exemple. Elle avait décidé de gagner l'Angleterre-c'était après Marie-Isabella. Il y avait vingt-cinq ans qu'elle n'avait pas rencontré un seul membre de sa race. En ce temps-là, elle espérait encore que ses semblables avaient émigré en Amérique en quête d'une société moins structurée. Rongée par la solitude, elle errait, indésirable dans un monde qu'elle ne pouvait aimer.

Il faisait froid, cette nuit-là. La pluie tombait à

verse, le vent mugissait. Elle jouait de son charme sur ce vieil abruti de lord Hadley dont les vastes domaines grouillaient de saisonniers et autres va-nu-pieds. Miriam brôlait du désir de sillonner ce terrain de chasse en liberté et ç'avait été d'un coeur joyeux qu'elle avait accepté l'invitation du barbon.

Et un irrésistible jeune homme, convive inattendu, avait fait son apparition. Il présentait toutes les caractéristiques requises: l'arrogance, la détermination, l'intelligence. C'était un prédateur-né.

Cette même nuit, elle avait attiré ce pauvre innocent dans son lit pour lui enseigner quelques petits secrets. L'opulent vivier que constituait le domaine pouvait attendre maintenant qu'elle avait la possibilité d'en être l'héritière. Elle avait pris pension au bourg et, toutes les nuits, elle retrouvait le garçon.

Au bout de quinze jours, elle avait commencé les transfusions.

Si seulement elle avait su qu'il était aussi chétif, en réalité! Elle avait pensé qu'il durerait plus longtemps qu'aucun des autres. Et dans quel état était-il, à présent!

A cette époque, elle employait pour les transfusions des tubes de caoutchouc et les aiguilles creuses des souffleurs de verre, ce qui était un progrès considérable: avant, on se servait simplement de sa bouche en faisant des vœux pour que l'opération se passe bien. Elle ignorait tout, alors, de l'immunologie et l'idée ne lui serait jamais venue d'effectuer des tests d'incompatibilité rhésus. Pourtant, John n'était pas mort. La plaie s'était infectée mais c'était inévitable. Son teint était devenu cireux. Comme pour tous. Mais, contrairement à tant d'autres, il avait survécu. Ensemble, ils avaient dépeuplé la région. Le vieux seigneur s'était pendu et le domaine était tombé en friche.

quel adorable enfant ! Ils s'étaient installés à

Londres et avaient hanté les brillantes réceptions de la haute société décadente qui florissait sous la Régence. Comme les temps avaient changé!

John! Elle se rappelait le jour où il était rentré

déguisé en homme de police. Et celui où ils étaient allés chercher leurs victimes à Glasgow: le lende-

main, elle avait découvert que c'étaient le lord-maire et son épouse.

Miriam poussa un soupir et chassa ces souvenirs de son esprit. La nostalgie ne menait nulle part. Il fallait maintenant descendre à la cave pour tirer un trait sur l'infortuné John.

4

Il commençait à faire sombre dans le bureau mais, malgré l'heure tardive, Tom débordait d'énergie. Hutch venait d'opposer son veto à la demande de crédits de Sarah. Mieux encore, il avait ordonné

l'interruption du programme, gel des archives à la clé.

La bataille était engagée. Haver ne pouvait pas défier ouvertement Hutch en réclamant lui-même une réunion du conseil d'administration. Si le vieux était désavoué, cela porterait un coup fatal à son autorité. Il n'y aurait plus alors qu'à lui donner une chiquenaude pour l'évincer. Bienvenue au nouveau directeur de la clinique du sommeil.

Il sortit un cigare, le mit en bouche mais, se ravisant, il le reposa. Un par jour était la limite qu'il s'était fixée. S'il fumait celui-là, il serait privé de cigares pendant huit jours. C'était la sanction inéluctable.

Une silhouette apparut derrière la vitre dépolie de la porte. La poignée cliqueta.

- quand a lieu l'examen des comptes? demanda Sarah en entrant. Nous sommes prêts.

- Pas ce soir. Ces messieurs du conseil rentrent tôt à la maison.

- quel conseil? Tu veux dire le conseil d'administration du Centre? Je croyais que c'était à la commission du budget que nous avions affaire.

- Eh non! Hutch s'est opposé à ce qu'elle procède à un réexamen. Je n'ai pas d'autre solution que de faire appel au conseil d'administration lui-même.

- Je ne suis pas préparée pour ça.

- Ne tremble pas en parlant, chérie. Tu es préparée, quoi que tu en dises. Et, te connaissant comme je te connais, j'ajouterai même que tu l'es brillamment. Et tu peux me préparer, moi aussi.

- Je n'ai même jamais vu les membres du conseil.

- Moi si. Ce sont des gens redoutables. Exactement ce que l'on est en droit d'attendre de trois magnats de l'industrie de classe internationale, d'un gouverneur en retraite et de deux prix Nobel. (Tom sourit.) Excuse ma manoeuvre d'intimidation. Mon seul but est de t'éperonner pour que tu dépasses tes propres limites. Donne-moi simplement ce dont j'aurai besoin pour les impressionner.

- A vos ordres, chef, répondit Sarah en esquissant un salut militaire. Je devrais peut-être acheter une robe et aller chez le coiffeur, tu ne crois pas?

- Fournis-moi des éléments de discussion, je ne t'en demande pas plus. Je les affronterai seul.

- Dieu soit loué!

- Aie confiance.

Tom se laissa aller contre le dossier avec précaution pour éviter que son antique fauteuil ne bascule.

quelle joie, et elle serait bien méritée, que de pouvoir enfin renouveler un peu son mobilier!

Hutch tenait à ce que son bureau soit le plus moche et son ameublement le plus décrépit de toute la clinique. Même les internes qui venaient en stage étaient mieux logés que lui.

- Tu me sembles étrangement satisfait.

- Non sans raison. Cette histoire peut me valoir d'être nommé directeur. Si le conseil se met en tête de lui dicter sa politique, Hutch ne pourra faire autrement que de se démettre de ses fonctions. Et quelque chose me dit que la religion de ces messieurs est déjà faite.

- Tu es encore en train de te servir de moi, Tom.

- Tu es utilisable, ma douce.

Sarah se mit à rire en secouant la tête. Elle avait une façon d'envisager les choses sous un angle moral qui agaçaient Tom. Travailler à leur avantage mutuel, ce n'était pas se servir d'elle. Pas au sens où

elle l'entendait.

- Je cherche à sauver ta carrière.

- En favorisant la tienne.

Ce n'était pas juste. Il se sentit vexé.

- Je m'efforce d'obtenir ce que nous voulons toi et moi. C'est ça qui compte.

Sarah, les yeux fermés, avait l'air peiné.

- C'est simplement un aspect de ta personnalité

que je n'aime pas. L'idée que tu piétines allégrement les gens me gêne.

- Eh bien, si tu préfères te bercer d'illusions, je n'y vois pas d'inconvénients.

- Ce qui me fait peur, c'est que je t'aime tant... Je me sens terriblement vulnérable.

Il eut envie de la prendre dans ses bras de faire quelque chose pour la rassurer. Ils se dévisagèrent en silence.

- Et si ça rate? reprit Sarah d'une voix sans timbre.

- Lequel des deux est le traître, maintenant?

Des larmes brillaient dans les yeux de la jeune femme.

- Nous avons beaucoup à perdre l'un et l'autre.

Tu fais de cette affaire une question de vie ou de mort.

- C'en est une depuis le début. J'essaie tout bonnement de tirer le meilleur parti, pour nous deux, de cette situation de crise.

- C'est cela que je n'aime pas chez toi! Tu te sers de tout et de tous. De moi. De toi, même. Parfois, je te trouve inquiétant... effrayant. Tu es un inconnu, un homme prêt à n'importe quoi pour parvenir à

ses fins.

Ce n'était pas la première fois qu'ils avaient ce genre de conversation. Au début, Tom n'y avait pas attaché d'importance, se disant que c'était une comédie qu'elle jouait et qu'il mettait sur le compte d'un sentiment d'insécurité foncièrement féminin.

Mais, depuis quelque temps, il commençait à soup-

çonner que c'était plus profond que cela. Le sentiment d'insécurité de Sarah ne s'étendait pas à sa carrière en dépit de la précarité de celle-ci. Et Tom se demandait combien de temps durerait leur couple. Le quitterait-elle sur un conflit de cette sorte?

Il lui prit la main. Elle attendait quelque chose mais sans savoir très bien quoi. Probablement qu'il proteste, qu'il lui dise qu'elle se trompait sur son compte. C'était tout à fait dans le caractère de Sarah de chercher refuge dans l'illusion pour ne pas faire face à une vérité désagréable.

- Je suis comme je suis, je ne prétends pas le contraire, fit-il. Je veux la place de Hutch, ce n'est pas plus compliqué que ça. Je suis plus qualifié que lui. Et je l'aurai! Il ne pourra pas m'arrêter.

- Allez, emmène-moi boire un pot quelque part. Il est l'heure.

- quoi? C'est toi qui parles comme ça? quitter le labo à 7 heures du soir? Aurais-tu capitulé, par hasard ?

- Ils sont en train de traiter par ordinateur les modifications de la formule sanguine de Mathusalem. Je n'ai rien à faire pour le moment.

Dans l'ascenseur, ils n'ouvrirent la bouche ni l'un ni l'autre. Le hall était désert et silencieux. Dans York Avenue, Tom fit signe à un taxi.

- Et si on commandait un repas chez le traiteur, plutôt? proposa Tom.

- On se fait un dîner chinois?

- Vendu!

Pour l'instant, l'idée de se retrouver dans un bar déprimant lui était

insupportable. Il avait soudain terriblement envie de Sarah. Les mots durs qu'elle lui avait jetés à la figure lui revinrent à l'esprit. ' Tu te sers de tout et de tous. De moi. De toi. ^a Avait-elle raison ? Devait-il se résigner à se voir sous ce jour-là? Si c'était vrai, il n'y pouvait rien.

- Je t'aime.

Il avait parlé très bas pour que le chauffeur n'entende pas. Les effusions en public embarrassaient Sarah. Elle sourit imperceptiblement et ne protesta pas quand Tom posa la main sur la sienne.

- L'amour résout tous les problèmes, murmura-t-il .

- Il leur survit, dit-elle après un long silence.

Il souhaitait de toutes ses forces qu'elle soit heureuse et que la chance lui sourie. Elle avait fait une découverte extraordinaire, c'était hors de doute, et le vœu le plus cher de Tom était qu'elle en recueille les fruits.

- Je veux t'aider, Sarah. Si tu savais à quel point je le souhaite!

Elle sourit.

- Dommage que Hutch ne soit pas là pour t'entendre. Il en ferait une maladie.

- C'est à gauche ou à droite? s'enquit le chauffeur.

- A gauche. La tour.

L'enseigne bleue de l'Excelsior luisait dans l'obscurité qui s'épaississait. Une vieille dame sortit du building, tenant en laisse un chien haut sur pattes qui faisait penser à une araignée. Alex, à son poste près de la porte, humait un cigare. Il l'alluma et aspira une longue bouffée. Tom, qui le regardait faire avec l'avidité des exclus, enviait l'indifférence du portier pour sa santé. Ils sortirent du taxi.

- Bonsoir, madame! Bonsoir, monsieur! leur lança Alex, son cigare fiché entre les dents.

L'arabesque de fumée qui voltigeait à la rencontre de Tom était insoutenable. Heureusement encore, c'était un cigare bon marché qui n'avait pas l'irrésistible arôme d'un Montecristo de qualité. Il y avait quand même un bon Dieu!

- L'esclavage de l'habitude est épouvantable, soupira Tom quand les portes de l'ascenseur se furent refermées.

- Je me demandais justement comment tu tenais le coup.

- Mal.

- Combien en as-tu fumé, aujourd'hui?

Il leva un doigt. Sarah lui prit la main et la serra.

- C'est fou ce que ça peut être difficile. L'organisme exige son poison.

- Je sais. Il m'a fallu deux ans pour renoncer définitivement au tabac. Et la mort de mon père.

Tom n'avait pas connu Thomas Roberts. quand il était mort, d'un cancer du poumon, ils ne se connaissaient pas encore vraiment, Sarah et lui.

Elle le suivit dans l'appartement. Pendant qu'elle rangeait son imper dans la penderie, il alluma le living. Sarah le rejoignit.

- J'aime notre maison. (Elle opina du menton.) Je peux t'embrasser?

Elle lui fit face et le prit par les épaules. Tom se pencha sur elle et plongea de longues secondes son regard dans celui de la jeune femme avant de chercher ses lèvres. La douceur du baiser de Sarah lui faisait toujours l'effet d'une nouveauté.

- Est-ce que tu crois vraiment que je t'aime? lui demanda-t-il de but en blanc.

La question lui était venue aux lèvres avant même qu'il eût réfléchi et il regretta aussitôt de l'avoir posée. Peut-être était-il préférable qu'elle demeure, sans réponse.

- Je sais que tu m'aimes.

Il essaya de l'embrasser à nouveau mais Sarah tourna la tête de l'autre côté. Rageusement, Tom refoula la brusque impulsion qu'il avait de la prendre de force. Mais elle avait senti sa colère.

- Pas maintenant, murmura-t-elle.

- Je ne veux pas te faire de mal.

Elle rit comme pour le rassurer en lui montrant qu'elle avait confiance en lui.

- Tom, si nos deux carrières n'étaient pas aussi imbriquées qu'elles le sont, si la mienne faisait obstacle à la tienne... que ferais-tu?

Il s'empara de la main de Sarah.

- Elles sont imbriquées, c'est un fait. Alors, à quoi bon se casser la tête? N'est-ce pas admirable? En sauvant la tienne, j'assure la mienne.

- Mais si c'était le contraire? Là, tu ne veux pas répondre.

- Je prends des risques, tu sais.

Elle hocha la tête.

- Je t'aime, Tom. Je n'y peux rien, c'est comme ça.

Elle se serra contre lui. Son front arrivait juste à

la hauteur des yeux de Haver. Il la souleva et l'embrassa.
Passionnément. Interminablement.

- Oh! Sarah! Comme tu es belle ! Je n'arrive pas à croire qu'une femme aussi belle puisse s'intéresser à moi!

- Pose-moi par terre, s'il te plaît, et cesse de te dénigrer. Tu n'es pas à proprement parler d'une laideur à hurler.

- Non, pas à proprement parler. (Il sourit et caressa doucement la joue de Sarah en guise de réprimande.) Ce n'était pas à mon physique que je faisais allusion. Je ne peux pas...

Il s'interrompit: il ne voulait pas lui dire qu'il ne pouvait pas l'obliger à l'aimer.

- Je t'aime, Tom. Et ce ne sont pas des paroles en l'air.

Il acquiesça.

- Viens faire l'amour, chuchota-t-il, sa bouche enfouie dans la chevelure tiède de la jeune femme.

- Je vais d'abord commander notre dîner chinois.

- Tout de suite.

Elle le repoussa en riant.

- Patiente un peu. Un plaisir différé est un plaisir multiplié.

Il eut l'impression d'une rebuffade subtile.

- Je vais me doucher, dit-il, dissimulant sa mortification.

Si elle avait vraiment eu envie de lui, elle n'aurait pas repoussé l'invite. La laissant organiser son menu, il entra dans la chambre et se déshabilla.

Dès que l'eau chaude ruissela sur lui, l'envelop-pant d'un nuage de vapeur, il se sentit requinqué.

Sa peau le picotait agréablement. Sous la douche, il parvenait à oublier ses déceptions, ses problèmes, ses appréhensions. Pourtant ses pensées revenaient invinciblement à la clinique. Il avait la conviction qu'une découverte extraordinaire s'amorçait. Allait-elle, en se concrétisant, dévorer Sarah et le rejeter, lui, dans l'ombre? Jamais leur amour ne lui avait paru aussi fragile. Ni aussi capital.

Une ombre se dessina derrière le rideau et Sarah le rejoignit sous la douche. L'eau éclaboussait son corps nu, d'une beauté émouvante, ruisselait sur ses courbes, coulait entre ses seins.

- J'ai pensé que tu aurais peut-être besoin que je t'aide un peu, dit-elle en s'emparant du savon et du gant de toilette.

Elle était venue à lui. Le bonheur... Il faillit rire de joie mais n'en fit rien et entra dans leur petit jeu familial.

- Il n'y a qu'une seule partie de mon corps qui nécessite un récurage.

- Laquelle ? demanda Sarah sur un ton compassé, le sourcil circonflexe, rayonnante.

Il cachait son sexe derrière ses mains. Il leva les bras.

- Oh! On dirait un salami!

- Eh bien, mange-le.

- Pour avoir les cheveux trempés? Jamais de la vie. Mais je vais le laver puisque tu dis qu'il en a besoin.

Ils adoraient ces intermèdes aquatiques. Sarah lava Tom lentement, sensuellement, en insistant sur les zones les plus sensibles. Son expression était d'une douceur inimaginable. Et lorsque Tom lui rendit la pareille, qu'il sentit frémir le corps de Sarah sous ses mains, c'était comme un miracle.

Elle avait les joues en feu, ses yeux pétillaient. La voyant follement excitée, il la taquina:

- Tu as passé la commande au Chinois?
- Bien s'r. Oh! Zut! On va être obligés d'attendre.
- Vraiment?

Il l'enlaça, la souleva et se pencha en arrière.

- Non, Tom!

Mais elle ne se débattait pas, craignant apparemment de lui faire perdre l'équilibre.

- Tom!

Jambes écartées, la tenant par la taille, il entra en elle. Les pieds de Sarah se balançaient à quelques centimètres du sol.

- Tu es fou! Arrête!
- Les rouleaux de printemps vont s'amener.
- Oh... Tom!

Il ne tenait plus. Il la lâcha mais seulement parce qu'il était impossible de rester assez longtemps dans cette position pour aller jusqu'à l'ultime consommation.

- Au lit! fit-il d'une voix rauque.

Sarah ne se le fit pas dire deux fois.

- Tom... (Elle lui prit le visage entre les mains.) Ne doute jamais un instant de mon amour.

Elle l'attira à elle et l'embrassa avidement.

D'abord, ils firent l'amour langoureusement, puis avec une fureur grandissante. Sarah, moite de transpiration, les paupières hermétiquement closes, haletante, enfonçait ses ongles dans le dos de Tom dont l'acharnement ne se démentait pas. Enfin, elle poussa un cri, le regard fixe, les jambes agitées de mouvements convulsifs, cria une seconde fois et se tut. Tom s'affaissa sur son corps brulant en murmurant son nom dans l'extase de l'assouvissement et...

du désir.

Mais la barrière demeurait.

Elle était maintenant allongée à côté de lui. Il la regarda.

- Sarah...

- Chut !

Elle pouffa et lui piqua un baiser sur le bout du nez. Elle devait avoir conscience de cette barrière, elle aussi: les larmes qui brillaient dans ses yeux en étaient la preuve.

- Je t'aime, Tom.

Cette incantation d'une magie fallacieuse pouvait être ressassée à perpétuité. Il aurait voulu lui demander... exiger qu'elle lui dise ce qui manquait.

quelle dérision que de songer que tout ce qu'il avait donné de lui-même et tout ce qu'elle avait donné

d'elle-même aboutissaient à cela: une partie de bête à deux dos! C'était bien agréable et bien gentil mais s'ils s'aimaient, pourquoi ni l'un ni l'autre ne le croyaient-ils vraiment?

Le coup de sonnette fut un soulagement pour Tom.

- Voilà le dîner. C'était bien synchronisé.

- Nous aurions dû attendre.

- On ne pouvait pas.

Elle rit, se leva et enfila un peignoir.

- O est ton portefeuille? Je n'ai pas un sou.

- Dans mon pantalon.

Il la regarda fouiller les poches de son pantalon roulé en boule par terre et prendre l'argent. Puis elle alla chercher le plateau qu'elle posa sur la table de la petite salle à manger. Ils avaient faim et ils ne laissèrent rien bien que, comme d'habitude, Sarah eût vu trop large quand elle avait commandé.

Après le dîner, ils regardèrent un moment la télévision en essayant sans grand succès de s'intéresser à l'émission.

- Tu es bien calme, finit par dire Tom.

Il éprouvait un obscur sentiment d'appréhension et avait dû se forcer pour briser le silence. Mais il redoutait encore plus de le laisser s'éterniser.

Sarah replia ses genoux sous son menton.

- Je pense au labo. Je me demande ce qui a bien pu arriver à ce singe.

- Même maintenant?

Elle décocha à Tom un coup d'oeil intrigué.

- Pourquoi pas maintenant? Nous avons fini de faire l'amour, que je sache.

- Puisque tu le dis...

- Il est bien normal que j'aie envie de parler du labo. C'est toute ma vie. Et si Hutch...

- Hutch, j'en fais mon affaire. Ce truc est tellement énorme qu'ils ne tiendront pas compte de ses objections. Tu les auras, tes crédits, va.

- Espérons-le.

- Fais-moi confiance.

- Je te fais confiance.

Elle se laissa glisser sur le divan pour se nicher tout contre lui et ils restèrent longtemps sans parler. Les seuls bruits qui leur parvenaient étaient un lointain hululement de sirènes, parfois un coup de klaxon, le gémissement du vent.

- Je crois que nous évitons plus ou moins de parler du laboratoire, fit enfin Sarah. Moi, en tout cas.

Tom comprit parfaitement ce qu'elle voulait dire.

Le laboratoire était un lieu de mort. Il secoua la tête sans se départir de son mutisme.

- Je n'arrive toujours pas à y croire, reprit Sarah.

En tant que phénomène, je veux dire. quel est l'agent qui a pu provoquer une déchéance physique aussi totale ? Et si rapide ! C'était une vision d'horreur!

- Cela va être une révolution gigantesque, Sarah.

Un immense pas en avant.

- Oui mais en direction de quoi? A la fin... avant qu'il meure, ce rhésus était devenu la pire des brutes que j'aie jamais vues. Je me rappelle son expression. Je l'ai regardé dans les yeux, Tom. Et la haine que j'y ai lue n'était pas la haine d'un animal -

pas une haine humaine, non plus. C'était quelque chose d'étranger. La haine d'un monstre envers ce qui est normal.

- Tu ne crois pas que ton imagination te joue des tours ?

Sarah secoua énergiquement la tête.

- J'ai transformé ce singe en une créature sauvage. Je ne vois pas ce que l'imagination viendrait faire là-dedans.

Il était 3 heures du matin quand Miriam émergea du Sommeil. Elle était à nouveau dans la chambre du grenier, porte verrouillée. Elle ouvrit les yeux.

L'obscurité était totale mais le silence, lui, ne l'était pas. Il frémissait de grincements, de soupirs, de froissements, des bruissements d'une incessante et presque imperceptible agitation. C'était horrible de penser qu'ils étaient dans ces boîtes. Horrible de penser qu'elle avait fait Sommeil si près d'eux. Elle alluma.

Malgré la lumière éblouissante et les modestes dimensions des coffres, elle se sentit envahie par une oppressante angoisse claustrophobique et sortit en toute hâte.

Dans l'escalier, elle s'arrêta pour tendre l'oreille.

Avant d'aller plus loin, il fallait qu'elle localise John.

Son ouïe était acérée. Il n'était plus là, cela ne faisait aucun doute. La chaudière n'était pas encore refroidie et il était déjà reparti en chasse. Miriam jeta un coup d'oeil à sa montre. Il ne s'était pas écoulé dix-huit heures depuis qu'il avait consommé

cet enfant. Pourvu que, cette fois, il soit moins insouciant. La règle numéro un de la survivance était de ne s'attaquer qu'à des marginaux dont la disparition passerait inaperçue. S'en prendre aux jeunes enfants du quartier était la pire des folies.

Elle gagna la bibliothèque et fit coulisser le panneau dissimulant le tableau de commande du système de sécurité. Les alarmes périmétriques étaient sous tension mais les écrans électrostatiques étaient coupés. Elle les activa. Si John essayait d'entrer, il resterait hors de combat assez long-

temps pour qu'elle puisse faire ce qu'il conviendrait de faire.

Ces précautions prises, Miriam se mit à compulsier le dossier où étaient rassemblés les renseignements que l'agence de location lui avait fournis sur l'Excelsior. Longuement, elle étudia le plan d'un appartement identique à celui de Sarah Roberts jusqu'à ce qu'elle connaisse par coeur la disposition des lieux.

La première chose à faire pour entrer dans la vie de Sarah consisterait à établir un toucher. Le sens du toucher s'était atrophié chez les humains. Ils appelaient cela 'perception extrasensorielle'^a, considérant à tort que c'était un moyen de lire les pensées des autres alors que c'était en réalité un moyen de partager les émotions.

Pour éveiller la sensibilité de Sarah au toucher, un contact physique intime de nature à déclencher une réaction passionnelle était indispensable. Miriam replia le plan.

Elle fit le chemin à pied: prendre un taxi ou le bus impliquait des dangers auxquels elle ne voulait pas s'exposer. A cette heure, les probabilités d'un accident de circulation étaient faibles mais le risque qu'un chauffeur se souvienne d'elle était élevé.

quant aux éventuelles attaques de rôdeurs, elle ne les craignait pas. Il lui était parfois même arrivé de consommer sur place des voyous qui

avaient eu la mauvaise idée de vouloir l'agresser.

L'aube se lèverait dans deux heures et quatorze minutes, les premières lueurs du jour poindraient vingt minutes plus tôt. Elle marchait d'un pas vif.

Son minutage était d'une rigoureuse précision. Il fallait qu'elle soit rentrée avant le lever du soleil. Le trajet lui prendrait une demi-heure. Un quart d'heure pour pénétrer dans le building, un autre pour faire ce qu'elle avait à faire dans l'appartement... ce serait un peu juste. Il commencerait à

faire clair quand elle rentrerait.

S'introduire dans ces résidences de luxe prétendument impénétrables^a était un jeu d'enfant pour Miriam et elle avait rapidement mis au point sa tactique d'effraction. Il y avait une porte de service au fond d'un étroit cul-de-sac. Fermée, bien s'°r, mais sa serrure à ressort de type Loktite n'avait pas de secret pour elle.

Elle la chatouilla avec dextérité jusqu'à ce qu'elle entende un cliquetis et elle n'eut plus qu'à entrer.

Le local dans lequel elle se trouvait était la salle des machines de l'Excelsior. Les bras tendus à la hauteur de ses yeux pour éviter les canalisations et les tuyauteries dans l'obscurité presque totale qui régnait, elle la traversa avec précaution et déboucha dans le sous-sol proprement dit qui était, lui, violemment éclairé. Elle prit alors l'escalier: appeler l'ascenseur du sous-sol en pleine nuit aurait été

le meilleur moyen d'alerter le service de sécurité.

Mais le prendre au quatrième n'éveillerait pas les soupçons.

La première chose qu'elle fit en sortant de la cabine à l'étage de Sarah fut d'ouvrir la porte de l'escalier de secours au cas o' elle devrait l'emprun-ter pour battre en retraite. Dans le couloir, le silence était complet. La moquette étouffait le bruit de ses pas.

Arrivée devant la porte de l'appartement, elle sortit de son sac un morceau de corde de piano n[°] 2

et, fermant les yeux, le glissa dans le mécanisme afin de dégager le barillet et faire jouer les clavettes.

Cela ne lui prit qu'un instant. Il ne lui resta plus alors qu'à insérer une

carte de crédit entre l'huis et le chambranle pour repousser le pêne. La porte s'entrebâilla. Restait la chaîne de sécurité. Elle se servit d'une autre corde de piano plus épaisse, du n° 6, pour faire glisser l'ergot de maintien dans son logement.

Une fois dans la place, elle commença par se mettre à l'écoute. De sa gauche lui parvenait un bruit de respiration. Ce devait être la chambre à

coucher et, d'après le rythme, Sarah et Tom étaient au stade trois du sommeil. C'était là un détail que le livre du Dr Roberts avait appris à Miriam. Maintenant, elle regarda autour d'elle. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité pendant le temps où elle les avait gardés fermés. L'appartement se composait, outre l'entrée, d'une chambre et d'une salle de séjour.

Troisième et dernière opération préalable: sentir.

Elle prit une profonde inspiration et analysa les légères odeurs qu'elle captait: mets chinois, vin et sueur. Tom et Sarah s'étaient offert un souper fin et ils avaient fait l'amour.

Elle se dirigea vers la chambre en s'arrêtant à

chaque pas. Une prudence absolue était impérative.

Une erreur ne pourrait pas être rattrapée en tuant les victimes de son intrusion. Elle connaissait beaucoup de choses en ce qui concernait Sarah Roberts, jusqu'à sa taille et son poids, mais le temps lui avait manqué pour étudier ses habitudes de vie. Et elle était encore moins renseignée sur Tom Haver.

Il ne lui était d'aucune utilité car il ne possédait pas les instincts sanguinaires du vrai prédateur mais il faudrait compter avec lui. Comme tant de ses pareils, il compensait sa veulerie intérieure par le bluff d'une fausse agressivité. Quand elle poussa la porte de la chambre, les puissants effluves de la sexualité

humaine assaillirent Miriam. Ils avaient fait l'amour intensément, ardemment. Elle eut un mouvement d'humeur. Elle avait besoin de Sarah pour d'autres amours. La présence de Haver était un sérieux inconvénient.

Miriam s'avança. Elle s'accroupit devant le lit et examina sa victime qui ressemblait à une petite pomme bien mûre. Elle rabattit les draps avec une délicatesse infinie, découvrant un corps aux rondeurs

parfaites. En dépit du désir qui montait en elle de s'abreuver de cette vie, elle se contenta de s'imprégner de l'arôme à l'entêtante moiteur qui en émanait, attentive aux sons légers dont il bruissait -

le frémissement du souffle de Sarah, le lent battement de son coeur. Tom Haver bougé mais cela ne tirait pas à conséquence. Il continua de dormir paisiblement.

Pour amorcer le toucher qui s'insinuerait dans les rêves de la femme endormie, Miriam commença par prendre la main de celle-ci, qui pendait noncha-lamment hors du lit, et y fit courir ses lèvres, appuyant ce baiser immatériel d'un effleurement de langue. Sarah exhala un long soupir. Miriam s'immobilisa un instant puis, se penchant au-dessus d'elle, huma son haleine tiède et leurs souffles se mêlèrent. Sarah tourna la tête et gémit. Son sein droit était dénudé. Miriam le prit brièvement dans sa main puis en caressa la pointe de sa paume en un mouvement de va-et-vient jusqu'à ce qu'elle se raidisse. Alors, elle serra le mamelon durci entre deux ongles effilés. Sarah, cette fois, secoua la tête de droite à gauche et sa bouche s'ouvrit mollement.

Miriam colla ses lèvres sur les siennes, dardant sa langue avec une délicatesse extrême. Elle resta une demi-minute immobile dans cette position, guettant les infimes frémissements de la langue de Sarah, signes de la montée d'un désir inconscient. Enfin, elle se retira et tendit à nouveau l'oreille. Tom était toujours au stade trois du sommeil. Sarah, presque réveillée à présent, émettait de faibles gémissements accordés à ses rêves.

quand son sommeil fut redevenu profond, d'un geste lent et précautionneux, Miriam glissa sa main entre ses cuisses et les écarta. Baissant la tête, elle baisa la chair chaude et odorante, fouaillant de la pointe de la langue la zone érogène la plus sensible.

Les reins de Sarah s'arquèrent et elle poussa un cri.

Instantanément, Miriam battit en retraite dans le living.

Le coeur cognant dans la poitrine, elle jeta un bref coup d'oeil en direction de la porte d'entrée. D'ici quelques minutes, elle pourrait disparaître, quand ils auraient replongé dans le sommeil. Mais pas maintenant. Le moindre son alerterait le couple.

- Tom? Oh...

- Hein ?

- Oh! Je t'aime...

- Mmmm.

Un craquement. L'un des deux avait changé de position. Miriam se résolut à toucher Sarah que leur récent contact corporel avait sensibilisée. Elle sentit le trouble violent qu'elle avait fait naître chez la jeune femme et l'étonnement confus qui l'accompagnait.

- Tom? Tu es réveillé?

- Si tu le dis...

Brusquement, un rai de lumière jaillit, frappant de plein fouet Miriam qui se réfugia immédiatement dans l'ombre du living. La petite idiote! Elle avait allumé la lampe de chevet. Avec quelle joie Miriam l'aurait giflée!

- Je me sens bizarre. J'ai fait un drôle de rêve.

- Il est 4 heures du matin!

- Je ne suis pas dans mon assiette.

Sarah se leva. Cette fois, ce fut la salle de bains qui s'éclaira. quelle ravissante créature ! Miriam n'avait pas pensé qu'elle la trouverait tellement à

son goût. Elle possédait une certaine qualité... un appétit de plaisir évident qui la rendait on ne peut plus attirante. Miriam était davantage à son aise avec les gens impuissants à contrôler leurs désirs physiques: il lui était beaucoup plus facile de leur imposer sa loi.

Assise sur le siège des toilettes, le menton dans les mains et le front plissé, Sarah regardait sans le voir le mur qui lui faisait face. A la lumière de la rampe fluorescente, elle était rouge d'excitation. Au bout d'un moment, elle écarta les cuisses et, frottant sensuellement ses jambes l'une contre l'autre, elle posa une main sur son sexe et, se caressant les seins de l'autre, commença à se masturber.

Invisible dans l'ombre à moins de deux mètres d'elle, Miriam multipliait les touchers, bombardant son esprit de visions de corps féminins à la chair infiniment douce et, sous cet assaut, Sarah se tortait de frustration alors même qu'elle se satisfaisait.

Finalement, elle rejeta la tête en arrière en murmurant: Émbrasse-moi

^a, puis sa chemise de nuit remontée jusqu'aux épaules, regagna précipitamment la chambre et se recoucha auprès de Tom.

Miriam était fière du résultat obtenu. C'était un début prometteur. Maintenant que son moi intime était éveillé, la faim de la jeune femme croîtrait et s'épanouirait, aussi radieuse qu'une fleur, aussi inexorable qu'un cancer et il viendrait un moment où elle aurait le sentiment d'avoir mené jusque-là

une vie tronquée. Alors, Miriam surgirait et elle penserait, comme tous les autres, qu'elle avait trouvé l'amie la plus merveilleuse qui puisse exister.

Sarah se réveilla juste avant la sonnerie de la pendulette. Connaissant son Tom, elle la laissa sonner et, tandis qu'il enfonce la tête sous les oreillers, elle rejeta les couvertures, se leva, et commença à s'habiller. qu'il se débrouille avec la mécanique !

Au bout de trente secondes, il tendit la main en t,tonnant pour arrêter la sonnerie et se dressa sur son séant en poussant un grognement de détresse.

Ils avaient bu du vin avec les plats chinois épicés et avaient eu une nuit agitée.

Sarah alla faire le café. quand elle l'eut mis en route, elle s'immobilisa, perdue dans la contemplation de son univers familier: le vieux percolateur à

la poignée noircie, les barquettes du repas de la veille pêle-mêle dans l'évier, le réfrigérateur qui ronronnait. Le vent faisait vibrer la fenêtre de la cuisine. Soudain, un souvenir remonta à sa mémoire, vestige d'un rêve dont l'intensité la fit frissonner.

C'était inquiétant d'avoir rêvé aussi lascivement d'une femme. Il n'en demeurait que l'image d'un corps somptueux, de deux yeux de braise, d'une bouche humide. Et un parfum. Elle versa un peu de café dans une tasse. Il n'était pas encore très fort mais elle n'avait pas envie d'attendre. La tasse à la main, elle revint dans la chambre pour se préparer.

Ce rêve l'incitait, au moins, à se plonger dans le travail avec plus d'énergie encore que d'habitude, ne serait-ce que pour oublier cette troublante péripiétie.

La porte de la salle de bains était fermée.

- Dépêchez-vous, docteur! cria-t-elle.

- J'ai besoin d'un cigare, dit Tom en sortant.

- Eh bien, ne te gêne pas, manges-en un.

Il la serra dans ses bras. Sarah ne savait pas très bien dans quel état d'esprit il était. Il y avait à la fois de l'irritation et de la tendresse dans son regard.

Elle se dégagea avec une feinte nonchalance et commença à se coiffer et à se maquiller.

- C'est vrai, j'ai rudement envie d'en fumer un.

- Tu te prépares un joli cancer de la bouche.

D'ailleurs, ça te rendrait malade, tu n'as dormi que trois heures.

- Je t'aime, merde!

S'il disait cela sur le ton du badinage, c'était pour contenir sa colère. Sarah avait de plus en plus le sentiment que l'amour était une faim que l'on assouvissait avec un autre et, tout en se brossant les cheveux, elle se demandait s'il existerait jamais autre chose que le désir de combler son vide intérieur.

- Moi aussi, je t'aime, fit-elle avec soumission.

C'était comme à l'école quand, petite fille, elle récitait les réponses aux prières auxquelles elle ne croyait pas. Elle vit dans la glace Tom s'approcher d'elle en faisant des effets de torse, relever ses cheveux et l'embrasser dans le cou. Puis il broya ses lèvres sous les siennes. Il tremblait tandis que ses mains lui pétrissaient fièvreusement le dos. quand il la souleva de terre, une secrète volupté submergea Sarah, le plaisir de s'abandonner, impuissante, à

la volonté de quelqu'un d'autre. quelqu'un... de beau.

Tom la porta comme il aurait porté un enfant jusqu'au lit. Lorsqu'il l'eut reposée sur ses pieds, Sarah se dévêtit docilement.

quand le lit grinça sous le poids de leurs corps, le souvenir du corps radieux qui avait hanté ses rêves refit surface. L'extraordinaire violence de son orgasme l'étourdit. Tom l'embrassa, convaincu d'être l'artisan de la surprise qu'il lisait dans ses yeux écarquillés.

La visite à Sarah Roberts avait été un succès. Cela avait été un toucher fort. La phase suivante du plan de Miriam était, elle, beaucoup plus problématique.

Il fallait qu'elle rencontre^a Sarah et la seule manière rapide de le faire était de se présenter à la clinique du sommeil comme une patiente qui vient consulter. Ce serait l'initiative la plus dangereuse qu'elle aurait prise depuis bien longtemps. Pour la première fois de l'histoire, des savants humains allaient avoir l'occasion d'étudier un membre de son espèce. Une espèce inconnue de la littérature scientifique et qui n'avait d'existence que dans la mythologie. que feraient-ils pour tenter de percer son mystère?

C'était surtout la perspective de la captivité que Miriam redoutait. Les barreaux - des barreaux semblables à ceux qui emprisonnaient le singe de Sarah dont elle avait, avec une telle violence, capté

le toucher au moment où il mourait -, les barreaux la terrifiaient.

L'impression qu'elle ressentait d'une menace qui planait sur elle l'impressionnait désagréablement.

Et la pensée d'être examinée par des humains était encore plus inquiétante. Ils pouvaient fort bien considérer que le respect des droits de la personne ne s'appliquait pas dans son cas et l'enfermer dans une cage comme un vulgaire primate.

Les risques étaient effrayants.

Mais Sarah était à même de résoudre le problème de la transformation en la rendant irréversible et, en face d'un tel enjeu, les risques ne pesaient pas lourd. Le toucher du singe à l'agonie dominant l'immense rumeur émotionnelle de la ville avait fait à Miriam l'effet d'un phare dans la nuit. Son message était clair: Sarah était sur le point de maîtriser le phénomène de la transformation et, partant, d'en élucider le mécanisme.

Miriam avait minutieusement programmé la suite de l'opération. Après le toucher réussi avec Sarah, elle était rentrée et avait pris rendez-vous pour 10 heures à la clinique du sommeil. Une parcelle d'elle-même était restée dans le cœur de Sarah. Il s'agissait maintenant d'investir l'esprit de la jeune femme.

Elle décida de mettre son tailleur de soie bleu de Lanvin pour l'occasion. Tout en s'habillant, elle récapitula le scénario qu'elle avait mis au point. Elle se présenterait à la clinique du sommeil comme une

patiente souffrant de terreurs nocturnes. Avant de se reconvertir dans la gérontologie, Sarah s'était spécialisée dans cette maladie peu courante et elle était même, à Riverside, la seule autorité dans cette discipline, les trois ou quatre cas que la clinique avait à traiter chaque année ne justifiant pas le maintien d'un personnel permanent. On ferait sans aucun doute appel à ses lumières.

Sarah... Il allait être intéressant d'affronter quelqu'un d'aussi intelligent et dynamique. Miriam ne méprisait nullement les performances de l'intelligence humaine. Elle s'était prise d'un vif engouement pour la science et était parvenue à identifier l'ancêtre animal dont elle descendait. Elle appartenait à l'humanité et l'humanité lui appartenait tout comme, autrefois, le tigre aux dents de sabre et le buffle avaient eu partie liée.

Elle était presque prête. Plus que les dernières touches. Ce serait parfait. Elle était belle. Juste un peu fatiguée et les yeux tristes.

Les yeux tristes.

Le temps passait, ce temps qu'il était impossible d'arrêter. Si seulement... Mais à quoi bon ressasser tout cela? John était un homme mort. ´ Mort. ^a

quelle sinistre ironie dans ce petit mot!

On sonna. Elle alla regarder par le judas optique.

Derrière la porte se tenait un homme revêtu d'un uniforme: le chauffeur qui venait la prendre ponctuellement à 9 h 35 ainsi qu'elle l'avait demandé.

quand elle n'était pas obligée de conduire ellemême, Miriam louait une limousine. Prendre sa propre voiture aurait été un inconvénient et les taxis étaient beaucoup trop dangereux: elle ne recourait à ce moyen de transport qu'en cas de nécessité absolue.

Dehors, elle nota avec satisfaction que le véhicule mis à sa disposition était une Oldsmobile bleu foncé

sans rien d'ostentatoire qui eût été susceptible d'attirer l'attention. Le chauffeur lui tint la portière.

Il était jeune. avait le regard vif et l'air sérieux.

Miriam attachait la ceinture de sécurité, s'installa confortablement et

bloqua le verrou intérieur mais laissa sa main pendre à côté de la poignée pour plus de s'ôreté. Le trajet fut si plaisant qu'elle se surprit à envier les gens qui pouvaient se permettre de se déplacer régulièrement dans de pareilles conditions.

Au centre médical, c'était la bousculade. Miriam gagna le douzième étage dans un ascenseur bondé

en faisant d'héroïques efforts pour éviter de respirer l'odeur de ses compagnons de voyage. Malheureusement, il y avait aussi un monde fou dans la salle d'attente de la clinique du sommeil et la promiscuité, les effluves que dégageait cet entassement de corps humains étaient difficilement supportables. Stoïque, elle attendit comme les autres en feuilletant un Book Digest passablement fatigué.

10 heures. 10 heures et demie.

- Blaylock! appela enfin la réceptionniste. Pièce n° 3, s'il vous plaît.

Miriam fut reçue par un jeune homme en bras de chemise, d'abord sympathique, qui, après avoir noté

ses coordonnées, la pria de lui exposer son cas.

Elle ne fut pas étonnée du regain d'intérêt que manifesta son interlocuteur quand elle souligna l'intensité de ses cauchemars ^a. La plupart des consultants souffraient d'insomnies banales que l'on guérissait en leur apprenant comment maîtriser leur stress.

La médecine savait que les terreurs nocturnes de l'adulte étaient l'un des pires fléaux qui accablaient l'humanité. Elle aurait pu citer par coeur l'opinion de Sarah Roberts: Ces terreurs jaillissent des profondeurs primordiales et suscitent l'épouvante la plus atroce, peut-être, que puisse connaître l'être humain. Par leur nature et leur violence, elles sont aux cauchemars ce qu'une tornade est à une giboulée de printemps. ^a

- Depuis quand éprouvez-vous ces... ces troubles?

s'enquit le jeune homme.

- Depuis toujours.

C'était la tragique vérité. La virulence des expériences qu'elle revivait quand elle était en Sommeil était probablement encore plus

insoutenable que les terreurs nocturnes. Mais il y avait longtemps que Miriam en avait pris l'habitude. Elles étaient l'inévitable accompagnement du Sommeil et devaient avoir par conséquent un effet purificateur.

- quand ce phénomène s'est-il manifesté pour la dernière fois?

- Cette nuit.

Le garçon avait imperceptiblement tressailli à

cette réponse. Les choses se déroulaient au mieux.

Selon toute vraisemblance, le cas ' Blaylock -

Terreurs nocturnes ^a allait être classé prioritaire.

- Pourriez-vous me décrire votre cauchemar?

- L'océan me poursuivait.

C'était la première idée qui était venue à l'esprit de Miriam mais n'était-ce pas une très jolie terreur nocturne ?

- L'océan ?

- Oui, de gigantesques vagues noires, énormes, qui se déploient à l'infini. Rugissantes, elles déferlent sur moi. Je suis sur une plage de sable et je cours mais je les entends derrière mon dos, elles se lancent à l'assaut des dunes, rien ne peut les arrêter. Au milieu des rouleaux on distingue un requin.

Tout a une odeur immonde, une odeur de putréfaction.

A mesure que Miriam parlait, elle commençait à

avoir la chair de poule. Elle étreignit de toutes ses forces le rebord de la table, étonnée elle-même de la violence de l'émotion qui la submergeait. Cela cessait d'être une affabulation. Avait-elle fait ce rêve? Peut-être était-il tapi derrière ceux qu'elle se remémorait, peut-être que quelque chose, lové au fond d'elle-même comme un serpent, était là, vomissant des souvenirs si monstrueux que son esprit conscient bronchait et n'osait pas les affronter directement.

Mais le pire était ce qu'elle ne disait pas au jeune médecin bon chic bon genre: oui, elle était la femme qui fuyait devant l'océan. Mais elle

était aussi le requin.

5

John courait dans le petit matin de Central Park, courait comme on court dans un film au ralenti. La faim était un être vivant qui lui rongeaient le ventre.

Les yeux exorbités, la bouche béante, il courait. Il devait être hideux, ce personnage vêtu d'un costume bleu, sale et froissé, les pans de son imperméable flottant au vent de sa course, avec ces ongles crochus de démon et son masque de cadavre. Les gens s'écartaient à son passage, les enfants poussaient des cris d'effroi à sa vue. Le souffle grailonneux, il s'engagea dans Bridle Path, contourna l'aiguille de Cléopatre et, finalement s'enfonça dans les taillis qui bordaient l'allée.

Il ne pouvait faire un pas de plus. Ses poumons étaient en feu, son cœur battait la chamade. Une succulente et chaude odeur de chair humaine montait à ses narines. De temps en temps, un jogger passait devant lui. Un homme de forte taille, au souffle régulier. Non, celui-là était trop vigoureux.

Le suivant n'était pas aussi costaud mais il n'était pas encore assez fatigué. Sa victime devrait être pratiquement exténuée, au terme d'un long et dur parcours. Hier, la petite Alice avait failli avoir raison de lui et, aujourd'hui, il était encore plus faible.

Un bruit de toux... John se remit péniblement debout. La toux recommença. Des pieds martelaient sourdement le gravier. Apparut une jeune fille en survêtement rouge. Elle avait pris quelques kilos pendant l'hiver et soufflait comme une locomotive.

quand elle passa à sa portée, John fondit sur elle, la prenant de flanc. Au cri qu'elle poussa, singulièrement aigu pour quelqu'un d'aussi corpulent, fit écho le croassement de deux corbeaux qui prenaient leur essor.

L'empoignant par les cheveux, John tira la tête de la fille en arrière et enfonça son bistouri dans le muscle pectoral. Alors, il se colla contre elle, les mains nouées à sa nuque, avec l'énergie du désespoir. Elle tituba sous le choc tout en se débattant et appela au secours. Les articulations de John étaient endolories par l'effort qu'il faisait pour la maintenir mais sa prise était solide. Plaquant sa bouche sur la plaie, il se gorgea jusqu'à la dernière goutte de la vitalité qui s'en écoulait et, petit à petit, il se reprenait à vivre. A mesure que la résistance de sa

victime s'amenuisait, ses mouvements se faisaient plus assurés. Elle se ratatinait: lui s'épanouissait les couleurs lui revenaient, son regard redevenait vif et alerte. Les hurlements de sa proie s'affaiblirent, devinrent un gargouillement sourd, un borbo-rygme guttural, un r,le r,peux. Une langue desséchée sortit entre ses lèvres racornies qui, lorsque les os percèrent à travers la peau, révélèrent brusquement ses dents. Sa bouche s'ouvrit sur ses gencives déjà résorbées. Ses doigts n'étaient plus que des griffes noires à l'épiderme fissuré. Ses globes oculaires basculèrent au fond de leurs orbites, s'affaissant sur eux-mêmes.

quand John, d'un bond, s'écarta d'elle, elle s'écroula mollement, inconsistante comme une marionnette en papier maché. Bouffi et cramoisi les yeux flamboyants, il se frappa les tempes de ses poings dans l'extase de l'assouvissement et, avec un grondement de triomphe, souleva d'un geste vif la dépouille de sa victime pour la lancer en haut d'un arbre. Un coup de vent s'empara de la carcasse vidée et l'entraîna au loin.

John grinça des dents. Il était loin d'être rassasié.

Privé du Sommeil, son organisme réclamait toujours davantage d'énergie. Plus l'état de veille se prolongeait, plus il se faisait exigeant.

D'un pas ferme, John s'éloigna, en quête d'autres proies.

Bientôt des cris retentirent derrière lui. Des gens couraient. C'étaient des hommes jeunes qui le prenaient en chasse. Un flic à scooter qui roulait sur la route coupant l'allée à sa droite s'arrêta, descendit de sa machine et, fronçant les sourcils, tourna la tête dans la direction d'où venait ce tapage. quand il se mit à grimper au petit trot une éminence dans l'intention évidente de se rendre sur les lieux du crime, John se porta à sa rencontre. Lorsqu'il arriva à sa hauteur, il expédia son poing dans les côtes du jeune policier r,blé qui perdit l'équilibre tandis que sa casquette allait atterrir dans un massif de bégonias. Vingt secondes plus tard, John déposait sur le scooter ce qui restait de sa seconde victime. Tout le monde y perdrait son latin. Eh bien, qu'ils se creusent la tête! Il voyait déjà les manchettes des journaux: UN AGENT DE POLICE RETROUVE

MOMIFI.... FAUT-IL INCRIMINER LE RADIUM DE
SA MONTRE PHOSPHORESCENTE?

John se sentait maintenant débordant de vitalité.

Pour un peu, il aurait volé librement très haut au-dessus de la route, des pelouses, des arbres. Dire que les autres se croyaient vivants ! Ils n'avaient encore jamais eu l'expérience de cela ! C'était prodigieux. Son cœur battait sur un rythme parfait. S'il regardait les maisons, il entendait tout ce qui se passait à l'intérieur : les gens qui parlaient, les télévisions qui marchaient, les aspirateurs qui vrombissaient. Et les nuages entonnaient à pleine voix un hymne sublime qui n'était pas destiné aux oreilles des hommes.

Il passa le reste de la matinée au Metropolitan Museum, s'attardant de longues heures dans la salle des costumes. Les robes à tournure et les redingo-tes lui rappelaient une époque ancienne, infiniment lointaine et à jamais perdue - le temps de sa jeunesse.

Miriam fut contente quand l'entrevue prit fin. Le besoin de Sommeil commençait à se faire sentir. Il avait été décidé qu'elle passerait un test - cela s'appelait un polysomnogramme - le soir même.

Sarah Roberts serait s'rement là. Il fallait qu'elle soit là !

- Vous repasserez me prendre à 18 h 30, dit-elle au chauffeur en descendant de la limousine.

En haut du perron, elle entendit un tintement assourdi à l'intérieur de la maison. Le téléphone.

Elle t,tonna à la recherche de ses clés, ouvrit et entra précipitamment. Juste avant qu'elle se mette en Sommeil... le moment était mal choisi pour lui téléphoner ! Sa période de veille touchait à sa fin,

- Miriam ?

- Oui. qui est à l'appareil ?

- Bob.

Sur le coup, ce nom ne lui dit rien, puis la mémoire lui revint. Il y avait des mois qu'ils n'avaient pas vu les Cavender.

- Oh ! Bonjour. Cela fait un temps fou. J'ai failli ne pas reconnaître votre voix.

- Miriam, Alice a disparu.

Miriam eut l'impression de recevoir un coup dans l'estomac et elle se plia en deux. Puis elle se redressa et respira à fond.

- Depuis quand?
- Depuis hier, après qu'elle vous a quittée.
- Mais elle n'est pas venue, que je sache.
- Amy l'a vue entrer chez vous.
- Elle est venue?

Instantanément, Miriam pensa à John, à... Mais non! quel que fût son état, il n'aurait jamais fait une chose pareille.

- D'habitude, elle rentre déjeuner après sa leçon de musique. Hier, elle n'est pas rentrée.

Un long frisson parcourut Miriam.

- Elle n'est pas ici.

Alice n'était pas dans le vestibule. Elle n'était pas dans le salon de musique. Oh non! Non! Pas dans la chaudière, ce n'était pas possible! Ne me fais pas ce mal, John, je t'en supplie...

- Je sais. Je voulais seulement vous prévenir. Je vous rappellerai dès que j'aurai du nouveau.

Il y eut un déclic à l'autre bout de la ligne.

L'écouteur échappa aux doigts de Miriam. Il y eut un choc sourd quand il heurta le plancher de chêne.

Elle ferma les yeux. Une douleur lancinante lui vrillait les tempes. Elle avait l'impression d'un vent glacial qui la giflait.

Des idées folles se bousculaient dans sa tête. Tuer John. Se tuer. Non, c'était indigne d'elle. John n'était pas responsable. Il était le jouet de forces qui échappaient à son contrôle. Et elle n'avait nullement l'intention de mettre volontairement fin à ses jours.

Peu à peu, elle recouvra son sang-froid et le sentiment qu'elle éprouvait au fond de son cœur pour John se métamorphosa. Maintenant, la torture que subissait son compagnon comptait moins que sa rage meurtrière.

Comment avait-il osé s'en prendre à Alice? C'était à elle qu'elle appartenait, pas à lui. Une fureur frénétique s'était saisie de Miriam. Il

avait de la chance de n'être pas à la maison! En cet instant rien, ni poignards, ni fusils, ni griffes prêtes à

lacérer ne l'auraient empêchée d'assouvir sa soif de vengeance.

Pourtant, John lui avait donné tout ce qu'il lui avait été possible de donner et il était en train de payer un prix exorbitant pour l'avoir aimée. Ce n'était pas simplement la vie qu'il perdait, il faisait face à un sort plus terrible encore que la mort elle-même.

Une fois de plus, Miriam se retrouvait seule.

Elle avait joué tout son avenir sur Alice sans envisager une seconde l'éventualité de la disparition de la fillette. Oh! Tous les projets qu'elle avait faits ! En un éclair de démente, John avait tout réduit à néant. Il ne restait plus rien du futur. Rien qu'un gouffre obscur et sans fond.

Mais le Sommeil était là qui s'appesantissait sur Miriam, plombant ses muscles, alourdissant ses paupières. O' aller? Le grenier était exclu, elle n'aurait désormais plus le temps d'y arriver. Le sol tanguait sous elle. Elle ne pouvait pas faire Sommeil ici ! Mais le Sommeil ne lui laissait pas de sursis. Dans quelques secondes, elle serait incapable de lever le petit doigt. Le sous-sol? Oui, elle réussirait peut-être à aller jusque-là.

Elle sortit de la pièce, les jambes flageolantes. Il y avait en bas un endroit inconfortable mais s'r dont John avait providentiellement oublié l'existence: le passage conduisant au tunnel secret qu'ils avaient creusé et qui débouchait sur East River. Il n'existait plus depuis que l'on avait construit FDR Drive mais son entrée, dans la cave, et le tronçon qui passait sous le jardin étaient toujours intacts. Le tout serait de trouver la dalle qui le scellait.

Lorsqu'elle pénétra dans le sous-sol, Miriam était dans un état second. Elle savait qu'elle avançait mais elle ne sentait plus son corps. Elle palpa les dalles d'ardoise. Il y en avait une qui avait un peu de jeu, c'était celle-là, il fallait qu'elle la trouve.

quelque chose de dur et de froid la heurta. Dur, froid et humide. Elle s'était écroulée par terre.

Le fanal qui dansait au rythme du roulis l'éblouissait. La carène du vaisseau grinçait. De l'eau jaillit entre les planches.

- Père?

Le fanal oscillait follement. Il faillit se décrocher.

que se passait-il? quand elle s'était couchée, le ciel était clair, le vent juste assez fort pour faire claquer la voile.

Ce cri affreux? qu'est-ce que cela pouvait être?

Elle se leva, passa une mante sur sa tunique de soie.

- Père?

Le bateau se mit soudain à frémir jusque dans ses oeuvres vives comme s'il affrontait quelque monstre marin. Miriam, titubant, poussa la porte de sa cabine.

Réveille-toi! Tu es en danger!

Comme elle était dure, la porte! Enfin, elle céda et Miriam émergea, chancelante, dans l'enfer glauque de la tempête.

Le rugissement du vent se mêlait au tonnerre assourdissant de la mer en furie. Il n'y avait plus de mât, plus de voile, rien que le pont jonché de débris de gréement. Ici et là, des groupes de marins nus, encordés, s'affairaient en trébuchant à des manoeuvres

pour elle incompréhensibles.

- PERE!

Des bras puissants se refermèrent sur elle, une bouche se colla contre son oreille.

- Nous allons couler. Il faut que nous nous sauvions, ma fille.

- Mais les autres...

- Les autres navires ont touché la Crète. Une grande catastrophe a eu lieu. Je ne l'avais pas prévue. Une île s'est désintégrée. Théra, je crois.

Rallie Rome, ma fille, ne reste pas en Asie Mineure.

La Grèce ne sera plus qu'un champ de ruines...

- Sauve-moi, père! Aide-moi!

Elle se cramponnait à lui, l'agrippant de ses bras et de ses jambes, et le

vent emportait ses sanglots.

Il avait tourné la tête.

- C'en est fait de nous.

Elle sentit plus qu'elle n'entendit une pulsation profonde - on eût dit le battement du coeur d'un géant. Tout d'abord, elle ne vit rien dans la masse obscure et tumultueuse du brouillard qui les enveloppait, puis une traînée blanche apparut très haut dans le ciel.

- C'est... une vague, père?

Il se contenta de la serrer encore plus fort contre sa poitrine.

Le bateau se cabra. Sa proue se haussait toujours davantage, une série de claquements retentirent quand les cordages de chanvre craquèrent et que les ais qu'ils maintenaient se disjoignirent. De la cale montèrent le sifflement de l'eau qui l'envahissait et les cris d'épouvante des esclaves enchaînés aux rames.

- Il faut plonger.

Miriam ne s'était jamais baignée ailleurs que dans le Nil. Et cette mer démontée allait les engloutir!

Mais son père demeurait sourd à ses protestations affolées.

John va venir! Réveille-toi!

Bouillonnants, les flots couleur d'encre se refermèrent sur eux. quand sa tête émergea à l'air libre, Miriam sentit les bras de son père l'agripper à

nouveau. A moins de dix pieds d'eux, le vaisseau bascula lentement et retomba dans un gigantesque jaillissement d'écume. On distingua encore un instant sa quille noire - et puis plus rien.

Ils nageaient maintenant à la base d'une énorme muraille liquide qui les aspirait. Le liséré blanc qui la couronnait était un maelstrom de brisants hurlants charriant des branches et des épaves. Les jambes de Miriam se mouvaient comme des pistons mais le courant était le plus fort: il l'arrachait des bras de son père, il la broyait, c'était comme les pierres meurtrières avec lesquelles les Phéniciens lapidaient ses frères et ses soeurs.

quelque chose l'empoigna par les cheveux si brutalement qu'elle en vit des éclairs et se trouva libérée de l'emprise du courant. Bien qu'elle se rendît compte qu'elle s'élevait - l'eau devenait plus chaude et plus claire -, sa bouche ne tarderait pas à

s'ouvrir et elle périrait noyée.

Elle serra les mâchoires de toutes ses forces et plaqua ses mains sur ses lèvres et sur son nez.

Et, soudain, elle creva la surface au milieu des vagues qui s'entrechoquaient. Elle entendit les halètements de son père qui se mêlaient aux siens.

C'était lui qui l'avait sauvée.

Les brisants l'entouraient. Devant elle se déployait à perte de vue une plaine liquide et elle comprit qu'elle était au sommet de la lame titanesque qui avait détruit leur navire. A l'horizon, tel un doigt pointé vers les cieux, se dressait une immense colonne de nuées noires d'où fusaient des éclairs rouges.

- Père! balbutia-t-elle d'une voix suffocante en essayant de la désigner de la main.

Mais les eaux étaient désertes.

- Père! Père!

O dieux, de grâce, nous avons besoin de lui! Nous sommes toute une famille! Nous sommes les derniers et nous ne pouvons pas vivre sans lui. Pitié, dieux ! Vous ne pouvez pas nous faire périr, pas tous !

Brassant furieusement l'eau de ses bras et de ses pieds, elle nageait en rond. A quelque distance, elle aperçut une ombre bleue que roulait une vague et elle s'efforça d'aller à sa rencontre.

Jamais elle n'oublierait la vision qu'elle eut alors: le visage grimaçant de son père disparaissant dans les abîmes.

- Pitié! PITI....

Son père, sagesse et force de la famille, qui avait plongé dans le courant glacé pour la sauver au péril de sa propre vie, son père allait mourir noyé.

Elle était l'aînée et, maintenant, les autres avaient besoin d'elle. Seuls en Crète, parlant à peine l'akka-dien, ils étaient irrémédiablement voués à la destruction. L'existence de Miriam était précieuse et il était impératif de tout faire pour la conserver. Son père l'aurait certainement exigé. Si déchirante que fut sa douleur elle la chassa de sa pensée et se mit à nager vers les eaux calmes, vaguement laiteuses, en tirant des plans pour assurer son salut. Le matin même, avant d'embarquer, elle s'était repue et avait fait Sommeil. Aussi serait-elle capable de tenir au moins trois ou quatre jours.

quand elle ouvrit les yeux, elle était dans un cul-de-basse-fosse qui sentait la pierre humide. Elle grelottait. Et elle avait un go't amer dans la bouche. Elle avait vomi dans son Sommeil.

Le rêve l'avait laissée dans un état d',me lugubre.

Elle revoyait le visage de son père qui s'engloutissait dans les flots.

- J'aurais pu le sauver, dit-elle tout haut.

- Mais il est trop tard, à présent, n'est-ce pas?

répondit une voix stridente.

John !

quelque chose brilla devant les yeux de Miriam et elle sentit le froid d'une lame sur sa gorge.

- Je t'attendais, très chère. Je tenais à ce que tu sois réveillée pour passer à l'action.

Tom posa les yeux sur la fiche d'admission du dessus de la pile. Le Dr Edwards avait pris soin de noter que c'était un cas particulièrement intéressant et il entraînait dans les attributions de Haver de donner le feu vert aux priorités, la liste d'attente était longue de trois mois.

Il appela Sarah.

- Est-ce que ça te dirait de t'occuper d'une dame qui se plaint de terreurs nocturnes?

- Tu es fou ou quoi? s'exclama Sarah.

- Bah! Juste une évaluation et une séance qui te prendra deux heures. Songe à l'effet que ça fera sur le conseil d'administration: la brillante

chercheuse si zélée qui continue d'aller au charbon... On te saluera comme une héroïne, ils te tresseront des couronnes! (Puis, d'un ton doctoral, il énonça :) Si tu es fidèle à ce serment, que la prospérité et la renommée... ^a

- Hippocrate n'a rien à voir là-dedans. Des terreurs nocturnes, disais-tu? quand doit-elle venir?

- A 19 h 30. Elle bénéficie d'une priorité.

- J'espère bien!

Tom raccrocha. Ce serait excellent pour Sarah de s'occuper à nouveau d'un malade - d'un être humain bien réel et qui souffrait. Cela élargirait ses perspectives.

Une heure durant, il examina les fiches de consul-

tation, en paraphant certaines, demandant un suivi pour d'autres, en mettant quelques-unes à part pour les soumettre à Hutch. Mais il se garda bien de communiquer la fiche Blaylock au vieux. Il avait la conviction que ce cas serait utile à Sarah. N'importe comment, c'était légitimement à elle qu'il revenait.

Son livre sur les terreurs nocturnes était remarquable et elle avait à son palmarès deux guérisons consolidées sans sédatifs ni tranquillisants.

quand elle entra dans son bureau vers 7 heures, le moral de Sarah était considérablement regonflé.

Elle lui piqua un baiser sur le front.

- Le niveau de bêta-prodorphine de Mathusalem a chuté de façon stupéfiante vers la fin ! lui annonça-t-elle, triomphante. Nous sommes sur la bonne voie.

- Tu es formidable.

- C'est peut-être la percée définitive que nous espérions. Je crois que nous allons pouvoir contrôler efficacement la production de bêta-prodorphine.

Nous ne serons pas en mesure de stopper le processus du vieillissement mais cela nous donnera le moyen de le ralentir ou, même, de l'inverser.

Tom, sidéré, la dévisagea.

- qu'est-ce que tu dis?

- Je suis au bord de la découverte. Ce n'est absolument pas une question de pharmacologie.

Nous obtiendrons ce résultat en agissant sur deux paramètres: l'intensité du sommeil et la température du corps du sujet endormi. Et nous parviendrons probablement à augmenter de 10 à 15 pour cent l'espérance de vie moyenne. Sans aucune retombée d'origine médicamenteuse.

- Nom de Dieu!

- Toutes les données concordent, je t'assure. Plus besoin de te faire de la bile pour le conseil d'administration. Tu verras, c'est dans la poche.

Brusquement, Tom se rappela le cas Blaylock.

- Je suis vraiment désolé de t'avoir imposé cette patiente. Si j'avais su, je n'aurais jamais...

Souriante, Sarah lui posa un doigt sur les lèvres.

- Elle a besoin de moi. Ne suis-je pas le grand pontife en matière de terreurs nocturnes?

D'un geste fulgurant Miriam fit voler au loin le tranchoir que John étreignait et sa main se referma sur le poignet de celui-ci comme le bracelet d'une paire de menottes. Il essaya de se dégager mais elle bondit sur ses pieds, lui emprisonna l'autre bras et le souleva comme une plume. John voyait son visage à quelques centimètres du sien, ses yeux luisants semblables à des yeux de corbeau. Rejetant la tête en arrière, il essaya de la repousser avec ses pieds mais sans plus de résultat que s'il avait eu affaire à une statue de pierre. Son coeur cognait dans sa poitrine, une douleur lancinante irradiait dans ses bras.

- Tu es en train de m'assassiner!

Ce que dit alors Miriam le médusa. Il était sûr d'avoir bien entendu.

- Je t'aime, avait-elle chuchoté.

Elle lui demanda ensuite pardon et murmura une prière. Chaque fois qu'elle courait un danger, elle invoquait les anciens dieux de sa race.

Elle l'entraîna au fond de la cave. quelque chose grinça: d'une seule main, elle avait soulevé une dalle d'ardoise. Avant même que John eût deviné

ses intentions, elle le poussa dans la cavité et il tomba lourdement dans de l'eau glacée. Et la dalle revint en place avec un bruit assourdissant.

Obscurité totale. De l'eau qui suintait goutte à goutte.

John se mit à assener des coups de poing sur le bloc de pierre en hurlant le nom de Miriam, il se meurtrit les doigts dans ses efforts pour essayer de le soulever. C'était là, dans cet espace à peine plus large qu'un cercueil, que la mort allait le prendre!

- Je t'en supplie!

Flic-floc faisaient les gouttes d'eau.

Panique. Images de la demeure ancestrale, d'un ciel limpide, de prairies printanières.

Des mains qui s'accrochaient à lui, le griffaient lui enfonçaient la figure dans une vase nauséabonde. Un poids qui l'écrasait. Des pierres. Des pierres et une impuissance totale.

La rencontre entre Sarah et Mme Blaylock eut lieu dans la salle d'accueil. Peu de temps auparavant encore, c'était une pièce sinistre avec ses murs barbouillés de marron et ses chaises en plastique mais Tom avait tenu à ce qu'on la refasse pour offrir aux patients l'environnement apaisant dont ils avaient besoin. Au moins, maintenant, elle était vivable avec son papier mural vert d'eau, il y avait des fauteuils confortables et même un canapé.

Sarah repéra immédiatement Miriam. Une grande blonde d'au moins un mètre quatre-vingts aux yeux gris - si gris qu'ils paraissaient blancs. Il y avait une sorte de curiosité farouche dans sa physionomie, une expression qui vous donnait envie de détourner la tête. Elle était assise à l'écart sur une des chaises

les plus dures alors que les autres patients convoqués pour ce soir étaient agglomérés près de la porte comme des souris effrayées.

- Mme Blaylock!

La femme vrilla de son regard celui de Sarah et avança vers elle. quand leurs yeux se croisèrent, celle-ci subit le choc de quelque chose d'infiniment plus profond que la beauté physique. Et cependant, la pure splendeur de cette femme et la sérénité de ses traits étaient remarquables. Elle avait aussi une

sorte de gr,ce circonspecte, une étrange manière de se mouvoir, et il émanait d'elle une aura d'assu-rance si inaltérable que cela seul était déjà insolite.

- Je suis le Dr Roberts, se présenta Sarah, espé-rant que rien dans son expression n'avait trahi son émoi. C'est moi qui vais m'occuper de vous.

Miriam sourit et Sarah faillit éclater de rire tant

la férocité de son sourire semblait déplacée.

C'était

presque un sourire de triomphe. Elle fut tentée de porter un jugement professionnel sur le comportement inhabituel de la consultante mais elle ne possédait pas suffisamment d'éléments d'appréciation.

- Nous allons commencer par faire le tour du propriétaire, dit-elle en prenant soin d'employer un ton neutre, et je vous mettrai au courant de la procédure. Si vous voulez bien me suivre...

Elle conduisit Miriam dans la salle d'observation.

Tom, qui n'avait pas envie de passer la soirée seul et

avait décidé de rester et de faire office d'opérateur,

était affalé dans un fauteuil devant une console.

- Le Dr Haver, annonça Sarah.

Tom se retourna. L'étonnement qu'il éprouva à la vue de Mme Blaylock était évident.

- Bonsoir, dit-il.

Une obscure irritation s'empara de Sarah. Il n'avait pas besoin d'afficher un air aussi admira-tif!

- Le Dr Haver va vous expliquer le fonctionnement de notre appareillage technique.

- Cela sera-t-il douloureux?

- Non, absolument pas, répondit Tom. Vous ne souffrirez pas du moindre inconfort. Nos équipements sont destinés à vous procurer une bonne nuit de sommeil. (Il se racla la gorge et se passa la main dans les cheveux.) Ce système électronique enregistrera et analysera les impulsions électriques que votre cerveau émettra pendant que vous dormirez.

Il porte le nom d'Omnex et c'est l'ordinateur le plus sophistiqué qui existe dans ce domaine. Nous vous observerons tandis que votre sommeil passera par des phases de plus en plus profondes et nous saurons gr,ce à Omnex non seulement à quelle phase vous êtes mais aussi s'il correspond aux divers modèles de sommeil que nous avons établis à Riverside.

- Le Dr Haver veut dire par là qu'Omnex est un appareil prodigieux et à la pointe du progrès, commenta Sarah en souriant.

- Si votre ordinateur effectue l'analyse du polysomnogramme, que faites-vous, vous?

que voilà une patiente bien informée! Sarah fut tentée de répondre par la vérité: ils boiraient du café en attendant.

- Nous surveillons les courbes en essayant de nous faire une idée générale de votre cycle de sommeil. Et, bien entendu, nous guetterons les signes indicatifs de votre problème.

- Je n'ai pas peur d'appeler un chat un chat, docteur. Il porte un nom: terreurs nocturnes. Me réveillerez-vous quand elles se manifesteront?

Il y avait dans la voix de la patiente une note plaintive qui donna à Sarah envie de la consoler.

- Je ne peux pas vous le promettre mais nous serons là si vous vous réveillez. Nous allons maintenant descendre à la salle d'examen.

Une fois qu'elles y furent rendues, Sarah s'assura d'un coup d'oeil que tout avait été préparé.

- Je vous demanderai de bien vouloir retirer votre chemisier, madame Baylock. Cela ne prendra que quelques minutes.

Elle ajusta son stéthoscope. Ce n'était qu'un examen rapide et superficiel visant simplement à

détecter d'éventuelles anomalies cliniques immédiatement apparentes.

quand elle se retourna, elle eut la surprise de constater que Mme Blaylock était entièrement nue.

- Oh! Excusez-moi, j'ai d° mal me faire comprendre. Je voulais simplement que vous ôtiez votre chemisier.

Mme Blaylock la regarda droit dans les yeux.

L'atmosphère s'était soudain chargée d'électricité.

Miriam ouvrit la bouche. Sarah avait l'impression d'étouffer. Ce fut elle qui parla la première avant même de s'en être rendu compte.

- que voulez-vous?

- Ce que je veux? Mais être soignée, docteur.

Il y avait quelque chose de désagréable, presque de la raillerie, dans son ton.

- Asseyez-vous là, fit Sarah avec gêne en désignant la table d'examen.

Miriam obéit. Appuyée sur ses mains, elle écartait largement les cuisses. Son attitude aurait été obscène si elle n'avait pas manifesté une aussi complète indifférence.

Tout en préparant les flacons destinés à recevoir les échantillons de sang, Sarah s'aperçut qu'elle sentait l'odeur un peu fauve du vagin de la femme.

quand elle s'approcha, la seringue à la main, Miriam exhala un soupir guttural et déplaça une jambe.

- Je vais vous prendre un peu de sang, madame Blaylock.

Miriam lui présenta son bras droit.

Un bras admirablement modelé qui s'achevait par une main fine mais néanmoins robuste. Une image effrayante de sensualité surgit dans l'esprit de Sarah, si troublante qu'elle secoua la tête pour la chasser.

- Je voudrais faire saillir la veine. Serrez le poing, s'il vous plaît.

Lorsqu'elle enfonça l'aiguille, Miriam émit à nouveau un petit bruit de gorge. Mais, cette fois, c'était un son familier: Sarah reconnaissait le léger glous-ement qui lui échappait invariablement pendant l'amour, au moment où son partenaire la pénétrait.

L'entendre sortir de la bouche d'une autre femme dans ces circonstances avait quelque chose de vaguement choquant. Elle dut concentrer toute son attention pour ne pas faire un trou dans le bras de la patiente. Mme Blaylock avait posé sa main, paume en l'air, sur la sienne. La sueur brouillait la vue de Sarah tandis que la seringue se remplissait.

Elle avait hâte que prenne fin le contact de cette main sur la sienne. Il était agréable, incontestablement, et c'était le plaisir même qu'elle en retirait qui la révoltait. Elle nota la bizarre prépondérance des lignes verticales qui striaient cette paume.

Enfin, la seringue fut remplie.

- Ne la laissez pas tomber.

L'intonation de Miriam Blaylock était enjouée mais la remarque donna cependant la chair de poule à Sarah qui remplit les six flacons de prélèvement en luttant pour conserver son calme.

- Je dois maintenant vous examiner, dit-elle d'une voix qui lui parut naïvement chevrotante.

Allongez-vous, s'il vous plaît.

Mme Blaylock se mit sur le dos, les genoux pliés, les bras croisés sur son ventre. Les pointes de ses seins étaient rigides.

Sarah en demeura pétrifiée: elle n'avait jamais vu des mamelons d'un dessin aussi parfait. L'épiderme de la patiente était doré. Tournant la tête vers la jeune femme, Miriam lui dit dans un murmure assorti du plus doux des sourires qu'elle était prête et Sarah posa le stéthoscope sur sa poitrine.

- Respirez à fond. (Les poumons étaient aussi clairs que ceux d'un enfant.) Vous ne fumez pas?

- Non.

- Je vous en félicite.

Elle continua d'ausculter, passant au dos après la poitrine. Peu à peu, elle recouvrait son sang-froid.

Elle était médecin, après tout. Un médecin en face d'une malade. Elle n'éprouvait aucune attirance sexuelle pour les femmes.

- Retournez-vous, je vous prie.

Elle prit les seins de Mme Blaylock dans ses mains et en comprima légèrement la base.

- Vous n'avez observé ni douleurs ni suintements au cours des trois derniers mois?

La langue de Mme Blaylock luisait entre ses dents. quand elle lui prit la figure dans les mains, Sarah ne réagit pas, plus éberluée qu'autre chose.

La seule idée qui lui vint à l'esprit, dans l'état de stupéfaction où elle était plongée, était qu'elle n'avait jamais vu des yeux aussi p,les. Sous la pression des mains de Miriam, elle inclina la tête et ses lèvres touchèrent la pointe d'un sein.

Le plaisir qu'elle en ressentit lui fut un tel choc qu'il s'en fallut de peu qu'elle ne s'écroule sur la poitrine de Mme Blaylock. Au fond d'elle-même, quelque chose dont elle n'avait jamais eu conscience s'éveilla dans un tumulte de joie et de gratitude. Docteur, docteur, DOCTEUR! lui criait une voix intérieure. Dieu du ciel, ce ne peut pas être toi !

Mais elle avait baisé ce sein, sa bouche en gardait la saveur douce-amère, elle se rappelait son cha-touillement sur ses lèvres. Les doigts de Mme Blaylock lui effleurèrent la joue.

Sarah défaillait. C'était affreux. Mme Blaylock la considérait avec une sorte de détachement.

- Vous devriez vous essuyer la figure. Vous êtes en sueur.

Et elle lui adressa un sourire malicieux.

Pendant que Sarah, obéissant à l'injonction, se passait de l'eau sur le visage, Mme Blaylock se rhabilla.

- L'examen des seins fait-il partie de la routine de la maison? demanda-t-elle.

Sarah tressaillit. Jusqu'à cet instant, elle ne s'était même pas posé la question. La réponse était non, évidemment. Prise de sang, exploration des poumons et du coeur - c'était tout. Elle sentait le regard de la femme derrière son dos et ses joues s'enflammèrent.

- Je me disais aussi...

Sarah n'avait pas eu besoin de parler: son silence était suffisamment éloquent.

Mme Blaylock la prit par les épaules, l'obligeant à

lui faire face, l'attira contre elle et la serra étroitement dans ses bras. Incapable de faire un mouvement, Sarah se laissa faire comme une poupée de chiffon. La femme était forte. Sans effort apparent, elle la souleva de terre et la força à s'asseoir à

califourchon sur son genou. De petits frissons par-coururent Sarah quand elle commença à la faire glisser d'avant en arrière.

- Ouvrez les yeux.

Sarah était si confuse qu'elle était incapable de la regarder en face.

- Il vaut mieux arrêter, dit Mme Blaylock, vous allez mouiller ma jupe.

Elle fit glisser Sarah le long de sa jambe jusqu'à

ce que les pieds de la jeune femme touchent à

nouveau le sol. Si le coeur du Dr Roberts palpitait de joie, elle était en même temps remplie de confusion.

- Montrez-moi où je dois aller, docteur.

Si seulement il y avait eu du mépris dans la voix de Mme Blaylock! Mais non. Elle avait parlé sur un ton neutre. Musical.

Elles sortirent.

- Vous avez le 5B, annonça Tom qui les attendait dans le couloir.

Mme Blaylock éclata de rire.

- Je commence à avoir l'impression d'être à l'hôtel.

Elle manifesta encore son amusement quand elle entra dans le box qui

lui avait été réservé.

- Comme c'est petit! Cela ressemble plutôt à une couchette de wagon-lit.

- Vous pourrez passer la soirée au foyer, la rassura Tom.

Sarah était complètement désespérée.

6

Dans le foyer d'une fausse gaieté lugubre, Miriam regarda la télévision avec les autres patients mais ses pensées étaient ailleurs. La mort d'Alice avait radicalement modifié la signification de sa visite à

la clinique. Elle avait le sentiment d'être dépossédée, trahie. Jamais depuis le jour lointain où elle avait abordé, à bout de force, une plage d'Ilion, elle ne s'était sentie aussi seule au monde. Même après la mort de son père, errant en terre étrangère, elle avait reconstruit sa vie. Et elle avait bien l'intention de recommencer.

Avec une nouvelle cible: cette petite bonne femme de docteur. Normalement, elle aurait coupé

les ponts avec Sarah Roberts après l'avoir utilisée.

Maintenant, elle la garderait.

En un sens, c'était une bonne chose. Il aurait été

dommage de détruire une personnalité de ce calibre. Sarah était intelligente, elle recelait des trésors de tendresse et possédait ce don rare, la soif de vie qui était une condition essentielle du développement de la faim.

C'était une question sur laquelle il faudrait que Miriam se penche dans les jours et les semaines à

venir, mais elle avait d'ores et déjà arrêté sa décision: elle la transformerait. Si ce choix comportait des inconvénients, on verrait plus tard. Sarah aurait, au moins, le meilleur des motifs pour rechercher la solution du problème de la transformation puisque ce serait sa propre vie qui serait en jeu.

Miriam tressaillit en entendant un bruit derrière elle. Elle avait l'impression d'être une bête dans une cage ouverte, guettant le claquement de la porte. En révélant sa vérité, elle susciterait

certainement l'in-

térêt exclusif de Sarah mais c'était là une démarche dangereuse. Elle s'imaginait ligotée sur une table, victime de la curiosité dévorante des savants, exclue de la protection des lois humaines quand ils auraient découvert qu'elle n'appartenait pas à la race des hommes. Sarah et ses collègues n'hésite-raient pas à la garder en captivité comme un cobaye ' dans l'intérêt supérieur de l'humanité et du progrès de la science ^a.

Et l'idée d'être séquestrée et mise dans l'incapacité d'assouvir sa faim terrorisait Miriam. Elle avait vu, et de près, quel insoutenable martyr était le sevrage. Il lui suffisait de songer à l'incessante et fiévreuse agitation des occupants des coffres scellés du grenier.

Plus elle y pensait, plus elle était persuadée qu'elle avait trouvé en la personne de Sarah une compagne - ou un geôlier. Le tout serait d'éveiller sa faim avant que la jeune femme ait tout à fait compris ce qui lui arrivait. Pour cela, il n'y aurait qu'à jouer sur son point faible: le besoin d'amour.

Miriam se rappela le tremblement qui avait secoué les épaules de Sarah, le contact humide de ses lèvres sur son sein... elle respira profondément, ferma les yeux et tenta un toucher.

Le coeur de Sarah était une forêt déserte. Désespérément seule, elle s'accrochait fébrilement aux détails extérieurs de l'existence pour nier le vide secret de celle-ci.

Miriam pourrait lui apporter ce que son coeur désirait le plus ardemment: la possibilité de combler ce vide, cette inanité qu'était une existence prisonnière de la terreur d'une mort inutile. Sarah n'espérait plus être réellement aimée. Elle désirait Tom, il la satisfaisait sexuellement mais cela ne suffisait pas à remplir le vide qui était en elle.

Miriam entrerait dans la forêt de ses émotions. Elle savait quel rôle lui était dévolu en ce monde: elle était la dispensatrice de l'amour véritable.

Le tintement infime de la cuiller de Tom heurtant la tasse de café fit à Sarah l'impression d'un crise-

ment de craie sur le tableau. L'effrayant, l'incroyable plaisir que l'épisode de la salle d'examen avait fait naître en elle lui rendait

impossible toute forme d'intimité et quand Haver se tourna vers elle et l'embrassa sur la joue, elle fit mine de compulser le programme Blaylock.

- Regardons encore ce qui se passe.
- «a fait déjà deux fois qu'on s'y colle, protesta Tom. C'est du vice.
- Eh bien, jamais deux sans trois. Je ne veux pas avoir de problèmes. Je ne peux pas me permettre de passer la nuit ici.
- Tu n'es pas le seul médecin capable de traiter quelqu'un qui souffre de terreurs nocturnes.
- Je suis la seule à pouvoir...

Sarah s'interrompt. Elle s'apprêtait à dire: ' La seule à pouvoir la traiter, elle. ^a Mais pourquoi?

qu'est-ce que cette patiente avait de si particulier?

Pourquoi Sarah réagissait-elle en face de Miriam Blaylock comme une adolescente effarouchée?

Elle introduisit précipitamment le programme dans le terminal et les différentes fonctions apparurent instantanément sur l'écran de contrôle: électroencéphalogramme, électrocardiogramme, potentiel cutané, électro-oculogramme, témoin respiratoire. Tout était normal. Sarah ouvrit l'interphone et brancha le circuit intérieur de télévision.

- Tout baigne dans l'huile, tu vois bien. Comme il y a dix minutes.

Il y avait un brin d'ironie dans la voix de Tom qu'amusait manifestement ce qu'il prenait pour un excès de zèle de la part de Sarah. quand, d'un geste qui lui était familier, il posa une main sur son épaule, elle la regarda. Une grosse main lourde et pataude qui aurait tout aussi bien pu être celle d'une statue. Un peu plus tôt elle avait souhaité

qu'il restât avec elle pour lui tenir compagnie. A présent, elle regrettait que ce ne soit pas un des techniciens habituels qui soit là pour l'assister.

- Je tiens vraiment à la suivre, dit-elle.
- Alors, j'espère qu'elle les aura, ses terreurs nocturnes! Je dis ça dans

ton intérêt.

- Tom, tu veux me faire plaisir?

- Bien s'r.

- Ne me touche pas, s'il te plaît.

Il retira vivement sa main. Vexé et furieux.

- D'accord, mais qu'est-ce que j'ai fait?

Sarah regretta aussitôt ce qu'elle venait de dire.

Pourquoi chercher à le blesser? Ce qui était grave, c'était l'impulsion irrésistible qui l'avait prise de se

montrer désagréable. Penser à Miriam Blaylock la br°lait comme un fer rouge. Au fond, ce qui s'était passé entre elles n'avait été qu'un incident sans conséquence. Elle était stressée, exténuée. Et pourtant, s'il s'était agi de quelqu'un d'autre, elle aurait

considéré qu'elle avait commis une faute professionnelle inexcusable.

- qu'est-ce que j'ai fait, ma chérie?

Elle se serra contre Tom, se raccrochant à lui, au léger parfum d'Old Spice qui émanait encore de son menton r,peux, à ces lunettes aux verres si rayés que personne, sinon lui, n'aurait rien pu voir au travers et, surtout, à la sincérité évidente de sa maladroite tentative de lui donner un gage d'amour.

Il lui rendit son étreinte. Il ne comprenait rien à

ce qui lui arrivait mais il était prêt à tout accepter, à

se contenter de ce qu'elle consentirait à lui concé-der. Sarah se dit qu'il était vraiment mesquin de sa part de le mépriser, de le repousser avec autant de hargne. Tom faisait l'impossible pour l'aimer. Il n'y arrivait pas et il n'y arriverait jamais. Il n'était pas assez libéré. Sa générosité foncière était dévoyée par son ambition. Eh bien soit! Il n'était pas un rêve pour jeunes filles en fleurs, il était tout à fait réel. Si on lui flanquait des coups de pied, cela lui faisait mal. Si l'on s'apitoyait sur lui, il se sentait diminué.

Si on l'aimait, il pourrait peut-être en sortir quelque chose. Ou pas.

- Il est 10 heures et demie et je suis fatiguée, dit-elle enfin.

Sarah avait hâte que le rideau tombe pour se relever sur l'acte suivant. Et son vœu fut exaucé: une sonnerie retentit dans le foyer des pensionnaires. C'était l'heure pour les insomniaques de tenter de trouver le repos. Ils commencèrent à défiler devant la porte béante de la salle de contrôle n° 3.

Puis ce fut au tour du personnel de service.

- Je ferais bien d'aller la préparer, annonça Sarah. Je reviens tout de suite.

Elle sortit en détournant la tête pour ne pas croiser le regard scrutateur de Tom.

Miriam avait revêtu une somptueuse sortie de lit de soie rose et blanc brodée de fleurs qui évoquaient des temps lointains et des lieux exotiques parfaitement insolites dans l'austère petit box qui lui avait été assigné. On aurait dit une pièce de musée. Et elle aussi, d'ailleurs. Sa physionomie avait l'expression fermée et secrète propre aux vieilles photographies. C'était un visage d'un autre temps, d'une époque où les conventions sociales exigeaient que l'on dissimule ses sentiments intimes.

- Vous voulez que je me redéshabille?

Il y avait à peine un soupçon de sarcasme dans sa voix.

- Ce ne sera pas nécessaire, madame Blaylock.

Elle se dressa sur son séant en ouvrant de grands yeux et une image incongrue vint à l'esprit de Sarah, celle de la noire statue d'Isis de la section des antiquités égyptiennes du Metropolitan Museum.

- Inutile d'affecter cette froideur de banquise.

Sarah sentit qu'elle devenait écarlate. C'était délibérément qu'elle avait employé un ton empreint d'un détachement tout professionnel pour créer une distanciation. Miriam Blaylock avait retourné

la situation pour faire naître un climat d'intimité. La jeune femme prit soudain conscience de l'odeur qui flottait dans la petite pièce: à la fois lourde et piquante mais avec un arrière-fond d'onctuosité

vulgaire.

- Je vais vous placer une série d'électrodes sur le front, les tempes et dans la région du coeur. Cela ne vous fera pas mal, vous ne sentirez rien.

Sarah éprouvait un vague plaisir à réciter la litanie remontant à la période où elle faisait de la pratique clinique. Elle commença par appliquer un gel conducteur avant de fixer les électrodes faciales avec du sparadrap.

- Je vais vous demander d'ouvrir votre corsage.

Miriam se défit de son déshabillé.

- Ma chemise de nuit n'a pas d'échancrure.

- Remontez-la, s'il vous plaît.

Mme Blaylock se mit à rire et effleura la main de Sarah.

- Allons, n'ayez pas peur, mon petit. Cela n'a été

qu'une péripétie fortuite. Il ne faut même plus y penser. (Ses yeux pétillaient.) Cela ne signifie absolument rien.

Sarah éprouva un sentiment de gratitude tout à

fait ridicule et absurde, mais elle surmonta son embarras.

- Une fois que j'aurai fixé ces électrodes, vous pourrez dormir.

Mme Blaylock enleva sa chemise de nuit. Les électrodes furent rapidement mises en place. Ce n'était jamais qu'un corps de femme, se disait Sarah, en tous points semblable aux autres corps féminins qu'elle avait vus et touchés depuis qu'elle faisait ce métier. Dès qu'elle eut terminé, elle fit volte-face pour sortir mais Miriam lui saisit le poignet et Sarah s'immobilisa.

- Ne partez pas.

C'était un ordre auquel il n'était pas question de désobéir mais formulé avec la douceur d'une supplication. Sarah se retourna. Malgré les électrodes qui la hérissaient et en dépit de sa nudité, Mme Blaylock avait un port d'impératrice.

- Votre génération n'a pas le respect du sacré.

Sarah la dévisagea. quelle génération ? Miriam Blaylock avait facilement cinq ans de moins qu'elle.

- L'amour est une chose importante, docteur Roberts. Il ne saurait être mis en prison.

- Bien s'r.

Très lentement, avec la mimique d'humilité exagérée d'une actrice de troisième ordre, Mme Blaylock inclina la tête. C'était d'un ridicule achevé, cela

tenait du mauvais mélodrame mais ce geste émut profondément Sarah qui se reprocha d'avoir des mains de bois face à la délicatesse du cœur humain.

qu'est-ce qui donnait à cette femme le droit de la culpabiliser de la sorte?

Sarah libéra son poignet de l'étreinte de Miriam et regagna la salle d'observation. Ce fut au moment où elle y pénétra qu'elle prit brutalement conscience de l'étrangeté de la personnalité de cette Mme Blaylock. Il régnait dans le petit box un climat indéfinissable qui lui rappelait bizarrement l'atmosphère sinistre qui l'avait frappée dans la cage de Mathusalem. Là aussi flottaient des effluves miasmatiques, mais avec quelque chose de doux,tre plutôt qu'amer. Et cette beauté du diable, cette quasi-majesté à l'état brut dont la sauvagerie égalait presque la fureur du rhésus... Une démons -

pour autant que cela exist,t - serait trop belle, comme Miriam. Mathusalem, hurlant sa haine forcenée jusqu'à l'instant de sa mort, avait été, sous une autre forme, la matérialisation de la malfaisance démoniaque.

Mais Sarah ne croyait pas au mal. Elle croyait, en revanche, au ténébreux univers intérieur de l'homme où la défaite est victoire, où la victoire est

d'être aveugle à la vérité.

- Elle aura une terreur nocturne, dit-elle en rejoignant Tom.

Sarah en était absolument certaine. Une créature telle que Miriam ne pouvait pas passer une nuit paisible.

Tom était sidéré par ce que lui avait montré

l'écran de contrôle. Il y avait quelque chose entre Sarah et Miriam. A présent, il s'était fait une idée de

celle-ci: elle n'appartenait pas à la catégorie de patients dont il aimait s'occuper. Et il regrettait d'avoir branché Sarah sur cette femme. Elle n'avait vraiment pas besoin d'être impliquée dans le genre de guerre psychologique qu'affectionnaient Miriam et ses pareils.

- C'est une sale petite garce pourrie d'argent. Je n'ai vraiment pas d'atomes crochus avec elle.

Sarah opina du bonnet. Elle était bouleversée et son trouble sautait aux yeux. Elle était dans cet état

depuis le moment où elle s'était trouvée en présence de cette Mme Blaylock. En fait, la pauvre petite était en proie à un sentiment d'insécurité

terrible. Il suffisait d'un rien pour qu'elle perde les pédales.

- Tu m'inquiètes, ma chérie. Tu as l'air complètement paumée.

Sarah désigna le moniteur d'un coup de menton.

Allongée sur son lit, Miriam lisait un magazine.

- Je le suis.

- qu'est-ce qui te chiffonne chez cette fille?

Tom songeait à la conversation chuchotée des deux femmes qu'il avait surprise, à la façon singulière dont leurs mains s'étaient enlacées.

- Elle est... je ne sais pas très bien comment exprimer ce que je ressens. Peut-être la définition qui conviendrait le mieux serait celle de monstre au sens latin du terme.

Tom sourit.

- Je n'ai pas la moindre idée de ce que peut être un monstre latin. Pour moi, un monstre est un monstre.

- Une créature d'essence divine. Une chose envoyée par les dieux. Irrésistible et fatale.

Tom tourna les yeux vers l'écran. Apparemment, il n'y avait pas de commune mesure entre les dieux de l'Olympe et la femme en train de feuilleter un numéro de McCalls!

- Elle m'est antipathique, c'est tout. C'est une fille blasée, égoïste, un tantinet nympho sur les bords à

en juger par la recherche exagérée de ses toilettes.

Elle collectionne probablement les quéquettes comme d'autres les têtes réduites.

Le rire de Sarah à cette remarque ravit Tom. La faire rire était toujours pour lui un enchantement.

C'était comme un cadeau apprécié au delà de toute espérance.

- Tu as parfois des raccourcis inattendus.

- Merci, madame. J'espère que maintenant tu vas m'embrasser au lieu de faire la tête.

Au moins y avait-il de la gaieté dans les yeux de Sarah. Il lui prit le visage entre les mains et l'embrassa mais il s'aperçut avec agacement que ce n'était pas lui qu'elle regardait: c'était ce foutu écran qu'elle contemplait!

- Mon Dieu, Tom! qu'est-ce qu'elle vient de prendre?

C'était un livre. qu'il connaissait on ne peut mieux.

- Y en avait-il un exemplaire au foyer?

- Un exemplaire de mon bouquin? Tu plaisantes!

Ce n'est pas aux malades qu'il s'adresse. C'est aberrant! A quel jeu joue-t-elle?

Mordillant gracieusement sa lèvre inférieure, Miriam était en train de lire l'ouvrage avec un air d'avide concentration. Sarah posa le front sur le dessus du bureau et laissa échapper un soupir rauque qui n'en finissait pas - à la limite du sanglot.

- Je suis trop fatiguée pour les jeux idiots de cette idiote.

- Eh bien, laisse tomber, mon chou. Tu n'as qu'à

rentrer ou retourner au labo. Laisse-moi m'occuper de Mme Blaylock tout seul comme un grand.

- Il faut que je reste. Je suis l'autorité compé-tente.

- Il y a ici toute une flopée de toubibs compé-tents. Moi, par exemple.

Sarah se redressa et fit un geste de dénégation.

- J'ai accepté de la prendre en charge. Je ne vois aucune raison valable pour revenir sur ma décision.

Miriam referma l'exemplaire de Sommeil et Vieillessement qu'elle lisait et laissa tomber sa tête sur l'oreiller. Le lit était relativement confortable mais ce qu'elle appréciait surtout, c'était le merveilleux sentiment de sécurité qui l'habitait. Sa maison était, certes, un refuge inexpugnable, mais un hôpital, avec un nombreux personnel sur pied vingt-quatre heures sur vingt-quatre, la valait presque. Pas question qu'un veilleur de nuit négligent fasse un somme alors que le feu éclaterait dans l'escalier, comme cela pourrait se produire à l'hôtel. Pas question que des cambrioleurs rôdent dans les couloirs ou qu'une installation défectueuse électro-cute le client imprudent dans son bain. Un hôpital était un endroit rêvé pour faire Sommeil. Elle avait beau avoir piégé John dans le tunnel, elle ne se serait pas sentie entièrement rassurée chez elle. Il fallait qu'il meure plus complètement, il connaissait trop bien les dispositifs d'alarme intérieurs.

Détendue, Miriam savourait cette ambiance de paix. Peut-être, cette nuit, comme cela lui était déjà

arrivé une fois, elle rêverait des béatitudes bucoli-

ques des jours anciens ou des promesses sans bornes du futur.

Elle se pelotonna sous les draps à l'odeur fraîche avec un frémissement d'aise, heureuse d'être à

l'abri, en songeant à Sarah, la pauvre petite Sarah qui n'allait pas tarder à entrer dans le cercle de feu.

La patiente interrompit leur conversation. quand on était en service commandé, il fallait mettre ses affaires personnelles entre parenthèses. La courbe de l'électroencéphalogramme enregistrant les ondes alpha avait le profil caractéristique de l'endor-missement.

- Basculement des yeux, dit Sarah en voyant l'électro-oculogramme faire un écart.

C'était l'indication de l'entrée dans la phase pré-liminaire du sommeil. Sarah s'éclaircit la gorge et but une gorgée de café. Tom ne pouvait retenir son admiration. Elle était sur le point de craquer, il était payé pour le savoir, mais, maintenant, personne ne s'en serait douté. Sarah était une authentique professionnelle.

L'arythmie des ondes alpha, signe annonciateur du sommeil paradoxal, se déclencha. Brusquement le potentiel cutané fit un bond et le rythme cardiaque s'accéléra.

- Eh là! Une épingle a d° la piquer. Elle en a?

- Ce sont sans doute les électrodes qui la gênent.

quelqu'un toussota derrière eux. C'était Geoff Williams, de l'hématologie.

- J'espère que je n'interromps pas un galant tête-à-tête, mes bons amis, mais j'ai un petit problème. Vous vous êtes trompé de sang.

- Comment ça, trompé de sang? que voulez-vous dire ?

- L'échantillon que vous m'avez donné était bien marqué 00265 A-Blaylock M.? Ce n'est pas du sang humain.

- Bien s°r que si! Je l'ai prélevé sur cette patiente.

Sarah tendit le doigt vers l'écran.

Geoff sortit son relevé informatique.

- Voyez vous-même. Il y a quelque chose qui ne colle pas.

Sur la fiche, la formule sanguine était suivie d'une kyrielle de zéros alors qu'on aurait d° lire les valeurs chiffrées des composants.

- Votre machine est détraquée, dit Tom en tournant à nouveau son attention vers le moniteur. Ses yeux recommencent à rouler. Fais de beaux rêves, ma jolie.

- Ce n'est pas une défaillance de l'ordinateur, docteur Haver. J'ai comparé avec d'autres échantillons. Ce que vous m'avez donné, je vous le répète, n'est pas du sang humain. Je ne sais pas ce que c'est mais la machine est incapable d'en faire l'analyse.

Sarah dévisagea le technicien.

- Je crois me rappeler qu'à une époque, les analyses de sang s'effectuaient à la main. Il suffisait d'un homme et d'une centrifugeuse.

- J'ai essayé aussi la méthode artisanale. Et voici le résultat. (Il tendit à Sarah et à Tom une feuille couverte de chiffres.) En ce qui me concerne, il ne s'agit pas d'un sang de type humain... Il contient des leucocytes surnuméraires en pagaille, pour commencer.

- Un être humain pourrait-il survivre à ce genre de sang?

- C'est un sang supérieur au nôtre. Très voisin mais plus résistant à la maladie. Le matériel cellulaire est plus dense et le plasma plus fluide. Il faudrait un coeur puissant pour le pomper et cela risquerait peut-être de provoquer des engorgements mineurs au niveau des capillaires mais la créature qui charrie ce sang-là dans ses veines peut se rire de la maladie - à condition, je le répète, qu'elle ait un coeur assez costaud pour le pomper.

Tom désigna l'écran.

- Nous avons sous les yeux une patiente à qui ce sang a clairement l'air de réussir à merveille. Avant de tirer d'autres conclusions, je pense qu'il serait bon de refaire les tests.

- Naturellement.

- C'est son sang, je n'ai pas fait d'erreur.

Tom battit des paupières, surpris par la violence que Sarah avait mise dans son ton. Geoff avait d°

éprouver le même étonnement car il ménagea une pause avant de reprendre d'une voix très douce:

- Ce sang ne peut pas provenir de ce sujet, Sarah.

Ou alors, c'est qu'il n'est pas un être humain. Et je n'en crois rien.

- Il pourrait s'agir d'une tare congénitale. Ou d'un cas d'hybridation.

Geoff secoua la tête.

- En premier lieu, c'est un sang de très forte densité. Un coeur humain pourrait à la rigueur le pomper mais tout juste. Sa composition est en dépit du bon sens. Les valeurs de ses éléments structu-raux sont

aberrantes. Non, Sarah, ce ne peut pas être un sang humain. A la limite, il se rapprocherait de celui des grands anthroproïdes...

- Il n'appartient pas à un de mes singes, répliqua Sarah avec entêtement. Je n'aurais pas commis une erreur aussi grossière. Je voudrais bien, ajouta-t-elle dans un murmure.

Et, accompagnée de Geoff, elle alla faire une nouvelle prise de sang à Mme Blaylock.

Il n'y avait que quelques minutes que celle-ci s'était endormie. quand l'aiguille pénétra dans son bras, ses lèvres s'entrouvrirent mais ses paupières ne frémirent même pas. Dans la salle d'observation, Tom surveillait les oscillographes mais rien ne perturba le sommeil de la patiente. Sarah avait fait suffisamment de prélèvements de sang sur ses rhésus pour être à présent orfèvre en la matière.

Elle ne réveillerait certainement pas Mme Blaylock.

Au moment où il allait se détourner des appareils de contrôle, il se figea. Il avait eu un frisson -

comme un signal de danger. Soudain, il eut hâte que Sarah en termine et le rejoigne.

quand elle fut de retour, il désigna les écrans d'un coup de menton.

- Ses tracés sont atypiques, c'est ça? lui demanda-t-elle.

- S'il n'y avait pas ces coups de surcharge dans les ondes delta, je dirais qu'elle est dans le coma.

(Les ondes delta étaient liées à l'activité mentale consciente.) On dirait un cerveau mort qui conserve pourtant sa conscience.

- N'y a-t-il pas un fuseau circadien muet dans l'alpha ?

- Cela pourrait être dû à un parasitage. Le passage d'un radio-taxi, par exemple. Nous avons déjà

eu ce problème.

- Sa respiration est presque inexistante. Le silence de cette pièce... c'était assez horrible, Tom.

- Il ne faut pas que tu y retournes.

Le regard de Tom la brûlait.

- D'accord, murmura-t-elle.

Cette fois, ce fut elle qui lui prit la main. Leurs yeux se vrillèrent. Ils n'avaient pas besoin de parler.

LONDRES: 1430

Une lueur jaunâtre filtre des rideaux qu'elle a tirés pour amortir le bruit et la puanteur de la rue.

C'est le mois de mai et pourtant le ciel déverse sur la ville une pluie morne et froide. De l'autre côté de Lombard Street, les cloches de St. Edmund the King carillonnent. L'humidité, ces remugles fétides, ces cloches qui n'arrêtent pas de sonner donnent à Miriam l'impression qu'elle va devenir folle. «a et Lollia aux mains du bourreau.

Elle se réfugie dans le jardin d'agrément pour fuir le tintamarre mais le tintement du bourdon de St. Swithin l'y poursuit. Dans la roseraie, c'est le sauve-qui-peut chez les rats qu'elle dérange. Six rosiers sont déjà à bord du bateau. Les autres, il faudra les abandonner. Tandis qu'elle déambule parmi les massifs, d'atroces images l'assaillent, qui lui arrachent des sanglots. Elle voit la malheureuse enfant liée au chevalet, les poignets violacés, gonflés par les bracelets de fer qui les entravent.

quelle erreur que de s'être attardées ! Il y a longtemps qu'elles auraient dû quitter Londres, quitter l'Angleterre. Il existe en Europe centrale des régions sauvages où il est encore possible pour Miriam et ses semblables de faire bombance. Elles songeaient à se rendre là-bas, elles préparaient le voyage, et puis Lollia avait été capturée et accusée de sorcellerie.

De sorcellerie! La plus niaise des superstitions!

- La charité, damoiselle! La charité, par miséricorde !

Elle lance quelques piécettes de cuivre aux chasseurs de rats qui sortent en se traînant de la rivière nauséabonde. Ils sont légion à se nourrir des rongeurs de cet égout à ciel ouvert. Elle les a vus les dévorer tout crus, elle les a vus faire boire leur sang à leurs enfants.

Parfois, les soldats du roi viennent et en tuent quelques-uns mais ils se multiplient dans les ruines ténébreuses du Londres du XVe siècle, où tout va à

vau-l'eau. La mort et la maladie font des coupes claires dans la populace. La nuit, les maisons brûlent et les pluies font s'écrouler les bâtisses dans un vacarme de tonnerre. On enfonce jusqu'aux chevilles dans la boue et les détritrus. Les rues sont des cloaques. Cochons sauvages, pickpockets et coupeurs de bourses hantent les marchés. A la nuit tombée, ce sont les coupejarrets et les lunatiques poussant des cris furieux qui émergent de l'ombre.

Et, en permanence, un épais voile de fumée de tourbe recouvre la ville de son linceul.

Le cadran solaire indique que quatre heures se sont écoulées depuis la capture de Lollia. Bientôt, on entendra dans Lombard Street les prévôts portant leur fardeau enveloppé d'un suaire de toile noire. Il faudra alors que Miriam soit prête car Lollia aura avoué^a. Oh oui! Elle les a vus à

l'oeuvre et elle sait qu'ils sont orfèvres en matière de torture. Les autres arts de cette époque font bien plus la figure à côté des sommets auxquels ils ont porté celui-là. On écorche vif les condamnés au milieu d'une foule hilare, on jette leurs organes aux enfants scrofuleux en guise de souvenirs. Les victimes dénoncent qui on voudra, s'accusent de tous les actes de sorcellerie possibles et imaginables.

Le mépris de Miriam pour ces gens est sans limite. C'était avec une véritable exultation qu'elle sillonnait les rues nocturnes, mille fois plus dangereuse, plus vigoureuse, plus prompte et plus intelligente que le plus alerte des sicaires. Elle avait toujours le ventre plein. Avant, tout du moins, que le roi Henry ait commencé à faire quadriller la cité

par des chevaliers du guet qui connaissaient leur métier.

Lollia s'était proprement fait prendre au filet près de St. Olave comme une biche au point d'eau et on l'avait jetée dans un cul-de-basse-fosse. C'était une enfant des rues, une Grecque de Byzance que Miriam avait découverte à la halle des drapiers de Ravenne où elle filait le lin. Comme c'était loin !

Cela remontait à un bon millénaire. Miriam, alors accablée par la perte d'Euménès, avait été éblouie par sa beauté. Rome agonisait et elles étaient parties pour Constantinople qu'elles avaient fuie par la suite lorsque les signes familiers du déclin des empires - des quartiers entiers abandonnés par leurs habitants, les palais tombant en ruine, les incendies volontaires, la corruption, la flambée des prix - avaient commencé à se manifester là aussi.

Londres s'était révélé un bon choix - une cité

grouillante et anarchique en pleine croissance. A leur arrivée, leur fortune se montait à un ducat d'or vénitien et six sols bourguignons. Le ducat avait payé leur loyer pendant un an. Pour se faire de l'argent, elles pillaient les demeures de la noblesse.

Un siècle d'amour et de prospérité qui avait filé
comme un éclair.

Et puis Lollia avait changé. L'éclat de sa jeunesse s'était terni. Il fallait qu'elle s'alimente, non plus une fois par semaine, mais tous les jours et, depuis quelque temps, toutes les quelques heures. Elle partait en chasse chaque nuit, ne pensant plus qu'à

assouvir sa faim, et rentrait boursouflée de ses expéditions frénétiques. Sa beauté qui, naguère, lui valait une révérence des hommes qu'elle croisait n'était plus qu'un souvenir. Elle était devenue horrible, sa voix glapissante faisait résonner la maison, la soif de sang luisait dans ses yeux. Et maintenant, on l'a capturée, traînée devant ses juges, hurlante et grinçant des dents.

Miriam attend ce qu'ils ramèneront à la maison.

Elle ne peut regarder les robes, les savates usées par le frottement des pavés, les bouclettes postiches que Lollia avait achetées. Elle sort des poignées de pièces de leur cachette, en emplit une bourse de cuir qu'elle fixe sous ses seins. Elle prendra une barque à Ebgate pour se rendre au port. Il faut tout abandonner car Lollia avouera fatalement; et si Miriam tarde trop, elle sera arrêtée à son tour.

Trois jours auparavant, elle a fait embarquer sur une galère génoise tous les coffres à l'exception de celui de Lollia. Le navire appareillera le lendemain ou le surlendemain et, quand il lèvera l'ancre, elle sera à bord. Mais elle ne partira pas sans Lollia. A tous, elle a fait le serment qu'elle les garderait. Elle se l'est juré elle-même.

Le reliquaire de Lollia est prêt, massif coffre de chêne cerclé de fer posé au milieu de la pièce.

Si Miriam ne peut prendre la fuite, elle périra sur le b^ocher.

Maintenant, elle compte sa fortune: cinquante ducats d'or, trois livres d'or, onze écus d'or. De quoi nourrir tout Cheapside pendant un an ou

défrayer le cardinal Beaufort pendant une semaine.

Les voilà! Ils arrivent!

Elle se mord la langue en entendant les trompes criardes des musiciens ambulants qui précèdent le cortège. Il faut que son plan réussisse ! Il le faut absolument !

Si seulement elle pouvait partir sans plus se soucier de Lollia! Mais elle ne se le pardonnerait jamais. Ses relations avec ses amants et ses amantes sont régies par une règle morale infrangible. En faisant vœu de ne jamais les abandonner, elle se donne le droit de les abuser.

Elle se rue dans Lombard Street, se fraie de haute lutte un chemin à travers la foule pour rattraper le groupe d'hommes qui portent sur leurs épaules le corps enveloppé du linceul noir.

Elle serre une dizaine de pièces d'argent dans son poing. Il faudra au moins trois sols pour se faire remettre le corps de Lollia et cinq ou six autres pour monnayer son propre salut. L'un des hommes tient à la main un parchemin orné de sceaux - le mandement ordonnant qu'une femme répondant au nom de Miriam, accusée d'être sorcière, soit conduite en grande h,te...

- J'ai de l'argent! crie-t-elle à pleins poumons pour dominer les clameurs des musiciens. Des sols d'argent pour racheter ma malheureuse fille!

- Ho! Ho! Voilà qui est bien, on va t'emmener aussi.

- J'ai de l'argent!

L'homme au parchemin s'approche et l'empoigne par les épaules.

- On n'achète pas le roi avec quelques misérables maravedis.

Les musiciens se sont immobilisés et un grand silence s'est fait. La populace regarde, fascinée, la scène qui se déroule sous ses yeux - Miriam qui implore qu'on lui laisse la vie. Elle tend le bras.

Deux sols d'argent luisent sur sa paume.

- C'est cela que tu as à proposer?

- C'est tout ce que je possède au monde.

- Eh bien, il en faut trois!

Et l'homme éclate d'un rire caquetant et poussif de poitrinaire.

- C'est toute ma fortune! gémit Miriam.

Elle sort une troisième petite pièce qu'elle ajoute aux deux autres d'une main tremblante.

L'autre les happe. Les porteurs laissent choir Lollia sur le seuil de la maison. Les musiciens s'égaillent, se perdent au sein de la foule, les prévôts s'éloignent. Le mandement gît, abandonné, dans la boue.

C'est tout juste si Miriam parvient à développer le linceul. Lollia est rouge vif, sa langue gonflée est une fleur violacée, les yeux lui sortent de la tête. Ils lui ont fait subir le supplice de l'huile bouillante. Un peu du liquide fétide adhère encore à ses chairs distendues.

Un craquement presque inaudible parvient aux oreilles de Miriam: le bruit infime de la peau qui se fissure quand, lentement, se dénouent ses poings crispés.

- C'est un cauchemar murmura Tom.

- Je sais, répondit d'une voix lointaine Sarah hypnotisée par la sarabande des tracés affolés.

Cette histoire de sang l'avait frappée de stupeur.

Tom s'attendait sans aucun doute que l'on constate qu'il y avait eu une erreur mais elle savait, elle, que le nouvel échantillon que Geoff était actuellement en train d'analyser ne ferait que confirmer l'invraisemblable. Une question, toujours la même, ne cessait de tourner dans sa tête: qu'est-ce qu'elle est? Mais qu'est-ce qu'elle est? Sarah était comme assommée et son désarroi menaçait de se muer en panique.

- Je vais la réveiller, dit Tom en faisant mine de se lever.

- Non! Tu... tu perturberais l'enregistrement.

- Il est visible qu'elle souffre...

- Regarde ces tracés! Ils sont sans précédent. On ne va quand même pas saboter ça. D'ailleurs, nous ne savons même pas si c'est un cauchemar. Cela pourrait aussi bien être un rêve paradisiaque.

- Les RME(1) correspondent à un cauchemar de haute intensité.

- Mais jette un coup d'oeil aux courbes respiratoires et de potentiel cutané. Elle est pratiquement en état comateux.

Sarah fut soulagée lorsque Tom se tourna vers les moniteurs. C'était un sommeil extraordinaire que traduisait la frénésie des tracés. Sarah s'efforça de leur trouver un sens - ondes delta de faible intensité, aplatissement des ondes alpha comme chez les sujets en catalepsie. C'était l'activité cérébrale d'un blessé atteint d'un traumatisme crânien - ou d'un maître de la méditation transcendante!

- Essayons un scanning zonal, dit lentement Sarah.

- Tu crois qu'il y a quelque chose que nous n'accrochons pas?

- Nous avons trop de lectures nulles alors que ses yeux bougent comme si elle rêvait intensément.

(1) Rapid Movements of Eyes. Mouvements rapides des yeux significatifs des périodes de rêve. (N.d.T.)

- C'est peut-être l'hippocampe. On peut obtenir des effets hallucinatoires violents quand on le stimule. Cela pourrait expliquer les RME.

- Bonne idée. Seulement, pour capter l'activité

électrique des zones profondes, il va falloir déplacer les électrodes.

- qu'à cela ne tienne. Déplaçons-les.

Sarah eut un haut-le-cœur. La seule idée de se trouver à proximité de cette créature lui donnait la nausée. L'activité cérébrale de Miriam Blaylock n'était pas plus humaine que son sang.

- Vas-y toi, Thomas. Tu m'as interdit de retourner là-bas toute seule, tu te rappelles?

- O.K. (Arrivé à la porte, Tom se retourna.) Tu sais mieux que moi où les appliquer.

- Une sur les deux temporaux et deux juxtaposées juste au-dessus de la suture lambdoïde. Si l'hippocampe ne donne pas de lecture, il faudra sonder.

- Comment veux-tu que j'atteigne la suture lambdoïde ? Je serai obligé de lui soulever la tête.

- Tom, cette femme est plongée dans l'équivalent à la puissance 100 du sommeil paradoxal. Elle ne sentira strictement rien.

Tom sortit mais un bon moment s'écoula avant que son image apparaisse sur l'écran de contrôle. Il ne se pressait pas. Sarah le vit déplacer les électrodes. Tout d'abord, les tracés restèrent totalement plats. On ne ramassait rien. Et, brusquement, ce fut le pandémonium. Les décharges électriques étaient phénoménales.

Tom poussa un sifflement quand il réintégra la salle d'observation.

- Elle a une lésion cérébrale, dit Sarah. C'est la seule explication.

- Si c'est le cas, les effets n'en sont pas flagrants.

Une main se posa sur l'épaule de Sarah. Elle tourna la tête. C'était Geoff. La monture de ses lunettes étincelait à la lueur de la rampe fluorescente.

- Vous aviez raison, fit-il. Cette femme est une erreur de la nature.

Les yeux de Sarah revinrent à l'écran. Miriam Blaylock était d'une beauté troublante, personne ne pouvait prétendre le contraire. Mais elle était aussi autre chose. Une erreur de la nature, comme disait Geoff.

Les aiguilles dessinaient des tracés vertigineux sur la feuille que déroulait le tambour. Sarah se souvenait de ce qu'elle avait appris à la faculté sur l'hippocampe. C'est l'une des régions les plus profondes du cerveau. quand il est électriquement stimulé, le patient revit parfois un événement de son passé jusque dans ses moindres détails. Comme s'il se reproduisait. C'est le siège de sens anciens, la contrée la plus secrète du cerveau. Peut-être est-ce là que l'inconscient stocke les souvenirs qui nous gouvernent. C'est certainement un territoire peuplé

de dragons et de créatures abyssales. S'il est détruit accidentellement ou à la suite d'une maladie, le passé de la victime est entièrement aboli et elle est dès lors condamnée à vivre en permanence dans l'état de désorientation qui, au réveil, succède à un cauchemar particulièrement terrifiant.

Seuls les grattements des scripteurs brisaient le silence. Geoff laissa tomber un feuillet jaune sur la tablette de la console du terminal: les résultats des nouveaux tests hématologiques qu'il venait d'effectuer.

- Elle doit littéralement être en train de revivre sa vie, dit Tom. Et de

façon mille fois plus réaliste que dans un rêve ordinaire.

- J'espère pour elle qu'elle a eu une vie toute rose.

- S°rement pas, répliqua Sarah avec une profonde conviction.

7

De vagues figures géométriques fusaient derrière les paupières closes de John. Il était incapable de dire exactement quand il avait repris connaissance mais il savait que c'était au cours des dernières minutes qu'il avait cessé de rêver et retrouvé son martyr.

quel imbécile il avait été d'avoir attendu qu'elle se réveille en savourant déjà sa victoire ! Mais il voulait absolument qu'elle sache.

Il avait encore dans l'oreille le tintement du tranchoir sonnante contre les dalles.

Il fallait qu'il bouge ! L'envie de s'étirer, de sentir jouer ses articulations le torturait. Une nouvelle vague de panique monta en lui mais il la refoula. Il palpa les parois de sa tombe, son plafond qui l'écrasait, la vase de la mare dans laquelle il baignait. Le bruit régulier des gouttes d'eau qui tombaient lui parvenait toujours, amplifié comme s'il provenait d'un espace moins confiné.

Il poussa un cri dont il entendit se répercuter l'écho. Il prit une profonde inspiration. L'air était pur et frais. quelques minutes seulement auraient suffi à le vicer dans un aussi étroit alvéole.

A moins qu'il n'y eût une ouverture.

Impossible de se retourner, il n'y avait pas assez de place. Pourtant, ses pieds heurtèrent une surface dure. De la pierre. Il enfonça autant qu'il le put ses doigts dans la vase jusqu'au moment où ils griffèrent l'endroit où la paroi à laquelle il faisait face rencontrait l'eau. Et, là, il n'y avait pas de boue.

L'eau s'écoulait sous la pierre par une fente large d'une bonne vingtaine de centimètres. Peut-être réussirait-il à s'y glisser ! quand il y introduisit la main, il sentit nettement le courant. En allongeant les bras au maximum et en s'aidant de ses pieds, il pourrait engager la tête et les épaules dans l'excavation. Rien ne lui garantissait qu'il trouverait une poche d'air mais se noyer lui paraissait encore préférable à ce qu'il endurait.

Il plongeait la tête sous l'eau, la figure dans la boue, cherchait un point d'appui pour ses pieds et poussa. L'eau envahit ses narines, lui brûlant la gorge et les poumons. Les yeux hermétiquement fermés, luttant contre l'asphyxie, il s'arc-bouta, se contorsionna. Son crâne, comprimé entre le fond vaseux et la pierre, pulsait douloureusement. Il se rendit compte que la friction lui déchirait l'oreille.

Et soudain, son oreille cessa de le lacer. Il pouvait lever la tête. Un soubresaut frénétique et ses yeux émergèrent de l'eau. Ses os craquèrent quand il pesa sur la vase pour que ses jambes suivent.

Il voyait fulgurer des éclairs rouges. Son esprit commençait à battre la campagne. Son corps avide d'air palpitait. Il sentit que sa vessie se vidait - la chaleur de l'urine réchauffait l'eau glacée. Il ne pouvait pas se noyer dans quelques centimètres d'eau.

Si, et c'était justement ce qui était en train de se produire. Ses efforts se faisaient plus sporadiques. À la souffrance succédait une sorte de délivrance, le sentiment de dériver. Il n'aspirait qu'à la paix qui l'attendait. Il suffisait qu'il renonce à lutter...

Il se rappela Miriam, son visage radieux devant le sien, ses lèvres qui s'entrouvraient, attirant sa passion.

Miriam bafouant son amour.

Il ne pouvait pas la laisser triompher! Elle lui avait menti dès le début. Au cours des semaines qui avaient suivi leur rencontre, elle venait le retrouver chaque soir avec son maudit attirail, elle lui caressait les joues tandis que son sang coulait dans les veines de John qu'une fièvre ardente consumait. Il avait failli en mourir mais il s'était finalement rétabli. Et, guéri, il était devenu un autre homme, invulnérable à la maladie, inaccessible à la vieillesse, avec des besoins nouveaux et une amante incomparable pour les satisfaire.

Dévoré, aussi, par une faim nouvelle. Il lui avait fallu des années pour s'y habituer, pour que sa résignation ait raison de sa répulsion. D'abord, il avait écumé les rues de Londres pour l'apaiser.

Voilà ce que Miriam avait fait de lui. Elle l'avait piégé.

Elle lui avait enseigné à assouvir ses nouveaux appétits.

Il fallait qu'elle paie!

Dans un dernier sursaut, John parvint enfin à l'air libre. Son cœur

cognait à grands coups dans sa poitrine, l'épuisement plombait chacun de ses muscles, chacun de ses os. Il était incapable d'évaluer le temps pendant lequel il était resté prostré, la tête et les mains enfouies dans un fouillis de racines enchevêtrées, les jambes encore enfoncées dans la vase.

Mais il s'était évadé de la tombe que lui avait choisie Miriam.

Il était libre.

Maintenant que la vérité lui était apparue dans toute sa hideur, il était horrifié par la sécheresse glacée et calculatrice de cette créature, par la profondeur de son indifférence, par l'étendue de son pouvoir. Ce ne pouvait être qu'une immonde affidée de Satan en personne, existant depuis l'aube des temps. John ne pensait même plus à elle comme à un être mâle ou femelle. Elle avait pris le nom de 'Miriam' ^a mais pour de simples raisons de commodité, uniquement.

Il se mit à fouiller l'amas des racines à la recherche d'une issue d'où il s'échapperait de cette prison.

Tout ce qu'il avait cru de Miriam était faux de bout en bout. Tout ce qu'elle lui avait dit n'était qu'un monstrueux mensonge.

Ce n'était pas une, c'étaient mille vengeances qu'il lui fallait. La terre elle-même lui semblait bruir du grouillement des mâles de ceux qu'il avait tués pour s'assurer l'immortalité.

L'immortalité, parlons-en! Maintenant que la fin était proche, les quelque cent quatre-vingts années qu'il avait vécues lui paraissaient n'avoir duré qu'un instant fugitif. L'éternité n'était qu'un leurre. S'il avait su qu'il ne faisait que retarder le terme inéluctable, il ne se serait pas approprié en pure perte l'existence des autres.

- Je peux toujours me dire ça, fit-il tout haut.

Il faillit pousser un cri en sentant une bête le frôler et, farouchement, entreprit d'écarter les racines dans l'espoir de s'ouvrir un passage. Une seule idée hantait son esprit: tirer vengeance de Miriam.

La détruire s'il le pouvait. Et, sinon, mourir en essayant.

Ce faisant, il retrouverait une certaine noblesse.

N'était-il pas, après tout, le dernier survivant d'une glorieuse lignée d'Âgeux qui s'étaient illustrés dans de justes guerres? Ses ancêtres

avaient compté des hommes vaillants dans leurs rangs. Il serait digne d'eux. Sa main rencontra des briques usées, gorgées d'eau. La voûte de la vieille galerie conduisant à

l'East River... Voilà donc où elle l'avait enterré! Le mortier était effrité, les briques érodées se descellaient facilement.

Bientôt, John put se tenir debout et même lever les bras. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs secondes qu'il se rendit compte qu'il n'était pas sorti du tunnel mais que, bien au contraire, il y était entré.

L'obscurité était totale. Tendant les mains en avant, il avança à l'aveuglette.

Il ne fit que dix pas: le boyau était obstrué par un amoncellement de briques effondrées et de gravats.

Les racines formaient une forêt impénétrable. Un nouveau bruit se superposait maintenant au clapotement de l'eau.

Était-ce la marée? La maison était située à peu de distance de la rivière. La vérité se fit jour en lui d'un seul coup: c'était la rumeur de la circulation sur FDR Drive.

John se mit en devoir de gratter la terre. Il devait se trouver sous le jardin. Peut-être tout n'était-il pas encore perdu, peut-être lui restait-il un espoir.

Les racines lui écorchaient les mains, mettaient ses doigts à vif mais il s'obstinait avec furie à

parfaire son travail de taupe. Il ne pouvait pas échouer au port, à présent.

Un aveuglant flamboiement de lumière le fit reculer. Avait-il provoqué un court-circuit dans un câble d'alimentation électrique souterrain? quand sa vision eut enfin accommodé il s'aperçut qu'il était couvert d'espèces d'écaillies roses. Sur le moment, il ne comprit pas. Et puis il respira l'odeur des fleurs.

Il avait fait surface au beau milieu des précieuses roses de Miriam, les hybrides qu'elle avait créés au terme de Dieu seul savait combien d'années de patients greffages. Certaines étaient énormes, d'autres minuscules. Les unes avaient des épines et d'autres pas. Leurs coloris allaient du rose crémeux au rouge ardent. La plupart des épines qui pliaient sous le doigt étaient strictement ornementales.

John n'avait que la tête et un bras hors de terre. Il ne voyait pas la maison à laquelle il tournait le dos mais il en sentait la présence menaçante. Pourvu que Miriam ne jette pas un coup d'oeil par la fenêtre! Sa vue était aussi perçante que celle d'un faucon.

Les racines qui s'accrochaient à lui entravaient ses mouvements. Maintenant que la vague de panique avait reflué, la fatigue prenait rapidement le dessus. Le coeur de John battait de façon désordonnée, sa respiration était gargouillante.

Il éprouva un sentiment de triomphe quand il put poser les deux bras au milieu des rosiers et prendre appui sur le sol. Il se hissa centimètre par centimètre. Enfin, il parvint à dégager ses hanches. L'ultime obstacle était franchi. Le reste n'était plus qu'un jeu d'enfant.

Il était à présent allongé face à un ciel aux couleurs du matin et la faim, à nouveau, montait en lui. Il était presque incapable de faire un geste, sauf pour arracher les roses. quand il les eut toutes saccagées, il se reposa un moment avant de se mettre debout. Au fond du jardin, la maison avait à

ses yeux quelque chose de maléfique. Il leva les yeux vers le toit, vers la petite lucarne de la pièce où Miriam conservait ses morts.

Il y avait une possibilité. S'il osait. S'il avait suffisamment de force. La demeure silencieuse le narguait. Le mettait au défi d'entrer. Eh bien si, il y rentrerait quand le moment serait venu. Si Miriam le capturait la première, sa vengeance lui échapperait à jamais. Dans le cas contraire... Rien n'aurait plus d'importance.

Toute la clinique était en effervescence. A 6 h 30, une petite foule stupéfaite se pressait autour de Tom et de Sarah. Tous les regards étaient braqués sur les écrans. A 7 heures, Sarah appuya sur un bouton et une sonnerie retentit dans le box de la patiente. Miriam était réveillée depuis deux heures mais elle n'avait pas bougé. Son Sommeil avait duré

exactement six heures. Elle se tortilla, s'étira voluptueusement et ouvrant les yeux, regarda directement dans l'oeil de la caméra. Sarah éprouva un choc: jamais elle n'avait vu une expression plus douce, plus charmante.

- Je suis réveillée, annonça la voix mélodieuse de Mme Blaylock.

Dans la salle d'observation, tout le monde se raidit. Sarah devina que les autres éprouvaient les mêmes sentiments qu'elle.

- Eh bien, je crois que je vais sonner l'alerte générale, dit Tom.

Et il sortit pour regagner son bureau afin de convoquer le ban et l'arrière-ban des spécialistes -

génétiens, physiologistes, biologistes, psychiatres et tutti quanti.

Ils s'étaient tous très vite rendu compte qu'ils se trouvaient potentiellement en présence d'une découverte extraordinaire. Les anomalies flagrantes de la formule sanguine et le fonctionnement invraisemblable de son cerveau ne laissaient aucune place au doute: Miriam Blaylock n'appartenait pas à l'espèce Homo sapiens.

La violence de la réaction de Sarah s'expliquait en partie. Elle avait plus ou moins eu la révélation de la vérité au niveau subconscient, d'où un phénomène de compensation. Mais maintenant que sa nature non humaine était dévoilée, cette femme-cette créature femelle - était subtilement moins menaçante. L'inconnu était le terrain de chasse familier de Sarah et Miriam Blaylock était un faisceau d'inconnues. On ne pouvait pas éliminer a priori la possibilité qu'elle fût d'origine extraterrestre mais cette hypothèse semblait peu probable compte tenu de l'analogie physique qu'elle présentait avec l'espèce humaine.

Sarah avait beau être une scientifique, elle ne parvenait pas à se débarrasser de l'impression qu'elle avait mis le doigt dans elle ne savait quel fantastique et fatal engrenage, qu'elle s'était enga-

gée sur une voie qui allait modifier son destin.

- Bonjour, madame Blaylock, dit-elle dans l'interphone. Voulez-vous qu'on vous apporte votre petit déjeuner?

- Non merci. Je mangerai plus tard.

- Alors, une tasse de café?

Miriam s'assit sur le lit et fit un geste de dénégation.

- Venez m'expliquer ce que vous avez découvert, docteur. Et me dire si vous pouvez m'aider.

Brusquement, une lueur féroce brilla dans les yeux de Miriam, décelable même sur l'écran.

Cette fois, ce fut sans la moindre réticence que Sarah la rejoignit dans son box.

- Je peux vous appeler Miriam? (Elle s'assit au bord du lit.) Nous avons appris énormément de choses. Vous êtes un cas unique.

Miriam ne réagit pas et un doute infime effleura Sarah. Mme Blaylock savait parfaitement ce qu'elle était. Il ne pouvait pas en être autrement. C'était un point qu'ils tenaient pour établi.

- Avez-vous bien dormi?

La question parut surprendre Miriam.

- Vous ne le savez pas?

Toutes deux éclatèrent de rire.

- Excusez-moi. Je suis sûre que vous vous rappelez un rêve que vous avez fait. Un rêve particulièrement intense.

Miriam redevint grave.

- Oui. Très intense.

- J'aimerais que vous me le racontiez. Cela pourra nous être d'une très grande utilité.

Miriam lui jeta un coup d'oeil mais garda le silence. Son regard fit mal à Sarah tant il était déchirant et elle songea qu'il conviendrait de la dorloter et de la cajoler pour briser la carapace de solitude dont la malheureuse était prisonnière.

Jeter un pont entre deux univers serait une entreprise noble et généreuse.

Oubliant la caméra à l'affût dans un coin du plafond, elle lui ouvrit les bras et Miriam se jeta à

son cou comme une enfant.

- Allons, allons! murmura gauchement la jeune femme.

Vraiment, elle ne se sentait pas à l'aise dans ce genre de situation.

La solitude de Miriam était quasiment tangible, elle était aussi réelle qu'une odeur. quand elle desserra son étreinte, Sarah sentit frémir la patiente qui se rassit, le dos appuyé au mur, et lui baisa les doigts.

Se rappelant alors la vidéo, le Dr Roberts retira sa main avec embarras.

- Si vous voulez, nous en reparlerons quand vous aurez fait votre toilette, dit-elle aussi calmement qu'elle le pouvait. Je sonnerai pour vous prévenir lorsque la vidéo sera coupée. (Elle s'efforça de sourire.) Vous êtes autorisée à vous habiller sans témoins.

Miriam parut vouloir dire quelque chose mais le Dr Roberts n'attendit pas. Elle n'était nullement convaincue que la patiente éprouvait un besoin impérieux d'intimité pour procéder à ses ablutions mais elle n'avait pas le temps de vérifier cette impression et elle regagna la salle d'observation, bien décidée à se montrer plus circonspecte à

l'avenir. Le groupe avait fondu car c'était l'heure du lever des pensionnaires et il fallait s'occuper d'eux.

Mais Phyllis Rockler et Charlie Humphries étaient là. Ils étaient engagés dans une discussion animée avec Geoff Williams qui brandissait frénétiquement le feuillet, maintenant froissé, sur lequel il avait transcrit les résultats des analyses de sang qu'il avait effectuées. Il annonça à Sarah qu'une réunion du groupe de travail que Tom avait constitué devait se tenir dans la salle de conférences.

Elle commença par couper le circuit de télévision intérieur pour que Mme Blaylock pût faire sa toilette en paix et se tourna vers l'interne qui devait prendre le relais.

- Surtout, ne la laissez pas partir, lui recommanda-t-elle. Elle est précieuse. Infiniment précieuse.

Vous procéderez à l'entretien d'usage comme prévu par le protocole d'observation. Après, arrangez-vous pour la retenir. Dites-lui qu'il est nécessaire qu'elle reste encore vingt-quatre heures à la clinique.

Il y avait un monde fou dans la salle de conférences. Tout le monde avait les cheveux en bataille et l'oeil flou. Elle se demanda comment Tom avait fait pour rameuter tant de personnes importantes à une heure aussi matinale. Il tripotait un cigare non allumé qui disparut miraculeusement à l'instant où

elle franchit le seuil de la porte. Elle s'assit sur la chaise que Charlie et Phyllis avaient gardée libre à

son intention. Douze messieurs dont l'âge allait de trente à soixante-dix ans avaient pris place autour de la table. Hutch, rigide, les lèvres pincées, arborait une expression de curiosité étudiée; mais Sarah sentit qu'il y avait autre chose derrière ce masque figé. quand leurs yeux se croisèrent, elle lut dans son regard une tristesse qui la surprit. Ainsi, l'offensive de Tom marquait des points. Ce n'était pas Hutch qui avait pris l'initiative de la réunion: il avait seulement été invité à y assister.

- Mesdames, messieurs, je vous remercie infiniment d'être venus et je vous prie de m'excuser de vous avoir tirés du lit à une heure aussi indue. Je dois cependant ajouter que je pense que vous ne m'en tiendrez pas rigueur, bien au contraire. Je serai bref. Le sujet dont il va être question se nomme Miriam Blaylock. Elle paraît en parfaite condition physique, elle a trente ans et, selon le diagnostic de routine qui a été établi, elle est sujette à des terreurs nocturnes. Toutefois, ce diagnostic a dû être révisé pour tenir compte des sérieuses anomalies de son activité cérébrale que nous avons constatées.

- Docteur Haver...

C'était Hutch.

Tom leva la main.

- Le Dr Hutchinson n'a pas été mis au courant de ce cas faute de temps

car il était impératif d'agir au plus vite.

Sarah cilla. C'était un coup d'estoc dont Hutch ne se relèverait pas. Désormais, il était réduit au silence. D'un coup, d'un seul, il était ravalé au rang d'utilité. Il n'était pas dans le secret des dieux, il n'était plus là que pour faire bien dans le décor.

Une potiche. Tom lui suçait la moelle goutte à

goutte mais chacune pesait lourd.

- Je donnerai d'abord la parole au DrGeoffrey Williams qui a procédé à l'analyse du sang de la patiente.

Geoff rassembla ses papiers et repoussa ses lunettes sur son nez.

- Schématiquement parlant, le sang de cette femme constitue une mutation totale à tel point que nous pourrions fort bien avoir affaire non pas à

un membre du genus Homo mais à une espèce variante.

- Cela peut être d° à une malformation génétique, suggéra Hutch.

Il s'était penché en avant et ses traits reflétaient un vif intérêt et une non moins vive anxiété. Sarah eut une soudaine révélation: il ne se considérait pas comme le propriétaire de la clinique mais, au contraire, comme appartenant à celle-ci. Il était évident qu'il continuerait à s'exprimer, que le camouflet qu'il avait essuyé en se voyant retirer son titre de seul maître à bord ne le mortifiait pas du moment qu'il faisait toujours partie de l'équipe.

- Ce n'est pas une malformation. Ce sang...

- Vous n'avez pas encore de comptage chromosomique, ce n'est pas possible. J'estime que vous allez trop vite en besogne...

- Taisez-vous, Walter.

Toutes les têtes se tournèrent vers Sam Rush le chef des services de recherche du Centre, adossé à

la porte, les bras croisés sur la poitrine. Sarah haussa les sourcils. Rush comptait plus à lui seul que la totalité des membres du conseil d'administration. Infiniment plus.

Geoff se racla la gorge.

- L'hypothèse qui vient immédiatement à l'esprit enchaîna-t-il, est celle d'une mutation, voire d'une évolution parallèle. Ce sont les structures cellulaires qui posent un problème. D'abord, la couleur des érythrocytes. Ils sont pratiquement violets. Et pourtant, rien ne nous permet de penser que la fixation de l'oxygène soit déficiente. En outre, les hématies sont moitié moins grosses que la normale. En second lieu, et c'est peut-être le point le plus important, nous avons dénombré non pas cinq mais sept variétés de leucocytes. Les deux types leucocytaires supplémentaires sont parmi les constituants cellulaires les plus extraordinaires que j'aie jamais eu le plaisir d'observer. A première vue, je dirai que le groupe 6 exerce une défense renforcée contre les invasions de micro-organismes indésirables. Jusqu'à

présent, il s'est révélé pleinement efficace contre toutes les cultures bactériennes que nous avons testées, y compris *Escherichia coli* et *Salmonella*. De plus, il a, comme d'ailleurs le groupe 7, la propriété

tout à fait inattendue de survivre même en solution saline. J'en arrive à ce groupe 7. C'est lui qui m'a fait évoquer la possibilité d'un phénomène d'évolution parallèle. C'est littéralement une usine qui détruit les globules morts de toute espèce et en engendre de nouveaux, notamment ceux de son propre type.

Geoff se tut.

Ce fut le Dr Weintraub, le spécialiste en biologie cellulaire, qui brisa le silence.

- quelle forme prennent les processus cataboliques, docteur?

- Le spécimen examiné est exceptionnellement résistant à la morbidité. Je soupçonne même ce sang de pouvoir causer des maladies telles que des cancers d'origine virale pour s'autodétruire et bloquer sa propre prolifération. Si ce sang ne coulait pas dans les veines d'un organisme mortel, soumis aux effets de l'âge et aux accidents, il serait peut-

être lui-même immortel.

- Pouvez-vous nous donner une idée de la nature du septième leucocyte?

Les paupières closes, Weintraub était l'image même de la concentration.

- Un noyau complexe triple. Sa structure semble se modifier en fonction du type des cellules éliminées et des cellules reproduites. Et

les cellules nouvelles naissent aussi rapidement que meurent les cellules originelles. Cela fait maintenant six heures que le prélèvement a été effectué. Or, il est aussi frais qu'au moment de la prise.

- Il s'agit sûrement là d'un phénomène secondaire induit par la préservation...

- Docteur Hutchinson, l'échantillon en question est maintenu à une température de 15 degrés Cel-sius. Il devrait être en cours de décomposition à

l'heure qu'il est. Or, nous pourrions, si nous le voulions, le retransfuser au donneur. Il se régénère spontanément.

Un frémissement parcourut l'assistance. Sarah balaya la table du regard et fut tout d'abord frappée par l'impassibilité des visages. Puis elle comprit que, en réalité, tous ces hommes se contenaient pour ne rien trahir de leur excitation. Tous à

l'exception de Hutch qui commençait à avoir l'air d'un petit garçon attendant l'ouverture du carnaval.

La stratégie offensive de Tom paraissait de plus en plus condamnée. Sarah avait soudain l'intuition que les gens du calibre de Hutch étaient les adversaires les plus redoutables pour tous les Tom Haver: un engagement total. Ou une intelligence totale. Ou les deux.

La porte devant laquelle se tenait le Dr Rush s'entrouvrit, livrant passage à une tête. Sarah s'ex-cusa. L'interne à qui elle avait donné pour consigne de retenir à tout prix Mme Blaylock avait l'air agité.

- Elle est partie, lui annonça-t-il d'une voix blanche. J'ai attendu quelques minutes pour lui laisser le temps de s'habiller et quand je suis entré dans sa chambre, elle n'y était plus.

Sarah eut envie de l'étrangler.

- L'a-t-on vue sortir? lui demanda-t-elle en s'ex-hortant au calme. A-t-on essayé de l'arrêter?

- Elle n'est pas passée par le hall d'accueil.

- Alors, comment est-elle partie?

L'interne ne répondit pas. Riverside était un labyrinthe de b,timents anciens et modernes imbriqués les uns aux autres. Miriam avait pu

prendre n'importe quelle direction.

- Elle s'est peut-être perdue, suggéra la jeune femme, s'accrochant à cet ultime espoir.

- Elle a emporté ses affaires. Elle avait l'intention de s'en aller.

Sarah ferma les yeux. Tom allait avoir des ennuis.

Elle songea à Hutch et s'aperçut que, somme toute, cette perspective ne lui déplaisait pas tant que cela.

- Venez me prévenir s'il y a du nouveau.

L'interne fit demi-tour et s'éloigna précipitamment tandis qu'elle regagnait sa place tout en pesant le pour et le contre: fallait-il ou non qu'elle interrompe la discussion pour annoncer la mauvaise nouvelle?

- A mon avis, était en train de dire Weintraub, il nous faut avant tout un prélèvement tissulaire. Je ne peux vraiment pas aller très loin sans disposer de matériel cellulaire et je présume qu'il en va de même pour mes confrères de la génétique.

Bob Hodder, le généticien - un des jeunes turcs de la clinique -, prit à son tour la parole.

- L'analyse chromosomique nous permettra à

l'évidence de déterminer une fois pour toutes si nous avons, oui ou non, affaire à un organisme humain.

Il était presque beau, Bob. Sarah se rappelait son corps puissant et h,lé, ses muscles frémissants...

Elle avait eu une aventure avec lui, avant Tom. Un de ses souvenirs les plus déprimants. Très bien au lit mais cuirassé d'insensibilité. Il connaissait la génétique, il connaissait le sexe, il savait à merveille composer un menu au restaurant mais il était sec et froid comme la mort.

Elle prit une profonde inspiration.

- La patiente est partie.

Hutch redressa la tête et saisit la balle au bond sans perdre une seconde:

- quelle stupidité!

- Ce n'est la faute de personne ! riposta Tom d'une voix tonitruante. Nous ne sommes pas équipés pour retenir les gens contre leur gré. Ce n'est pas une maison d'arrêt, ici!

- qui était responsable du sujet? fit Hutch sur un ton strident.

Il était bien décidé à utiliser l'incident pour mettre Tom en difficulté en présence de Rush. Il savait se faire mousser quand il en avait l'occasion.

- La question n'est pas là. Nous avons suivi les procédures habituelles - en fait, nous sommes même allés au delà. Mais elle a quand même réussi à nous glisser entre les doigts. Vous connaissez cette maison: il existe une douzaine d'issues pour sortir de la section de recherches sur le sommeil.

quelles que soient les précautions prises, n'importe qui peut jouer la fille de l'air.

Sam Rush intervint:

- Il est impératif de localiser immédiatement la patiente, docteur Haver. Il est essentiel que nous nous assurions de sa personne.

Le regard de Tom croisa celui de Sarah. Le message était sans équivoque: ' Tu l'as laissée filer

- à toi de la retrouver. ^a

La jeune femme fit non de la tête. Elle se refusait à assumer cette responsabilité. Son attitude à

l'égard de Miriam Blaylock lui apparaissait maintenant avec limpidité: cette femme - cet être -

possédait une séduction redoutablement dangereuse. Elle avait le pouvoir de réveiller des désirs qu'il était préférable de laisser dormir. Elle ne voulait pas avoir affaire à elle.

- Je suis obligé de faire appel à vous, docteur Roberts. C'est vous qui la connaissez le mieux.

Sarah baissa la tête. Impossible d'opposer une fin de non-recevoir à une sollicitation aussi directe.

- Je ne vois pas comment je pourrais faire.

- Téléphonez-lui, insista Tom.

- Non, il ne faut pas prendre ce risque. Allez la voir chez elle et ramenez-la.

Une inquiétude sincère vibrait dans la voix de Hutch.

- Votre directeur a raison, approuva Sam Rush.

Tom piqua du nez dans ses papiers.

- Je ne sais pas où elle habite, murmura Sarah en désespoir de cause.

- Nous avons son adresse... n'est-ce pas, Tom?

On aurait presque dit que Hutch souhaitait le contraire.

- Bien s'r.

Sarah fit un effort pour recouvrer le contrôle de soi. Ses doigts se nouaient et se dénouaient. Elle cacha ses mains sous la table. Tous les regards convergeaient sur elle.

- Oui, nous devons la récupérer, s'entendit-elle dire d'une voix vacillante qu'elle ne reconnaissait pas. J'y vais tout de suite.

Le taxi déposa Sarah devant une ravissante maison de brique rouge rehaussée de marbre blanc.

Elle ne s'était pas attendue que Miriam Blaylock habitât une aussi charmante demeure. Derrière les fenêtres ouvertes, décorées de jardinières débordant de fleurs, on apercevait des pièces gaies et lumineuses. Un hôtel particulier de Sutton Place, des tailleurs de chez Lanvin - décidément, l'espèce à laquelle appartenait Mme Blaylock n'avait pas de difficultés à s'adapter à l'environnement humain!

En haut du perron, Sarah appuya sur la sonnette.

Un carillon égrena ses trilles argentins à l'intérieur.

Un agent de police débonnaire passa dans la rue en sifflotant. Sur le trottoir d'en face, un groupe d'enfants bavardaient tranquillement.

La porte s'ouvrit. Miriam Blaylock était vêtue d'une robe rose et blanc.

Devant son sourire, Sarah n'eut plus d'autre impression que celle d'être accueillie dans une maison adorable par une hôtesse attentive et empressée.

- Je peux entrer?

Miriam s'effaça pour la laisser passer et, la précédant, la guida vers le salon. Une pièce de rêve! La lumière entra à flots par les fenêtres donnant sur un jardin. De vieux meubles Regency, des fauteuils et des canapés d'une gracieuse aînée. Le sol était recouvert d'un tapis chinois en soie brodé de fleurs dont beaucoup répondaient à celles qui émaillaient le jardin. Des voilages bleus encadraient les fenêtres et au plafond se déployait un ciel d'été en trompe-l'œil. Exactement le genre de pièce propre à provoquer un rire de ravissement. Debout dans l'encadrement de la porte, les mains nouées sous le menton, Sarah se rendit compte qu'elle souriait comme une petite fille éblouie. Miriam se retourna et leurs regards se croisèrent. Ses yeux pétillaient de cordialité.

Sarah fit quelques pas et s'assit sur l'une des deux causeuses qui se faisaient face.

- Puis-je vous offrir une tasse de café? lui proposa Miriam. Je viens justement de le faire.

- Avec le plus grand plaisir.

La voix de Miriam lui parvint de la cuisine.

- Je parie que vous n'avez pas fermé l'œil de la nuit. C'est une chance que j'en aie justement du frais.

Elle revint dans le salon avec une tasse qu'elle tendit à la visiteuse. Le saveur du breuvage ne démentait pas son arôme d'une richesse et d'une subtilité extraordinaires.

- C'est merveilleux.

Miriam prit place à côté de Sarah et posa sa tasse sur une table basse en mosaïque d'une rare beauté

qui capta aussitôt l'attention de la jeune femme. Y

était figurée une déesse debout sur un arc-en-ciel, un croissant de lune au-dessus de la tête.

- C'est Lamia, expliqua Miriam en caressant du bout des doigts les minuscules pierres incrustées.

La jeunesse est sa nourriture. L'arc-en-ciel symbolise sa beauté et sa nature immatérielle. Elle fait partie de la famille des immortels. Cette mosaïque provient de la cité disparue de Palmyre.

- Qu'est-ce qui a amené sa destruction?

- La cupidité des hommes. Comme pour le reste de l'empire. C'était une ville romaine.

- Une pièce pareille doit valoir...

Sarah, brusquement gênée, n'alla pas jusqu'au bout de sa phrase. En voilà des manières! Jouer les commissaires priseurs! quel impardonnable manque de savoir-vivre!

- Je ne m'en déferai jamais. Devinez-vous pourquoi ?

Le doigt de Miriam suivit, dans un geste adorable d'élégance, l'ovale du visage du personnage. La ressemblance était stupéfiante.

- Mais oui bien sûr! Ce pourrait être votre soeur jumelle.

Soudain, comme attirée par quelque chose, Miriam tourna les yeux vers les fenêtres et, abandonnant la conversation, se leva et se dirigea vers l'une des croisées.

Sarah était déroutée. Mme Blaylock avait tout d'abord paru enchantée de sa visite et, d'un seul coup, elle semblait se désintéresser totalement d'elle. Comme si elle attendait quelqu'un d'autre.

- Votre café va refroidir, lui lança-t-elle de son ton le plus allègre.

- Buvez-le. J'en ai déjà pris une tasse avant votre arrivée.

- Je ne me le ferai pas dire deux fois. Il est tellement sublime. Enfin, je sais bien que ce n'est que du café mais... (Allons, calme-toi, ma fille, se morigéna Sarah. Tu en rajoutes. Explique-lui pourquoi tu es là et sauve-toi.) Si vous avez à faire, je vais aller droit au but. Ma visite a évidemment une raison. Riverside...

- quelle belle journée, n'est-ce pas? Le vent qui vient de l'autre côté de la rivière est le plus agréable.

- Vous avez un jardin magnifique. L'équipe de Riverside...

- J'ai plus de dix mille espèces de plantes. Mais c'est surtout de mes roses que je suis fière.

Sarah rejoignit Miriam devant la fenêtre. quelles roses? Elle n'en voyait pas une seule.

- O` sont-elles?

Tant pis! Il faudrait que Riverside attende qu'elle se soit extasiée comme il convenait sur ce fichu Jardin.

- Derrière les mufliers. (Miriam se figea brusquement.) Dieux tout-puissants, comment se fait-il qu'on ne les voie pas?

Elle ouvrit la porte-fenêtre et traversa la terrasse carrelée de briques, Sarah sur ses talons. Le jardin embaumait. On aurait certainement dû sentir le parfum de ces roses invisibles. Sarah distinguait au loin le scintillement d'East River. Un yacht dont la voile blanche claquait sous le soleil y glissait pares-seusement. On entendait la rumeur sourde et inin-

terrompue de la circulation sur FDR Drive. Miriam s'engagea sur une allée sinueuse. quand Sarah l'eut rattrapée, passé les mufliers, elle était accroupie par terre, des fleurs déchiquetées dans les mains.

- MES ROSES!

C'était un spectacle de désolation. Tout le parterre avait été saccagé. On avait poussé le raffinement jusqu'à enterrer les pétales des roses dévastées. Les vandales avaient arraché les feuilles, brisé

les tiges dénudées. Les rosiers les plus petits avaient été déracinés.

Miriam se releva lentement avec raideur. Son attitude avait quelque chose de si terrifiant que Sarah recula. Elle fit quelques pas puis s'accroupit à

nouveau et se mit à creuser fébrilement le sol.

Lorsqu'elle se pencha au-dessus du trou et cria, un écho caverneux parvint aux oreilles de Sarah.

Miriam se redressa. Ses lèvres remuèrent et la jeune femme dut faire un effort pour comprendre ce qu'elle disait.

- Il s'est échappé!

Elle tourna vivement la tête vers la maison, prit sa respiration et s'élança en courant.

- Venez! hurla-t-elle. Vite!

Son effroi était si contagieux que Sarah se mit à

courir à son tour. C'était comme un cauchemar: la porte-fenêtre paraissait de plus en plus lointaine, le jardin fleuri semblait se déployer à l'infini devant elle.

Miriam avait les yeux qui lui sortaient de la tête et jamais Sarah n'avait lu pareille panique sur un visage humain. Les bras tendus en avant, elle ouvrait et fermait convulsivement les mains telle une enfant qui appelle à l'aide.

- Vite, Sarah!

Sarah avançait comme dans un rêve. Ses membres étaient en plomb, le sommeil l'engourdissait.

Elle enregistrait chaque détail des parterres devant lesquels elle passait. Les marguerites qui faisaient la révérence les zinnias qui s'ouvraient pour se gorger de soleil, les gueules-de-loup et des multitudes de variétés plus exotiques. Elle remarqua une abeille aux sacs à pollen saupoudrés d'or en équilibre sur la stipule d'une pensée. Derrière elle retentit un grand fracas - on eût dit un ours qui chargeait.

Miriam la prit par la taille et les portes-fenêtres claquèrent. Elle ferma précipitamment le verrou et tira les rideaux, puis souleva le couvercle d'un boîtier posé sur la table basse et appuya sur une série de touches. Des voyants rouges s'allumèrent.

Ce devait être une alarme antivol.

Sarah se sentait cotonneuse. Malgré le café, le manque de sommeil se faisait cruellement sentir. Le calme soudain qu'affichait Miriam la fascinait.

Compte tenu de la terreur qui l'habitait, il dénotait un empire sur soi-même hors du commun. Une volonté d'acier.

- L'avez-vous vu?

- qui?

Miriam se détourna.

- Ces roses étaient les plus belles du monde.

Savez-vous ce que c'est que les roses?

- Je suis désolée, Miriam. Elles étaient s'rement superbes.

Sarah voulait l'apaiser. Elle voulait aussi s'asseoir.

Elle était vraiment à bout de force.

- Il n'existe pas de terme dans cette langue pour les décrire. Elles étaient... *amoenae*. C'est un mot latin. Il exprime la déchirante beauté de la nature.

Virgile l'a employé pour évoquer la dernière vision qu'Enée eut d'Ilion. Voilà ce que sont ces fleurs.

Une dernière vision, la splendeur poignante de l'arc-en-ciel.

- Je comprends. (Sarah connaissait un peu de latin mais c'était surtout en tant que langue professionnelle.) Si nous nous asseyions? Je me sens un peu... déconnectée. (Elle sourit.) L'émotion, sans doute.

Elle posa timidement la main sur l'épaule de Miriam - et la retira vivement sous l'effet de la surprise. Elle avait eu l'impression de toucher quelque chose d'aussi dur et d'aussi froid que la pierre.

Etait-ce une prothèse?

- Allez vous servir un café. Il est dans la cuisine.

Sarah aurait préféré que Miriam all,t le lui chercher mais elle en avait tellement envie qu'elle obtempéra. Il fallait traverser une salle à manger convertie en cabinet de travail. Elle comprit pourquoi en entrant dans la cuisine: celle-ci était entièrement vide. C'était une maison o' jamais personne ne se mettait à table. Elle jeta un coup d'oeil à

l'intérieur de deux placards. Ils étaient d'une nudité

toute spartiate. Le fourneau était ancien mais d'une netteté irréprochable. Ce n'était que sur le plan de travail qu'il y avait un peu de désordre: un paquet de café en grains entamé, un moulin électrique et une cafetière Melitta à demi pleine.

Ce n'était pas une maison: c'était un désert!

Mais Sarah n'eut pas le temps d'approfondir ce mystère car une ombre avait surgi derrière le rideau de la fenêtre de la cuisine. Elle disparut pour se silhouetter un instant plus tard derrière le voilage de percale dissimulant la porte vitrée. Cette fois, Sarah entendit un murmure. Trop interloquée pour répondre, elle recouvra toutefois l'usage de la parole quand la poignée cliqueta et appela Miriam.

Cette dernière fut là en un clin d'oeil. Elle s'avança jusqu'à la porte.

- C'est fermé! lança-t-elle à pleine voix. A double tour et au verrou!

L'ombre s'évanouit.

Sarah avait à présent hâte de s'en aller sans plus tarder mais elle ne pouvait pas abandonner Miriam Blaylock comme ça. Pas dans ces conditions.

- Appelez la police.

Elle avait la voix peuteuse. Malgré le danger évident, elle se sentait étrangement calme.

- Non !

Miriam la prit par les épaules et la secoua si fort que les dents de la jeune femme s'entrechoquèrent.

Elle avait l'impression de s'être fait happer par une puissante machine.

Rappelle-toi, elle n'est pas humaine. Pas humaine.

Ce qui se passe ici peut être très différent des apparences extérieures, il ne faut pas l'oublier. Et il ne faut surtout pas que je m'endorme, pour l'amour du ciel! Mais qu'est-ce qui m'arrive?

- Je... suis désolée, dit Miriam. (Elle sortit deux kleenex d'un tiroir et se moucha.) Allons dans la pièce de devant. La, il ne risque pas de venir nous déranger.

Elle entraîna Sarah dans la bibliothèque. Il y faisait plus sombre que dans les autres pièces. Les rayonnages ployaient sous les livres. Miriam les désigna d'un geste circulaire.

- Des ouvrages d'histoire. Croyez-vous à l'histoire, Sarah?

Sarah était à présent incapable de répondre à des questions réclamant un effort d'attention. Comme il faisait noir, ici! Des volumes d'aspect vétuste, des vitrines où s'entassaient des rouleaux de parchemin. Ce n'était pas un endroit plaisant. En un sens, avec l'odeur de moisi qui y flottait et tous ces vieux grimoires de noir vêtus, c'était une pièce assez horripilante.

- Nous voudrions que vous reveniez à la clinique.

Le regard que Miriam lui décocha fut presque féroce.

- Pourquoi? Pour que vous me montriez dans une galerie de phénomènes?

- Pour que nous vous soulagions de vos souffrances.

Miriam s'avança à la toucher et prit ses mains dans les siennes. Vue de près, elle paraissait avoir une taille démesurée et Sarah avait désespérément envie de reculer. Mais elle ne pouvait faire un mouvement, elle était vraiment trop fatiguée.

- Nous avons bien des choses à apprendre l'une de l'autre, reprit Miriam sur un ton contenu en la scrutant avec attention. Mais je viens de subir un choc et j'ai besoin d'un peu de temps pour récupérer. Je vous prie de me pardonner si ma conduite vous paraît étrange.

- Je ne comprends toujours pas pourquoi vous n'appellez pas la police. Elle vous protégerait...

- Temporairement. Mais que se passera-t-il quand elle ne sera plus là? Et elle se retirera tôt ou tard.

- Cela vous regarde. Moi, c'est ce que je ferais à

votre place. Vous êtes menacée. Cet individu peut entrer à tout moment.

A ces mots, Miriam jeta vivement un coup d'oeil en direction du corridor conduisant à l'arrière de la maison.

- Cela déclencherait aussitôt une alarme. Il y en a plein.

- Mais il risque de faire... je ne sais pas, moi. De mettre le feu pendant que vous dormez. Les individus de ce genre sont capables de n'importe quoi.

- Non, il ne fera pas ça... s'rement pas! (Miriam balaya la pièce du regard. Un tigre en cage!) Non!

Elle avait l'air d'avoir terriblement peur et Sarah mobilisa les dernières ressources de son cerveau embrumé pour pousser son avantage:

- Pardonnez-moi de taper encore sur le clou mais je crois que cela tombe à pic.

- Non, Sarah, je ne retournerai pas maintenant à

Riverside. J'ai beaucoup de choses à discuter avec vous et cela peut se faire ici.

- C'est à Riverside que sont les techniciens et le matériel. Et il serait prématuré d'entamer la discussion tout de suite. Cela viendra plus tard, quand nous aurons commencé le traitement.

- Et qui sera mon médecin traitant? Vous? (Miriam fit un pas vers Sarah et, cette fois, celle-ci eut l'impression d'une menace qui ne venait pas de l'extérieur.) Nous avons à parler de beaucoup de choses, vous et moi.

- Je vous en supplie, Miriam!

Mais qu'est-ce que c'était que ce ton implorant?

Du nerf, ma fille ! Sarah ferma les yeux puis les rouvrit avec étonnement. Elle s'était endormie debout l'espace d'un instant.

Miriam lui saisit le poignet.

- Vous n'allez pas me refuser de me consacrer un peu de votre temps?

- L,chez-moi, murmura faiblement Sarah, le poignet broyé dans l'étau de cette étreinte.

Miriam éclata d'un rire sec. Le temps d'un éclair, la vérité éclata dans ses yeux: Sarah y lut une terreur abjecte, sans nom, la panique atroce d'une bête acculée.

Mme Blaylock l'enlaça entre ses bras puissants, la serra contre sa jolie robe rose et blanc. Sarah était terrifiée mais elle avait atteint un tel degré d'épuisement qu'elle était incapable de se débattre ou de crier. Elle sentit vaguement que Miriam la soulevait de terre.

Seule l'agréable sensation d'être bercée effleura sa conscience quand

Miriam, la tenant dans ses bras, grimpa l'escalier d'un pas vif.

8

- Ouvrez les yeux, Sarah.

Le brouillard rouge,tre qui enveloppait Sarah se dissipa. Elle avait mal à la tête. Elle était dans un lit surélevé à l'ancienne. Des draps de satin. Un ciel de lit garni de mousseline bleue. Le clapotis d'un robinet qui coulait.

- Buvez. Vous vous sentirez mieux après.

Sarah prit le verre que lui tendait Miriam. De l'eau gazeuse lui aurait mieux convenu. quand le liquide froid coula entre ses lèvres, un vague souvenir remonta à sa mémoire.

- Il faut que je me sauve.

- Oui. Il n'est pas loin de midi.

Sarah jeta un coup d'oeil à sa montre, s'étonnant de la douleur sourde qu'elle éprouvait au bras droit.

- Pourquoi suis-je dans un lit?

Miriam rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

Un rire rassurant, si franc, si innocent que Sarah eut envie de rire aussi. Mme Blaylock lui enlaça les épaules et, plongeant ses yeux dans les siens, lui adressa un sourire de connivence.

- Vous vous êtes endormie, docteur. Les nuits blanches n'ont pas l'air de vous réussir.

- Je me suis endormie?

- Vous avez voulu essayer le lit, que voulez-vous que je vous dise? Cela fait une heure et demie que vous êtes là.

La brise qui soulevait les rideaux était chargée des mille senteurs du jardin.

- Ce qu'il fait chaud! murmura Sarah. J'étouffe.

Elle avait la peau br°lante et sèche.

- Prenez une douche avant de partir.

Le Dr Roberts s'apprêtait à décliner l'offre mais elle songea à la longue journée qui l'attendait à

Riverside: le labo, l'agitation, les tensions, les problèmes... Elle n'aurait probablement pas l'occasion d'en prendre une avant minuit.

Miriam se dirigea vers la salle de bains.

- Je vous la prépare pendant que vous vous déshabillerez.

Sarah se leva. Prise d'un léger vertige, elle dut se cramponner au lit. Mais cela passa et elle dégrafa sa jupe. quelques instants plus tard, elle entra, nue, dans la salle de bains. Miriam, les manches retroussées au-dessus du coude, armée d'une longue brosse comme on n'en fait plus, avait l'air aux anges. Une odeur délicieuse, à la fois ,pre et douce, flottait dans la pièce. Sarah, soudain embarrassée par sa nudité, eut une seconde d'hésitation mais ce parfum était irrésistible.

- C'est votre savon? J'adore!

- Je me le fais faire spécialement par Brehmer& Cross. Je leur envoie mes propres fleurs pour le mélange.

Sarah entra dans la baignoire et déplaça le pommeau de la douche pour ne pas se mouiller les cheveux.

- «a va comme température?

- J'aimerais qu'elle soit un brin plus chaude.

(Miriam tourna un peu le robinet.) Voilà... c'est parfait.

- Ouvrez la fenêtre, vous pourrez regarder le jardin pendant que je vous frotterai le dos. (Le regard indécis de Sarah fit rire Miriam.) Il n'y a rien à craindre des voyeurs.

Sarah leva le store. C'était merveilleux, la caresse de l'air sous la douche, et personne ne pouvait la voir sinon un plaisancier armé d'un télescope remontant l'East River. Posant les coudes sur le rebord de la fenêtre, elle s'abîma dans la contemplation des massifs de fleurs tandis que Miriam lui frottait le cou, les épaules, le dos, les fesses, faisant surgir des montagnes de mousse odorante. La brosse dure, maniée avec délicatesse, la chatouillait délicieusement. quelle détente! Elle ne frémit pas quand Miriam attaqua ses cuisses et ses mollets qu'elle rinça

ensuite. Obéissant à une pression de main, elle se retourna. Elle était un peu gênée mais elle se sentait fondre. Le contact de la brosse sur son ventre, puis le long de ses jambes, était infiniment plaisant.

- Fermez les yeux.

Miriam lui savonna le visage à l'aide d'une autre brosse, plus douce, et les seins - brièvement - avec un gant de toilette. Après quoi, elle l'étrilla avec un drap de bain rêche, puis elle peaufina le travail avec une serviette moelleuse.

- Vous pouvez vous servir de ma poudre si vous voulez.

- Je sens déjà l'odeur de vos fleurs.

- Ma poudre aussi.

- Il va falloir que je passe absolument chez Brehmer&Cross. Où perchent-ils?

- Ils n'ont malheureusement pas de boutique de détail. Mais si vous voulez commander quelque chose, je peux vous donner leur adresse.

- Ce doit être affreusement cher.

Sarah s'était poudrée. Elle se faisait maintenant les yeux.

- Vous vous maquillez? Vous n'en avez pas besoin.

La jeune femme sourit.

- C'est juste une habitude. J'y vais léger léger.

- Avant, on utilisait des pigments au plomb pour fabriquer les fards. Les femmes ressemblaient à des porcelaines chinoises.

- Je n'étais sûrement pas encore née, à cette époque. Le plomb est toxique.

Miriam sourit.

Comme Tom doit vous aimer!

Elle avait dit cela avec tant de chaleur que Sarah se retourna, interloquée. Le baiser qui suivit fut à

peine une ébauche de baiser - mais sur la bouche.

Sarah le considéra comme un geste d'affection et sourit à son tour.

- Attention! Vous allez faire baver mon rouge.

Miriam ne la quitta pas des yeux tandis qu'elle se rhabillait. Etre l'objet d'une aussi franche admiration faisait tant plaisir à Sarah qu'elle se surprit à

s'attacher à donner davantage de gr,ce à ses mouvements. Sous ce regard, elle se sentait belle - et fière de l'être. Jamais elle n'avait éprouvé pareil sentiment d'intimité avec une femme.

Toutes deux descendirent l'escalier.

- quand vous retournerez à Riverside, fit Miriam, on vous demandera quel a été le résultat de votre démarche. Vous n'aurez qu'à dire que je n'ai pas encore pris de décision.

Sarah en demeura interdite: elle avait totalement oublié l'objet de sa visite. Enfin, la mémoire lui revint.

- Oh oui! C'est entendu.

Elles étaient arrivées à la porte. Miriam prit les mains de la visiteuse dans les siennes.

- Je vais appeler un taxi. Il sera là d'une minute à l'autre.

Comme elle est prévenante, songea Sarah. Souriante, Miriam se pencha sur elle.

- Vous sentez aussi bon que...

- qu'une rose?

Les traits de Miriam se durcirent.

- Je ne me sers jamais des roses pour leur arôme.

Sa voix était sèche, presque grinçante. Mais un de ces sourires rayonnants et chaleureux dont elle avait le secret dissipa cette impression désagréable.

Dans le taxi qui la ramenait à Riverside, Sarah se disait qu'il y avait

longtemps, bien longtemps, qu'elle n'avait connu une amitié féminine aussi profonde.

Tom leva la tête quand Sarah entra à pas lents dans son bureau où il était en train de préparer le protocole expérimental du ' projet Blaylock ^a -

avec l'espoir qu'il trouverait le moyen de se sous-traire à l'attention de Hutch. Il ouvrit la bouche pour accueillir la jeune femme mais la referma en voyant dans quel état elle était: les vêtements en désordre, les cheveux emmêlés et précédée d'effluves dignes d'une fille des rues. Devant la mine qu'il faisait, Sarah lui lança un regard coupable.

- J'ai pris une douche.

Il y avait une grande lassitude dans sa voix.

- «a ne va pas?

Sarah secoua la tête et se laissa tomber sur le divan.

- J'ai chaud. Il fait si chaud que cela, ici?

- Peut-être... un peu.

Tom entrebâilla la fenêtre de deux ou trois centimètres - le maximum de sa course.

- As-tu vu Mme Blaylock ou es-tu seulement rentrée à la maison?

Le rire grinçant et rauque de Sarah surprit Tom.

- C'est chez elle que j'ai pris une douche.

Il en demeura pantois.

- Tu veux dire... chez Miriam Blaylock?

Sarah eut un sourire sans joie et une expression angoissée se peignit sur ses traits. Tom savait qu'elle avait horreur de pleurer et les efforts qu'elle faisait pour se retenir étaient encore plus pénibles à

supporter que si elle avait franchement fondu en larmes. Il se leva et vint s'asseoir auprès d'elle. De près, l'odeur lui soulevait le cœur. Cela aurait pu être celle d'un de ces infects parfums agressifs qui devaient être en vogue avant que les bains soient entrés dans les mœurs.

- Pardon. C'est une faute contre l'éthique professionnelle.

Cette fois, Sarah craqua. Elle se jeta à son cou et enfouit son visage contre sa poitrine. Tom se contorsionna pour tendre la jambe et repousser la porte d'un coup de pied. Il discernait mal la cause de l'agitation de Sarah mais il s'abstint de l'interroger. Les questions, ce serait pour plus tard. Pour le moment, elle avait seulement besoin de réconfort et d'un peu de tendresse. Il lui caressait les cheveux. Il l'aurait volontiers embrassée mais, quelque envie qu'il en eût, il était incapable de surmonter sa répugnance: l'odeur de ce parfum était par trop écoeurante.

Le plus curieux était qu'elle lui rappelait quelque chose. Il l'avait déjà sentie quelque part, il y avait bien longtemps. Peut-être était-ce le parfum qu'affectionnait une vieille amie de sa grand-mère, quand il était petit...

quoiqu'il en fût, c'était bon de tenir Sarah dans ses bras.

- Je suis rudement content que tu sois revenue, murmura-t-il .

Elle se serra davantage contre lui. Devant ses larmes, Tom regrettait maintenant de l'avoir contrainte à aller chez Miriam Blaylock.

- Si tu prenais un valium?

- Non, je ne veux pas.

- C'est visiblement un syndrome de stress, Sarah.

Il la prit par les épaules. Elle était congestionnée et ses joues étaient barbouillées de larmes. Elle se colla à nouveau contre lui, se cramponnant avec tant de force que Tom avait l'impression d'un étai qui le broyait.

- Je t'aime, Sarah.

- Oh! si tu savais comme j'en suis heureuse!

Il referma ses bras autour d'elle tout en regrettant qu'elle n'eût pas répété les mêmes mots que lui et en se demandant pourquoi elle ne l'avait pas fait.

- Je vais chercher ce valium. Allonge-toi, chérie.

Elle ne fit pas de difficultés pour s'étendre sur le divan et, quand elle fut installée, Tom sortit en hâte faire un saut à la pharmacie. Il n'aurait

jamais d° la charger d'une mission aussi dangereuse. Il avait le regrettable défaut d'être impitoyable quand il se sentait menacé et Hutch l'avait vraiment poussé à

bout. Et maintenant, c'était Sarah qui en faisait les frais. L'image de Miriam Blaylock lui vint à l'esprit, cette créature étrange, asexuée, belle sans être le moins du monde désirable.

Sarah avait-elle la même impression ? N'avait-il pas surpris sur l'écran de contrôle un singulier instant d'intimité entre les deux femmes? Cela n'avait certainement rien eu de sexuel, pas au sens habituel du mot. Mais il devait y avoir entre elles...

une attirance. Tom frissonna à l'idée d'être touché par... par cette chose.

Pourtant, le désordre des vêtements de Sarah...

Avait-elle simplement pris une douche ? Et si Miriam était venue à elle, avait effleuré ses cuisses de ses mains déliées, si elle l'avait caressée là o~

Sarah aimait tant l'être? Si elle avait fait ça?

Pauvre Sarah qui ne mettait rien au-dessus de sa rigueur professionnelle ! Si Miriam et elle avaient couché ensemble, cela voulait dire qu'elle avait enfreint son code éthique, et précisément au moment o~ se présentait le cas le plus important qu'elle ait jamais eu - que quiconque avait jamais eu - à traiter.

Rien d'étonnant qu'elle soit aussi bouleversée. Il y avait de quoi.

quand il rentra dans le bureau, Sarah, les yeux clos, avait l'air plus détendue.

- Je t'apporte le valium.

- Non.

- Pourquoi ?

- Je déteste la faiblesse, tu sais bien. (Elle s'assit, prise d'une soudaine animation.) Elle est très belle, Tom. Presque ensorcelante. Une créature magique.

(Elle sourit.) Est-ce que tu le crois?

Les larmes qu'elle avait versées tout à l'heure brillaient encore sur ses joues mais, maintenant, elle souriait.

- Non. Mais je n'ai pas le choix. Les faits sont là.

Tom avait du mal à admettre que c'était la même Sarah. Les émotions contradictoires qu'elle manifestait étaient-elles même réelles ? Etait-ce sa manière à elle de craquer en passant d'un extrême à l'autre?

- quelle semaine! s'exclama-t-elle avec exaltation.

D'abord, Matusalem. Et maintenant, cela. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il doit y avoir un rapport.

Tom s'était, lui aussi, posé la question mais il se refusait à accepter une idée aussi séduisante et aussi antiscientifique.

- Non, ne commence pas à te mettre ce genre de billevesées dans la tête.

- Peut-être que ce qui est arrivé à Matusalem l'a... attirée.

- Le papillon qui vient à la flamme? Mais quel aurait été le mode d'attraction? L'odeur?

- Un mode d'attraction dont nous ne savons rien.

Après tout, elle est un facteur inconnu.

Voilà que Sarah faisait dans l'énigmatique, maintenant! Tom aurait bien voulu ne pas avoir tout le temps cette impression de croiser le fer avec elle.

- Alors, c'est de la télépathie. Mais pourquoi? A moins que Matusalem ne lui ait été apparenté, qui sait ?

Méritait-elle qu'il le prenne sur le ton du sarcasme? Peut-être, après tout.

- Allons, sois sérieux. Tu ferais mieux de m'aider.

- Tu n'acceptes pas mon aide.

Tom lui tendit les comprimés de valium. Elle avait un coup de stress terrible, cette dernière volte-face émotionnelle en était la preuve. Du

moins s'efforçait-il de le croire.

- Je n'aime pas les palliatifs. Je préfère me regarder en face.

- Cela dénote ta noblesse d',me. Mais évite quand même de prendre des bains n'importe o, ta réputation risquerait d'en souffrir.

Elle prit les mains de Tom dans les siennes.

- Tom, est-ce que je suis en danger?

Son expression trahissait une peur sousjacente.

- Bien s'r que non.

Il s'en voulut aussitôt de ce mensonge. qu'est-ce qui lui permettait d'afficher cette belle assurance?

Paradoxalement, il eut un mouvement de colère contre Sarah. Elle l'avait désorienté, il ne savait plus o il en était. O était passée sa collaboratrice au professionnalisme intransigeant ? Il n'avait rien à

faire de cet être fantasque et flottant qui prenait des douches chez ses patients et se souciait comme d'une guigne des intérêts vitaux de Riverside! Et ce alors que Sam Rush avait les yeux fixés sur eux.

- J'ai le sentiment que si, Tom. Le sentiment d'une menace. L'incident chez Miriam était vraiment très bizarre. Je ne t'ai pas raconté la moitié de ce qui s'est passé.

- Je t'écoute.

D'une voix singulièrement dépourvue d'émotion, Sarah lui relata tout ce qui s'était passé.

- Je crois que ton hypothèse était juste, dit Haver quand elle se tut. Nous avons affaire à un facteur inconnu. Nous n'avons encore aucun moyen de porter un jugement ni sur Miriam Blaylock ni sur son comportement.

- Mais c'est moi qui motive sa conduite.

- Tu n'en sais rien.

Pourquoi mentait-il? Pour la rassurer? Ou par duplicité - pour la persuader de continuer? Oui, c'était cela. Il avait besoin de Sarah pour

garder le contact avec Miriam. C'était donc cela qui le faisait courir? Il se sentait moche, sali. Mais il ne fit rien pour essayer de rectifier le tir.

- Si, je le sais. Je suis l'enjeu de chacun de ses actes. C'est comme si une espèce de tentacule se tendait vers moi, me frôlait. J'hésite à parler comme ça, c'est tellement subjectif que j'en suis gênée.

Pourtant, c'est la sensation que j'éprouve.

- Miriam Blaylock a une attitude d'hostilité?

Les yeux de Sarah s'écarquillèrent, pleins de surprise innocente.

- Non, pas du tout. Elle fait partie d'un tout, mais Mathusalem aussi. Ce n'est pas une coïncidence. J'ai presque l'impression - je sais que c'est encore une façon subjective de l'exprimer - que Miriam a cherché à m'approcher après la mort du rhésus.

Comme si cela avait beaucoup d'importance pour elle.

- Je croyais pourtant que nous avions éliminé

l'hypothèse de la télépathie. Pour l'heure, seule une poignée de gens sont au courant pour Mathusalem, et Miriam Blaylock n'est pas du nombre.

- qu'est-elle, Tom?

- C'est toi le génie de la famille, répondit Tom en souriant. A toi de nous le dire.

- Elle ne vient pas d'une autre planète, elle est trop proche de l'humain. Et si elle appartenait à

une espèce jumelle qui cohabite avec nous?

- Dont personne n'aurait remarqué la présence depuis cinq mille ans que la civilisation existe? Tu ne trouves pas que c'est un peu tiré par les cheveux ?

- Pas forcément. Pense aux amazones. qui étaient-elles ?

Tom haussa les sourcils. Une vision de blondes viragos dominatrices lui traversa l'esprit.

- Elle devrait se présenter aux élections. Elle ferait régner l'ordre chez

les masses.

- Tu as l'art d'esquiver les questions. Il est tout à

fait possible qu'une espèce jumelle passe inaperçue.

Peut-être que ces êtres ne désirent pas se faire remarquer. Si je me cachais et si tu ne savais pas o

me chercher, tu ne me trouverais jamais - à moins que je le veuille.

Il posa un baiser sur les cheveux de Sarah et s'agenouilla devant le divan. Le parfum était moins violent - ou, peut-être, avait-il davantage envie d'elle.

- Je t'aime.

Presque distraitement, il lui caressa la joue, en proie à un désir d'une violence telle qu'il se sentait totalement isolé.

- J'ai peur, Tom.

- C'est une situation assez effrayante, je l'avoue.

- quelque chose l'a fait sortir de sa cachette.

quelque chose qui me concerne.

Tom se redressa et, quand il se coula auprès d'elle, Sarah se pelotonna contre lui.

- Je ne laisserai pas cela se produire.

- quoi?

- Ce que tu crains qui se produise, quoi que cela puisse être. Je suis peut-être lent mais j'ai ressenti la même chose que toi.

- On ne va pas se mettre à paniquer tous les deux !

- Je ne panique pas. Je suis seulement soucieux et je me sens le tempérament protecteur. Tu as réveillé le m,le primitif qui sommeillait en moi.

- Pas dans le bureau!

Elle cambra les reins et fit courir sa main le long de la cuisse de Tom

qui l'embrassa. La pièce était silencieuse. Seul leur parvenait un lointain brou-haha assourdi. Par la fenêtre, on apercevait de petits nuages blancs dérivant dans le ciel. Il prolongea le baiser, étonné lui-même de l'ardeur de son désir. Il y avait à peine assez de place pour deux sur le divan.

- Pas ici, répéta-t-elle. N'importe qui pourrait entrer.

- Tu n'aimes pas le danger?

- Ce n'est pas mon genre.

- Moi, ça m'excite.

Et Tom ouvrit son pantalon pour lui apporter la preuve tangible de sa passion.

- C'est de la folie, Tom!

- Nous en avons besoin tous les deux.

- Et si Hutch s'amène? Tu aurais l'air fin!

La résistance de Sarah ne faisait que stimuler Tom et l'inciter à passer à l'acte.

- qu'il s'amène donc! La révélation des réalités de l'amour humain ne peut lui faire que du bien.

Il glissa les mains sous la jupe de Sarah et se mit en devoir de lui ôter son collant.

- Tom, c'est de la folie!

- On dirait un disque rayé.

- Mais c'est que... Oh!...

Les joues br^olantes, Sarah secouait la tête de gauche à droite.

- Je t'aime, chuchota-t-il.

Et il répéta son nom au rythme de leurs corps. Un bruit de voix se fit soudain entendre derrière la porte mais, faisant la sourde oreille, il étouffa sous ses baisers la lueur d'inquiétude qui s'était allumée dans les yeux de la jeune femme et lui murmura les mots qui

l'émoustillaient dans ces circonstances.

Et Sarah atteignit le septième ciel. Ses cuisses s'agitaient en cadence, son visage où se lisait la surprise était en sueur. Tom s'abandonna à la frénésie de sa propre passion, se rendant à peine compte que le bruit de voix dans le couloir ne s'était pas tu.

- Seigneur, ce sont Charlie et Phyllis! Vite!

Tom redoubla d'ardeur.

On frappa à la porte.

Sarah s'éclaircit la gorge.

- Un instant, fit-elle d'une voix précise et toute professionnelle. Il est au téléphone.

- Mais pas vous!

- Vite! Un homme est censé être rapide!

- Pas si fort! Ils vont t'entendre.

Il n'avait encore jamais fait l'amour dans de telles conditions. Le plus infime mouvement avait la saveur du fruit défendu. Le fait de prendre Sarah ici, sur le divan, alors que la porte était sur le point de s'ouvrir était d'une ineffable volupté. Un peu exhibitionniste sur les bords, mon vieux ^a, songea-t-il.

On frappa à nouveau.

- A qui tient-il la jambe, bon Dieu? Nous avons des nouvelles importantes.

- Je sais, Phyllis.

Les poussées de Tom faisaient chevroter la voix de Sarah qui se frottait contre lui pour essayer d'accélérer les choses. Le divan, le bureau tout entier tremblaient.

- Vite, chéri, vite, vite! haletait-elle. Viens, viens...

Enfin, il y arriva. Une explosion d'étoiles, un gigantesque geyser parcouru de frissons de joie... Ils restèrent un instant immobiles, le souffle court.

Puis Tom, ce bref hommage rendu, s'arracha à sa partenaire et remonta son pantalon sur son sexe encore gonflé.

- Il vaut mieux que je me cache derrière le bureau, dit-il à Sarah qui, défroissant sa jupe, se dirigeait vers la porte.

- Excusez-moi, fit-elle en l'ouvrant toute grande.

Entrez.

Charlie et Phyllis échangèrent un coup d'oeil. Tom affectait un flegme étudié. Sarah, écarlate, moite de transpiration, faisait visiblement des efforts pour contrôler sa respiration.

- C'était un sacré coup de téléphone, lança Charlie avec gêne.

- De quoi s'agit-il? grommela Tom. Je n'ai pas toute la journée.

- Non, murmura Phyllis. C'est évident.

- Allez-y, je vous écoute.

Voir Sarah lui envoyer un baiser du bout des doigts et rouler des yeux en singeant l'extase faisait chaud au coeur de Tom. Il commençait à se sentir assez fiérot.

- En deux mots, attaqua Charlie, nous avons fait une analyse comparative des sangs respectifs de Mathusalem et de Miriam Blaylock.

- Pourquoi? le coupa sèchement Sarah qui s'approcha du bureau sur lequel Charlie avait posé des agrandissements en couleurs de cellules sanguines.

- Nous avons observé que les érythrocytes de Mme Blaylock avaient la même coloration que ceux de Mathusalem quand il en était arrivé au stade terminal.

- Ce qui veut dire?

- Ils étaient plus sombres juste avant la fin. Il semble que, à cette phase, ses besoins en oxygène déclinaient.

Sarah était littéralement en ébullition. La prochaine fois, ce ne serait peut-être pas mal si Tom la prenait sous une table, au restaurant. Apparemment, le risque de se faire surprendre avait beaucoup d'attrait!

- O^ù voulez-vous en venir? Les deux sangs présentaient-ils le même facteur de pigmentation?

La voilà bien, la scientifique brillante que Tom connaissait et aimait!

- Absolument. Mais ce n'est pas tout. (Charlie fit apparaître un second jeu de photos.) «a, c'est une séquence en continu de l'évolution des érythrocytes de Mathusalem. Vous voyez, ils sont de plus en plus sombres.

Sur le dernier cliché, ils étaient violet foncé et déformés. Charlie poursuivit:

- Vous vous rappelez que Geoff a fait un second prélèvement sur Mme Blaylock deux heures après qu'elle s'était endormie? Eh bien, regardez.

Les cellules avaient perdu leur coloration violette: ils étaient d'aspect rose clair.

- Conclusion: Mme Blaylock éliminait dans son sommeil une substance semblable à celle qui a provoqué la mort de Mathusalem, ajouta Phyllis.

- Au moins, fit précipitamment Tom pour tenter de juguler le début de panique qu'il discernait dans le regard de Sarah, il ne sera maintenant plus question de sabrer le budget du service gérontologie! Je doute même que nous ayons besoin que le conseil d'administration se réunisse, à présent.

qu'attendez-vous pour applaudir? ajouta-t-il comme personne ne souriait. Vous devriez danser de joie.

- Nous ne sommes pas surpris, dit Charlie. C'était évident à partir du moment où nous avons effectué

la comparaison entre les sangs.

- quelles sont les implications?

- Comment savoir, Tom? (Le timbre de Sarah était aigu et nerveux.) Cela ouvre une foule de perspectives.

- Mais ça n'explique pas pourquoi elle est venue à la clinique, objecta Phyllis.

- C'est précisément la raison de cette démarche que nous essayons de

comprendre. On dirait que Miriam Blaylock a eu, Dieu sait comment, connaissance des travaux de Sarah et que cela l'a attirée vers elle... pour des motifs qui nous échappent.

Le teint de Sarah était devenu cireux mais rien ne révélait les émotions qui l'habitaient.

- qu'en pensez-vous, docteur Roberts?

- C'est une question déloyale, Tom.

- Vous adorez les questions déloyales.

Sarah secoua la tête, le menton en avant, les lèvres étroitement serrées. Une lueur de défi brillait dans ses yeux. Ses efforts pour cacher son effroi faisaient pitié à Tom.

- Je crois qu'il faut que nous nous reprenions tous, dit-il. Je vais déclarer le cas Miriam Blaylock

´ projet spécial ^a et j'assurerai la direction des opérations. Il sera financé par le budget général, on ne passera pas par Hutch.

- Est-ce vraiment indispensable? Il sera totale-

ment coopératif. Il peut ne pas être d'accord avec tout ce que nous disons ou faisons mais c'est un homme de science et il se rend compte de l'importance de ce programme.

- Mille mercis, Sarah. Mais puis-je vous rappeler que c'était lui qui s'appropriait à envoyer votre laboratoire de gérontologie à la casse? Il suffit que je passe un coup de fil à Sam Rush et tout sera réglé.

Il approuvera notre demande avant même de penser à Hutch.

- C'est Hutch qui a créé le laboratoire!

- Hutch est un homme fini. Je suis désolé mais c'est comme ça.

- Je vais lui dire...

- Non, vous ne lui direz rien. Vous avez votre boulot et j'ai le mien. Il ne faut pas que nos divergences de point de vue nous opposent. (Il lui tendit la main.) Vous ne connaissez rien à la politique administrative.

- J'ai l'impression que nous avons fait le tour de la question, dit

Charlie dans le silence qui suivit ces mots. (Il émit un petit rire embarrassé.) Vous pouvez compter sur moi, patron.

- Je ne dirai rien à Hutch, murmura Sarah. Je n'ai pas le temps.

Charlie et Phyllis ramassèrent leurs documents.

Tom, derrière son bureau, s'efforçait de rivaliser d'impassibilité avec un bouddha. Il était s'r que Sarah allait lui faire une scène mais, contrairement à son attente, elle se dirigea vers le divan sur lequel elle s'écroula, les yeux cachés derrière son bras.

Haver sortit un cigare, le huma, l'alluma. C'était le bon moment pour savourer le premier de la journée. Tendant le bras, il entrouvrit la fenêtre. Il n'avait pas envie que Sarah rouspète.

Mais elle n'éleva pas la moindre objection et Tom s'aperçut avec surprise qu'elle s'était déjà endormie.

La pauvre! Elle était épuisée. Il alla décrocher son imperméable et l'en recouvrit. qu'elle dorme! Il appellerait Rush dans une heure. Il n'y avait pas urgence. Cette dernière découverte le plaçait en position de force. Pas de problème, le projet Blaylock devrait être coiffé par un administrateur spécial. Il ne se faisait pas d'illusions: Hutch ne démissionnerait pas. Mais il était s'r de se faire nommer à la tête du programme, et du département gérontologie en prime. Dès lors, Hutch n'aurait plus dans sa musette que la responsabilité de la routine de la clinique, ce qui n'avait strictement aucun intérêt pour un type dans son genre.

Tom tira sur son cigare et la fumée tiède envahit ses poumons. Il la rejeta. C'était interdit. Dangereux.

que quelque chose d'aussi agréable qu'un cigare soit aussi redoutable pour la santé était le symbole même de la tristesse de la condition humaine.

En grande partie pour chasser ce complexe de culpabilité que lui donnait ce cigare, il tourna ses pensées vers Miriam Blaylock et ses énigmes. Elle avait indiscutablement fait un effet prodigieux sur Sarah.

- qui êtes-vous, Miriam? fit-il à voix basse.

Il pouffa intérieurement. ' Bravo pour l'homme de science! se morigéna-t-il. En serais-tu arrivé à la croire capable de t'entendre? De

lire dans ton esprit? ^a

Et pourquoi pas, après tout?

qu'est-ce que cela voulait dire, ce monde ^a?

L'hôpital ? Ce bureau ? La chaude saveur de ce cigare? Tout cela, qu'est-ce que c'était, en réalité?

Il se rassura en se répétant qu'il était enraciné

dans le concret, le matériel. Il était possible, somme toute, que cette planète soit habitée par deux espèces dont la similitude n'était que superficielle. Le prédateur idéal ne se distinguerait pas de sa proie.

Ce serait formidable. Un jour, à l'université, quelqu'un avait posé la question. Et si la foi était l'essence profonde de la réalité? Ce à quoi l'on croit est réel. Et si des sorcières réelles volaient sur les ailes de la foi dans la nuit et faisaient le sabbat avec les démons au Moyen Age? Ou si les dieux s'étaient mêlés aux Grecs?

Ou si Miriam Blaylock s'était mêlée à nous?

Sarah était convaincue que sa peur avait sa source en Miriam. Peut-être Miriam était-elle ce que l'on voulait qu'elle soit - tout ce que l'on voulait qu'elle soit. Et peut-être était-ce là la définition d'un monstre.

SOUABE: 1724

Il fait un froid à pierre fendre dans le coche. La seule lumière est celle de la chandelle qui pleure dans sa bobèche. Un épais brouillard a englouti le paysage. Les arbres dont les branches giflent la voiture au passage défilent de part et d'autre de la route, semblables à des tours fantasmagoriques.

Miriam tient son frère dans ses bras. Ses trois soeurs sont assises en face d'elle. Elle les a retrouvés à Paris, à demi morts de faim. Constamment pour-chassés, ils ne subsistaient qu'en se nourrissant de mendiants atteints de maladies.

Les filles sont recroquevillées dans leurs mantes.

Le petit qu'elle serre contre elle est rigide. Elle lui effleure la joue pour essuyer la rosée qui s'y est déposée. D'un geste prompt, elle retire sa main, saisie d'une soudaine appréhension. Touche à nouveau son visage en tremblant.

La peau est comme un masque plaqué sur un crâne. Et la bouche bée.

Le cri de Miriam se noie dans le fracas du violent cahot qui secoue le véhicule. Le cocher vient d'en-lever ses chevaux. Des loups - des dizaines et des dizaines de loups - sont aux aguets au bord de la route. L'attelage prend le galop, le coche penche de côté.

Sans un mot, les traits pétrifiés de douleur, les soeurs de Miriam ouvrent la portière, lancent le cadavre de leur frère au-dehors.

Miriam proteste. Elles ne sont pas encore des animaux! Elle détache le loquet de sa portière et saute à terre. La boue éclabousse ses atours de soie.

La voiture s'éloigne en tanguant.

Brusquement, c'est le silence. A dix pieds de là gît le petit corps roulé en boule. Elle distingue la vapeur blanche de l'haleine des loups. L'un d'eux se précipite et commence à lacérer la pèlerine de son frère.

Miriam le chasse, arrache le corps à la boue qui l'aspire et se met péniblement en marche, chargée de son macabre fardeau. Son coeur est lourd d'une tristesse infinie. Le coche a fait halte un peu plus loin. Sa masse énorme se dresse dans le brouillard.

Elle entend le cocher fredonner une complainte de ses sauvages Carpatés.

Sans un mot, elle reprend sa place dans le véhicule, étreignant sur son sein la dépouille desséchée et racornie. Ses soeurs gardent la tête obstinément baissée. Elles ont trop honte pour oser la regarder en face.

Elles arrivent à un village un peu avant midi. Le cocher descend de son siège et ôte son bonnet crasseux. Žarnesti ^a, annonce-t-il. Miriam lui tend un florin d'argent qu'elle tient entre deux doigts pour qu'il puisse le prendre sans la toucher.

Žarnesti est un misérable hameau perdu de Souabe. Elles y sont venues sur la foi de rumeurs prétendant que leurs semblables auraient trouvé

une sécurité relative dans ces régions farouches et désolées. Le village est puant, rongé par la disette et la maladie. Ici et là quelques masures branlantes entourent une église de rondins derrière laquelle se dresse un bâtiment tout en longueur. C'est l'auberge. La forêt encercle

l'agglomération de toutes parts. On aperçoit des maisons en ruine dans l'ombre des arbres les plus proches. Les soeurs de Miriam, leurs mantes traînant dans la boue, traversent la clairière, escortées de cochons affamés.

Laissant le corps de son frère dans la voiture, Miriam met pied à terre et se hâte de les rattraper.

Elles sont aux abois et elle redoute qu'elles ne fassent bon marché du plan d'attaque qu'elle a minutieusement préparé.

Elles marchent avec l'aubergiste et leurs voix aiguës se mêlent aux piailllements des oiseaux de la forêt. A la vue du sou d'or qui lui est offert, l'aubergiste se fait obséquieux. Il écarte le lambeau d'étoffe douteux qui masque la porte. Elles doivent se baisser pour entrer. L'odeur qui l'assaille coupe le souffle à Miriam. Ses soeurs, narines dilatées, se tournent vers une jeune femme occupée à remuer quelque chose dans une marmite. Des lumignons grésillent sur les deux tables qui meublent la salle.

Les murs sont luisants de crasse. A l'entrée des voyageuses, la jeune femme lèche sa cuiller et s'avance à leur rencontre. Elle est couverte de cloques. Ouvrant la bouche toute grande, elle s'agenouille devant elles, les bras tendus comme une implorante, et les conjure de se défaire de leurs mantes.

L'une de ses soeurs incline la tête, le regard avide.

Miriam fronce les sourcils avec fureur. Consommerait-elle vraiment cette ignoble souillon?

Mais ses soeurs ne tiennent pas compte de ses muettes objurgations. Elles se meuvent comme des ombres dans la pénombre enfumée. Miriam a beau les supplier en silence leur coeur est rebelle à son toucher. Elles continuent à fouiller l'obscurité en quête d'un trésor caché. Les couteaux, les yeux, les dents scintillent à la lueur vacillante des mèches.

C'est une danse, Miriam va de l'une à l'autre.

Chacune lui tourne le dos.

Un terrible hurlement brutalement étouffé... l'aubergiste a été pris. Puis c'est au tour du cocher qui s'est rué trop tard sur la porte. Elles fondent ensuite sur la fille acculée dans un coin fuligineux de la pièce. Mais quelque chose se détraque. La fille ne se laisse pas faire. Poussant

des cris perçants, elle se débat, s'échappe et, dans sa fuite, renverse un lumignon dont les braises roulent sur le plancher. Profitant de ce que ses assaillantes sautent en arrière pour que le feu ne se communique pas à

leurs vêtements, elle défonce la cloison de bardeaux et disparaît par la brèche. Sa silhouette grise se perd au milieu des fougères, s'évanouit dans les bois auxquels est adossée l'auberge.

Il faut faire vite, maintenant, avant qu'elle ne donne l'alerte. Tout le pays vit dans la terreur de ceux de leur race. Leurs congénères errant en bandes rôdent à travers la Souabe, la Transylvanie, la Hongrie, la Slovaquie, fondant sur les villages dont ils massacrent toute la population. Ils font Sommeil dans les tombes afin d'être à l'abri des paysans superstitieux qui, la nuit tombée, ne s'ap-prochent jamais des cimetières sans multiplier au préalable patenôtres et oraisons. Une fois qu'ils ont dépeuplé un hameau, ils le rasant, jettent les cadavres à la rivière et repartent ravager le prochain.

Le bruit s'en est répandu à travers les montagnes.

Ils sont l'obsession de tout le pays.

Cet ,ge ne leur est pas hospitalier. Ils s'étaient habitués au chaos qui avait régné des siècles durant après la chute de Rome. Maintenant que l'ordre est restauré dans l'Europe occidentale, ils ont été

forcés de fuir vers l'est.

Il ne se passe pas de jour que la nouvelle d'un nouveau désastre ne leur parvienne. Les noms anciens que son père apprenait à Miriam - les Ranftius, les Harenberg, les Tullius - sont en train de mourir. Toute l'Europe poursuit la race de sa vindicte. Ces imbéciles se répandent partout, brandissant des croix et des chapelets d'ail, baragoui-nant des incantations en mauvais latin.

Mais si stupides qu'ils soient, les superstitieux sont en passe de l'emporter. Il n'est pas une bour-gade à l'ouest de l'Oder qui n'ait br°lé au moins quelques-uns des leurs.

La cloche de l'église se met à tinter.

Un cri atroce retentit à la porte. Les soeurs de Miriam, maintenant affolées et qui n'ont plus d'autre idée en tête que de chercher le salut dans la fuite, soulèvent le bout d'étoffe maculée qui l'obs-true. Dehors, une foule de trente ou quarante personnes entoure le coche renversé.

Leur frère passe de mains en mains, ses vêtements lui sont arrachés.

Soudain jaillit un flot de lumière - d'autres villageois ont défoncé le mur du fond et ils s'engouffrent à l'intérieur de l'auberge. En h,te, Miriam se cache dans un tas de foin. La clameur des voix excitées emplit la salle.

Miriam, la mort dans l',me, glacée d'effroi, garde une immobilité totale. Les voix tonitruantes sub-mergent les hurlements frénétiques de ses soeurs.

- Protège-les! lui avait dit son père.

Comment pourra-t-elle affronter son souvenir, désormais ? Et sa mère, morte en donnant naissance aux triplées? A-t-elle péri pour rien?

Miriam est plus vigoureuse à elle seule que ses trois soeurs réunies car elle a été mieux alimentée et pendant plus longtemps. Mais l'est-elle suffisamment pour les arracher à ces furieux?

Les voix sont devenues joyeuses: les villageois sont en train de piller le coche et de dépouiller leurs prisonnières. Les quelques misérables sous d'or dont ils s'emparent sont pour eux un trésor de roi.

Subitement, des hommes et des femmes se précipitent sur sa cachette. Miriam se prépare à leur faire face mais déjà, ils battent en retraite en courant, chargés de brassées de foin destinées à

faire des torches: ils ne l'ont pas vue.

Devant l'un des murs de l'auberge est installée une grande broche dont on se servait, sans aucun doute, du temps que le village avait des porcs suffisamment gras pour être mis à rôtir. La paille enflammée crépite sous le bois qu'elle embrase.

Se rendant compte du sort qui les attend, les soeurs hurlent le nom de Miriam. ´ MIRIAM!

MIRIAM! ^a

Une part de Miriam se réjouit secrètement qu'elles ne sachent pas o' elle se cache. Elle se répète inlassablement qu'elle ne peut les sauver, qu'elle ne peut rien, seule contre cinquante. Assaillie par les puces et la vermine, elle tend l'oreille à leurs implorations. De temps en temps, elle sent les rats courir sur elle.

Jamais nul n'a eu autant besoin d'elle. A nouveau, elle se remémore son père. C'était un héros.

Elle commence à repousser le foin et à se dresser sur son séant mais le spectacle qui lui apparaît est si horrible qu'elle se pétrifie. L'une de ses soeurs est nue. Ils l'attachent à la broche. Puis la posent en travers des flammes.

Un terrible grésillement... comme du parchemin qui brûle. La malheureuse s'époumone, son urine se vaporise, elle dodeline de la tête, sa chevelure roussie fume.

Ils baissent le feu et se mettent à faire tourner lentement la broche.

Elle crie longtemps. Longtemps. Au bout d'une heure, sa voix se brise.

Les deux autres soeurs gisent dans un coin, attachées l'une à l'autre comme volailles troussées que l'on expose au marché.

La nuit est déjà avancée quand toutes les trois sont rôties à point.

Miriam a les lèvres en sang tant elle les a mordues pour ne pas laisser échapper un son. Son corps, que dévore la vermine, la torture. Jusqu'à

une heure tardive, la salle où flotte une odeur crémeuse de chair grillée retentit de joyeux éclats de voix.

Comment ne seraient-ils pas gais? Ils ont de l'or et sont repus. Il y avait des années qu'ils n'avaient été

à pareille fête. A l'approche de l'aube, les villageois boivent à belle gorge leur nauséabonde bière noire et s'accouplent. Puis ils s'endorment.

Miriam sort de sa cachette et se rue hors de l'auberge. Elle ramasse le cadavre de son petit frère abandonné dans la boue et s'enfonce en courant dans les bois. Elle n'a qu'un désir: fuir cet endroit affreux. Son coeur pleure ses soeurs perdues mais elle n'ose même pas s'approcher de leurs ossements.

Soudain elle émerge dans une clairière illuminée des feux de l'aurore. Des fleurs frémissent à ses pieds. Le massif des Carpates se dresse dans le ciel radieux. Devant la majesté des monts, Miriam laisse enfin éclater sa douleur.

Sa solitude l'accable. Peut-être devrait-elle se livrer aux villageois.

Mais elle est incapable de revenir sur ses pas, incapable d'accepter de périr par le feu. La vie conserve sa beauté. que les morts soient leurs propres héros.

Etreignant le corps de son frère, elle se met en marche. Elle franchira les montagnes, résolue à

chercher une terre plus accueillante.

John avait attendu le départ de Miriam pour rentrer. C'était moins risqué. Il lui fut facile de contourner la barrière électrostatique: il passa par le tunnel désaffecté qui lui avait permis de s'évader.

Il avait une t,che à accomplir.

Il déambula de pièce en pièce dans la maison silencieuse. La bibliothèque était jonchée de journaux qui faisaient tous largement place au récit de ses exploits criminels. La prudence de Miriam lui paraissait dérisoire. New York était une grande ville. Il passerait de l'eau sous les ponts avant que la police ait raison de lui.

Il monta l'escalier. Il fit halte devant la porte de la chambre. Son objectif était le grenier mais il n'était pas pressé. Savourer à l'avance sa vengeance était délectable.

Après sa conversation avec Sam Rush, Tom avait réussi à persuader Sarah d'accepter de fêter l'événement avec lui. Elle voulait rester au labo avec l'équipe mais elle avait fini par se laisser convaincre que sa présence n'était pas indispensable à la bonne marche de la prochaine phase du programme. N'importe comment, comme sa tentative de ramener Miriam Blaylock à Riverside avait échoué, le travail était bloqué dans une large mesure. Il n'était pas très commode de faire des observations en l'absence du sujet.

- Tu fêtes la destruction d'un homme.

Ils étaient au Las Palmas, un restaurant mexicain de la 86e Rue.

- qu'est-ce que tu vas chercher? protesta Tom.

Hutch a toujours son truc.

- La plus grande découverte de l'histoire et hop!

Tu la lui piques sous le nez. Toi!

Tom tiqua.

- D'accord. Je suis un ogre.

- Tu es un affreux ambitieux. (Sarah sourit.) Je voudrais pouvoir te punir. Dieu sait que cela te ferait du bien! Mais la vérité est que je suis tellement soulagée que je n'ai plus la tête à moi. Savoir que nous ne sommes plus sous la coupe de Hutch...

Oui, ça mérite d'être fêté.

- Je ne joue les ogres que lorsqu'il est nécessaire de protéger ton oeuvre.

- Gomme ce sourire en cul-de-poule débordant de sincérité, mon amour. Tu ressembles à un joueur de bonneteau.

- C'est très vexant de s'entendre dire des choses pareilles.

- Tu adores ça, mon amour. (Sarah leva son verre.) A ta santé, salaud!

- A la tienne, chienne!

- Ne m'insulte pas. Je ne le mérite vraiment pas.

Comprenant que la passe d'armes risquait de dégénérer en une vraie querelle, Tom n'insista pas.

quand le garçon vint prendre la commande, il fut surpris que Sarah jette son dévolu sur le grand menu, elle qui, d'habitude, ne faisait que grignoter du bout des dents. Il y avait même des moments où

il se disait qu'une poignée de graines par jour suffirait à son appétit d'oiseau.

- Au moins, tu as faim, pour une fois. C'est bon signe.

- Signe d'un début de névrose. D'ici quelques années, je serai grasse comme une caille.

- Et cela t'est égal?

Les yeux de Sarah flamboyèrent.

- Ce soir, j'ai envie de manger, c'est tout. J'ai une faim de loup, ajouta-t-elle après une pause. Il y a une seconde, j'ai failli voler une salade sur le plateau.

Du doigt, elle désigna un garçon qui se faufilait entre les tables.

Ils furent rapidement servis. Pendant cinq minutes, Sarah, absorbée par ses enchitadas et ses tama-les ne prononça pas un mot.

- Tu en veux encore?

- Et comment!

Tom appela le garçon et Sarah reprit de tout une seconde fois. C'était très bien d'avoir de l'appétit mais elle allait se transformer en saucisse si cela continuait !

- Tu as de quoi écrire, Tom ? J'ai des idées qui me viennent.

- Je les garderai en mémoire. Je t'écoute.

- Un: nous avons raison de partir du principe que Miriam a un primate pour ancêtre. Elle est trop proche de nous pour qu'il en aille autrement. Deux: nous avons besoin, par conséquent, d'une radio du squelette afin de déterminer la souche dont elle est issue. Trois: il est indéniable qu'elle et ses semblables sont en symbiose avec nous. Sinon, pourquoi se cacheraient-ils ? Ils veulent de nous quelque chose que nous ne leur donnerions pas de bon gré.

- Je suis mal ton raisonnement.

- quelle autre raison auraient-ils de s'envelopper d'un voile de secret ? Je me demande ce qu'ils peuvent bien nous prendre... et si nous arriverons à

le découvrir.

Tom enviait la clarté d'esprit de Sarah. Elle avait ramené toute l'affaire à deux questions clés.

Soudain, elle s'arrêta de manger, posa son couteau et sa fourchette et leva les yeux vers lui. Elle était livide.

- Sortons.

Sans protester, Tom régla l'addition et ils quittèrent le restaurant.

Une foule compacte se pressait sur la 86e Rue.

Des volutes de fumée montaient des poêles des marchands de

marrons. Les transistors braillaient, emplissant l'air de musique disco. Ils passèrent devant un restaurant chinois, un restaurant alle-mand, un restaurant grec. Il y avait un peu moins de monde sur la Seconde Avenue.

- J'ai peur de ne pas pouvoir garder mon dîner.

Tom n'en était pas autrement étonné. Après tous ces plats épicés qu'elle avait ingurgités!

- Est-ce que tu arriveras à tenir le coup?

Mais Sarah était déjà en train de vomir dans le caniveau. Heureusement, l'Excelsior était tout près et Herb, le concierge de nuit, avait assisté à la scène. Il arriva en courant, une serviette à la main dont Tom, soutenant la tête de Sarah, se servit pour essuyer le visage baigné de sueur de la jeune femme.

- Oh! Tom, ça ne va pas du tout! Je grelotte!

- Viens. Tu vas te mettre au lit.

- Si vous voulez, je peux la porter, docteur, proposa le concierge.

Sarah se redressa en chancelant.

- Non merci, Herb.

Elle entra d'un pas mal assuré dans le hall au bras de Tom qui s'efforçait de passer en revue les symptômes des différents types d'intoxication alimentaire. Ce ne pouvait pas être le botulisme, l'attaque avait été trop brutale. Ils n'avaient pas mangé de champignons. Il devait probablement s'agir de cette vieille connaissance, la salmonelle.

Ou, tout bêtement, Sarah s'offrait une bonne indigestion. Du repos et de la chaleur- et elle serait remise sur pied en un clin d'oeil.

Herb décrocha le téléphone intérieur.

- Gonzalo, viens me remplacer en bas. Je monte avec le Dr Haver et le Dr Roberts.

Dans la cabine de l'ascenseur, le seul bruit qui rompait le silence était la respiration saccadée de Sarah.

- Tom, ça recommence... gémit-elle.

Ils n'étaient encore qu'au dix-neuvième étage.

- Encore une petite seconde, chérie.

Herb faisait une tête longue comme ça. Il allait être dans un bel état, son ascenseur! Mais Sarah réussit à tenir jusqu'à leur porte: l'ascenseur était sauvé. Tom était partagé entre la colère et la compassion. Elle n'avait qu'à ne pas b,frer comme un hippopotame, après tout! Mais elle en était bien punie et il souffrait avec elle.

- Vite, au lit, maintenant, chérie.

Il n'obtint qu'un gémissement plaintif en guise de réponse.

quand Sarah fut allongée, une bassine à portée de la main avec l'ordre strict de s'en servir en cas de besoin, Haver se mit en devoir de nettoyer le palier en luttant contre la nausée. Herb s'était éclipsé pendant qu'il aidait Sarah à se coucher. Il était difficile de lui en vouloir.

quand il rentra dans la chambre, Sarah, à son vif étonnement, était assise sur le lit.

- «a va mieux, lui annonça-t-elle avec un regard qui le mettait au défi de la contredire.

Au même instant, on sonna à la porte d'entrée.

Tom alla ouvrir.

- C'est encore moi, dit Herb. J'ai un paquet pour vous. C'est un coursier qui l'a remis à Gonzalo.

La petite boîte enveloppée d'un ravissant papier bleu et nouée par un ruban était au nom de Sarah.

Tom la lui apporta en haussant les épaules.

- qui peut bien m'envoyer un cadeau?

- Ouvre, il y a peut-être une carte à l'intérieur.

Sarah approcha le paquet de son oreille et le secoua.

- Tu as peur que ce ne soit une bombe?

Sarah, un léger sourire aux lèvres, déchira le papier. Dès qu'elle eut soulevé le couvercle de la boîte, une odeur entêtante se répandit dans la chambre. Le coffret contenait six pains de savon d'un jaune tirant sur le vert.

- Mais fous ça en l'air, bon Dieu! Fous-le en l'air !

- C'est de la part de Miriam.

- Tu ne trouves pas que c'est un peu... douce,tre comme parfum?
Ecoute, si tu veux que je te dise le fond de ma pensée...

- C'est quand même gentil. (Sarah prit un des savons et le renifla.)
quand j'étais chez elle, je lui ai dit que j'adorais ce bouquet. L'attention est délicate.

- Peut-être mais, pour le moment, enferme ça quelque part.
Hermétiquement. Il me faut un peu de temps pour m'habituer à l'idée.
(Brusquement, Tom eut une illumination.) Mais je la connais, cette odeur... Bien s'r!

Il s'empara d'un des pains et l'examina. La marque y était imprimée en ronde-bosse: Brehmer & Cross, Négociants. Il éclata de rire et lança le savon sur le lit.

- qu'est-ce que cela a de si drôle ? Elle les fait faire spécialement pour elle.

- Tiens donc! Tu sais ce que c'est? Le savon dont se servent les croque-morts pour récurer les cadavres! Voilà o~ j'ai senti cette cochonnerie et voilà

pourquoi elle me donne mal au coeur. Cela remonte à mon enfance.
quand ma grand-mère est morte, ils l'ont nettoyée avec ça sinon elle aurait senti jusque dans le salon.

Sarah tendit la main vers le savon mais la retira aussitôt. Tom s'approcha d'elle.

- Ses mécanismes de pensée sont différents des nôtres.

- Mais elle m'a dit...

- qui sait ce qu'elle voulait dire? Il faut se garder de partir du principe que nous comprenons ses motivations. Pour elle, c'est peut-être une

sorte de plaisanterie.

Après un long silence, Sarah se rangea à l'avis de Tom - ce devait sûrement être une forme d'humour. Elle ne protesta pas quand il jeta les savons dans le vide-ordures.

Il ne restait plus trace de son malaise et elle n'avait pas de fièvre. Aussi convinrent-ils de ne rien faire pour le moment.

- Tu n'as sans doute même pas besoin d'un renouvellement d'électrolyte.

- Tant mieux. Je serais bien incapable d'avaler ne serait-ce qu'une goutte d'eau pour l'instant.

Tom prit le programme de télévision.

- Eh! Ils passent ' Grands Génériques ^a sur le canal 13 à 21 heures. C'est juste l'heure.

Pendant qu'ils regardaient l'émission, Tom remarqua que Sarah frottait son bras droit.

- «a va, chérie?

- Oui.

- Tu t'es peut-être flanqué une entorse tout à l'heure en rentrant.

- Mon bras m'a fait mal tout l'après-midi.

Un peu plus tard, Sarah alluma la petite lampe.

- Regarde, Tom.

Elle avait au bras une lésion de la taille d'une tête d'épingle.

- Tu as donné du sang?

- quand l'aurais-je fait? C'est sans doute un insecte qui m'aura piquée. Je parie que c'est ça qui m'a rendue malade.

Tom examina la plaie. Le parcours de la veine était tuméfié... cette coloration rouge - exactement comme si Sarah avait subi une

transfusion.

- C'est une morsure d'araignée.

La voix de Sarah était altérée. Elle avait peur.

Tom lui tapota l'épaule.

- Si ce n'est que cela, il n'y a pas à se faire de bile.

C'est bénin.

- Bénin... oui.

- Absolument. Tu n'as pas de myalgie, pas de crampes. Si une araignée venimeuse t'avait mordu, ces symptômes seraient présents.

Sarah poussa un soupir.

- C'est honteux mais je recommence à avoir affreusement faim.

Tom en demeura interloqué. Il récapitula les symptômes qu'elle avait manifestés. L'idée lui vint à

l'esprit de lui proposer d'aller se faire examiner à

l'hôpital mais il ne s'y arrêta pas: les réactions étaient trop anodines. Des multitudes de gens avaient des intoxications alimentaires légères ou se faisaient piquer par des insectes - ils n'allaient pas consulter pour autant. Pourtant, Tom s'inquiétait.

Sarah avait mauvaise mine et une bouffissure anormale indiquait un début d'œdème. Il t,ta ses joues.

La peau était froide et sèche.

- Faim ou pas faim, je crois que tu devrais essayer de dormir un peu. Demain matin, on s'of-frira un petit déjeuner royal.

Elle ne discuta pas mais sa contrariété était visible. Ils se déshabillèrent et se mirent au lit. Tom jeta un coup d'oeil au Time et éteignit au bout de cinq minutes. Il donna à Sarah une petite tape sur le derrière. Elle se tourna et se retourna pendant un temps qui lui parut interminable. Ce ne fut que lorsque la respiration de la jeune femme devint calme et régulière qu'il commença à se détendre. Il lui toucha une dernière fois le front. Elle n'avait pas de fièvre. Finalement, il s'endormit à son tour.

Un roulement de tonnerre. La lueur bleue d'un éclair illumina brièvement le plafond. Dehors, il pleuvait à verse et le vent mugissait.

Sarah posa son bras sur ses yeux. Sa peau la picotait, elle était endolorie de partout, elle claquait des dents. Elle eut soudain la vision d'un Big Mac, d'une double portion de frites et d'un énorme coke glacé. Ecoeurant! Elle n'avait pour ainsi dire jamais goûté ce genre de boustifaille. Et pourtant, rien que d'y penser, elle salivait. Elle se tourna vers la pendulette de la coiffeuse. Elle distinguait mal le cadran, c'était trop loin, mais il devait être aux alentours de 2 heures et demie.

Pas l'heure rêvée pour se promener dans les rues de New York. Elle se représentait le McDonald de la 86e Rue. quelques personnes recroquevillées devant un café, peut-être deux agents de police qui faisaient la pause. Elle sentait presque l'odeur - un parfum céleste.

Elle se glissa hors du lit avec les plus grandes précautions. Si jamais elle réveillait Tom, il monterait sur ses grands chevaux et elle ne pourrait pas mettre son projet à exécution. Le McDonald n'était pas loin. Tout se passerait bien. Elle enfila son jean, un chandail, et laça ses chaussures de sport.

Le hall d'entrée était vide. Herb ronflait comme un bienheureux - il s'était endormi à son poste.

L'orage, qui n'était plus qu'un souvenir, avait rafraîchi l'atmosphère. A part le murmure du vent, le silence était total. Ces rues désertes, c'était merveilleux. Le seul fait d'être dehors à cette heure-là

donnait à Sarah l'impression de posséder une puissance secrète. La 86e Rue n'était qu'à deux blocs de la résidence. Le McDonald était effectivement ouvert mais il y avait beaucoup plus de monde qu'elle ne se l'était imaginé. C'était même la bousculade.

Elle dut faire cinq minutes de queue en piaffant d'impatience tant elle se sentait affamée.

Elle prit deux Big Macs, une double frite, une part de tarte et un coke grand format. Elle trouva une place libre à côté d'un jeune homme solidement mûsclé qui ne lui accorda pas un regard quand elle posa son plateau et qui, après deux claquements de langue réprobateurs, se leva et alla s'installer plus loin en ondulant des hanches. Sarah regarda alors réellement autour d'elle pour la première fois depuis qu'elle était entrée et faillit éclater de rire: tout le monde, à part elle, était homo! Il y avait là des travestis attablés devant des milk-shakes, des cuirs qui

dévorait des hamburgers, des garçons dans toutes les tenues possibles, depuis le complet strict jusqu'aux oripeaux de la drague. Et tous évoluaient entre les tables dans une espèce de danse alanguie.

Personne ne s'occupait de Sarah, ce qui lui convenait à merveille. Les hamburgers au fumet odorant, cuits juste à point, étaient exceptionnellement savoureux. Meilleurs, bien meilleurs que ne l'étaient d'habitude les Big Macs. Même le coke et les frites étaient somptueux. Servait-on ici du prêt-

à-bouffer pour gastronomes avertis après le lever de la lune?

La seule chose qui la retint d'aller chercher deux autres hamburgers fut le souvenir du malaise qu'elle avait eu après le dîner. Elle n'était pas complètement rassasiée mais le bon sens lui ordonnait de ne pas commettre d'excès. Enfin, Tom lui avait promis un plantureux petit déjeuner. Elle le voyait déjà: des oeufs, des saucisses brulantes à

l'assaisonnement relevé, une montagne de toasts beurrés - et peut-être aussi des crêpes pour faire bonne mesure. Elle en avait déjà l'eau à la bouche.

La grosse pendule au-dessus du comptoir indiquait 3 heures. Au moins quatre heures à attendre avant le petit déjeuner. Elle se leva et dut faire un effort de volonté pour quitter le McDonald. Elle marcherait pour meubler l'attente: elle n'avait aucune intention de se retrouver entre quatre murs avant le jour.

De son indisposition de tout à l'heure, il ne restait plus trace. Une nouvelle averse menaçait mais cela lui était égal. Au contraire, la fraîcheur revigorante de la pluie lui ferait du bien. Sa faim persistait mais cela ne faisait qu'ajouter à la merveilleuse sensation de bien-être qu'elle commençait à éprouver. Elle longeait des magasins et des immeubles obscurs.

Pressant le pas, elle s'engagea dans la rue tranquille reliant York Avenue à East End Avenue. Là, les constructions sont plus anciennes, les lumières moins vives. Au delà d'East End se déploie la masse enténébrée de Carl Schurz Park. Avec ses rares lampadaires d'un autre temps s'égrenant le long des allées, les lambeaux de brume accrochés aux branches des arbres, le parc rappelait à Sarah le Savannah de sa jeunesse. Elle gardait un souvenir net de Bobby Dewart, de l'odeur douce de sa peau, des longues heures troublantes qu'ils passaient, adolescents, à se caresser parmi les tombes du vieux cimetière. Après, ils se promenaient sur les quais, respiraient à pleins poumons la brise

au goût de sel venue de la rivière, regardaient les derniers touristes sortir du Pirate House Restaurant et se juraient un amour éternel.

Elle avait quatorze ans et ne savait rien des tours que vous joue la vie. Son père avait été transféré un beau jour à la succursale de Des Moines. qu'était devenu Bobby ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Elle se remémorait cette amourette, sa timidité et toute son ardeur. Un amour de jeunesse, condamné

d'avance. Et pourtant, n'avait-il pas été éternel, en un sens?

Elle éprouva brusquement la nostalgie des lieux perdus d'antan - bancs solitaires, sentiers déserts de la nuit. Oh! le souvenir de ses grandes passions lui causait la même délectable mélancolie. Bobby et les autres. Sans oublier Tom. Il faisait partie de ses grandes passions, elle ne pouvait le nier.

Elle atteignit l'esplanade qui s'étend au delà du parc, bordée d'un côté par des immeubles, de l'autre par l'East River. Le courant, toujours rapide, bouillonnait dans l'ombre. Un bateau, que seuls ses feux dansants permettaient de distinguer, glissait très loin sur la rivière. Les bancs luisaient de pluie.

Ils étaient alignés au ras des immeubles. Les terrasses des appartements inférieurs surplombaient le trottoir. Dans l'obscurité, les édifices avaient une qualité particulière qu'ils ne possédaient pas en plein jour... une aura de mystère.

Leurs fenêtres aveugles étaient... attirantes. Dans l'état où Sarah se sentait maintenant, il ne lui paraissait nullement impossible d'escalader un de ces balcons.

que ferait-elle ensuite?

Elle avait l'impression de mordre dans une pêche dont le jus délicieux lui fondait dans la bouche.

Des gens dormaient derrière ces façades, des milliers de gens enfermés dans leurs rêves, vulnérables et silencieux.

Elle avançait sans bruit, habitée par une obscure et subtile convoitise. Elle avait soif de beauté et songeait que la laideur était étrangère à l'être humain. Elle avait envie d'entrer dans un appartement, de toucher les choses appartenant aux gens, de les entendre respirer.

Elle monta sur un banc. Même en levant les bras, il manquait encore trente centimètres. Elle se ramassa sur elle-même. En sautant à pieds joints, elle réussirait peut-être à atteindre le rebord du balcon.

Mais qu'est-ce qu'elle fabriquait? C'était absurde!

un comportement aberrant, psychopathique! Pourtant, ses muscles se contractaient, ses mains se crispaient, elle mesurait des yeux la distance à

franchir. Il n'y avait pas l'ombre d'une tendance névrotique dans sa personnalité. Si elle pouvait se reprocher quelque chose, c'était même d'être trop civilisée.

Et, soudain, elle se retrouva accrochée au rebord du balcon, les jambes dans le vide. Elle avait réussi l'impossible.

Dans cette position, elle aurait normalement dû

avoir mal dans les bras et dans les doigts. Or, elle ne sentait rien. Elle aurait même plutôt eu l'impression que ses muscles étaient faits d'acier. Elle se hissa à

la force des poignets jusqu'à ce que sa tête fût au niveau de la terrasse qu'elle balaya du regard. Un barbecue, deux fauteuils de jardin, un tricycle... Elle étreignit un barreau de la balustrade.

Une singulière rage, violente et tumultueuse, montait en elle, le désir de s'introduire dans l'appartement et...

quand elle se laissa retomber, cela fit un choc sourd dont l'écho se répercuta d'un bout à l'autre de l'esplanade. L'atrocité de la vision qui l'avait obligée à l'cher prise lui faisait maintenant rentrer la tête dans les épaules et serrer étroitement les bras sur sa poitrine, se recroqueviller sur elle-même.

Il n'était pas possible qu'elle ait de pareilles pensées ! Elle aimait l'humanité, c'était la base même de sa vie. Comment avait-elle pu souhaiter, ne fût-ce qu'un instant, tuer des innocents, les éviscérer ainsi qu'elle s'était vue le faire en imagination ?

On eût dit que quelqu'un d'autre occupait son corps, un être de fureur mû par des besoins dont elle ignorait tout.

- Cela a-t-il toujours été là, enfoui, caché derrière mon moi... le moi que je connais?

Oui. Caché mais présent. quelque chose d'im-mense palpitait, s'éveillait en elle. Aussi vieux que le monde, peut-être, mais également tout neuf. C'était cette entité qui l'avait fait sortir au milieu de la nuit et l'avait conduite ici, qui avait transformé une banale fringale en une voracité gloutonne, qui avait suscité cet intérêt anormal pour les occupants de l'appartement.

Elle s'éloigna précipitamment à la recherche d'un espace moins clos que l'esplanade, un endroit où

elle serait moins tentée de céder à ces impulsions.

Elle éprouvait l'inquiétante hantise que quelqu'un, quelque chose l'escortait, marchait à son pas, respirait à l'unisson.

quelque chose qui n'était pas tout à fait de ce monde.

quelque chose qui était de haute taille, blême et rapide comme le faucon.

Elle se mit à courir. Ses chaussures de sport étouffaient le bruit de ses pas qui n'était plus qu'un chuintement. Mais rien n'atténuait son effroi. Elle se laissa tomber à croupetons par terre, les mains nouées sur la tête.

Il lui semblait que de vastes ailes montaient dans le ciel.

Une hallucination...

Brusquement, le souvenir de la marque d'aiguille lui revint en mémoire. Mais bien sûr, c'était cela! Il ne s'agissait ni d'une piqûre d'insecte ni d'une anodine égratignure. Miriam lui avait inoculé quelque chose avec une aiguille.

Une silhouette pâle, un tube de caoutchouc, des flacons, du sang rouge...

Rouge foncé comme celui d'un reptile.

Sarah s'enfonça dans le parc, passant dans sa course folle devant les balançoires immobiles, les pelouses où, dans la journée, les enfants jouaient au ballon, les toboggans, les bacs à sable, les grands arbres ruisselants.

- J'ai été transfusée! Elle m'a donné son sang!

Son sang...

Souvenir... Souvenir de Miriam pompant du sang de sa propre veine à l'aide d'un cathéter primitif.

Sarah paralysée. Une voix, la voix de Miriam, répétant inlassablement:
‘ Tu ne peux pas bouger...

tu ne te souviendras de rien... Tu ne le pourras pas...

tu ne le voudras pas... ^a

Mais ce n'était pas la bouche de Miriam qui psalmodiait ainsi. C'était celle de l'étrange créature non humaine, de la statue avec le cathéter fiché

dans le bras. Le cathéter aboutissant à la vessie qui se remplissait de sang noir.

quand le flacon avait été plein, le cathéter était entré dans son bras à elle. Elle l'avait regardé la pénétrer et ç'avait été un tel délice qu'il lui avait été

impossible de se révolter et de l'arracher.

Au secours!

Sarah était maintenant sortie du parc. Elle courait à travers les rues aux carrefours familiers passait devant des magasins qu'elle connaissait bien, mais c'était en même temps un monde insolite et inconnu, une planète habitée par les morts qui était également sa planète.

Elle s'arrêta, hors d'haleine. Son coeur cognait à

grands coups, sa respiration était hachée. ‘ Je n'étais pas censée le savoir, songea-t-elle. C'est incroyable mais c'est la vérité. Il ne peut pas en être autrement. Elle se palpa le bras. Il y avait une induration là où l'aiguille avait transpercé les tissus.

C'était douloureux à la pression.

C'était bien réel.

Elle avait dans les veines le sang de Miriam qui se mêlait au sien.

Du sang noir? Une créature hideuse qui parlait avec la voix de Miriam? Un cauchemar? Une mauvaise plaisanterie dont elle avait été victime?

Cent questions affolées se bousculaient dans la tête de Sarah mais pour le moment, elle ne discernait aucune réponse claire.

Elle s'efforça de se calmer. ´ Respire à fond.

Rappelle-toi que tu n'es pas sans biscuit... Tu as des ressources. ^a Elle pouvait réfléchir, faire appel aux armes de la raison et de la science. Son savoir pouvait la sauver.

Son premier mouvement fut de rentrer le plus vite possible, afin de réveiller Tom et de filer à

Riverside pour faire faire des tests. Mais elle se maîtrisa et s'assit au bord du trottoir. Pas d'effolement! Il fallait d'abord qu'elle reprenne ses esprits qu'elle mette de l'ordre dans ses idées. Y aller avec prudence, faute de quoi tout cela passerait aux yeux des autres comme une conduite irrationnelle et aberrante.

que cette rue déserte était paisible! Il y avait un parterre de tulipes devant un immeuble voisin et les fleurs luisaient à la lumière des lampadaires. Les arbres éclataient de feuilles nouvelles. Le sommeil dans lequel était plongé ce coin de New York était si serein, il avait une odeur si douce que l'on aurait pu se croire dans une petite ville de province.

Sarah leva les yeux. Des nuages qui reflétaient le brasillement de la cité couraient dans le ciel. «à et là, une étoile scintillait à travers leurs déchirures.

Vers l'ouest dérivait la lune.

L'air se mit à frémir autour d'elle, on aurait dit le bruissement d'ailes géantes.

L'hallucination revenait à la charge. C'était comme si un oiseau immense allait et venait au-dessus d'elle. Et Sarah vit soudain l'image vivante de Miriam...

Elle se releva d'un bond en réprimant un cri. Ce visage d'une impassibilité totale avait été réel. Mais ce n'était plus qu'une illusion. Sarah était seule.

C'était un autre symptôme, rien de plus, et il fallait l'accepter comme tel.

Le hurlement d'agonie de Mathusalem...

Sarah se boucha les oreilles et un élancement douloureux lui fouailla le bras droit au niveau de la piqûre. Encore un symptôme. En fait, tout ce qui lui était arrivé cette nuit - depuis les vomissements jusqu'aux phénomènes hallucinatoires en passant par cette faim dévorante - n'était qu'un faisceau de symptômes. Et il serait possible d'agir à partir du moment où l'on connaîtrait les paramètres de l'équation.

Sarah se remit en marche mais, cette fois, avec une froide détermination. Elle ne serait pas la proie d'une psychose passagère. Elle s'attaquerait au problème avec une optique de professionnelle et elle en triompherait avec l'assistance d'un des meilleurs instituts de recherches du monde. Découvrir les motivations de Miriam, quelles qu'elles puissent être, pouvait attendre un peu.

Celle-là, il faudrait qu'on l'ait bien en main. Elle était dangereuse, il était nécessaire qu'elle soit placée sous observation. Pas de difficultés de ce côté: des procédures d'internement préventif étaient prévues pour les situations de ce genre.

quand elle arriva à l'Excelsior, Sarah avait plus ou moins recouvré son sang-froid. Elle fouilla dans son sac à la recherche de ses clés, ne voulant pas réveiller le pauvre Herb à une heure aussi indue.

Affalé sur une banquette du hall, il ronflait comme un sonneur. Il devait avoir deux ou trois emplois, le malheureux.

Si pressée et impatiente qu'elle fût, elle trouvait Herb singulièrement captivant. Comme il avait l'air vulnérable! Mais quand elle s'approcha de lui, elle s'aperçut qu'il dégageait une si mauvaise odeur - un relent de viande avariée - qu'elle battit en retraite vers l'ascenseur.

L'appartement était silencieux. De la chambre venait un faible bruit de respiration. De toute évidence, Tom ne s'était pas rendu compte de son absence. Elle alla dans la salle de bains et alluma.

C'était incontestablement la marque laissée par une aiguille et il y avait une légère infection. La première chose à faire était d'effectuer un test de recherche d'incompatibilité. Si le sang de Miriam ne réagissait pas normalement avec le sien, elle risquait un choc de transfusion irréversible. Il fallait agir vite. qu'aucun accident ne se soit

produit au cours des huit ou dix heures écoulées était bon signe mais cela ne prouvait rien. Le choc pouvait intervenir à tout moment.

- Tom!

Il se retourna dans le lit en poussant un grognement.

quand elle posa la main sur son épaule pour le secouer, ce fut comme une secousse électrique. Des éclairs jaillirent devant ses yeux, un frémissement d'une insoutenable intensité la parcourut des pieds à la tête et elle recula en titubant, étourdie par la violence furieuse des émotions qui l'assaillaient.

Le contact de la peau de Tom était enivrant. Un étrange et abominable frisson lui donna soudain la chair de poule tandis que la pointe de ses seins entraînait en érection sous son pull. Un sentiment qui n'était pas sans ressemblance avec celui qu'elle avait éprouvé lorsqu'elle était suspendue au balcon s'empara d'elle, une sorte de féroce convoitise, quelque chose qui participait de cette subite glou-tonnerie.

Elle prit conscience d'une senteur entêtante - un fumet absolument grisant. Ce n'était pas une odeur de nourriture mais, en même temps, elle était liée à

l'idée de nourriture. Tom avait-il mangé quelque chose au lit? Se lever pour grignoter un morceau sans même remarquer qu'elle n'était pas là, voilà

qui lui ressemblait tout à fait!

Le son d'une respiration oppressée réveilla Tom qui, surpris, s'assit sur le lit. Tout d'abord, il eut peur. L'obscurité était impénétrable.

- Sarah ?

- Oui.

que diable se passait-il?

- Tu es levée?

Elle alluma dans la salle de bains. Non seulement elle était levée mais, aussi, habillée de pied en cap.

Il ne voyait pas son visage car elle tournait le dos à

la rampe mais ses cheveux étaient en désordre.

- Sarah, ça va?

Comme elle ne répondait pas, Haver se leva à son tour. Mais quand il tendit les bras vers elle, elle recula précipitamment et dit d'une voix rauque:

- Donne-moi une seconde.

- Tu as une drôle de voix.

Il n'ajouta pas qu'elle avait aussi un air très étrange maintenant qu'il la voyait en pleine lumière: ses yeux étaient écarquillés et brillants, son visage barbouillé, son pull plein de taches, ses chaussures maculées de boue.

- O es-tu allée, sapristi?

Lorsque Tom fit un pas vers elle, elle parut prête à prendre la fuite, puis, brusquement, elle s'écroula, le visage dans les mains, et exhala un sanglot étranglé. Tom s'accroupit à côté d'elle.

- Tu as mal quelque part, chérie?

- Mon bras!

Le sanglot se mua en gémissement convulsif. Tom t,ta le bras qu'elle lui tendait et examina la vilaine plaie juste au-dessous du creux du coude. La marque laissée par une aiguille. Le regard de Sarah était vrillé sur lui.

- Elle m'a fait une transfusion de son sang. Et maintenant, j'ai des hallucinations.

- C'est la fièvre. Réaction de transfusion.

Elle opina. Des larmes sourdaient de ses paupières hermétiquement closes. Le coeur battant, Tom la prit par les épaules. Une réaction due à la transfusion d'un sang d'un groupe incompatible pouvait aussi bien se solder par des troubles bénins que par un collapsus cardio-vasculaire capable d'entraîner la mort.

- On fonce à Riverside.

Il décrocha le téléphone et appela le domicile personnel de Geoff. La voix ensommeillée de ce dernier se fit incisive quand Tom lui eut exposé la situation. Les deux hommes se donnèrent rendez-vous à

l'hématologie dans dix minutes. Cela fait, Haver téléphoné à Herb pour lui demander d'appeler un taxi. quand il se fut habillé à la hâte et eut aidé Sarah à enfiler un manteau, la voiture attendait déjà devant la porte.

A cette heure, le hall d'accueil de Riverside était désert. Tom agita la main en direction du veilleur de nuit et entraîna Sarah vers les ascenseurs. Il appuya sur le bouton du onzième étage.

Geoff, le teint jaunâtre et les traits tirés, les attendait. quand ils entrèrent dans le laboratoire, Phyllis Rockler, assise devant la paillasse sur laquelle elle était en train de préparer les flacons et les éprouvettes, se leva. Elle serra les mains de Sarah dans les siennes.

- Je vais prendre votre tension, dit-elle d'une voix tendue.

Elle remonta la manche du pull de Sarah et glissa le bras de celle-ci dans le manchon du sphygmotensiomètre.

- 12-8, annonça-t-elle au bout d'un instant. Il y en a qui pourraient vous envier.

- J'ai toujours eu une bonne tension.

Tom ferma les yeux. L'étau de l'angoisse qui l'étreignait se desserra d'un cran. Si Sarah avait été

sous le coup d'un collapsus cardio-vasculaire imminent, sa tension aurait été anormale. Phyllis prit ensuite le pouls de Sarah et sortit le thermomètre qu'elle lui avait placé sous la langue.

- Tiens! Vous avez 38,3.

- Elle a une légère infection sous-cutanée provoquée par la lésion, fit Geoff qui avait examiné

pendant ce temps le bras de Sarah. Cela peut expliquer une poussée de température.

Sarah ferma les paupières.

- En dehors de cette petite fièvre et de la lésion, mes symptômes sont de nature essentiellement psychologique. Extrême surexcitation, boulimie, hallucinations bizarres.

- Pas de problèmes d'orientation?

Elle secoua la tête.

- Rien d'inconciliable avec mon état fébrile et le manque de sommeil. Je suis restée debout toute la nuit.

Ce fut alors que Tom posa la question qui lui brôlait les lèvres.

- Comment a-t-elle opéré?

Il n'imaginait pas du tout Sarah se laissant faire passivement.

- quand je suis arrivée chez elle, elle m'a offert le café. Et puis je me suis réveillée dans son lit. En pleine confusion mentale. J'ai pris une douche et je suis repartie. Mais, cette nuit, je me suis rappelé

quelque chose. Un... une sorte de créature penchée au-dessus de moi qui tenait un flacon de sang.

C'était très étrange.

- Elle vous a placée sous hypnose et droguée.

- D'accord avec vous. Tous les symptômes concordent.

- Prenez-lui 200 centicubes qu'on puisse se mettre sérieusement au travail, Phyllis voulez-vous?

Phyllis s'empara d'une seringué et effectua la prise de sang.

- «a ne me paraît pas mal.

En cas d'affection hématologique sérieuse, il arrive que la couleur ou la consistance du sang se modifie. Rien de tel pour celui de Sarah: il était parfaitement normal. Pour la première fois, Tom se prit à espérer qu'il ne s'était rien passé de vraiment grave. Jusque-là, les syndromes n'avaient rien d'inquiétant, sauf ces hallucinations. Mais il y avait quelque chose dans la voix de la jeune femme qui lui déplaisait. Il ne parvenait pas à se débarrasser de l'impression qu'elle n'avait pas tout dit.

- Ce sont des hallucinations de quel genre?

- Visuelles, essentiellement. Je suis sortie... je crevais de faim. Je ne sais pas si vous allez me croire mais je me suis précipitée au McDonald de la 86e Rue. (Sarah poussa un soupir.) En fait, je suis toujours aussi affamée.

- quel genre d'hallucinations? répéta Tom.

Elle lui adressa un regard flamboyant.

- Je vous l'ai déjà dit! La créature au flacon. Ce n'est pas croyable d'être aussi crampon! Je n'ai pas envie de parler de cela pour le moment, on verra plus tard.

Phyllis avait réparti l'échantillon de sang dans une série de tubes à essai.

- Les tubes 1 à 8 contiennent un anticoagulant.

Le 9 et le 10 ne sont pas traités.

- J'aimerais bien mettre la main à la p,te. Je ne pourrai pas supporter de rester là à tourner en rond. Laissez-moi m'occuper de la centrifugeuse.

Phyllis tendit deux tubes à Sarah qui les plaça dans l'appareil. Elle régla la vitesse de rotation, referma le ch,ssis et mit la centrifugeuse en marche.

- Ecoutez, dit Geoff. «a s'harmonise avec Mozart.

Il avait allumé sa radio un instant plus tôt. Tom faillit éclater mais il se domina. Au fond, Geoff avait raison de dédramatiser. La panique et les règles de la routine professionnelle ne font pas bon ménage.

Il regarda Sarah. Penchée sur la centrifugeuse, peut-être encore un peu p,le et le visage encore un peu gonflé, son expression était intense et absorbée.

Phyllis préparait les frottis. Une fois numérotée, chaque plaque était glissée dans un r,telier à côté

du microscope de Geoff.

- Je vais commencer par un comptage des réticu-locytes, annonça ce dernier.

Tom approuva dans son for intérieur. On saurait ainsi immédiatement s'il y avait une hémorragie interne, ce qui était une possibilité à ne pas négliger en cas d'incompatibilité de groupes.

- Préparez-moi un tube de Westergreen, demanda Sarah. Nous aurons besoin de connaître la vitesse de sédimentation.

Pendant que Phyllis s'activait, Tom s'interrogeait sur les raisons qui motivaient cette demande. Il n'en comprenait pas la nécessité.

- Cela prend une heure et les 200 centicubes ne seront pas de trop rien que pour ça, protesta-t-il. S'il y avait un foyer d'infection au niveau du bras, je pense que nous en aurions les signes cliniques.

- Mathusalem avait une vitesse de sédimentation élevée avant d'entrer dans la phase terminale.

C'était donc cela! Sarah n'avait pas oublié l'hypothèse qu'elle avait formulée d'un rapport possible entre Miriam Blaylock et le rhésus mort. Elle devait être en train de s'imaginer qu'elle allait connaître le même sort que Mathusalem, la pauvre petite! Tom aurait payé cher pour pouvoir faire quelque chose afin de la rassurer mais, avec elle, essayer serait peine perdue. Une fois que Sarah s'était mis une idée dans la tête, il fallait bien autre chose que des mots de réconfort pour la convaincre qu'elle se trompait. Et le pire était que Tom lui-même n'était pas tellement sûr de lui. Il y avait belle lurette que les physiciens avaient tiré un trait sur le concept éculé de coïncidence pour lui substituer la notion, à

la fois plus élégante et plus proche de la vérité, d'espace-temps conçu comme un bloc unitaire, un continuum. Dans cette optique, le rapport entre l'apparition de Miriam Blaylock et la mort de Mathusalem n'avait rien d'un accident ni même d'une coïncidence. Le premier événement découlait du second exactement comme une brique se superpose à une autre brique, exactement comme l'em-poisonnement radioactif suit inexorablement la formation de la masse critique.

La centrifugeuse s'arrêta et Sarah en sortit les deux tubes.

- Il n'y a pas un coin où elle pourrait s'allonger?

demanda Tom.

Elle était blanche comme un linge.

- Si j'ai besoin de me faire hospitaliser, je vous préviendrai, fit-elle rageusement.

Elle plaça les tubes dans un porte-éprouvettes et commença à en aspirer les composants séparés à

l'aide d'une pipette.

- Je voudrais qu'on me fasse une coupe de globules blancs, fit Geoff sans lever les yeux de son microscope.

Sarah prépara vivement une lamelle qu'elle fixa sur la platine. Tom était fasciné par la virtuosité

technique des trois chercheurs. Celle de Sarah, surtout. quel cran!

- Faites-moi aussi une plaque de colorant de Wright, s'il vous plaît.

Personne n'ouvrit la bouche pendant qu'il procédait à l'examen.

- J'observe des leucocytes atypiques.

L'angoisse serra à nouveau le coeur de Tom.

C'était là l'affreuse et irréfutable confirmation que le sang de Miriam circulait bel et bien dans les veines de Sarah.

- La concentration des cellules éosinophyles est présentement de l'ordre de trois pour cent, reprit Geoff. Activité pseudopodale intense.

- quelle est leur concentration dans le sang de Miriam ?

Sarah avait posé la question sur un ton crispé.

Elle luttait pour garder son calme.

- Dix-huit pour cent.

- Vous avez fait allusion à une activité pseudopodale. qu'en est-il exactement?

Geoff se redressa. La rampe fluorescente du plafond faisait briller son front moite de transpiration et son visage était dans l'ombre.

- Il semble que ces cellules phagocytent votre sang et s'autoreproduisent.

Miriam se réveilla à 9 heures du matin. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait eu un Sommeil aussi paisible. Immédiatement, elle sonda, sentant les effluves de John. Le contact fut d'une intensité

telle qu'elle eut l'impression d'une secousse électrique. Oui, il était là. Et dans un état de violente surexcitation.

Il exultait.

Déroutée, elle fronça les sourcils. La netteté du toucher indiquait clairement qu'il n'était pas loin.

Probablement dans la maison même. Elle se recro-quevilla sur elle-même et balaya avec affolement la chambre du regard. Elle était vide. L'allégresse de John ne signifiait donc pas qu'il avait réussi à forcer les défenses et à s'introduire dans la place. Elle vérifia le tableau de contrôle installé au pied du lit.

Tous les témoins d'alarme étaient au vert. La barrière électrostatique n'avait pas été activée. Mais les détecteurs de mouvements racontaient une histoire différente. quelque chose s'était déplacé au sous-sol à 3 h 52, dans le vestibule deux minutes plus tard, dans le grenier à 4 heures. Et, de 3 h 59 à 5 h 59, les écrans d'acier protégeant le lit s'étaient mis en place, réagissant automatiquement à ces déplacements inexplicables.

Par conséquent, il était dans le grenier. Voilà qui était parfait. quand le moment en serait venu, il serait à sa merci. Mais pourquoi jubilait-il ainsi?

Miriam décida d'effectuer un nouveau toucher dans l'espoir de déceler une émotion qui la mettrait sur la voie et lui ferait deviner ce que John méditait.

Il fallait évidemment procéder avec prudence. Il était sensible au toucher et elle ne voulait surtout pas qu'il sache qu'elle était réveillée.

Elle fit le vide dans son esprit, ferma les paupières et ouvrit son oeil intérieur. Le contact s'opéra instantanément. Un tumulte d'émotions complexes... John était accablé de tristesse, il bouillonnait de fureur mais, surtout, il était habité par une Joie sauvage.

Il savourait sa victoire.

Pourquoi ?

Miriam passa en revue les causes possibles de cette satisfaction. Il était parvenu à pénétrer dans la maison en déjouant toutes les précautions qu'elle avait prises mais ce n'était pas une raison suffisante.

Il s'était glissé dans le grenier, peut-être dans la chambre où étaient entreposés les coffres.

Miriam faillit éclater de rire quand elle comprit ce qu'il avait en tête. Eh bien, qu'il mette donc ses sinistres projets à exécution! quelle ironie! Ce qui était à ses yeux un redoutable traquenard ne ferait, en réalité, que faciliter la tâche de Miriam. qu'il attende donc que sonne l'heure de son triomphe!

Pendant ce temps, elle aurait l'esprit libre. Et c'était aussi bien ainsi. Elle avait à régler des problèmes autrement pressants.

Une rude journée attendait en effet Miriam.

Elle commença par couper les différents dispositifs qui la protégeaient quand elle faisait Sommeil.

Autrefois, la recherche d'un lieu sûr pour le Sommeil avait été la hantise de tous ceux de sa race. Au point culminant de la période de persécution, quand ils étaient traqués par des chasseurs éprouvés, brisés sur le bûcher, condamnés au garrot, enterrés vivants, ils se dissimulaient dans les cimetières et reposaient au milieu des cadavres pour tromper leurs poursuivants. Et bien souvent, on les détectait quand même, on les extirpait des tombes où ils avaient trouvé asile et un pieu acéré enfoncé

dans le cœur les faisait passer de vie à trépas.

Elle débrancha la barrière électrostatique, les alarmes et les écrans d'acier entourant le lit. Son principe était que se cacher était un moyen de dissuasion beaucoup moins efficace que se retrancher derrière des fortifications. Avant l'avènement de l'électronique, elle avait un chenil peuplé de molosses dressés pour tuer.

Elle s'habilla rapidement, ouvrit la porte de la chambre et leva les yeux. La lumière du matin baignait la partie supérieure de la maison. La faim recommençait à la travailler mais elle n'avait pas le temps de la satisfaire pour le moment. Elle avait hâte d'être auprès de Sarah. Sans son assistance, celle-ci serait incapable d'assouvir sa propre faim, incapable de supporter ce supplice.

Après la transfusion, les réactions de l'organisme étaient imprévisibles. Avant l'introduction des techniques de la médecine moderne en la matière c'était un processus lent. Le sujet risquait un collapsus

et le matériel rudimentaire dont on disposait alors lui faisait courir un risque d'infection. Maintenant, l'opération était quasiment instantanée.

Ses conséquences physiques mettraient Sarah à

dure épreuve. Mais son impact psychologique, à

mesure que s'affirmeraient en elle des besoins et des instincts nouveaux qui détrôneraient ceux de son atavisme humain, serait catastrophique.

Miriam avait prodigué ses soins à beaucoup de transformés pendant la phase critique où ils souffraient le martyre, et elle avait bien l'intention d'adoucir pareillement celui de Sarah.

Pour cela, il fallait qu'elle retourne à l'hôpital au mépris du danger que cela impliquait. Ils essaieraient peut-être de la capturer, de la tuer, même.

Une fois à Riverside, elle risquait de devenir leur prisonnière si elle ne s'entourait du maximum de précautions. Ils auraient toutes les raisons de la séquestrer et ils disposeraient certainement de tout l'arsenal juridique voulu.

L'idée de la captivité terrifiait Miriam. Elle s'imaginait mourant de faim tandis qu'ils l'étudieraient sous toutes les coutures, procéderaient à leurs examens, effectueraient leurs prélèvements de tissus. Ce qui était atroce, c'était qu'on ne mourait pas.

Simplement, on devenait de plus en plus faible et on finissait comme les occupants des coffres.

L'agonie se prolongeait pendant des mois. En mai 1325, à Paris, Charles IV le Bel avait emmuré

vingt de ses frères et sœurs de race dans l'égout où ils s'étaient réfugiés. Ce n'avait été qu'en novembre que s'était tu le dernier, le étouffé. Et, même après, ils avaient continué à souffrir.

Couverte d'une sueur glacée, Miriam tremblait.

C'était la première fois depuis bien des années qu'elle se sentait aussi terrorisée.

Mais le jeu en valait la chandelle.

Elle descendit l'escalier. Elle n'avait pas le temps d'appeler une voiture et elle allait être obligée d'enfreindre l'une des règles d'or de la sécurité en prenant un taxi.

Dans la salle de séjour, elle s'attarda devant la mosaïque à l'effigie de Lamia. Sa mère était forte.

Elle avait assumé la tâche hautement périlleuse de mettre des enfants au monde dans l'intérêt supérieur de leur race. Miriam se souvenait encore de son dernier accouchement, des torrents de sang qui coulaient à flots, de son père essayant de cautériser la blessure. Lamia était morte sous une tente de peau, une nuit, en plein désert, quand l'Egypte était encore dans la fleur de la jeunesse.

Dehors l'attendait un somptueux matin de printemps. Elle remonta d'un pas vif la 57^e Rue. Elle dédaigna les deux premiers taxis qui se présentèrent - ils ferraillaient trop, les chauffeurs lui semblaient trop fatigués. Le troisième lui parut acceptable. quand elle s'assit sur la banquette, elle chercha machinalement la ceinture de sécurité dont elle savait cependant qu'elle serait absente.

Pendant le trajet, elle réfléchit à ce qu'elle devait faire. Lors de ses précédents touchers, elle avait eu l'expérience directe de la volonté farouche qui animait Sarah. Cette fille ne ménagerait aucun effort pour se sauver aussi longtemps qu'elle serait capable d'une pensée rationnelle.

Et c'était précisément cette volonté d'acier, et elle seule, qui pouvait s'épanouir en véritable faim.

Certes, il allait falloir se battre mais Miriam se consolait en se disant qu'elle n'avait encore jamais rencontré d'échec. Evidemment, un certain nombre de sujets étaient morts en cours de transfusion mais ceux qui avaient survécu au baiser de sang ne lui avaient pas longtemps résisté. Cependant aucun n'avait non plus une volonté aussi inexorable ni une intelligence d'une telle qualité.

Réussirait-elle encore cette fois-ci?

Il faudrait amener Sarah à prendre conscience qu'elle ne pourrait pas se sauver. quand elle serait en sa présence, Miriam serait en mesure de la toucher au plus intime de son être, de la guider, de la reconforter. Transformer un corps était chose simple mais capturer un coeur était autrement difficile.

Même avec le toucher, cela prendrait du temps.

Miriam s'agita nerveusement quand le taxi grilla un feu juste au moment où il passait au rouge, songeant à tous les périls auxquels elle

s'exposait délibérément aujourd'hui. Elle n'ignorait pas, et cela depuis longtemps, que l'équilibre de son esprit était fragile. Sa solitude était profonde. Elle se savait vulnérable aux accidents mais elle devait constamment se rappeler que l'humanité constituait également une menace.

que ferait-elle s'ils faisaient appel à des gardes armés pour la capturer?

Son coeur se mit à battre à grands coups dans sa poitrine quand elle songea au dilemme qu'elle aurait à affronter: périr sous les balles ou se résigner à la captivité.

La tentation lui vint de renoncer - mais non.

C'était un risque qu'elle ne pouvait pas courir.

Sarah en savait déjà beaucoup trop long pour qu'il lui soit permis de demeurer libre.

Le taxi s'arrêta devant Riverside. Elle paya les quatre dollars inscrits au compteur et descendit.

Comme la porte qui s'ouvrait devant elle était prosaïque, humaine. Impossible que ce fût le portail de la mort!

Et pourtant...

Dès qu'elle eut mis le pied dans le hall, l'arôme puissant de cet entassement de corps humains l'assaillit et, machinalement, elle le détailla: celui-ci était trop robuste, celui-là trop chétif, cet autre en trop mauvaise santé. Il était difficile de se mêler à

cette cohue fébrile même avec une faim encore à

peine ébauchée. Le passage de tels ou tels spécimens parfaits ne cessait d'attirer son attention.

Elle se dirigea vers les ascenseurs, appuya sur le bouton du douzième étage. Etre enfermée dans cette cabine surpeuplée qui s'arrêtait à chaque étage lui était une torture presque insoutenable.

quand, enfin, elle s'immobilisa au douzième, Miriam sortit en trombe en poussant un soupir de soulagement. Mais les portes de l'ascenseur se refermèrent derrière elle comme une pierre tomba-le. Et elle était à l'intérieur de la tombe.

Une sonnerie retentit quelque part. quelqu'un se hâta à la recherche

d'un médecin. Deux internes passèrent devant elle sans l'honorer d'un regard. A droite, la salle d'attente avec son inévitable contingent de consultants et une réceptionniste qui les interrogeait. A gauche, une porte peinte en noir donnant sur les appartements des administratifs et du personnel médical. Pendant la nuit qu'elle avait passée à la clinique, Miriam avait soigneusement enregistré la disposition des lieux et, au lieu de se présenter à la réception, ce fut cette dernière porte qu'elle poussa.

Au delà s'étirait un couloir aux mornes murs gris.

Le bureau de Sarah était le troisième à droite.

Miriam posa la main sur la poignée, ménagea une pause pour se préparer à la confrontation et entra.

La pièce était vide. Néanmoins, la présence de Sarah y flottait. Des dossiers et des graphiques s'entassaient sur la table. Des programmes informatiques s'empilaient par terre. Trois blouses sales étaient accrochées à une patère derrière la porte.

Le seul ornement était un poster sur lequel ricanait un singe rhésus. Le choix d'une telle décoration paraîtrait certainement stupide aux yeux de beaucoup mais ce devait être pour Sarah le symbole de ses triomphaux travaux de recherches.

Rien que d'être dans ce bureau, Miriam prit conscience qu'elle commençait déjà à l'aimer, cette fille. Elle ne voulait pas la faire souffrir inutilement.

Après tout, ce qu'elle lui offrait était quelque chose à quoi l'humanité avait aspiré tout au long de son histoire. L'objectif des grandes religions avait de tout temps été, peu ou prou, de vaincre la mort.

L'homme n'avait-il pas toujours considéré la mort comme une fatalité universellement redoutée? Il ne fallait pas oublier l'impact qu'un tel don avait eu sur les prédécesseurs de Sarah. Au fond de son coeur, chaque homme, chaque femme abominait et aimait la mort. La possibilité d'échapper à cette contradiction était, en soi, un présent sans prix.

Miriam toucha le fauteuil, le bureau, tripota les crayons m, chonnés, caressa les blouses en essayant de se faire une idée de l'état émotionnel de Sarah.

Elle capta une palpitation ténue et lointaine, l'ombre d'une peur. A

peine un toucher. C'était si impalpable qu'on ne pouvait pas en tirer grand-chose. Un contact direct était indispensable.

Si'ils essaient de me retenir prisonnière, je prendrai la fuite et on verra bien ^a, se dit Miriam en ressortant dans le couloir. Elle se dirigea vers le secrétariat. Physiquement, elle les surclassait tous.

Elle pouvait courir plus vite, grimper plus haut, déjouer toutes leurs ruses. Elle était, aussi, plus intelligente; elle était, en particulier, capable d'évaluer plus rapidement qu'eux une situation changeante.

- Je cherche le Dr Roberts, dit-elle à la secrétaire qui leva la tête sans cesser de mastiquer son chewing-gum.

- Vous êtes une patiente?

- Non, mais je suis attendue, répondit Miriam en souriant.

- Ils sont en dessous, au labo. A la gérontologie, probablement. Vous connaissez le chemin?

- Bien sûr. Je suis venue souvent.

- Parfait. Voulez-vous que je vous annonce?

- Ne prenez pas cette peine. Je suis déjà en retard et je préfère ne pas trop me faire remarquer.

Miriam sourit à nouveau et battit en retraite vers les ascenseurs.

Mais elle prit l'escalier pour gagner du temps et pour s'assurer qu'il n'y avait pas de portes intérieures risquant de faire obstacle à une éventuelle tentative d'évasion. Des écriteaux indiquaient que les étages inférieurs étaient condamnés pour des raisons de sécurité. Une information utile à connaître à défaut d'autre chose.

Contrairement à ce qu'elle avait prétendu, Miriam ignorait tout de la topographie des lieux et le niveau des laboratoires ne ressemblait en rien à

l'étage du dessus. Riverside était un dédale de bâtiments anciens et modernes reliés entre eux par des passages biscornus et des couloirs aux méandres dé-routants. Trois galeries portaient des ascenseurs, l'éclairage était insuffisant et les portes des différents laboratoires ne portaient aucune inscription. Il était impossible de trouver celui que l'on cherchait si l'on ne savait pas où il était situé.

En désespoir de cause, Miriam poussa la première porte venue et se retrouva dans un local encombré de tout un fatras d'appareils électroniques. Il y régnait une odeur d'ozone. Des moteurs bourdonnaient.

- Excusez-moi...

- qu'est-ce que c'est? fit une voix.

- Je cherche le laboratoire de gérontologie.

- Eh bien, vous êtes à l'opposé. Vous avez pris le mauvais couloir. Ici, c'est la chromatographie gazeuse.

Une tête surgit de derrière une impénétrable jungle de fils électriques.

- Je voudrais voir Sarah Roberts.

Une main apparut à son tour. Elle repoussa les grosses lunettes de soudeur qui dissimulaient les traits de l'homme.

- Je suis en train de souder un c,ble d'alimentation. Ce sont les sherpas qui manquent le plus, ici, il faut tout faire soi-même. Alors, comme ça, vous voulez voir Sarah? Vous participez au projet?

- quel projet?

- Il n'y en a qu'un pour le moment. Un projet inouÛ. Incroyable. Vous êtes journaliste?

- Non.

- Encore un coup, j'aurais dû fermer ma grande gueule.

- Dr Martin de l'Institut Rockefeller. Vous vous occupez du projet Blaylock?

- Je ne peux rien vous dire. Si vous voulez des tuyaux, adressez-vous à Sarah ou à Tom Haver. La gérontologie, c'est la quatrième porte à gauche passé l'ascenseur. Vous reconnaîtrez à l'odeur des rhésus, vous ne pourrez pas vous tromper.

Le technicien se remit à ses travaux de soudure et Miriam ressortit. Dommage qu'il n'ait pas été plus loquace. Enfin, il était quand même rassurant qu'ils gardent le secret sur les détails. De toute évidence, ils ne l,cheraient aucune information tant qu'ils ne l'auraient pas explorée

sous toutes les coutures.

Elle tourna dans le corridor et compta les portes.

‘ Très bien, songeait-elle. Ne vous gênez pas. Plus vous me disséquerez et plus vous m'examinerez, plus j'aurai de temps à passer avec Sarah. ^a

Le technicien avait raison: il n'y avait pas à se méprendre sur l'odeur. Elle était bien à la gérontologie, cette fois. La porte qu'elle poussa donnait sur une petite pièce qui n'était pas sans similitudes avec celle de l'étage supérieur, sauf que le capharnaüm était pire. Un terminal trônait sur un bureau bancal. Miriam s'arrêta pour examiner les chiffres affichés sur l'écran mais elle n'y comprit strictement rien.

Elle passa dans la pièce attenante. Des rouleaux de c,bles, du matériel vidéo, des cages vides empilées les unes sur les autres... Il y avait deux portes.

Miriam en ouvrit une au hasard.

Un vacarme assourdissant. C'était la colonie des rhésus. Les singes bondissaient dans tous les sens en gesticulant et en lui faisant des grimaces. Beaucoup avaient des manchons à électrodes fichés dans le cr,ne.

quel effet cela ferait-il d'avoir des douilles identiques dans le sien? Iraient-ils jusque-là si l'occasion leur en était offerte?

Sa présence énervait les singes. L'odeur de l'animal inconnu qu'elle était les mettait dans tous leurs états. Elle regagna la première pièce. La seconde porte la mènerait s'õrement à Sarah. A nouveau, elle se prépara à la confrontation, faisant le vide dans son esprit et ouvrant son oeil intérieur pour capter et évaluer les effluves émotionnels de la jeune femme. Elle les recevait bien mais pas suffisamment pour les comprendre. Il fallait de longues années d'apprentissage avant que le champ affectif d'un être humain se projette de façon sensible hors de son corps, des années d'amour et de toucher, de volonté acharnée de plaire au sujet, que ce soit un homme ou une femme.

Miriam ouvrit la porte toute grande et, mobilisant toute sa confiance en elle et tout son pouvoir refoulant la voracité que le fumet de ces êtres éveillait en elle, elle entra.

Le br'lant flux émotionnel qu'irradiait Sarah était sans commune mesure avec ce à quoi elle s'attendait. Jamais elle n'avait expérimenté un toucher aussi délicieux depuis l'extermination de sa famille. Le

cœur de Sarah était rempli d'une curiosité avide et d'amour pour ses collaborateurs. Une ombre de peur était toujours présente mais ici, dans son laboratoire, au milieu de ses amis, Sarah, c'était évident, se sentait en sécurité malgré le sang étranger qui circulait dans ses veines.

Miriam avait espéré que ce serait un bon choix et elle en avait peu à peu acquis la certitude, mais elle n'avait pas osé rêver qu'il serait aussi parfait. Si seulement ces émotions pouvaient être canalisées et focalisées sur elle!

Mais on n'en était pas encore là. quand Sarah leva la tête et vit Miriam, le climat émotionnel changea: colère, méfiance et peur. Son expression était hagarde. Elle avait le masque émacié de ceux qui s'efforcent de faire abstraction de leur faim. Et, désormais, la faim de Sarah serait toujours plus tyrannique.

- Eh! s'exclama-t-elle au milieu du murmure des voix, nous avons un problème.

Miriam nota que l'équipe était penchée sur un terminal d'ordinateur.

- Voyons ce qui se passe si on normalise les courbes témoins, dit Tom Haver à une femme qui se mit à pianoter sur le clavier.

Les graphiques qui luisaient sur l'écran tressautèrent et leurs profils se modifièrent. Prenant Tom par l'épaule Sarah l'obligea à se retourner et dit d'une voix chevrotante:

- Nous avons de la visite, les enfants.

Un petit gros, chauve et ruisselant de transpiration, chuchota à l'adresse de la femme que Miriam identifia comme la programmatrice:

- Recoupez avec les courbes de déviations standard...

- Charlie, Phyllis... regardez qui est là.

- Oh!

quand Miriam s'avança, ils s'agglutinèrent avec effroi les uns contre les autres.

- Sarah m'a dit hier que je devais en principe revenir.

L'ordinateur émit un gazouillement et la femme que Tom avait appelée Phyllis le coupa. Comme il en était toujours allé dans les

moments décisifs de son existence, Miriam eut un éclair d'intuition. Si la situation avait été tant soit peu différente, elle aurait pu simplement dire à Sarah de la suivre et cela aurait suffi, elle en était persuadée. Sarah la trouvait belle. Fascinée, elle la contemplait avec avidité, avec une passion coupable. La peur devait agir sur elle comme un aphrodisiaque.

Eh bien, dans ce cas, la peur serait le levier.

quand Tom se dirigea vers le téléphone, Miriam intervint avec toute l'autorité dont elle était capable:

- Arrêtez! J'ai une proposition à vous faire. Vous pourrez m'examiner et m'étudier tout à loisir à

condition que vous me promettiez de me laisser librement repartir à la fin de la journée.

- Nous n'avons pas l'intention de vous garder ici contre votre volonté, répondit Haver d'une voix suave. D'ailleurs, nous n'en avons pas le droit.

Elle ne releva pas le propos. Mieux valait considérer qu'elle ne bénéficiait d'aucune garantie. La législation humaine n'avait pas prévu un cas de ce genre.

- Pourquoi avez-vous fait cela, Miriam?

Le regard de Sarah était imperturbable. Miriam sentait le conflit qui la déchirait mais, extérieurement, rien ne trahissait l'agitation à laquelle le Dr Roberts était en proie.

- qu'est-ce que j'ai fait?

Pour toute réponse, Sarah tendit le bras. Une tache violacée marbrait la peau blanche. Pour que la transfusion eût l'effet le plus rapide possible, Miriam n'avait pas été parcimonieuse de son sang.

Mais à la vue du résultat, le désir d'aider Sarah, de la sauver monta en elle. Spontanément, un toucher jaillit de son coeur. Sarah battit des paupières et détourna les yeux, les joues en feu. C'était un toucher semblable à un baiser. Un de ces baisers qui préludent à l'amour.

Tom enlaça la jeune femme qui se pelotonna contre lui sans serrer la main de Miriam.

- On vous a posé une question, madame Blaylock. Il serait préférable que vous y répondiez.

Une menace tout à fait réelle vibrait dans la voix de Tom, qui révélait la force de son amour pour Sarah. Accepterait-il de mourir au nom de cet amour? Se rendait-il compte qu'il pourrait bien se trouver devant ce choix?

- Je suis venue vous apporter mon concours, dit Miriam sur un ton

conciliant. Je suppose que vous savez pourquoi.

Sarah secoua la tête.

- Non, mais nous aimerions beaucoup le savoir.

Ce nous^a fit tiquer Miriam. C'était un mur entre Sarah et elle.

- Je ne veux pas avoir de secrets pour vous. J'ai lu votre ouvrage et tout me porte à croire que ma physiologie est de nature à vous intéresser.

- C'est le mobile qui vous animait? demanda Haver. C'est pour cela que vous avez empoisonné

son sang avec le vôtre? Vous ne vous rendez pas compte du danger que vous lui faisiez courir?

- Vous auriez pu me tuer, Miriam.

On aurait dit deux corbeaux qui croassaient.

- Je suis la dernière survivante de ma race, rétorqua Miriam avec hauteur. C'est un présent royal que je vous ai fait.

- La dernière survivante?

Miriam acquiesça. Ce n'était peut-être pas tout à

fait vrai mais, pour le moment, le prétendre convenait à ses desseins.

- Je savais que vous n'auriez jamais accepté en connaissance de cause et il se peut que je ne dispose que de très peu de temps. A tout le moins, votre longévité sera doublée, Sarah.

Haver avait perdu de sa superbe et les traits de Sarah étaient un peu moins crispés, à présent.

- Nous avons préparé une série de tests, bredouilla le petit gros. Nous serions très désireux de nous mettre au travail.

- Je suis prête.

C'était le prix à payer. La rançon. Mais que sauraient-ils une fois qu'ils l'auraient jaugée, mesurée, cadastrée, analysée? Elle se soumettrait à leurs machines, soit, mais les machines ne font que collecter des

données. Donc, elles mentent.

- Eh bien, je vais mettre la bureaucratie en branle, dit Tom. Par quoi commençons-nous, Sarah ?

- Les radios.

- Je prends rendez-vous tout de suite.

Sarah se tourna vers Miriam.

- Nous aimerions faire une biopsie, lui expliqua-

t-elle sur le ton que l'on prendrait pour parler à un animal effarouché. Ce n'est pas grave, juste un prélèvement de tissus cutanés. Plus une nouvelle prise de sang et quelques électro-encéphalogrammes. Vous êtes d'accord?

Miriam opina.

- Pourquoi avez-vous dit que vous êtes la dernière survivante?

La visiteuse hésita. Elle se sentait habitée d'une telle puissance qu'il lui était difficile de considérer qu'elle appartenait à une espèce éteinte. Et pourtant, si elle n'était pas la dernière, elle était en tout cas l'une des très rares survivantes.

- Je ne sais pas.

La tristesse et la sincérité de sa réponse la surprirent elle-même.

- On a un créneau d'une demi-heure à la radiologie, dit Tom en reposant le téléphone. Allons-y.

Miriam suivit l'équipe dans le couloir. Jusqu'à

présent, elle n'avait été l'objet d'aucune tentative de violence. Et Sarah ne paniquait pas. En fait, son attitude était même, jusqu'à un certain point, cha-leureuse. En alliant l'audace à la prudence, Miriam avait d'excellentes chances. Comme ce serait bon de la serrer dans ses bras, de lui prodiguer les douceurs d'une amante, de faire son éducation comme si elle élevait sa propre fille!

Peut-être était-ce dans ce genre d'émotions qu'il fallait rechercher l'explication de la disparition de son espèce. quand on aime les êtres humains, comment peut-on les tuer et rester suffisamment en accord

avec soi-même pour pouvoir aussi aimer quelqu'un de sa race et enfanter?

Sarah ralentit le pas pour se laisser rattraper par Miriam. Ni l'une ni l'autre ne parla. La seconde effectua un toucher qui lui révéla une affectueuse curiosité .

Sa physionomie ne trahit rien de sa joie triomphante. Elle savait maintenant qu'elles feraient une longue route ensemble et qu'elles seraient de bon-

nes servantes de la faim.

Les symptômes avaient disparu au cours de la matinée et, bien qu'elle n'eût pas fermé l'oeil de la nuit, Sarah se sentait extraordinairement dynamique. Une heure auparavant, ils avaient laissé Geoff se creuser la tête pour trouver un moyen d'évacuer le sang de Miriam de son organisme mais plus le temps passait, moins cela paraissait indispensable.

Si la transfusion avait dû avoir des conséquences fâcheuses, elles se seraient sûrement déjà manifestées.

Sarah ne songeait qu'aux protocoles d'expériences qui avaient été élaborés la veille. Sam Rush avait déclaré que Miriam Blaylock constituait le cas d'expérimentation animale le plus important de l'histoire! C'était l'opinion du Centre tout entier en général et de Sarah en particulier.

On ne l'enfermerait évidemment pas dans une cage mais l'on avait d'ores et déjà entamé les formalités en vue d'obtenir une autorisation d'internement psychiatrique. Le conseil d'administration ne s'inquiétait pas trop des détails de cette décision.

Les conseillers juridiques de Riverside ne pensaient pas que la justice ferait droit aux demandes de l'intéressée si elle intentait un procès pour séquestration abusive.

Sa chambre était prête. Une jolie chambre aux murs épais et à la porte solide. Au pavillon des agités. Sarah était si heureuse que Miriam soit revenue qu'elle avait presque envie de commander des fleurs.

Dieu seul savait ce que cela pourrait donner. Des honneurs, des subventions, des découvertes révolutionnaires - c'était le genre de chance inimaginable dont les chercheurs n'avaient même pas la

témérité

de rêver.

La fièvre régnait à la radiologie. Marty Riflkind, ie patron du service, trépignait presque d'impatience.

A la vue de Miriam, son expression se fit soudain très grave, presque méfiante, et Sarah eut l'image fugitive d'une souris dans la cage du serpent affamé.

- Voulez-vous vous allonger sur cette table?

demanda-t-elle à Miriam.

- Vous serez tout à fait confortable, vous verrez, se crut obligé d'ajouter Marty.

- Enlevez simplement votre robe et tous les objets métalliques que vous avez sur vous.

Riflkind assura les sangles qui empêcheraient Miriam de glisser quand on ferait basculer la table.

Elle se laissa faire mais Sarah remarqua la rigidité

de son visage et la vacuité de son regard. Miriam avait peur et la jeune femme se sentit émue.

- Vous pouvez détacher vous-même les entraves si vous le désirez.

Le coup d'oeil que lui décocha Miriam était empreint d'un intense soulagement.

- Nous allons faire une exploration corporelle complète, dit Riflkind avec son sourire le plus enga-geant, un cliché pour chaque segment du corps, un pour chaque incidence de l'ossature, un pour chaque moitié du cr,ne et deux pour les jambes. Ainsi, votre squelette n'aura plus de secrets pour nous.

- Je voudrais que le dosage soit limité au minimum. Je n'aime pas les rayons X.

- Dosage minimal, c'est promis.

Riflkind fit signe aux autres de gagner la salle de contrôle.

- Elle veut un dosage minimal, dit-il après que la porte fut refermée. C'est bien regrettable mais on va pourtant être obligé de la faire rissoler.

Sarah explosa:

- Je vous interdis de lui faire le moindre mal, Marty !

Elle avait envie d'écraser à coups de poing le visage poupin du radiologue.

- Comment?

- Excusez-moi. Je veux dire... il ne faut absolument pas l'irradier plus que nécessaire. C'est un sujet rarissime, ne l'oubliez pas. Nous ne devons pas prendre le moindre risque, si faible soit-il.

Riflkind ne répliqua rien. Il mit les appareils sous tension et commença à faire pivoter le condensa-teur. Sarah était étonnée de la violence de sa réaction. Était-il vraiment dans son rôle de se faire le champion de Miriam ? Elle était incapable de répondre à sa propre question.

Tom observait Sarah avec attention.

- Je ne jurerais pas qu'elle ne soit pas dangereuse.

Sarah se retourna, rouge d'indignation, le regard flamboyant.

- Cette remarque est totalement contraire à

l'éthique professionnelle, docteur Haver! s'exclama-t-elle.

- «a alors! Elle vous drogue, elle vous transfuse un sang étranger et vous la défendez! Je suis navré, ma chère amie, mais j'avoue que je ne comprends pas.

- C'est un sujet unique. Son comportement est tout à fait imprévisible, j'en conviens. Mais songez à

tout ce que nous avons à apprendre d'elle, Tom! Ce sera la gloire!

- Très peu pour moi. En tout cas, je suis bien content que Miriam Blaylock ait une chambre d'une solidité à toute épreuve pour passer la nuit.

- Essayez de comprendre mon point de vue. J'ai presque réussi à bloquer le processus du vieillissement chez Mathusalem. Et voilà que me tombe toute rôtie dans le bec cette... créature femelle dont le sang présente les mêmes caractéristiques que celui de Mathusalem avant qu'il ne meure. La seule différence est qu'elle est en parfaite santé.

Tom sursauta quand une voix s'éleva derrière lui.

C'était Sam Rush qui les avait rejoints dans la salle de contrôle.

- Faites en sorte qu'elle ne nous fausse pas à

nouveau compagnie, Haver. Considérez cette consigne comme un impératif absolu.

- Comptez sur moi, docteur.

Tom réfléchit. Le pavillon psychiatrique était contrôlé par des surveillants qui ne disposaient que de matraques. Il faudrait poster des gardes armés devant la cellule de Miriam.

- Messieurs, s'il vous plaît, un peu de silence, que je puisse me concentrer. Je vais faire une fluorosco-pie du cr,ne au cas o' cela intéresserait quelqu'un.

(Riflkind enclencha l'interphone.) Veuillez tourner la tête vers la droite, Madame Blaylock, je vous prie.

(Il effectua une série d'ajustements et alluma le fluoroscope.) Anormal! laissa-t-il tomber d'une voix étranglée. Merveilleusement anormal. (Il se pencha à nouveau sur l'interphone.) Ouvrez la bouche, s'il vous plaît. Merci. Refermez-la. Avalez votre salive.

Regardez-moi ce maxillaire inférieur, Jack. qu'en pensez-vous ?

Jack Gibson était le chef du service osteologie que Tom avait convoqué. Il était manifestement enchanté d'avoir été invité à participer à un programme de la prestigieuse section de recherche.

- L'angle est nettement plus prononcé que la normale et la symphyse est plus saillante. Toute la structure tend à donner une m,choire plus puissante. La compensation est visible: os malaire plus épais et fort développement de l'apophyse zygoma-tique. Je note aussi que la courbure du cr,ne est plus accentuée. Il faudra opérer des mesures précises mais je dirais que le volume de la boîte cr,-nienne est au bas

mot de 20 pour cent supérieur à

la norme.

- Donc, vous êtes formel? Ce n'est pas un cr,ne humain ?

Tom connaissait la réponse d'avance mais il fallait qu'il pose la question à toutes fins utiles. Si l'on devait lui confisquer son cadeau de Noël, il voulait le savoir dès maintenant.

- Il est indiscutablement humanoÛde. Je suis con-

vaincu que nous avons affaire à une variation de la souche primate. Mais humain au sens strict du terme ? Non. Toutefois c'est une structure tout à

fait valable, pas le résultat d'un quelconque processus de déformation.

La voix de Miriam grésilla dans l'interphone. Elle voulait qu'on en finisse. Riflkind prit une dernière série de clichés du cr,ne et du cou. On affinerait plus tard mais c'était déjà un excellent départ.

- Elle n'a pas l'air content, dit Tom. Essayez de la calmer, docteur Roberts. Il ne faudrait pas qu'elle joue encore une fois la fille de l'air.

Sarah entra dans la salle de radiologie.

- C'est terminé, Miriam. Vous pouvez vous lever.

Il était aisé pour la patiente de détacher elle-même les bandes de Velcro qui l'entravaient mais elle semblait avoir des difficultés. Tom vit Sarah s'approcher d'elle pour l'aider. Il remarqua le regard farouche que Miriam décocha à la jeune femme. Un regard profond, personnel. Intime. Beaucoup trop intime. Et Sarah prit une attitude qu'il connaissait bien: elle mit ses mains derrière son dos et inclina la tête, presque comme pour dire: ´Faites de moi ce que vous voulez. ^a Une attitude qu'elle prenait parfois dans leurs ébats amoureux.

Les lèvres de Miriam bougèrent et Tom ouvrit l'interphone mais seuls les derniers mots lui parvin-rent:

- besoin d'aide.

- qu'est-ce qu'elle raconte? s'enquit Charlie Humphries.

Tom secoua la tête. Miriam cherchait-elle à rassurer Sarah? Il prit la

résolution de ne pas les laisser seules en tête-à-tête ne fût-ce que dix secondes. Il y avait quelque chose d'hypnotique chez la Blaylock et Sarah était la victime sur laquelle elle avait jeté

son dévolu.

Il poussa la porte de la salle de radio.

Myriam s'était seulement bornée à lui tapoter le bras mais jamais Sarah n'avait encore éprouvé

quelque chose d'aussi chaleureux et d'aussi rassurant. Elle était si près d'elle qu'elle respirait l'odeur à la fois douce et piquante de son haleine.

- C'est dans notre intérêt à toutes deux que je vous ai transfusée, chuchota-t-elle, si bas que ses lèvres bougeaient à peine. Mais vous allez avoir besoin d'aide.

Elle sourit d'un sourire tellement rayonnant que Sarah eut envie de rire de joie. Devant ce regard plongeant dans le sien, elle avait l'impression de prendre son essor et de planer de plus en plus haut dans les airs. C'était comme si Miriam lui faisait partager ses émotions, et ses sentiments n'étaient que pureté, amour et douceur. Elle avait soudainement une conscience aiguë de son corps et elle faillit s'esclaffer en se rendant compte de l'attitude qu'elle avait prise. Elle croisa les bras sur sa poitrine et redressa la tête, pour s'arracher à la fascination de ce regard rivé au sien. Miriam se leva.

Tom entra au même moment.

Sarah l'aurait volontiers étranglé! Il lui semblait être un ange tombant des cimes sublimes de la Grèce.

- Votre Dr Rifkind n'a pas tenu sa promesse, dit Miriam à Tom.

- quelle promesse?

- Il a dit qu'il allait me faire ébullir^a, si je ne m'abuse. En fait de dosage minimal, il n'y est pas allé de main morte.

- Je ne me rappelle pas...

- Je sais lire sur les lèvres, docteur Haver.

Et, avec un sourire aigre-doux, Miriam sortit. Tom lui emboîta le pas,

suivi de Sarah, qui envoyait le don extraordinaire qu'elle possédait de dominer la situation quoi qu'il arrive.

Dans la salle de contrôle, Marty Riflkind avait l'air dans ses petits souliers et ce fut de sa voix la plus onctueuse que Sam Rush prit les devants:

- Les tests que nous avons prévus ne présentent aucun danger, madame Blaylock. Vous n'êtes pas un animal expérimental. Personne, ici, ne voudrait vous causer le moindre tort, croyez-moi. Et je parle au nom de tout le personnel.

Sarah repensa à la chambre qui attendait Miriam dans le pavillon psychiatrie. On devait être d'ores et déjà en train de prendre les dispositions nécessaires à son internement. Sarah était incapable de voir en elle une prisonnière mais comment la considérer autrement à partir du moment où la demande serait approuvée en bonne et due forme?

Ils devaient la laisser rentrer chez elle. Plus Sarah y réfléchissait, plus la tournure que prenaient les choses lui paraissait révoltante et arbitraire.

Miriam était venue spontanément, après tout.

C'était un fait dont ils devaient tenir compte.

- Il n'y a pas de temps à perdre. Nous avons encore de nombreux examens à effectuer. (Tom adressa un coup d'oeil à Miriam.) Si vous êtes consentante, madame Blaylock.

Cela dura toute la matinée et une partie de l'après-midi. Sarah, fascinée, marchait comme dans un rêve tant Miriam était captivante et mystérieuse.

Sa beauté était celle d'une pièce d'orfèvrerie.

En sortant du laboratoire du cerveau, elle remarqua la présence d'un agent de la sécurité dans le couloir. Deux autres étaient dans l'ascenseur. Seuls Tom, Miriam et elle y entrèrent. Haver appuya sur le bouton du seizième étage. Il y avait une clé dans le boîtier de contrôle manuel. L'un des gardes la tourna.

Et voilà! Miriam était prise au piège.

Elle vit les gardes. Vit leurs armes. Elle fit un terrible effort de volonté pour ne pas se ruer dans l'escalier de secours quand ils passèrent devant celui-ci. Elle se savait tout à fait capable de monter jusqu'au dernier étage et de s'enfuir par les toits ou d'enfoncer une porte si besoin était.

Mais ce ne serait pas nécessaire.

- O' me conduisez-vous? demanda-t-elle, entrant dans la peau de son personnage. Je croyais que vous aviez fini.

Elle s'imaginait assouvissant sa faim avec Haver.

- Nous aimerions que vous restiez cette nuit, lui répondit-il.

Si les choses se passaient comme elle l'espérait, le destin qui attendait le Dr Haver ne manquerait pas d'intérêt. Elle éprouvait pour lui une haine intense.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et Miriam comprit aussitôt qu'ils étaient au service psychiatrique. Les murs étaient peints en blanc et d'épais écrans aveuglaient les fenêtres. Elle eut un choc. Ici, tout serait bouclé et verrouillé. Elle n'avait plus aucune chance de s'évader. Tout, désormais, dépen-drait de Sarah. Le lien qui les unissait toutes les deux était bien ténu. Serait-il assez fort?

- Je veux m'en aller.

Les gardes la prirent en sandwich. D'autres surgi-rent d'une porte percé d'un petit hublot et l'un d'eux l'empoigna fermement par le bras.

- J'ai décidé de rentrer chez moi. (Elle s'appliquait à mettre toute la terreur possible dans son intonation: il importait de mobiliser les instincts de Sarah.) L,chez-moi! Je veux rentrer!

Elle chercha les yeux de la jeune femme et fit un toucher qui était une imploration désespérée.

Sarah se cacha la figure dans les mains et Tom Haver entoura ses épaules de son bras. Miriam se sentit entraînée et, gémissante, secouée de sanglots, elle ne résista plus.

La cellule n'était pas capitonnée mais ce n'était pas une chambre d'hôtel. Il y flottait de fétides relents de désespoir et de folie. Miriam n'avait plus à jouer la comédie. Elle s'assit sur le mauvais petit lit,

ferma les yeux et sonda pour tenter d'établir un contact, même précaire, avec Sarah.

Elle se remémorait les r,les des emmurés affamés de Charles IV le Bel.

Sarah était bouleversée. Tom s'était maintenant enfermé dans le mutisme. Il la traînait vers le labo de Geoff aussi brutalement qu'il avait traîné Miriam au pavillon psychiatrie.

- Je me sens bien, Tom. Au mieux de ma forme, en fait.

- Tu es à faire peur. Cadavérique. Cela ressemble à un début de cyanose.

- Je suis peut-être un peu secouée. On se croirait chez les nazis! Tu jettes cette femme dans une cellule sans même un semblant de procès!

- Nous avons besoin d'elle. N'importe comment, le mandat d'internement est parfaitement en ordre.

- Elle est saine d'esprit!

- Encore faudrait-il définir ce que tu entends par là. Je ne suis pas de cet avis et Sam non plus.

Compte tenu qu'il ne s'agit même pas d'une créature humaine - et il est démontré que tu as fait l'objet d'une agression totalement irrationnelle de sa part -, j'estime que notre décision est fondée.

Maintenant, viens.

quand Tom lui prit le bras, Sarah, sortant de ses gonds, le gifla en y mettant une telle violence qu'elle faillit en perdre l'équilibre. Haver eut un hoquet de surprise mais il n'esquissa pas un geste.

- Si tu veux bien, ma chérie, se contenta-t-il de dire, il vaudrait mieux que nous y allions.

Sarah ne résista pas davantage. L'impulsion qui l'avait poussée à le gifler la laissait sidérée.

Geoff se h,ta de les mettre au courant des derniers développements. Il n'avait pas quitté son microscope depuis des heures et ses yeux étaient rouges. Il prit un feuillet jaune dans une pile de papiers posés sur la paillasse.

- Voici ce que j'appelle la courbe de transfert.

Elle indique le temps qu'il faudra pour que le sang originel soit remplacé volume pour volume par le sang transfusé.

- qu'est-ce que cela est censé signifier? lui demanda Tom sur un ton mordant.

- Il sera entièrement remplacé à terme, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Le sang naturel n'est plus désormais qu'un milieu nutritif pour le sang parasite. Les échanges gazeux ne se font pas encore parfaitement mais la réceptivité se développe. La chromatographie montre que la fixation de l'oxygène est encore subnormale mais qu'elle progresse peu à peu.

C'était singulier. Sarah passa la main sur ses joues. Sa peau était lisse et froide comme celle de Miriam.

- De quelle couleur sont les leucocytes?

- Violet foncé. Comme s'ils étaient saturés d'oxy-gène.

- Comme ceux de Miriam avant qu'elle ne s'endorme. Comme ceux de Mathusalem avant qu'il...

Sarah s'interrompit. Mathusalem avait dépecé

Betty, sa compagne de captivité.

- Mon diagnostic est que nous avons affaire à un organisme envahisseur. Un parasite. Je ne vois pas comment l'empêcher de prendre intégralement possession de votre organisme.

- qu'est-ce que vous attendez pour l'évacuer?

s'exclama Tom.

- On pourrait tenter une exosanguintransfusion totale. Si nous opérons immédiatement, cela pourrait marcher.

- Eh bien, foncez!

- J'en ai bien l'intention, Tom! Mais j'ai besoin de davantage de sérum. Ce ne sera pas possible avant quelques heures. Je ne peux rien faire de mieux.

J'espère qu'il ne sera pas trop tard. Je pense que non.

Miriam se tenait derrière la fenêtre obstruée de barreaux de la sinistre

petite pièce. Le crépuscule glissait dans la nuit et la faim était de plus en plus lancinante. Elle palpa les barreaux, puis fit courir ses doigts le long de l'appui de la fenêtre. Si seulement Sarah pouvait venir!

Elle s'était délibérément laissé enfermer pour que Sarah la délivre. Elle jouait son va-tout sur la loyauté de la jeune femme. Ce faisant, elle misait sur l'élément dominant de la personnalité de celle-ci: son sens de l'indépendance. Sarah ne pourrait s'ement pas accepter l'idée que quelqu'un soit injustement retenu prisonnier.

Elle secoua les barreaux. Plus la faim grandissait, plus les minutes comptaient. Elle imaginait la traque, la mise à mort. Ses tempes battaient, son corps commençait à devenir pesant. Presque sans en avoir conscience, elle se prit à examiner l'encadrement de la fenêtre. Les barreaux étaient scellés dans la maçonnerie et le ch,ssis était fait d'un bois dur.

Actuellement, elle serait sans doute capable de tordre ces barreaux. Mais dans deux heures, elle n'en aurait plus la force. Était-ce ainsi qu'avaient péri les victimes de Charles le Bel? Parce qu'ils avaient trop longtemps attendu qu'on vienne les délivrer de l'extérieur?

Elle se jeta sur le lit, puis se releva d'un bond et alla à la porte. Tout ce qu'elle parvenait à distinguer par le judas, également muni de barreaux, était un fragment de mur blanc de l'autre côté du couloir.

Une puissante et délicieuse odeur s'infiltrait dans la chambre par les interstices de l'huissierie. Un garde devait être de faction, probablement assis sur une chaise à proximité de la porte. Haver était un homme qui ne laissait rien au hasard.

Au début, elle n'avait pas considéré qu'il f't une menace mettant en danger sa relation avec Sarah mais, maintenant, plus elle le perceait à jour, plus il lui paraissait redoutable.

Si seulement le garde pouvait quitter son poste, qu'elle retrouve un peu de paix! Elle rêvait de la traque - o' elle irait, qui elle consommerait. Il y avait un couple qui habitait, au dernier étage d'un immeuble de la 72e Rue, un appartement qu'elle avait déjà visité quelques années auparavant. A présent, on avait oublié le locataire précédemment disparu. Il n'y avait pas de raisons pour que deux autres ne déménagent pas à leur tour à la cloche de bois. Aucune visite de reconnaissance préalable ne serait nécessaire. Miriam connaissait l'itinéraire et les serrures qu'elle aurait à fracturer.

- Sarah, je t'en supplie! gémit-elle.

Elle tenta un toucher.

Un frémissement de rage palpitait dans le silence émotionnel. Sarah était quelque part dans le b,timent. Et elle était bouleversée.

Le grenier s'obscurcissait à mesure que s'assom-brissaient les mansardes donnant à l'ouest. Etendu à même le sol de la petite pièce o' étaient emma-gasinées les dépouilles de ses prédécesseurs, John guettait, l'oreille tendue, le retour de Miriam. Il était quasiment incapable de se tenir debout.

Depuis quatre heures, il n'avait pas fait un mouvement.

Il n'avait plus qu'un ultime geste à accomplir. Le massif coffre d'acier peint en noir qui lui était destiné était au milieu de la chambre. Lentement John leva le bras. quand sa main en toucha l'angle il se redressa en vacillant. Il avait toutes les peines du monde à garder son équilibre. Un vertige s'empara de lui et il eut l'impression que la pièce s'éloignait, se rétractait. Seule vivait en lui la faim, une faim dévorante semblable à un brasier qui le rongeait.

Peu à peu, le grenier cessa de tanguer. Son corps était en plomb. Sa tête basculait en avant comme s'il avait le cou brisé. Ses genoux ne le portaient plus et il dut peser de tout son poids sur les coffres superposés.

Il lui fallut une heure d'efforts surhumains pour fracturer les serrures de cinq d'entre eux. Les autres étaient trop solides. Ceux qu'il avait réussi à

forcer se trouvaient en bas de la pile, c'étaient les plus anciens. S'arc-boutant, il parvint à faire glisser les coffres du dessus.

A présent dans l'obscurité absolue, la pièce était pleine d'une poussière suffocante. Mais elle n'était pas silencieuse. Cela bruissait, grésillait, bougeait de toutes parts.

Il se rua au-dehors et referma la porte à laquelle il s'adossa après avoir donné un tour de clé. Au bout de quelques minutes, la porte commença à

grincer, puis à craquer, puis à trembler.

Sarah contemplait l'encéphalogramme sans le voir. Cet inextricable

écheveau de tracés demeurerait impénétrable. Elle était accablée de fatigue. Mais, aussi, ivre de fureur.

Ils avaient trompé Miriam. Cet ordre d'internement de complaisance était une infamie. Il remettait en question non seulement la valeur de son propre travail mais aussi son amour pour Tom.

C'était lui qui avait eu cette idée, qui avait élaboré

la tactique à suivre et qui l'avait exécutée avec la minutie glacée d'un policier préparant sa souri-cièrè. Et maintenant, la malheureuse était là-haut, dépouillée de sa dignité, des droits imprescriptibles dévolus à toute créature intelligente.

Sarah jeta un coup d'oeil à la pendule. Bientôt 20 heures. L'heure à laquelle le 'groupe Blaylock^a

devait se réunir pour faire le point et confronter les découvertes des uns et des autres. La cytologie préparait une analyse chromosomique, l'ostéologie travaillait sur la structure osseuse du sujet, la cardiologie sur son coeur et son système circula-toire.

Sarah essaya à nouveau de se remettre à la t,che.

Il fallait qu'elle ait quelque chose à montrer à la réunion et cet électroencéphalo n'avait ni queue ni tête. Il n'avait que peu de points communs avec un E.E.G. humain.

Elle était incapable de chasser Miriam de ses pensées. Et tout aussi incapable d'en chasser l'idée de nourriture qui les hantait. C'était ridicule mais sa faim prenait des proportions à proprement parler obscènes.

Tout à l'heure, la présence de Miriam à ses côtés lui avait été d'un grand réconfort. Il émanait de cette femme comme une aura de bonté. Bien s'r, cette histoire de transfusion était stupide mais il ne fallait pas oublier que ses mécanismes mentaux n'étaient pas humains. A ses yeux, c'était probablement un acte d'une parfaite logique.

Jusque-là, Sarah s'était interdit de se poser la question de savoir si elle allait ou non réellement cesser de vieillir. Le sang de Miriam avait-il la propriété de bloquer le processus de sénescence?

Dans l'affirmative, ce ne serait pas la seule Sarah Roberts mais l'humanité tout entière qui bénéficierait de ce don. Miriam était, avait-elle dit, la dernière représentante de son espèce. Plus Sarah

réfléchissait, plus la noblesse de sa conduite lui apparaissait clairement.

La réunion s'ouvrirait dans dix minutes.

Sarah concentra à nouveau son attention sur le problème immédiat. S'il n'y avait rien à tirer de cet électroencéphalogramme, c'était, finalement, parce que le cerveau de Miriam fonctionnait sur des fréquences plus nombreuses que le cerveau humain. Les enregistreurs captaient au moins deux signaux au lieu d'un. Résultat: c'était de la bouillie pour les chats.

Eh bien, la voilà, la conclusion! La majeure partie du cerveau humain était inactive, mystérieusement débranchée, apparemment inutile. Mais rien de tel avec le cerveau de Miriam. Au contraire, il fonctionnait à plein régime et il était si actif que les machines étaient inopérantes.

quelle extraordinaire intelligence devait l'habiter! Séquestrer cette créature était plus qu'une faute morale, c'était le plus odieux des péchés, c'était une abomination. Sarah avait honte pour eux tous.

Le Hutch qui faisait face à Tom n'était plus le même homme. Le cas Miriam Blaylock lui avait été

retiré et il ne pouvait que s'incliner devant le fait accompli. Il s'était rendu compte trop tard de l'importance de cette affaire. Il n'avait pas seulement perdu son prestige personnel mais également quelque chose que Haver n'aurait pas pu supporter de perdre: son autorité.

- Je suis disposé à vous apporter mon concours, docteur Haver.

Tom était choqué. A la place de Hutch, il aurait donné sa démission sur-le-champ.

- Très bien. Soyez le bienvenu.

- Nous pourrions peut-être faire comme si nous collaborions encore quelque temps si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

que sous-entendait-il?

- Bien sûr, fit Tom avec une assurance qu'il n'éprouvait plus.

Ne jamais sous-estimer l'adversaire. C'était sa règle d'or.

- Je suis inquiet pour Sarah.

- Nous le sommes tous.
 - Pourquoi ne pas la mettre en observation?
 - J'en ai parlé avec Geoff et nous sommes tous deux convenus qu'il vaut mieux éviter de l'alarmer.
- D'ailleurs, elle n'accepterait jamais.
- Faites pression sur elle. Vous pourrez la convaincre.
 - Vous savez, à moins de lui mettre une escorte armée aux talons...
 - Eh bien, mettez-lui-en une! Elle est dans une sale situation. J'aurais pensé que vous seriez le premier à vouloir l'aider.
 - Ce qui veut dire quoi, je vous prie?
 - Ne voyez-vous donc pas ce qui lui arrive?
 - Sarah est plongée dans son travail jusqu'au cou et ne signale aucun symptôme.
 - N'avez-vous pas été frappé par l'effet que lui a produit cette... créature quand elle était seule avec elle ?
 - Sarah était impressionnée. Cette réaction me paraît tout à fait logique. Miriam Blaylock est effectivement quelqu'un d'impressionnant.
 - Elle a séduit Sarah! Elle la veut, Tom! Cela saute pourtant aux yeux!
 - Comment ça, elle la veut?
 - Vous ne le sentez pas? Blaylock l'a hypnotisée, ou quelque chose d'approchant. Moi, à votre place, je ferais mettre Sarah en observation à l'hôpital, sous surveillance...
 - Vous voulez qu'on les enferme toutes les deux?

Allons! c'est absurde.

Hutch se pencha en avant, agrippa le bord du bureau.

- Et je posterais des gardes pour empêcher à tout prix cette créature de l'approcher.

Tom se borna à secouer la tête. Il avait toujours soupçonné Hutch de paranoïa. Sa faiblesse latente se manifestait maintenant au grand jour sous la pression des événements. C'était invariablement ce qui se passait en période de stress.

- Ecoutez, je réfléchirai à tout ça. Mais le groupe doit se réunir à 20 heures et je voudrais m'assurer que tout le monde est prêt.

Le congé était on ne peut plus clair: Hutch prit la porte. Ouf! Tom pouvait attendre cinq minutes avant d'appeler les labos. Il avait besoin de souffler un peu. Trop de pensées contradictoires lui tournaient dans la tête. Son amour-propre lui avait interdit de révéler ses sentiments profonds à Hutch mais la vérité était qu'il avait peur, lui aussi. Le problème de Sarah était beaucoup plus sérieux qu'elle ne l'admettait, les tests le démontraient irréfutablement. L'analogie de Geoff comparant le sang de Miriam à un organisme parasitaire était exacte. Bientôt, Sarah souffrirait de toutes les conséquences d'une parasitose généralisée. Au stade terminal, si les choses en arrivaient à ce point, elle dépérirait, dévorée par le parasite qui se nourrirait de sa substance.

Ce n'était cependant pas cette éventualité qui préoccupait le plus Tom. Il avait une confiance quasiment illimitée en Riverside. Même si tout le reste échouait, on sauverait Sarah. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était la raison qui avait poussé

Miriam à faire ce qu'elle avait fait. L'autre soir, dans sa chambre, elle lisait le livre du Dr Roberts.

Plus Haver réfléchissait, plus il lui semblait évident que son apparition au Centre n'était en rien le fruit du hasard. Ses prétendues terreurs nocturnes n'avaient été qu'un prétexte pour attirer l'attention de Sarah.

L'approche était subtile. Et elle avait abouti à la transfusion. Parce que ce ne pouvait certainement pas être une tentative de meurtre. L'hypothèse était extravagante. Pourquoi se donner tant de mal? Il y avait cent moyens plus simples et moins alambi-qués de tuer quelqu'un. Le sang qui circulait maintenant dans les veines de Sarah était plus identifiable qu'une empreinte digitale. Non, il devait y avoir une autre raison.

Mais laquelle? Tom était tout bonnement incapable de l'imaginer. Peut-être parce qu'elle était trop étrangère pour être accessible à l'entendement humain. L'étude de Miriam Blaylock en était encore à peine à ses débuts. On ne parviendrait peut-être pas à sonder les

profondeurs de sa psychologie avant des années... à supposer même qu'on y parvienne un jour.

Haver actionna l'interphone dans l'espoir que sa secrétaire ne serait pas encore partie mais il n'y eut pas de réponse. C'était sa faute, il aurait dû lui demander de rester. Avec un soupir de lassitude, il se mit en devoir de téléphoner aux différents laboratoires.

Ses interlocuteurs lui répondaient tous d'une voix vibrante d'excitation. quels idiots! On se préparait à

faire l'une des découvertes les plus extraordinaires de tous les temps et tout ce qu'il éprouvait, lui qui était au coeur de l'événement, c'étaient de sinistres pressentiments !

Il appela Sarah en dernier. Comme elle lui demandait de lui accorder davantage de temps, il lui rappela que les autres seraient là à 20 heures.

- Je suis sûre que tu dis ça à tout le monde, répliqua-t-elle.

- Eh bien, non. Il se trouve que c'est la vérité.

- Alors, d'accord, dans ce cas, j'y serai aussi. Les encéphalos sont un salmigondis invraisemblable.

Non seulement les ondes alpha et lambda sont pratiquement illisibles mais, par-dessus le marché, tout le reste est aberrant. Une chatte n'y retrouverait pas ses petits.

- Tu te sens bien?

- Si mes symptômes réclament plus d'attention, je te le ferai savoir. Je ne voudrais pas te vexer, Tom, mais...

- Vraiment? Ce serait amusant, pourtant, tu ne crois pas?

- Laisse-moi faire mon travail. Si j'ai d'autres problèmes, je te tiendrai au courant.

Sarah était à la torture. Elle s'efforçait d'avoir l'air de s'intéresser à la discussion mais elle ne pouvait penser qu'à une chose: manger. Il faudrait bientôt qu'elle en passe par là d'une façon ou d'une autre.

Ils paraissaient tous tellement malfaisants - ou tellement aveugles!

- Nous avons une diapositive tout à fait passionnante, disait sur un

ton monocorde le généticien dont elle n'arrivait même pas à se rappeler le nom.

Il s'escrima un moment sur le projecteur. Finale-

ment, l'image d'un caryotype des chromosomes de Miriam apparut sur l'écran.

Pauvre Miriam ! Ils étaient en train de la réduire à

un faisceau de courbes et de diagrammes. Mais que faisaient-ils de sa beauté? Elle était l'esprit le plus libre que Sarah eût jamais connu. Libre et courageux. Parce que la transfusion avait été un acte de courage et d'amour. En un sens, ils n'avaient pas plus le droit de s'ingérer dans cette expérience que d'emprisonner Miriam. C'était un génie, et peut-être plus encore.

Oui, la transfusion avait été un acte de courage par lequel Miriam avait cherché à transmettre un don extraordinaire à l'humanité. Alors, Sarah qui avait été choisie pour en être le véhicule ne devait-elle pas faire montre de courage, elle aussi?

Comment osaient-ils envisager une exosanguintransfusion !

Un spasme de faim la fit suffoquer. Tom et Hutch l'observaient tous les deux et elle parvint à sourire.

‘ Miriam saura s'occuper de moi, songea-t-elle.

Autrement, elle n'aurait jamais tenté une chose pareille. ^a

Le généticien continuait de marmonner:

- Nous avons conclu l'analyse cytogénétique en colorant les bandes G et q. Le spécimen possède la chaîne chromosomique la plus longue qui ait jamais été observée chez un animal supérieur: soixante-huit chromosomes. Nous n'avons observé ni trisomies, ni translocations, ni ruptures identifiables.

Sarah avait toutes les peines du monde à tenir en place. S'ils avaient été plus coopératifs, Miriam serait probablement déjà intervenue pour atténuer cette intolérable souffrance. Cela allait bien au delà

de la simple faim. Elle n'avait pas envie de nourriture. Elle se sentait plutôt comme une droguée en manque.

- Les branches p et q sont d'égale longueur, ce qui est une anomalie flagrante. Il y a une ressemblance superficielle avec les chromosomes humains mais seulement sur un plan très général. Nous avons cependant retrouvé les caractéristiques glo-

bales du genre primate.

Vas-tu enfin te taire, vieux bavard?

- Les composantes sexuelles présentent un autre problème. Je doute que les mécanismes sexuels de l'espèce considérée correspondent aux nôtres ni même à ceux des autres primates. L'ambivalence des soixante-huit chromosomes et la structure tripar-tite XXY suggèrent incontestablement la coexis-tence de facteurs m,les et femelles chez le même individu. A mon sens, l'étape suivante de cette étude devrait être un examen approfondi des organes génitaux du sujet.

Ces derniers mots arrachèrent la décision.

Miriam attachée sur une table et ce répugnant individu lui examinant les organes génitaux... non, c'était hors de question! Sans réfléchir, elle se leva.

Tom fit mine de se lever à son tour. L'espace d'un instant, elle se sentit prise au piège et l'affolement s'empara d'elle. Il fallait qu'elle monte là-haut!

- Du calme, fit-elle aussi posément qu'elle le put.

J'ai besoin d'aller aux toilettes, il n'y a vraiment pas de raison de paniquer pour si peu.

Hutch fut le seul à sortir avec elle. Ils suivirent le couloir en marchant côte à côte. Sarah attendit qu'il f't entré dans les toilettes des hommes pour s'engager dans l'escalier. Elle fit halte sur le palier.

Comme de bien entendu, Hutch émergea un instant plus tard des toilettes et elle comprit qu'elle n'y échapperait pas: elle allait être obligée de le neutraliser. Ils étaient face à face. Hutch tendit le bras.

Sarah n'était pas vraiment s're que cela marcherait mais elle se rappela avoir lu quelque part qu'un coup latéral porté à la tête pouvait mettre un adversaire hors de combat.

Son poing s'abattit au-dessus de la tempe du vieil homme. Les yeux de

Hutch roulèrent dans leurs orbites et il s'écroula.

- Je regrette, murmura Sarah.

Elle avait la violence en horreur. Elle avait toujours été fidèle à une morale profondément huma-niste.

Elle se lança à l'assaut de l'escalier en sautant les marches trois par trois.

Les faits nouveaux s'accumulaient et Tom parvenait difficilement à contenir son excitation. Les résultats étaient prodigieux. Des découvertes sensa-tionnelles. Tout le monde aurait sa part de triomphe. Ce serait la gloire.

Encore quelques semaines de recherches et d'examens menés tambour battant, pas plus, et l'on pourrait rendre publics tous les travaux. On annon-cerait en même temps les deux découvertes, celle d'une espèce inconnue et celle de l'antidote du vieillissement. Selon toute apparence, au cours de son profond Sommeil, l'organisme de Miriam produisait le même inhibiteur dérivé de la lipofuscine que celui décelé dans le sang de Mathusalem avant qu'il se désintègre. A cette différence près que Miriam, elle, ne se délabrait pas. On finirait par comprendre pourquoi, ce n'était qu'une question de temps.

Il songea à la cellule du pavillon psychiatrique o

Blaylock était enfermée. Internement autoritaire...

déplaisant mais inévitable.

Le fracas de la porte heurtant brutalement le mur quand Hutch, titubant comme un homme ivre, fit irruption dans la salle de conférences, interrompit ses réflexions et fit l'effet d'une douche glacée sur tous ceux qui participaient au colloque. Tout le monde pressentit immédiatement que Sarah avait fait des siennes.

- quelle direction a-t-elle prise? demanda Charlie Humphries.

A peine eut-il deviné le mot escalier ^a dans le bredouillement presque inaudible qui sortit des lèvres de Hutch que Tom s'élança au pas de charge.

Lorsqu'il surgit dans le hall d'accueil du seizième étage, le surveillant sauta d'un bond par-dessus son bureau, matraque au poing.

- Est-ce que le DrRoberts est là?

- Il y a le feu ou quoi?

- EST-ELLE LA, OUI OU NON?

- Attendez voir... Elle est entrée dans la chambre 14, il y a dix minutes. Elle n'y est restée que trois minutes. Elle a émargé le registre.

- Bon Dieu!

Tom l'émargea à son tour et le planton lui ouvrit la porte du pavillon. Le garde de faction était assis, le dossier de sa chaise en équilibre contre le mur, à

côté de la porte de la chambre 14.

- Ouvrez-moi, ordonna Tom.

L'autre leva la tête et reconnut Tom.

- Je n'ai pas entendu un son depuis que le DrRoberts est ressortie, dit-il en tournant la clé

dans la serrure.

Il faisait froid dans la chambre où s'engouffrait le vent nocturne. La fenêtre veuve de ses barreaux était un rectangle obscur.

- Le DrRoberts est-elle ressortie seule?

- Oui, y a pas cinq minutes. Elle ne m'a rien dit.

Haver alla jusqu'à la fenêtre. Il n'aurait pu ni monter ni descendre par l'extérieur en passant par là. Mais Miriam, elle, en était manifestement capable puisqu'elle avait bel et bien filé.

Miriam se dirigeait vers le West Side d'un pas rapide en coupant par Central Park. La faim la tenaillait. quand Sarah était entrée dans la chambre, elle avait déjà descélé les barreaux de la fenêtre. Bien lui en avait pris. La jeune femme cherchait un réconfort auprès d'elle mais Miriam n'était pas assez sûre d'elle-même dans l'état où elle se trouvait pour la prendre dans ses bras. Elle lui avait promis que son martyr s'apaiserait et lui avait donné rendez-vous chez elle dans une demi-heure. Puis, tandis que Sarah, penchée à la fenêtre, la suivait des yeux, elle était descendue par la façade.

Elle franchit Sheep Meadow au pas de course.

Elle avait beaucoup de choses à faire en une demi-heure.

Ce ne fut qu'au sortir du parc qu'elle ralentit l'allure. Elle traversa la 76e Rue et compta les maisons. Elle en choisit une quatre numéros plus loin que celle sur laquelle elle avait jeté son dévolu pour le cas où elle rencontrerait quelqu'un dans l'escalier. Elle escalada les marches quatre à quatre. Des appartements devant lesquels elle passait s'échappaient des bruits de télévision et des odeurs de cuisine. Arrivée au dernier étage, elle gagna le toit par l'échelle de secours. La réglementation en vigueur à New York stipule que les occupants doivent pouvoir librement accéder aux toits. Cela facilitait grandement les choses.

Sans bruit, Miriam, passant de toit en toit, atteignit son objectif. Le propriétaire avait eu l'astuce de gagner un appartement supplémentaire en rajoutant une pièce en hauteur pour faire un duplex.

C'était un emplacement stratégique idéal pour tendre une embuscade tôt dans la soirée. Il n'y avait qu'à attendre en haut de l'escalier en spirale d'où

l'on avait une vue plongeante sur la salle à manger.

La porte de la chambre à coucher était munie d'une serrure rudimentaire à pêne dormant que l'on ne pouvait ouvrir que de l'intérieur. En principe, tout du moins. Elle n'avait pas été changée depuis la dernière fois, six ans plus tôt. Il ne fallut pas plus de trente secondes à Miriam pour la forcer.

Se tapissant en haut de l'escalier, elle prit la mesure de ses futures victimes. La femme était la plus légère. Ce serait elle qu'il faudrait emmener vivante. L'homme, quant à lui, convenait à merveille à ses besoins personnels. L'histoire se répétait: un jeune couple à l'heure du dîner. La seule différence était que, six ans auparavant, John était avec elle et qu'ils avaient assouvi leur faim ensemble dans la chambre.

Elle eut recours au même stratagème: elle miaula.

En bas, l'homme et la femme s'immobilisèrent. Elle miaula à nouveau, plus fort.

- C'est un chat?

Elle recommença.

- Frank, il y a un chat en haut. Tu devrais aller voir. On dirait qu'il est blessé.

Une chaise grinça. Instantanément, Miriam se dissimula dans la salle de bains. Une seconde plus tard, la lumière s'alluma et un pas lourd ébranla l'escalier. Frank fit exactement ce qu'avait fait son prédécesseur: il jeta un coup d'oeil circulaire dans la chambre et, ne voyant rien, se baissa pour regarder sous le lit.

Miriam n'avait pas besoin de bistouri. La nature avait doté son espèce d'une langue parfaitement adaptée à ses besoins qui transperça immédiatement la chair. Frank hoqueta et il eut juste le temps de lancer une ruade - déjà, il était mort. En dix secondes, le feu de sa vie passa dans le corps de Miriam.

- Frank? qu'est-ce que c'est que ce drôle de bruit de succion?

Miriam sortit de son sac le linge imbibé de chloroforme et retourna se cacher dans la salle de bains en y emportant le ballot de vêtements vides enveloppant la dépouille de Frank.

- Frank?

Elle imita encore une fois un miaulement et tapa du pied.

- J'espère que tu ne tues pas cette bête, Frank?

C'est probablement le chat de Mme Ransom voyons! (Sifflement étranglé.) Non, Frank!

Crissement d'une chaise que l'on repousse. Des pas précipités qui martèlent le sol.

Miriam connaissait ce genre de femmes sur le bout des ongles. Avec celle-là, il fallait apparaître en pleine lumière et jouer sur l'effet de surprise.

- Frank... Oh!

La femme était en haut des marches. Paralysée par l'étonnement, elle ouvrait la bouche toute grande, une lueur d'ahurissement dans les yeux.

- Police, dit Miriam en traversant la pièce d'un bond. Ne vous

inquiétez pas.

La femme vacilla et bredouilla quelque chose d'indistinct quand elle lui colla le linge roulé en tampon sous le nez mais ne tarda pas à s'effondrer mollement. Miriam fourra les restes de Frank dans le sac de plastique noir réservé à cet usage. La fille, à présent inanimée, posait un problème plus ardu mais elle y avait réfléchi. Regagner la maison serait la partie la plus périlleuse de l'entreprise. Si jamais quelqu'un sortait d'un appartement pendant qu'elle descendrait l'escalier, elle serait obligée de tuer à

nouveau.

Mais il n'y eut pas d'anicroches. Elle croisa quelques personnes dans la rue mais, dans la culture humaine, les femmes, du fait de leur image, sont a priori exemptes de toute présomption de violence et elle ne s'inquiétait pas outre mesure d'attirer les soupçons en aidant son amie^a pompette à monter dans un taxi. Le trajet se passa sans incident. A 21 h 30, tout était terminé. La fille était enfermée à

double tour dans le placard de sa chambre. A présent rassasiée, Miriam était prête à se retrouver parmi les humains sans être hantée par la tentation obsédante de la faim. Et sa première victime attendait Sarah.

Tom, dont l'angoisse ne cessait de croître, chercha Sarah partout. D'abord dans son bureau, puis dans son laboratoire, dans celui de Geoff, enfin, o

aurait d° avoir lieu l'exosanguinitransfusion. Geoff y était et il avait réuni tout le sang nécessaire à

l'opération.

Mais pas de Sarah.

Il fallait regarder la vérité en face: elle avait quitté Riverside malgré son état critique.

- De combien de temps dispose-t-elle encore?

L'expression de Geoff était suffisamment élo-

quente pour qu'il n'ait pas besoin d'ouvrir la bouche.

- C'est ce que je craignais.

- J'ai fait tout ce que j'ai pu, Tom. J'ai pratiquement dévalisé la banque de sang de la Croix-Rouge.

Tom se rua hors du labo, fou de chagrin et de terreur. Comment avait-elle pu faire cela ? L'idée que Miriam l'avait peut-être kidnappée lui traversa un instant l'esprit mais il la chassa aussitôt. La Blaylock elle-même aurait été incapable de s'enfuir par la fenêtre avec un tel fardeau.

Il regagna la salle de conférences. Hutch était affalé dans un fauteuil et Phyllis lui tamponnait le crâne avec une serviette humide.

- Avez-vous une idée de l'endroit où elle a pu aller? lui demanda Tom.

- Elle est montée là-haut, c'est tout ce que je sais.

quand j'ai essayé de l'en empêcher, elle m'a assommé.

Haver fit demi-tour et s'engouffra dans l'ascenseur. Il avait la nausée, il tremblait. Mais il savait maintenant où Sarah était allée. Il n'y avait qu'un seul endroit possible.

Sarah... je t'en prie, ma chérie... Je t'en supplie!

Sarah descendait la Première Avenue en courant.

L'air nocturne, chargé d'humidité, lui fouettait le visage. Elle n'avait encore jamais éprouvé un tel sentiment de liberté sauvage. Son corps était riche de ressources incroyables. La course ne la faisait même pas haleter, elle savourait la caresse du vent sur sa figure.

Pendant le bref instant où elle avait étreint Miriam dans la chambre du service psychiatrique, elle avait été submergée par une vague de joie et d'émerveillement. Elle avait percé le mystère. Ils avaient tous été obtus comme ce n'était pas permis.

Aucun d'entre eux n'avait remarqué l'extase que communiquait son regard, la volupté que l'on res-

sentait à son contact.

Cela, la science était impuissante à l'expliquer.

L'effet que Miriam produisait sur elle échappait à

toute mesure. Comment déterminer la différence entre un esprit captif

et un esprit libre?

Un peu plus loin, un homme sortit d'un café et elle frémit. Elle accéléra. La précision de ses mouvements la grisait.

L'homme marchait sans se presser. quelle fragilité! Ce serait comme de plonger le doigt dans un rayon de miel pour en savourer la brûlante et secrète suavité.

Avait-elle envie de frapper cet homme ? Non, c'était pis. Elle imaginait sa tête qui éclatait comme une pastèque sous les roues d'un autobus, elle voyait le sang jaillir de son cou...

Elle cessa de courir.

Ces pensées n'étaient pas, ne pouvaient pas être les siennes.

L'inconnu s'arrêta au coin de la rue pour allumer une cigarette et Sarah distingua son cou blanc quand il inclina la tête, le profil éclairé par la flamme de l'allumette. Lorsqu'il se redressa, il regarda dans sa direction - on eût dit qu'il s'était rendu compte qu'elle avait changé de rythme. Ce fut à peine si une ombre de curiosité passa sur son visage osseux à l'expression bonnasse. Il poursuivit son chemin.

Le fait même qu'il fût si débonnaire exaspérait Sarah et lui faisait voir rouge. Elle fit quelques pas dans sa direction, puis s'arrêta. De la musique s'échappait d'une voiture qui passait. Deux enfants sortirent d'un immeuble et disparurent à toutes jambes dans la nuit.

Elle n'avait aucune raison d'être en fureur contre ce vieil homme.

Miriam... Miriam saurait. Elle comprendrait. A cette idée, Sarah recouvra toute sa jubilation et elle se remit à courir. quelle indicible allégresse que de se sentir aussi libre et sans peur dans une rue comme cette rue.

Elle s'aperçut soudain qu'elle longeait Carl Schurz Park. Elle était incapable de dire pourquoi elle avait fait un pareil détour. La brume naissante tourbillonnait en volutes dans la lumière des lampadaires, semblable à une fumée et les allées luisaient comme la veille. Elle ralentit. Le petit parc avait perdu son mystère, il n'avait plus rien d'effrayant. Un sac de boutique était collé contre les grilles, un cerf-volant abandonné pendait, mélancolique, à une branche d'arbre. On entendait bruire au loin l'East River que gonflait la marée montante et piauler les pneus des voitures sur FDR Drive.

C'était le monde réel, l'univers de Sarah. Elle passa devant la porte par laquelle elle était entrée la nuit précédente. Si elle la franchissait, où la mènerait le sentier qui se perdait dans l'obscurité?

que trouverait-elle au bout?

Des bancs déserts et le silence. Rien de plus.

La nuit dernière, ç'avait été un mauvais rêve.

Elle continua d'avancer sans hâte en direction de la maison de Miriam, n'ayant plus qu'un seul désir en tête - d'ordre pratique: trouver le moyen d'apaiser l'impitoyable faim qui la torturait. Une faim qui n'avait rien de commun avec la faim.

Dans York Avenue, elle passa devant l'aérateur d'un restaurant et des odeurs de cuisine l'assaillirent.

Elle eut un haut-le-cœur. C'était ignoble. Les gens acceptaient d'absorber n'importe quelles cochonneries, à présent. Elle se remémora brusquement les pêches que l'on cueillait dans le petit jardin de son enfance, à Savannah. Pulpeuses et dorées.

Comme elle aurait aimé en savourer une!

- Au secours, Miriam! dit-elle à haute voix.

quand elle parvint en vue de la maison, les affres de la faim étaient si lancinantes qu'elle était livide.

Malgré ses efforts, elle était incapable de découvrir de quoi elle avait envie. C'était comme si la vie elle-même était l'aliment auquel elle aspirait. Mais quel appétit pouvait-il faire naître pareil désir?

A peine eut-elle sonné que la serrure cliqueta. La porte s'ouvrit sur le vestibule obscur et, avec un soupir de soulagement, elle se jeta au cou de Miriam qui, tandis que la porte se refermait sans bruit, la prit dans ses bras. Comme elle savait être tendre !

Dès qu'elle se fut un peu calmée, Sarah commença à lui exprimer sa gratitude d'une voix balbutiante - elle comprenait maintenant la nature du don que lui avait fait Miriam, elle savait que ce n'était rien de moins que la longévité dont elle avait avec acharnement poursuivi la quête en laboratoire.

- Ce n'est pas seulement cela.

Oui, en effet. Malgré son soulagement et sa joie, l'atroce et insatiable faim était toujours là - et, en même temps, le dégoût grandissant des nourritures normales. Jusqu'à maintenant, Sarah ne s'était jamais interrogée sur ce que mangeait Miriam. Son désarroi devait venir de ce que ses instincts ne réclamaient pas les mêmes aliments que celle-ci et que son régime devait désormais être aussi le sien.

- Viens.

Miriam la prit par la taille et la fit monter au premier. L'escalier et le couloir étaient éclairés à

profusion. Elle ouvrit une pièce où il faisait noir.

- C'est ma chambre. Là où tu étais hier.

Miriam la poussa à l'intérieur et referma. Les ténèbres étaient totales. Elle la fit asseoir.

- Attends. Je vais calmer ta faim. Prépare-toi, Sarah. Cela sera tout à fait inattendu.

Sarah s'abandonna docilement à l'objurgation apaisante et rassurante de Miriam. Elle est heureuse de me voir ^a, se dit-elle avec une joie enfantine.

Un son suraigu rappelant le cri d'un lapin qu'on assomme lui parvint.

- Ouvre la bouche!

Cette fois, le ton de Miriam était strident et autoritaire. quelque chose de chaud, un jet brûlant coula dans la gorge de Sarah, tandis que le petit pialement flûté s'affaiblissait. Il finit par mourir.

Sur le coup, le liquide était si chaud et si salé que Sarah, horrifiée, avait cru que c'était de l'urine mais l'effet qu'il produisit en elle chassa presque aussitôt son appréhension.

Il lui était un jour arrivé de prendre un peu de cocaïne avec Tom. L'euphorie qu'elle avait alors connue n'était rien à côté de ce qu'elle éprouvait maintenant.

Elle tapa des pieds, rejeta la tête en arrière et, comme le jaillissement s'était tari, elle se pencha avidement. quelque chose de charnu s'enfonça alors dans la bouche.

- Suce!

C'était encore meilleur. A chaque succion, des étoiles explosaient dans sa tête et le chœur des anges s'élevait autour d'elle.

Le suc br°lant et palpitant lui fut soudain retiré.

Avec un sanglot, le corps et l'âme enflammés d'un plaisir ineffable, Sarah se jeta en avant pour le téter à nouveau. Son esprit avait la fraîche limpidité de la pluie printanière, mais c'était dans son cœur que vibrait la félicité la plus ardente.

- Bienvenue au royaume, dit Miriam.

Et elle alluma.

Sarah poussa un cri qui sonna comme une volée de cloches à ses propres oreilles. Pas un cri d'effroi

- un cri de ravissement, de délice dont l'impétuosité

était inexprimable. Miriam n'avait rien d'un être humain mais elle était l'incarnation de la beauté.

- J'ai préféré ôter mon maquillage, dit-elle.

C'était la déesse Athéna, c'était Isis... Sarah ne trouvait pas de mots, pas de noms qui convien-nent...

Ses yeux n'étaient plus gris clair mais dorés, lumineux et éblouissants. Sa peau avait la blancheur lisse du marbre. Elle n'avait pas de sourcils mais son visage était d'une telle noblesse, d'une telle sérénité que Sarah avait envie de pleurer pour évacuer dans ses larmes, et à jamais, les médiocres passions de la condition humaine. Sa chevelure, que ne dissimulait plus la perruque, luisait du même éclat d'or que ses prunelles. Des cheveux d'une douceur presque impalpable, plus fins qu'un duvet de bébé. Une chevelure de chérubin.

La créature majestueuse qui se faisait appeler

ˆ Miriam ^a parla alors:

- Tu connaîtras les secrets, dit-elle sur un ton jusque-là inconnu, celui d'une souveraineté absolue.

Sarah eut soudain l'impression que le visage de Miriam se précipitait

vers le sien tandis que des mots frémissaient dans sa tête: Sarah, je t'aime. ^a

- Oh! Mon Dieu! Vous...

- J'ai projeté ma voix par télépathie. Oui, je peux toucher ton coeur.

Sarah était sceptique car la notion de télépathie n'avait guère de fondements scientifiques. Mais, pour le moment, cela ne la préoccupait guère. A mesure que son corps assimilait la mystérieuse nourriture, ses perceptions subissaient des modifications extraordinaires. Tout d'abord, elle prenait conscience de sensations corporelles jusque-là

inconnues. Une force, une puissance viscérale qui devait être l'apanage des grands fauves, l'habitait.

Elle découvrait aussi que son odorat acquérait une richesse telle que c'était pratiquement un sens nouveau. La chambre était un véritable maelstrom d'odeurs. Elle humait la fragrance fraîche de la soie du dessus-de-lit, la senteur douce,tre du tapis, les faibles effluves à la fois ,cres et suaves de la cire des meubles.

Et une autre odeur, aussi, familière et pourtant insolite, une odeur terrible, dense et tenace - mais, de loin, la plus enivrante. Cet arôme venait de dessous le lit. Elle se pencha vers la source de ces exhalaisons.

- Pas encore, fit Miriam d'une voix sifflante.

- Cela sent délicieusement bon.

Irritée que Miriam lui interdise de voir ce qui était caché sous le lit, Sarah eut un puéril mouvement d'humeur. Mais quand celle-ci la serra contre elle, elle n'y pensa plus. Le parfum de sa peau blanche était une musique à l'odorat magnifié de la jeune femme. Ainsi qu'il seyait à un être qui se situait à une telle distance de la chétive nature humaine, la fragrance qui émanait de Miriam avait la toute-puissance d'une drogue. Sarah, la tête nichée sur sa poitrine, souhaitait ne plus jamais bouger, ne plus jamais être exclue de... de ce paradis.

Si Sarah avait vu l'expression qui passa dans ces yeux d'or, quand des coups ébranlèrent la porte d'entrée, elle n'aurait plus pensé à des envols d'an-ges.

Miriam se dégagea doucement. De toute évidence, Haver en avait

deviné suffisamment pour venir à la maison. Sarah gémit quand elle l'allongea sur le lit. Le Sommeil prendrait bientôt possession de la jeune femme maintenant qu'elle était assouvie. C'était aussi bien ainsi. Inutile qu'elle soit témoin des événements qui allaient se produire.

John, embusqué dans le grenier, ne tarderait pas à

lancer l'assaut que Miriam avait prévu.

Et ce ne serait pas elle mais bien Tom Haver qui en serait la cible.

quand il eut la certitude qu'il y avait deux voix, John posa la main sur le verrou. Il ferma les yeux.

Lorsqu'il l'aurait fait jouer, ce serait la fin pour lui.

Mais quelle merveilleuse vengeance emporterait-il avec lui - jusqu'à ce que la conscience l'abandonne !

Le pêne libéré cliqueta et la porte, en s'ouvrant, le projeta contre le mur d'en face. Il tomba et sa peau desséchée se déchira comme du papier. Une bousculade de formes obscures fit irruption dans le grenier en même temps que se répandait une odeur rêche, semblable à celle du vieux cuir.

Pendant un long moment, on n'entendit que de légers froissements. John ne savait pas au juste à

quoi ils ressembleraient mais il avait supposé qu'ils se déplaceraient plus vite. Il ne fallait pas que Miriam...

quelque chose lui effleura le pied, monta le long de sa jambe, mais il gardait les paupières étroitement closes, il ne voulait pas voir ce que c'était. Un son à la limite de l'audible parvint à ses oreilles. Le fantôme de sa propre voix. Hachée de sanglots.

Ils comprirent bientôt que John ne leur était d'aucune utilité. Il les entendit racler le plancher quand ils se traînèrent vers la porte du couloir, puis ce furent des chocs sourds lorsqu'ils dégoulinèrent de marche en marche dans l'escalier.

- Ouvrez!

Tom continuait de tambouriner à coups de poing sur la porte d'entrée. Il n'avait pas prévu qu'on ferait le mort mais cela lui apportait, au moins, la confirmation que Sarah était bien là et que sa présence à lui

était indésirable.

- Ouvrez ou j'enfonce la porte!

L'écho de sa voix résonnait d'un bout à l'autre de la rue mais il s'en moquait. que les voisins appel-lent donc la police! Il ne demandait pas mieux. Tout renfort serait le bienvenu. Il recula et, de toutes ses forces, lança son pied dans la porte - il faillit s'écrouler la tête la première dans les ténèbres du vestibule: elle s'était ouverte toute seule.

Les chuchotements qui bruissaient dans l'obscurité se turent brusquement. Tom distinguait une silhouette blottie dans l'ombre.

- Je veux voir Sarah Roberts, dit-il en avançant.

Son intention avait été de laisser la porte ouverte pour que la lumière de la rue lui permette de voir un peu mais à peine était-il entré qu'elle se referma avec une si inexorable précision que le soupçon lui vint qu'elle était commandée à distance. Il t,tonna et quand ses mains rencontrèrent la surface lisse du mur, il la suivit à l'aveuglette et finit par trouver un antique commutateur électrique. Mais il ne fonctionnait pas.

Le murmure reprit, plus proche, cette fois. Ce bruit avait quelque chose d'effroyable, de vorace, qui le révoltait. Il recula en direction de la porte.

Mais la poignée refusa de bouger quand il la secoua.

Il lança un coup de pied mais ne rencontra que le vide. Cette espèce de chuchotement était de plus en plus sonore, il devenait un caquetage frénétique. Ce n'étaient pas des voix, cela ressemblait davantage au crissement de quelque chose qui se déplaçait. On e't dit un essaim d'insectes.

Tom se jeta de tout son poids contre la porte, la frappa de ses poings. Elle avait beau avoir l'air d'être en bois, elle aurait aussi bien pu être d'acier.

A gauche se dessinait une ouverture cintrée donnant sur un salon.

Là, il y aurait des fenêtres.

quand il se dirigea vers la pièce, quelque chose s'enroula autour de sa cheville droite. Il se dégéa d'une secousse mais sa cheville gauche

fut happée à

son tour. Il tapa du pied. Peine perdue: ses deux chevilles étaient maintenant prises dans un étau.

- Sarah!

La pression devenait si douloureuse qu'il bascula en avant et s'enfonça, à genoux, dans une masse enchevêtrée et gluante. Et plus il se débattait, plus il s'y enlisait. Des doigts filiformes lui agrippèrent les cheveux, se nouèrent autour de sa gorge. Il hurla tout en s'efforçant de repousser la substance vis-queuse. Une griffe lui déchira la joue jusqu'à la pointe du menton, manquant de peu l'artère jugulaire.

Il sentit un objet solide sous ses mains - une tête - qu'il repoussa de toutes ses forces. Il y eut un craquement et les doigts lâchèrent ses cheveux.

Sous ses coups, la chose se brisa comme du verre.

Tom se releva alors et se rua dans le salon. Sa joue, ses chevilles, ses mains étaient en feu. Il scruta l'obscurité.

qu'est-ce que cela pouvait être?

- Sarah, c'est moi! Viens! Il faut que tu partes d'ici !

Il distingua vaguement une silhouette au fond de la pièce - haute, ténue, la tête dodelinante, tout aussi peu humaine que la créature qui l'avait attaqué.

Ce qui se passait dans cette maison lui était totalement incompréhensible. Seulement, Sarah était là... quelque part. Tous ses instincts lui hurlaient de sauter par une fenêtre, de fuir l'horreur sans nom qui hantait ces lieux.

Mais Sarah était dans la maison.

- Eh! vous... Où est Sarah?

Il fit un pas vers la silhouette indistincte. Puis un autre. La tête cessa de dodeliner et, d'un seul coup, la chose s'affaissa.

Mais une nouvelle créature émergea d'une porte.

Elle marchait comme un homme dont les rotules seraient soudées. Elle

aussi s'écroula.

- Sarah Roberts!

Le bruissement reprit, gagnant en force à mesure que les silhouettes convergeaient sur lui. Tom porta la main à la plaie ouverte qui lui sabrait la joue. En un éclair, il comprit qu'il fallait qu'il prenne la fuite sans plus attendre. Si elles arrivaient jusqu'à lui, c'était la mort certaine.

Il y avait à sa gauche une terrasse donnant sur un jardin. Il s'approcha en titubant des portes-fenêtres, empoigna la crémone. Elle était verrouillée. Alors, il s'empara d'une chaise et fit voler les vitres en éclats.

Il traversa le jardin comme un fou et finit par atteindre le mur de brique qu'il escalada non sans se couper profondément les mains aux tessons de bouteille qui en hérissaient la cime. Une fois au faite, il se retourna. Pas une lumière ne brillait dans la maison mais quelque chose bougeait, tout près, dans les massifs de fleurs.

Il se laissa tomber de près de deux mètres dans la rue.

Il était de retour dans le monde normal. Une femme qui tenait un chien en laisse se dirigeait vers lui. Il la dépassa et, au coin de la rue, héla un taxi.

- Clinique Riverside... les urgences, dit-il au chauffeur d'une voix haletante.

- Vous avez l'air d'en avoir besoin.

Aux médecins de garde qui lui mirent des points de suture et lui bandèrent les mains, il expliqua qu'il avait cassé une vitre chez lui.

Il ne savait pas exactement ce qui lui était arrivé.

Peut-être n'y avait-il rien eu de réel, peut-être avait-il été victime d'un leurre, d'une illusion compliquée destinée à l'effrayer pour le chasser.

Il fit téléphoner au commissariat et, une demi-heure plus tard, les inspecteurs se présentèrent. Il les reçut dans son bureau.

- Si je comprends bien, vous voulez qu'on fasse une descente dans cette maison pour délivrer votre amie ?

- Exactement. J'ai de bonnes raisons de penser qu'elle y est détenue

contre son gré.

- Elle a été kidnappée?

- C'est un kidnapping psychologique. Elle est sous influence.

- Si l'on s'en tient à vos déclarations, le délit criminel n'est pas flagrant. Cette personne est majeure...

- Bien s'r qu'elle est majeure! Je n'ai aucune aide à attendre de vous, c'est ce que vous voulez dire ?

- Docteur Haver, vous ne nous avez pas signalé

de crime.

quand la porte se referma derrière les policiers, Tom craqua. Il fondit en larmes, et se mordit les poings pour étouffer ses sanglots.

Sarah dormait paisiblement lorsqu'elle fut réveillée en sursaut: quelqu'un criait son nom.

Tom?

Elle flottait sur une mer d'huile au clair de lune...

Puis ce fut un hurlement.

Elle ouvrit les yeux. Les cris continuaient, si frénétiques qu'elle se boucha les oreilles.

Ils se turent brutalement. Au bout d'un moment, la voix de Miriam s'éleva derrière la porte:

- Tout va bien. Dors.

- Merci, répondit Sarah.

Mais tout au fond d'elle-même montait une prière silencieuse: ´ Faites qu'il ne soit pas mort, s'il vous plaît! ^a Il fallait qu'elle le rejoigne mais, pour cela, elle devait se lever. Elle s'assit péniblement sur le lit. quand elle posa le pied par terre, elle vacilla.

Son envie de dormir était si irrésistible qu'elle s'effondra sur le plancher.

Elle demeura prostrée là o' elle était tombée regrettant de s'être levée.

Comme il faisait froid!

Elle rouvrit les yeux et s'efforça de réunir suffisamment d'énergie pour se remettre debout.

Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'elle se rendit compte qu'elle avait devant elle un visage. Il y avait quelqu'un sous le lit. Immobile et muet. Le cri que Sarah exhala ne fut pas plus bruyant qu'un soupir.

C'était donc cela, la nourriture ^a de Miriam! A ce souvenir, la nausée la prit à la gorge. Et pourtant, elle chantait dans ses veines. Elle avança lentement la main. Ses paupières se refermèrent comme si elle était sous l'influence d'un narcotique tandis qu'elle effleurait du bout des doigts le front de la personne dont elle avait pris la vie.

Elle était en Sommeil.

Miriam fit le tour de la maison mais le cadavre de Tom Haver était introuvable. Son plan avait échoué.

Elle n'était pas tellement étonnée, au fond, qu'il ait réussi à prendre la fuite. Ses assaillants étaient féroces mais la vigueur leur faisait défaut. Pauvre garçon! Tout ce qu'il aurait gagné serait une mort plus cruelle car il n'était pas question de lui faire gr,ce, maintenant. Il en savait trop. Et en agissant intelligemment, elle pourrait faire en sorte que sa mort serve à quelque chose.

Miriam suivit dans le jardin la piste laissée dans les massifs et les parterres dévastés. Euménès était près du mur, bras étendus, bouche béante et langue pendante, avide d'une nourriture qui lui serait à

jamais refusée. C'était un spectacle abominable.

Elle se revit sur les pentes du mont Hymette, la tête posée sur les genoux de son jeune amant.

Elle les ramena tous au reposoir et leur fit réintégrer leurs coffres. John était affalé contre le mur du grenier. Elle le souleva en le saisissant d'une seule main par les poignets.

- Je sais que tu m'entends, mon amour, lui dit-elle en l'installant dans son sarcophage. Je te fais la même promesse que j'ai faite aux autres. Ecoute-moi bien pour que tu t'en souviennes éternellement. Je te garderai auprès de moi jusqu'à la fin des temps, John. Je ne t'abandonnerai jamais, je ne t'oublierai jamais. Je ne cesserai jamais de t'aimer.

Elle replia les jambes de John contre sa poitrine rabattit le couvercle de son tombeau d'acier et vissa les boulons les uns après les autres. Les larmes coulaient sur ses joues.

Chaque fois qu'il s'endormait, des hurlements terrifiants réveillaient Tom. Son visage était un noeud de douleurs. Son oeil gauche enflé était fermé.

Il avait beau essayer de comprendre ce qui s'était passé, il ne parvenait pas à trouver une explication satisfaisante.

Il songea à Sarah et un r,le d'angoisse lui échappa. Elle était tombée entre les mains d'un monstre. La science serait peut-être à jamais impuissante à analyser une chose pareille.

Et pourtant Miriam était bien réelle, elle vivait dans le monde réel. Son existence même était la négation des lois de la nature telles que Tom les connaissait.

Petit à petit, les premières lueurs du jour éclairè-rent le mur. Il imaginait la Terre, infime et vert grain de poussière tournant autour du Soleil, perdue dans un gouffre de ténèbres. L'univers lui faisait l'effet d'un espace glacé, maléfique et secret.

Etait-ce sa vérité?

quelque chose chatouillait sa joue intacte. Des larmes, encore. Repoussant les couvertures, il se leva. Et se pétrifia. La chambre était la seule pièce o~ pénétait le soleil. Le reste de l'appartement était encore plongé dans l'obscurité.

Paralysé par l'effroi, Tom était incapable de faire un mouvement.

La vision s'empara à nouveau de lui. Piailllements stridents, ongles démesurés, acérés comme des poignards, claquements de m,choires...

L'hallucination se dissipa.

Il secoua la tête et alla s'asperger la figure et la poitrine d'eau froide dans la salle de bains. Il était à

faire peur. Il avait un oeil au beurre noir et l'autre tuméfié, n'était plus qu'un bourrelet de chair violacée. Il avait sérieusement besoin d'un coup de rasoir mais pas question avec ses pansements.

Le grésillement du téléphone interrompit ses réflexions. Depuis

combien de temps sonnait-il? Il alluma et passa au salon pour répondre.

Trois minutes plus tard, Geoff et Phyllis faisaient irruption avec du café et de quoi déjeuner. Ils n'avaient pas été dupes de cette histoire de car-reaux cassés. Ils voulaient savoir ce que Miriam avait fait de Sarah.

Debout devant le lit, Miriam attendait que Sarah se réveille. Le Sommeil commençait déjà à faire son effet. La transformation était en bonne voie. Elle toucha la joue de la jeune femme. La peau en était froide et sèche Cela aussi était bon signe.

Le seul obstacle qui demeurerait pour parfaire la transformation était la barrière émotionnelle La loyauté, c'était toujours le même problème. Il fallait que Sarah comprenne la vérité de la situation. Elle appartenait désormais à une autre espèce et devait abandonner les valeurs propres à l'ancienne.

La pensée de Miriam revint à Tom Haver. Il y avait une excellente manière de l'utiliser. Il serait l'instrument du changement d'allégeance de Sarah.

Une légère variation du rythme respiratoire de celle-ci mit Miriam en alerte: le Sommeil était près de prendre fin. Parfait! L'amour serait au rendez-vous lorsqu'elle s'éveillerait.

Le rêve horrible s'éloignait. Sarah ouvrit les yeux.

La créature qui la dominait de toute sa taille l'interloqua un instant. C'était Miriam, bien sûr. Ses yeux flamboyaient, son regard était avide. La première impulsion de la jeune femme fut de fuir.

Elle se remémora le cadavre sous le lit. Sa peau morte, froide, desséchée.

- Non, dit Miriam. Inutile. On ne peut pas modifier le passé.

- Vous êtes une meurtrière!

Miriam s'assit au bord du lit. Sarah frémit quand elle lui caressa la joue mais n'osa pas se détourner.

Un jour, à Savannah, quand elle était enfant, elle avait capturé un petit lapin. Elle se rappelait comment il s'était blotti sans bouger dans

sa main. ' Je l'ai apprivoisé rien qu'en le touchant ^a, avait-elle pensé. Mais ce n'était pas cela du tout. Il était mort de peur.

Elle souhaitait presque qu'il lui arrive la même chose qu'au lapin de son enfance mais il n'en fut rien. Au contraire, le souvenir de la veille lui revint.

- Tom...

- Il est en excellente santé.

- Il faut que je l'appelle! O' est le téléphone?

L'expression de Miriam était malaisée à déchif-frer. Elle semblait à la fois irritée et étrangement sereine.

- Je ne crois pas que lui téléphoner soit la meilleure solution. Va plutôt le voir.

Sarah dissimula sa stupéfaction. Elle avait pourtant cru qu'elle était prisonnière.

- Je peux y aller tout de suite?

- Naturellement. Tu es libre.

Sarah se leva d'un bond. Elle n'avait plus aucune difficulté à tenir sur ses jambes. La faim avait disparu, elle n'éprouvait pas le moindre symptôme de faiblesse. Son corps lui paraissait singulièrement léger, singulièrement vigoureux, elle se sentait admirablement bien dans sa peau. Et puis, elle se remémora à nouveau la fille morte. Le sang chaud qui lui coulait dans la gorge. Le triste et fin visage de sa victime.

Elle s'écarta du lit.

- J'ai fait le ménage, dit Miriam. Nous détruisons les indices au plus vite, tu l'apprendras.

Incapable d'en entendre davantage, Sarah se boucha les oreilles.

- Tu as pris une vie, reprit Miriam. La sienne.

C'est elle qui palpite en toi, à présent. C'était une jeune femme saine dans les vingt-cinq ans qui avait à peu près ta taille et ta corpulence. Elle portait des jeans et un pull marron quand je l'ai capturée.

- Taisez-vous!

Le coeur de Sarah cognait dans sa poitrine, ses tempes battaient. Si seulement elle avait pu recracher ce qui était maintenant en elle! Tout ce qu'elle pouvait faire était de prendre la fuite. Elle s'élança hors de la pièce.

Miriam la rattrapa dans le couloir, l'empoigna par l'épaule et l'obligea à faire volte-face.

- Habille-toi, gronda-t-elle. Tu ne peux pas sortir comme ça. Tes affaires sont dans la penderie.

Sarah hésita. Elle ne voulait pas retourner dans la chambre. Miriam l'y poussa de force.

- Il faut te faire une raison, ma petite Sarah. Tu as tué. Toi Et ce n'est qu'un début. Tu continueras.

D'une bourrade, elle la propulsa en avant et Sarah trébucha.

- Tu n'as aucune raison de pleurer. Tu devrais te réjouir, au contraire.

- Vous m'avez dit que j'étais libre de partir.

Comme sa propre voix était chancelante!

En guise de réponse, Miriam sortit ses vêtements de la penderie et les lui lança. Sarah les enfila en toute hâte. Elle n'avait qu'une seule pensée: Tom. Il serait sa planche de salut.

quelques minutes plus tard, elle émergea dans la lumière resplendissante du printemps et la porte claqua derrière elle. Elle était consciente de la présence de Miriam aux aguets derrière la fenêtre de la bibliothèque, et ce ne fut que lorsqu'elle eut tourné au coin de la rue et ne fut plus dans sa ligne de mire qu'elle commença à se sentir libre.

Elle ne remettrait jamais plus les pieds dans cette maison.

Elle rentrait chez elle. Elle avait reconquis sa part d'humanité. Elle avait l'impression d'une résurrection.

Tom n'avait pas pu tout raconter à Charlie et à

Phyllis. Il avait gardé le silence sur ce qu'il avait vu.

Ils auraient pu penser qu'il avait été le jouet d'une hallucination et cela n'aurait fait qu'embrouiller les choses. Phyllis pleura un peu quand il leur dit qu'il ne savait pas ce qu'il était advenu de Sarah. Elle était la plus proche collaboratrice de celle-ci et son amie, et elle partageait l'angoisse de Haver.

Néanmoins, ils paraissaient tous deux décidés à

faire quelque chose. Tom, quant à lui, se demandait s'il reverrait jamais la jeune femme. Il redoutait qu'elle ne fût déjà morte. Il ruminait ces idées sinistres quand la porte s'ouvrit: Sarah en personne entra en trombe dans l'appartement.

Tom était abasourdi mais quelque chose assom-brissait sa joie. Cette arrivée totalement inattendue, la fébrilité de Sarah lui donnaient envie de prendre la fuite. Était-ce la joie qui la faisait trembler de la sorte? Elle lui faisait peur.

La voix de Phyllis brisa le silence:

- Sarah!

Sarah la dévisagea longuement. Jamais Tom ne lui avait vu pareille expression, l'espace d'un instant, il crut qu'elle allait se jeter sauvagement sur Phyllis.

- Tom, je t'en supplie, serre-moi très fort!

Elle fit un pas vers lui, puis s'immobilisa. Il ne comprenait pas son hésitation. Son expression avait soudain quelque chose de farouche.

- Tu es rentrée... tu es rentrée...

Tom était incapable de trouver autre chose à dire.

Paralysé par l'émotion, il était au bord des larmes. Il ne la laisserait jamais plus s'en aller.

Peu à peu, à mesure que le premier choc s'atté-nuait, elle commença à lui paraître plus réelle. Il voulut l'embrasser mais la saveur des lèvres de Sarah était ,cre et il recula. Il vit ses yeux se mouiller.

- J'ai un aveu à te faire, Tom...

- Pas maintenant.

Elle écarquilla les yeux et, levant la main, posa les doigts sur les

pansements de Tom.

- Ce sont des blessures que je dois à cette femme, lui expliqua-t-il.
- Le mot 'femme' ne convient pas. Il ne s'applique qu'aux êtres humains.
- qu'est-ce qu'elle est?
- Une créature femelle appartenant à une autre espèce. C'est une caricature d'humanité. Une femme a partie liée avec la vie. Elle, elle a partie liée avec la mort.
- Comme tu es p,le!

Tom ne voulait pas parler de Miriam pour l'instant. Ils reprendraient cette conversation plus tard, quand ils seraient remis de leurs émotions.

- J'ai peut-être mauvaise mine mais je me sens parfaitement bien... hélas!

Tom fut frappé par le désespoir qu'il décelait dans le timbre de Sarah.

- Nous ne nous étions pas rendu compte à quel point elle était dangereuse, murmura Phyllis.

Sarah se tourna vers son assistante.

- J'ai échoué, Phyl. Vous avez eu foi en moi et j'ai trahi votre confiance.

Sarah fit un pas en arrière comme si la proximité

de Phyllis et de Geoff la gênait.

- Nous avons recueilli des quantités de données, Sarah.
 - Pas assez. Vous ne connaissez pas la moitié de l'histoire. Elle s'est bien gardée de l,cher des informations qui aient une valeur réelle.
- Elle continuait de reculer. Tom fit signe à Phyllis et à Charlie et leur désigna la porte d'un coup de menton.
- Oui, il vaut mieux qu'ils ne restent pas là, murmura Sarah.
 - Sarah, je ne veux pas que vous vous imaginiez que vous avez échoué.

- Phyl, je vous en supplie...

- D'accord, je m'en vais. Mais ne vous mettez pas ces idées-là dans la tête. Nous n'en sommes encore qu'au début, ne l'oubliez pas. Nous n'avons même pas commencé à exploiter vraiment les données.

- Oui, Phyl.

- Je crois qu'il serait préférable d'abrégé, intervint Tom.

Sarah paraissait sur le point d'éclater. quand, enfin, la porte se fut refermée derrière Phyllis et Geoff, elle poussa un soupir étranglé. Elle avait reculé jusqu'au fond de la pièce. On eût dit une bête traquée.

A l'instant même où elle était entrée, Sarah avait compris le piège que lui avait tendu Miriam - et dans lequel elle était tombée.

Leur odeur était enivrante.

Elle voulait les caresser, toucher leur peau moite et tiède, les serrer contre elle.

Miriam s'était montrée d'une rare obligeance. Et pourquoi s'en serait-elle abstenue ? Elle savait d'avance l'effet que la confrontation aurait sur elle.

Et Sarah, quelque désir qu'elle en eût, était dans l'incapacité de tourner les talons. Il y avait quelque chose d'irrésistiblement attirant en eux - chez Tom, surtout. La façon qu'il avait de s'avancer lentement vers elle, la totale confiance qu'elle lisait dans ses yeux. Elle se sentait étrangement coupée d'eux, enfermée dans une solitude sans précédent.

quand la porte eut claqué derrière Phyllis et Charlie, elle sut immédiatement que Tom était en danger. Il ne fallait à aucun prix qu'il demeure en tête-à-tête avec elle. Pas quand elle était dans cet état-là. Elle lutta pour se dominer.

- Reste là où tu es.

Tom lui adressa un regard interrogateur. Sarah avait le dos au mur. Elle ne pouvait pas aller plus loin pour échapper à cette odeur délicieuse. Si elle lui ouvrait les bras, si elle l'appelait à elle, il viendrait. Elle ne devait pas céder à la tentation.

- Chérie?

- N'approche pas, Tom.

- Tu plaisantes?

- Absolument pas.

- N'est-ce pas pour être auprès de moi que tu es revenue ?

Il avait l'air profondément blessé. Sarah mourait d'envie de venir à lui mais elle n'osait pas. Il fit un pas. Elle avait soudain la chair de poule mais elle écarta les bras. Une autre Sarah, maléfique et diabolique, souriait à Tom une voix qui n'était pas la sienne lui faisait fête. ...lle entendait battre son poulx, elle entendait son souffle elle entendait l'imperceptible chuintement que faisaient ses lèvres quand il ouvrit la bouche.

- Nous avons connu tant de moments de bonheur. Tu te rappelles?

Oui, elle se rappelait - et c'était bien ce qu'il voulait.

- Tom, arrête!

Dieu soit loué, elle avait fini par réagir! Abasourdi par ce cri désespéré qui lui avait échappé, Tom se figea sur place et son sourire s'effaça.

- Pourquoi?

- Ne t'occupe pas. Ne fais pas un pas de plus.

Il baissa la tête.

- Va t'enfermer dans la chambre, reprit Sarah.

J'ai eu tort de revenir, c'est une erreur magistrale. Il faut que je reparte mais ce sera impossible si tu restes dans cette pièce.

- qu'est-ce que tu racontes?

- Tom, je ne pourrai plus tenir très longtemps.

S'il te plaît, fais ce que je te dis, même si tu ne comprends pas.

- Je pense que nous devrions avoir une conversation, toi et moi.

- Non ! Va-t'en !

Il avançait vers elle. Dans une seconde, elle allait à nouveau lui ouvrir les bras et, cette fois, elle serait incapable de se contrôler.

Miriam appelait cela la faim. quel euphémisme!

- Je t'en supplie! (Elle baissa les yeux. Ses muscles se bandaient, prêts à tuer, son corps se tendait pour bondir. Elle l'implora une dernière fois dans un soupir :) Ne me touche pas.

- Mais c'est que tu parles sérieusement!

Elle le regarda. Il était à trois pas d'elle. Et elle ne pouvait pas le mettre à nouveau en garde.

- D'accord, comme tu voudras. Mais explique-moi pourquoi, Sarah.

- Fais ce que je te dis. Immédiatement.

Il se décida enfin à battre en retraite en direction de la chambre. Pendant un instant d'atroce angoisse, elle crut qu'elle allait l'y suivre mais elle se reprit et réussit à sortir de l'appartement. Ses mouvements étaient vifs et ondulants. Elle avait l'impression d'être un rat. dans un labyrinthe. Elle était habitée par une personnalité étrangère, toute-puissante et malfaisante, qu'elle ne dominait plus.

Le couloir était vide - petit miracle dont elle était reconnaissante. Elle humait leur odeur, ils étaient là, derrière leurs portes, ils la cernaient. Le gémissement vorace qu'elle exhala n'avait presque rien d'humain.

Sarah savait où il fallait qu'elle aille, où il était prévu qu'elle irait. Il n'existait qu'un seul endroit où

l'on ne respirait pas l'odeur humaine, il n'existait qu'un seul être qui n'éveillait pas la convoitise de ceux qui étaient en proie aux affres de la faim.

Miriam avait gagné. Sarah n'avait plus qu'une idée-retourner chez elle. Mais traverser les rues surpeuplées de Manhattan allait être une épreuve infernale. Elle se jura qu'elle ne tuerait pas un nouvel humain.

Dans l'ascenseur, elle essaya de se préparer à la torture qui l'attendait. Après tout, elle avait déjà

précédemment erré à travers les rues, et sans avoir mangé. Elle se remémora le vieil homme qu'elle avait failli attaquer, le balcon qu'elle avait escaladé.

Seulement, les rues étaient alors désertes. Maintenant, ce serait la

cohue. ' Je suis un être humain, se dit-elle. Je ne ferai pas de mal à mes frères et mes soeurs de race. ^a Mobilisant toute la force de volonté qui subsistait en elle, Sarah prit la résolution de demeurer l'être humain qu'elle était.

La faim qui la travaillait, au fond, n'était pas sa faim. C'était celle du sang de la créature. Cette soif meurtrière était celle de Miriam. Voilà ce à quoi elle devait s'accrocher.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Alex était à

son poste. C'est la faim de Miriam, pas la mienne ^a, se répéta Sarah.

Elle parvint à traverser le hall sans s'arrêter devant le concierge et sortit de la résidence.

Vertige... Des gens partout, en plus grand nombre, même, qu'elle se l'était imaginé. Involontairement, elle faillit se jeter sur un passant au moment o' elle le croisait mais parvint à poursuivre sa route et, dans son élan, se retrouva au milieu de la chaussée.

Hurlements de freins, clameurs d'avertisseurs. Un taxi l'évita de justesse et stoppa en dérapant. Le chauffeur débita une litanie de jurons tandis que son passager, terrifié, écarquillait les yeux.

Il n'y avait pas un instant à perdre, il fallait saisir l'occasion aux cheveux: Sarah s'engouffra dans la voiture.

- Non mais, qu'est-ce que vous prend? Vous voyez pas que je suis chargé?

- C'est urgent.

- Appelez un flic, ma petite dame. Un peu plus, et je vous renversais. Allez, descendez!

- Je suis médecin. Et c'est une question de vie ou de mort.

Le chauffeur leva les yeux au ciel.

- Ah bon! Si c'est comme ça... O' on va?

Sarah lui donna l'adresse de Miriam et baissa la vitre dans l'espoir que les gaz d'échappement neutraliseraient un peu les odeurs qui remplissaient le véhicule. Le chauffeur rassurait son client: tout allait bien et ce ne serait qu'un petit détour. Beaucoup de ses collègues n'auraient rien voulu savoir.

Sarah avait eu de la chance. Ce type avait du coeur.

Dès qu'ils furent en vue de la maison, elle bondit hors du taxi, grimpa le perron quatre à quatre et se mit à secouer le heurtoir, à martyriser le bouton de sonnette.

Elle sentait la présence de Miriam de l'autre côté

de la porte sur laquelle elle s'escrimait.

- Ouvrez, je vous en prie... je vous en prie!

Elle parlait à voix basse. Elle ne voulait pas crier.

Attirer l'attention des voisins aurait été dangereux.

Au bout de trente secondes - les plus longues de sa vie -, la serrure cliqueta et la porte s'ouvrit. Les jambes molles, Sarah entra et la rabattit violemment, tranchant ses liens avec le monde de l'hom-

me, son chaos, sa beauté... et la hideuse tentation.

Miriam comprit immédiatement que Sarah avait eu assez de force d'me pour ne pas succomber et assouvir sa faim. Poussant un soupir de dépit, elle fit entrer la malheureuse, résignée à subir ses inévitables imprécations. La faim aurait, en définitive, raison de la volonté de Sarah. Mais, en attendant, il faudrait supporter ses exaspérantes manifestations d'indépendance. Insensible aux plaintes déchirantes comme aux cris de fureur de la jeune femme, elle lui fit monter l'escalier manu militari sans se soucier de ses coups de griffes et de ses coups de poing, et la ramena dans la chambre.

- Je reviendrai quand tu seras plus raisonnable.

Essaie de te calmer.

que pouvait-elle dire de plus? Sarah était plus résistante que les autres, beaucoup plus. C'était regrettable. Cela rendrait les choses bien plus pénibles pour elle. Elle avait une vision romantique d'elle-même, elle se voyait sous les traits d'un grand médecin. quelle stupidité! Le monde avait oublié

que le romantisme a deux visages: celui de l'amour et celui de la mort. Sarah ne le savait pas mais elle était passée du côté de la mort.

Tom avait l'impression que les murs de l'appartement l'écrasaient. Il

tournait en rond dans la salle de séjour, déchiré par l'indécision. Il devait rattraper Sarah, retourner là-bas.

Mais il ne pouvait s'y résoudre. Le charmant petit hôtel particulier n'était que l'ancre de la terreur. Ses briques roses, ses fenêtres aux balcons fleuris et aux idylliques volets blancs étaient aussi grotesques et exécrables qu'un visage grimaçant sous le fard. Il lui semblait que les êtres d'effroi qui l'avaient assailli la veille le cernaient. Il toucha son pansement. Étaient-ce des démons? De telles créatures existaient-elles réellement? De sa foi en la science, il ne restait plus rien.

que pouvait un homme en face d'une Miriam? Il n'avait aucun recours. Prier n'avait pas de sens pour lui. Rien n'était plus capable d'ébranler le roc de son athéisme - il n'avait même pas la ressource de s'adresser au Dieu de son enfance pour qu'il lui donne courage.

Il n'avait pas la témérité de briser le maléfice que lui avait jeté Miriam. A moins que... Il s'imagina serrant Sarah dans ses bras, lui criant son amour avec tant de force qu'il toucherait son ,me.

Voilà...

Son amour était son arme.

Il fit un pas en direction de la porte. Un seul, pas plus. Il revoyait l'expression de Sarah quand elle le suppliait de pas s'approcher d'elle.

- Je t'aime, Sarah! Je t'aime!

Miriam décida d'attendre un peu avant de téléphoner à la victime. Si Haver parvenait à rassembler suffisamment de courage pour venir spontanément, ce serait encore le mieux. Elle pourrait alors le mettre en présence de Sarah et rattraper ainsi l'échec de la veille au soir. Elle n'était cependant pas sûre que les choses se passeraient de cette manière. Le courage humain avait ses limites.

Elle alla cueillir des fleurs dans le jardin. Cela la distrairait et il convenait que la maison soit aussi gaie et accueillante que possible. Elle ouvrirait les fenêtres. Ce serait une bonne chose, aussi, de mettre de la musique. Un morceau anodin comme la Suite floridienne de Delius ou l'ouverture du Pays du Sourire. Et si elle préparait des fruits et du vin ?

Non, seulement du vin Les fruits, c'était trop compliqué. Elle ne savait même plus si l'on en trouvait encore de naturels, il y avait si longtemps qu'elle n'y avait pas fait attention.

Evitant soigneusement de poser les yeux sur la roseraie dévastée, elle remplit son panier de soucis, de gueules-de-loup, d'iris, les trésors de son jardin.

Elle aimait l'exubérance des fleurs. La nature ne leur demandait rien d'autre que de s'épanouir chaque matin au soleil. L'espèce à laquelle appartenait Miriam n'avait pas autant de chance. La nature était beaucoup plus exigeante avec elle: ce qu'elle voulait de ses enfants n'était pas toujours innocent.

Miriam porta les fleurs qu'elle avait cueillies sur la terrasse et les disposa sur la table en mosaïque représentant le portrait de Lamia. L'artiste avait donné à sa mère des yeux bleu clair. Avant l'invention des lunettes de soleil et des lentilles de contact, les membres de sa race étaient réputés avoir le mauvais oeil et il n'avait pas voulu offenser son modèle en leur donnant leur couleur véritable.

L'image de Lamia était pour Miriam une source de paix et de réconfort. Continue, lui ordonnaient les yeux de sa mère. Ne renonce pas. Sois immortelle. Fais-le pour moi. ^a

Tom avait réussi à aller jusqu'à la porte de Miriam. Le charme de la maison lui faisait penser aux fleurs carnivores dont le nectar et la gr,ce servent d'app,ts pour attirer les mouches dont elles se gobergent.

La matinée était superbe; le ciel, d'un bleu transparent. Le soleil que laissaient filtrer les arbres couverts de bourgeons mouchetait la demeure de taches de lumière. Les volets blancs étaient ouverts et, derrière les fenêtres, des rideaux de soie se gonflaient au souffle de la brise. De la musique parvenait aux oreilles de Tom et il distinguait une silhouette qui allait et venait dans le salon.

Il faillit s'enfuir à toutes jambes mais cette musique joyeuse, qui lui rappelait son enfance, niait toute idée de menace. Sans doute l'avait-on vu et la raison d'être de ces flonflons allègres était de lui donner le change.

Mais s'il ne se décidait pas à entrer, il ne reverrait jamais Sarah.

Et elle avait désespérément besoin de lui. quand quelqu'un que l'on aime est pris au piège, on accourt à son aide. Cela fait partie du pacte humain.

Il fallait faire sortir Sarah de cette maison et la conduire de force à Riverside. quant à Miriam... sa place était dans une cuve de formol.

Un visage apparut à une des fenêtres du rez-de-chaussée. Miriam sourit à Tom.

Un instant plus tard, elle ouvrit la porte. Il escalada les marches du perron et entra. Ce fut aussi simple que cela. Elle était devant lui, blonde et ravissante, un sourire d'accueil aux lèvres. La porte se referma et son expression se fit soucieuse.

- Je suis bien contente que vous soyez venu.

J'allais justement vous téléphoner. Sarah a besoin de soins.

- Je sais. Je suis venu la chercher.

- J'avais espéré qu'elle resterait auprès de vous, ce matin. quand elle est revenue, je ne savais plus que faire.

- Je compte l'emmener à Riverside.

- Ce serait le mieux. Je suis dépassée, Tom. Ses réactions ont été totalement inattendues. Je... je n'ai jamais eu l'intention de lui faire de mal. (Une larme scintilla au bord de ses paupières.) Elle s'est enfermée dans la chambre et elle refuse obstinément d'en sortir.

- quelle chambre?

- Au premier, la première à droite.

- Passez devant, je vous suis.

Tom ne voulait surtout pas s'aventurer tout seul dans cette maison. Miriam, le précédant, lui fit traverser le vestibule où, la veille, les créatures de cauchemar l'avaient attaqué. Maintenant, il était hospitalier. Il y avait des fleurs sur les tables. Une amusante gravure représentant une diligence était accrochée à un mur. Cette apparente innocence ne fit qu'aiguiser la méfiance de Tom.

- Sarah, ouvre-moi, s'il te plaît. J'ai une surprise pour toi. (Miriam se tourna vers Tom.) J'ai bien la clé mais je répugne à ouvrir une porte que quelqu'un a fermée.

- Je peux l'enfoncer, si vous voulez, répondit Tom sur un ton caustique.

Elle fit tourner la clé dans la serrure.

Jamais Tom n'avait mis les pieds dans une pièce aussi splendide. Les fenêtres s'ouvraient sur un jardin édénique. Des fleurs par milliers, sans compter les bouquets qui ornaient le bureau et les tables de chevet jumelles. Cette débauche florale avait quelque chose de hideux, c'était comme un para-vent de feinte innocence et Tom y discernait l'anti-thèse même de ce qu'elle était manifestement censée suggérer. Elle était la confirmation de la malaisance de Miriam.

Sarah reposait sur un admirable lit en bois de rose. Elle ne dormait pas mais semblait dans une sorte de transe. Ses yeux suivaient Tom derrière ses paupières mi-closes. Elle paraissait avoir sombré

dans l'apathie mais Tom eut l'impression qu'elle était loin d'être amorphe. C'était à peine si elle clignait des yeux.

Elle gémit et il s'approcha d'elle. Cette fois, elle ne protesta pas comme elle l'avait fait dans l'appartement. Son visage moite de transpiration prit une expression presque sensuelle et une lueur rêveuse qu'adoucissait le désir s'alluma dans ses yeux. Elle tendit les bras et Tom se pencha sur elle et baisa les larmes qui lui mouillaient les joues.

Elle l'enlaça et il se retrouva couché à côté d'elle.

Il repoussa les draps de soie qui la recouvraient.

Jamais elle n'avait été aussi belle.

Il eut vaguement conscience que Miriam était ressortie et avait refermé la porte. Il détaillait le corps de Sarah. Il était plus lisse, plus doux. quand il posa la main sur son sein frais, il sentit battre le coeur. Seuls les yeux de la jeune femme lui disaient qu'elle se rendait compte de l'attouchement. Mais quel trouble dans ce regard! On y lisait à la fois le ravissement, l'avidité du désir et une anxiété qu'il n'avait rencontrés dans aucun autre regard. Il lui dit des mots tendres en la couvrant de caresses légères pour l'apaiser. Son amour briserait tous les obstacles.

Sarah était au supplice. Elle ne pouvait même pas parler, et encore moins crier. Son corps hurlait son besoin en silence, son esprit bourdonnait d'excuses et de justifications.

Elle avait résolu de se laisser mourir. Et puis Tom était entré. Sur le moment, elle avait espéré qu'elle était victime d'une hallucination mais quand leurs regards s'étaient croisés, elle avait compris qu'il était bien réel.

Comment était-il possible d'être à ce point stupide ?

Elle n'avait pas - elle n'avait plus - assez de force pour deux. Chaque cellule de son organisme la mettait en demeure de passer à l'action. Cette faim-là n'avait rien de commun avec la lente agonie de l'inanition, triste et alanguie. C'était quelque chose de dynamique, de sournois, de frénétique.

- Sarah, ensemble, nous pouvons vaincre cette créature.

Il était allongé contre elle, intolérablement près d'elle. Elle laissa ses bras se nouer autour de lui.

qu'il était doux de capituler! Merveilleusement doux.

- Oui, murmura-t-elle. Ensemble. Nous y arriverons.

Elle sentait la passion monter et frémir en Tom.

Remarquant le coup d'oeil qu'il lança en direction de la porte, elle murmura:

- Miriam ne nous dérangera pas. C'est exactement cela qu'elle souhaite.

Elle glissa les mains sous la chemise de Tom. Elle savait si bien ce qu'il aimait! Tout au fond d'elle-même, une voix lancinante l'interpellait, la sommait de l'avertir, de le chasser cette fois encore. Avec un ronronnement de chatte, elle cambra les reins et s'offrit à son étreinte.

Elle savait ce qui l'excitait et il répondit à ses avances avec une ardeur sans précédent. La beauté

des lieux, le calme qui y régnait, le soleil et la douceur de l'air lui faisaient oublier provisoirement ce que la situation avait d'abominable. Il caressait les seins de Sarah, ses cuisses, il chercha sa bouche.

Çela nous fera du bien, se disait-il. C'est sain, c'est positif. Normal. ^a

Elle déboutonna sa chemise et titilla ses mamelons avec dextérité. Il baisa ses mains fines dont la délicatesse avait toujours été un enchantement. Il en saisit une qu'il guida vers son sexe tendu.

- Oui, Tom.

Elle lui souriait, maintenant. Sa verge jaillit de sa braguette ouverte et il serra Sarah de toutes ses forces.

- Cela va nous délivrer, tu verras.

- Oh oui! Tom. Je l'espère bien!

Il entra en elle. Les mouvements les plus intimes lui apportaient une jouissance d'une intensité inégalée. Voilà ce dont ils avaient besoin. Ils auraient dû

croire davantage à l'amour.

Il ferma les yeux. Elle murmurait son nom au rythme de leurs soubresauts. Il enfouit son visage dans la chevelure de Sarah, là où elle était douce comme le duvet d'un lapin.

Elle s'efforça, en faisant appel à ses dernières ressources d'énergie, de résister au désir qui la tenaillait. Il la chevauchait, les vêtements en désordre, tout à sa fougue. La sueur perlait à son front, ils avaient les joues en feu comme après une longue course.

Elle était au delà du désespoir.

La fureur amoureuse de Tom atteignait son paroxysme. Elle se rendit compte qu'elle l'aimait comme elle aurait pu aimer un enfant. Depuis quelques jours, il avait perdu toute signification sexuelle à ses yeux.

Il la labourait, elle éprouvait la chaleur de son corps accolé au sien, elle respirait son haleine, elle savourait le goût salé de sa chair embrasée.

Sarah savait parfaitement ce qu'escomptait Miriam. Et qu'elle ne ferait pas ce que cette dernière attendait d'elle. D'ailleurs, elle n'aurait pas pu, même si elle l'avait voulu, car Miriam avait oublié

un détail tout simple: il n'y avait pas d'arme dans la chambre et, sans une arme, comment aurait-elle fait couler le sang de Tom?

Il s'en était fallu d'un rien qu'elle ne l'appelle pour lui en réclamer une mais, à présent, elle avait la certitude qu'elle ne céderait pas. Sa torture se transmuta en une espèce de méditation dans laquelle elle s'engloutissait quand, soudain, une lumière vive lui fit ouvrir les yeux.

Miriam se tenait au pied du lit et elle lui présentait un objet dont l'éclat était si brillant que Sarah en fut éblouie.

Tom, aveugle et sourd au drame silencieux qui se jouait, continuait de lui faire l'amour.

Miriam s'avança. L'objet scintillant qu'elle tenait à la main était un couteau.

Un bistouri, plus exactement.

Elle le posa sur la table de chevet et sortit.

Sarah t,ta du bout des doigts le tranchant de la lame.

- Oh! Tom! Tom!

- Sarah! Je t'aime... je t'aime. Oh! mon Dieu!

Le bistouri étincelait dans la main de Sarah. Si léger. Si fort.

Le regard débordant d'amour de Tom était rivé au sien. Elle ferma les yeux et retint son souffle.

Non, je ne le ferai pas, songea-t-elle. Non, non, non, non, non... ^a

La chose qui l'habitait jaillit des profondeurs de son être.

Le bistouri en était le prolongement.

Non ! non ! non ! non !

C'était sa vérité. Elle frappa.

- SARAAAAAH!

Elle ressortit l'arme de la plaie et frappa une seconde fois. La lame s'enfonça avec le bruit d'un soupir dans la chair et le miracle vermeil de la vie de Tom ruissela en elle.

C'était une résurrection. Une chanson amère parvint à ses oreilles. quelqu'un pleurait. Elle.

Pourquoi? Elle était heureuse.

La tête de Tom bascula en même temps que ses m,choires devenaient flasques. Sarah, se tortillant comme une anguille, se coula hors du lit avant qu'il s'effondr,t sur elle. Le sang fusait à gros bouillons.

Elle se pencha et, dans un simulacre de baiser, recueillit la vie qui s'échappait du corps de Tom.

Elle se contorsionnait, pivotait autour de lui, emportée par une volupté sublime. Elle leva les bras. L'air était tiède. Le monde était un rêve d'or, elle ne lui avait jamais trouvé autant de beauté. Elle captait tout - la caresse légère d'un courant d'air, la douceur torpide de l'atmosphère, les palpitations secrètes de son corps.

Et Tom.

Sentir Tom...

Ses yeux revinrent au cadavre. Et quelque chose d'extraordinaire se produisit. On aurait presque dit que les émotions en jaillissaient comme un baume -

le chagrin, la pitié, la paix.

Une paix prodigieuse.

Elle l'entendait répéter son nom au rythme de l'amour. Jamais elle n'avait plus ardemment désiré

quelque chose que le son de cette voix.

Sa détresse était infinie.

Le cri déchirant qui retentit fit se rétracter Miriam. Elle ne se rappelait pas avoir rencontré

désolation aussi dévastatrice. C'était une souffrance trop, beaucoup trop violente.

Elle se précipita vers la chambre sans pouvoir se défaire d'une certaine appréhension. Une douleur aussi intense pouvait aisément se transformer en fureur. En rage meurtrière. Et cela pouvait constituer un danger pour elle.

Arrivée à la porte, elle s'immobilisa, l'oreille tendue. D'après le halètement haché qui lui parvenait, Sarah devait être du côté opposé de la pièce. Elle introduisit la clé dans la serrure. Au bout d'un court instant, le mécanisme joua avec un sourd déclic et le battant s'ouvrit. Le placage de bois dissimulait une lourde plaque d'acier si parfaitement équilibrée qu'il n'y eut aucun bruit.

Sarah était devant la fenêtre, abîmée dans la contemplation du jardin

inondé de soleil. La dépouille de son amant gisait au milieu des draps froissés.

Miriam appela Sarah en mettant toute l'affection possible dans sa voix, s'efforçant de lui parler comme la mère parle à sa fille, l'amante à l'amante, l'amie à l'amie. Mais la jeune femme ne semblait pas l'entendre. Elle s'approcha alors lentement.

Avec circonspection car Sarah risquait à tout moment de se jeter sur elle.

- Je sais exactement ce que tu ressens, Sarah.
- Vous ne pouvez pas.
- Tu ne me croiras peut-être pas maintenant mais la vie qui t'attend sera plus riche que celle que tu as vécue jusqu'ici.
- Je viens de tuer l'homme que j'aimais! Vous n'avez pas l'air de le comprendre. Je n'ai plus rien dans la vie.
- Ne dis pas cela! Je suis là, Sarah.

Sarah la regarda et baissa la tête. Un tremblement secoua ses épaules. Elle pleurait en silence.

- Tu as simplement échangé un mode d'existence contre un autre.
- Vous savez ce que vous êtes? Vous êtes obscène ! Obscène !
- Tu fais désormais partie d'une autre race. Nous avons nos droits, nous aussi. Et nous ne tuons jamais au delà de ce que nos besoins exigent.

Sarah lança le bistouri au loin comme s'il la brûlait et Miriam en profita pour s'approcher un peu plus. Un contact physique était nécessaire.

Mais Sarah eut un mouvement de recul.

- N'avancez pas! Ne me touchez pas!

Son ton était chargé de menace. Bien qu'elle fût à

présent désarmée, elle pouvait encore être dangereuse. Miriam la contourna en veillant à ne pas la quitter des yeux.

- Tu es plus qu'humaine, dorénavant. Tu as acquis droit de vie et de mort sur les humains.

- Vous m'écoeurez!

Miriam continua d'avancer. Elle était certaine qu'une nouvelle Sarah ne tarderait pas à émerger de cet abîme de désespoir.

- Sans moi, tu es seule, dit-elle d'une voix tendre.

Totalement seule. Viens à moi.

L'expression de dégoût qu'elle lut sur les traits de Sarah lui fut plus douloureuse qu'un coup mais elle s'astreignit à ne pas se départir de son masque d'affection. Sarah allait craquer d'un instant à l'autre. Ses émotions présentes n'avaient aucune importance: son instinct la ferait fatalement se jeter dans ses bras aimants.

Sarah n'avait pas remarqué jusqu'à maintenant à

quel point l'odeur de Miriam était déplaisante.

Ecoeurante, douce,tre avec des remugles de pourri-ture. Elle continua de reculer. Comme elle s'en voulait de ne pas avoir gardé le bistouri! Son seul désir était d'ouvrir la gorge de Miriam comme elle avait ouvert la gorge de Tom. Elle se rapprochait.

La promptitude de ses mouvements était hallucinante. Sarah avait envie d'écraser sous son talon le sourire condescendant qu'elle arborait.

Malgré ses efforts, la jeune femme n'arrivait pas à

empêcher ses regards de revenir sans cesse sur Tom. Les draps cachaient à moitié son visage mais ils laissaient à découvert ses yeux fixes où se lisaient encore la surprise et le chagrin.

Il était mort dans la souffrance. La haine de la créature qui l'avait corrompue à tel point qu'elle avait pu infliger cette atroce agonie gonflait le coeur de Sarah.

- Vous ne méritez pas de vivre, Miriam.

- Je vivrai quand même. Et toi aussi.

Sarah ne répliqua rien mais elle songeait: Oh non! Ni l'une ni l'autre. Non! ^a Des yeux, elle cherchait le bistouri. Miriam se raidit

imperceptiblement et s'immobilisa.

- Sarah, essaie de comprendre. Je t'ai fait cadeau d'une vie nouvelle et c'est une vie qui vaut d'être vécue, crois-moi. Tu n'imagines pas combien elle est merveilleuse.

Sarah se retint pour ne pas lui hurler des injures et ne pas donner libre cours à sa fureur. Une seule pensée l'animait: la joie qu'elle aurait à plonger le bistouri dans la chair de cet être maléfique, de sentir son coeur en faire tressaouter la lame!

- Je t'aime, poursuivit Miriam Et l'amour est une chose sans prix.

Cette fois, la coupe débordait. Devant pareille arrogance, Sarah n'était plus capable de se dominer.

- Vous n'aimez que vous-même! Vous êtes plus immonde qu'un monstre Infiniment plus! (Les murs de la chambre renvoyaient l'écho de sa voix.) Vous ne pouvez pas aimer, ni moi ni personne.

Vous êtes incapable d'amour!

Miriam ouvrit les bras et fit à nouveau un pas vers elle. Sarah la gifla alors à la volée. La créature fit un bond en arrière comme si elle avait reçu une balle, l'épouvante lui décomposait les traits.

Mais elle recouvra le contrôle d'elle-même.

- Je ne m'attendais pas à cela, laissa-t-elle tomber (Elle avait reculé jusqu'à la porte et se frottait la joue) Tu ne sais pas combien il est dangereux d'agir ainsi que tu l'as fait.

Sarah s'en moquait. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle serait morte avant que sa faim se réveille. Et Miriam aussi. Elle s'en fit le serment. A elle et à la mémoire de Tom.

La gifle avait été brutale et Miriam avait la joue en feu. Il y avait très longtemps qu'un être humain ne l'avait frappée. Et aucun de ceux qui avaient eu cette audace n'avait survécu.

quelle force de caractère chez cette fille! Vivre avec une compagne de cette trempe serait merveilleux. Sarah deviendrait son égale dans tous les sens du terme. Elle possédait toutes les qualités requises.

Lors de sa prochaine restauration, il faudrait veiller avec la plus grande attention à ce qu'elle absorbe jusqu'à la dernière goutte la vie

qu'elle prendrait, faute de quoi elle n'aurait pas l'énergie suffisante pour ressentir au plus profond d'elle-même ce que sa vie nouvelle avait de prodigieux. Et il était capital qu'elle atteigne cette apothéose.

- Il faut satisfaire la faim avec méthode, Sarah.

Tu as besoin d'apprendre la technique...

- La technique! Vous en parlez comme si c'était...

je ne sais pas, moi... un sport quelconque. C'est de la barbarie !

Sarah avait fièrement redressé le menton pour proclamer sa conviction inébranlable et Miriam admira son empire sur elle-même. Mais le moment était venu pour elle de se défouler et de laisser se déchaîner sa rage. Cela faciliterait grandement les choses pour toutes les deux.

- En un sens, c'est un peu un sport, en effet, rétorqua-t-elle en s'efforçant de prendre un ton badin. Et il y a assurément une technique.

- Je ne veux pas en entendre parler!

- C'est pourtant indispensable. Ne comprends-tu donc pas que tu vas repasser par le même cycle ? Tu entreras en Sommeil et, après, tu devras manger. Il n'y a pas moyen d'y échapper.

La tactique de Miriam fut couronnée de succès.

Sarah se boucha les oreilles comme pour refuser d'entendre la vérité. Un sourd gémissement roula dans sa gorge, qui éclata en une plainte angoissée et elle se jeta toutes griffes dehors sur Miriam. Mais celle-ci ne se laissa pas surprendre une seconde fois. Elle saisit les poignets de la jeune femme d'une main et, de l'autre, l'agrippant par les cheveux, lui tira la tête en arrière.

Les yeux de Sarah étaient hagards, elle avait de l'écume à la bouche. Avec des grondements gutturaux, elle s'acharnait à résister, se débattait et se contorsionnait farouchement dans ses efforts pour griffer Miriam. Mais cette dernière la maintenait sans peine à distance, attendant que sa fureur s'épuise d'elle-même.

- Je t'aime, répétait-elle inlassablement toutes les fois que Sarah reprenait sa respiration. Je t'aime.

Enfin, Sarah, secouée de sanglots, s'écroula mollement dans ses bras,

tête basse. Et Miriam l'étrei-gnit maternellement.

- Dors, murmura-t-elle en caressant ses boucles brunes. Dors et tout ira bien.

Elle la porta jusqu'à une petite chambre qu'elle utilisait rarement, donnant sur le vestibule. La porte était assez solide pour que Sarah ne puisse s'échapper quand elle se réveillerait. Et la fenêtre était garnie de barreaux.

Sarah ne s'était rendu compte qu'elle était en train de perdre conscience qu'au moment o

Miriam l'avait soulevée dans ses bras. Elle avait essayé de se dégager mais un vertigineux engourdissement s'était emparé d'elle. Miriam lui chuchotait des paroles d'apaisement qui ne lui parvenaient que brouillées. Son coeur se révoltait mais son corps acceptait l'étreinte.

Elle s'efforçait de garder les yeux ouverts. Elle sentit confusément la caresse de draps frais.

Et elle plongea dans une réalité nouvelle. Plus horrible que le plus affreux des cauchemars, plus réaliste que le plus parfait des songes. Tom était assis au pied du lit. Son visage était un masque de fureur glacé. Il leva soudain la tête et la regarda en face. ' TU M'AS TU...! TU M'AS TU...! TU...! ^a Sa voix stridente avait des accents désespérés. Il enfouit sa figure dans ses mains.

Puis il la dévisagea avec une tristesse si déchirante que Sarah souhaita mourir sur-le-champ et il dit: ' Je te pardonne. ^a

Sans transition ce fut l'été. Ils étaient dans le Vermont. Leurs dernières vacances. Elle était couchée dans l'herbe. Heureuse. Follement heureuse.

quand elle ouvrait les yeux, elle voyait miroiter les feuilles de l'arbre sous lequel ils étaient étendus.

Une brise légère faisait bruire les brins d'herbe près de son oreille. Il y eut une petite détonation sèche et de la mousse de champagne l'éclaboussa. Elle s'assit et éclata de rire.

- Tu l'as fait exprès!

- Bien s'r. Madame est servie.

Ils déjeunèrent avec un appétit d'ogre. La lumière s'estompa, gommant peu à peu la chaîne lointaine des Green Mountains. Ils firent l'amour et se reposèrent, nus, dans la clarté de l'été. Ils regardaient le soleil glisser vers l'ouest, et, blottis l'un contre l'autre, offerts à la caresse du vent de la nuit, ils virent naître les premières étoiles.

- TU M'AS TU...!

Elle s'élança en courant. La colline était maintenant ténébreuse et glacée, l'herbe figée avait la dureté de la pierre.

L'écho multiplié de sa voix se perdait au loin.

Miriam observait le Sommeil de Sarah, cherchant à évaluer l'état de la jeune femme. Elle lui t,ta le poulx, puis souleva une paupière et examina longuement la pupille. Dernier test, elle palpa du bout des doigts la joue de la jeune femme. C'était le vrai Sommeil.

Sarah était transformée.

- Bienvenue dans le royaume, murmura Miriam.

quand Sarah reprit conscience, tout était changé.

Elle se dressa sur son séant. Elle était dans un lit. Il faisait noir. Pendant qu'elle dormait, le jour avait fait place à la nuit. Elle distinguait par la fenêtre un croissant de lune qui brillait au-dessus de l'East River.

Elle n'était pas seule.

Miriam était debout devant le lit. Sarah était incapable de s'arracher à la contemplation de l'étrange et radieuse créature. Sans son déguisement, elle était d'une beauté rayonnante. A la lumière de la lune, sa peau était d'une blancheur neigeuse et ses yeux avaient des reflets dorés.

L'espace d'un instant, ils luirent comme ceux d'un animal, puis elle tourna la tête.

- Tu es restée huit heures en Sommeil.

Sa voix était musicale.

Sarah eut soudain l'impression que quelque chose bougeait dans son estomac. Elle devait avoir eu un hoquet car Miriam sourit. Un brusque

cha-touillement dans sa gorge lui donna fugitivement une nausée. Puis des fourmillements la parcoururent de la tête aux pieds.

La faim l'assaillit avec une violence telle qu'un cri lui échappa. La souffrance était si lancinante qu'elle se leva d'un bond. Elle ne pouvait pas rester comme cela! C'était si brutal, le besoin qui la fouillait était si impérieux qu'elle en titubait. Mains tendues, elle agrippait le vide. Miriam ne fit qu'un saut jusqu'à la porte. La serrure claqua avec un bruyant dé clic.

Sarah était maintenant seule.

Elle se rua sur la poignée et la secoua de toutes ses forces mais sans même parvenir à l'ébranler.

Le désespoir la submergea.

Au moment où elle se disait que cette torture allait lui faire perdre la raison, la serrure cliqueta à

nouveau et Miriam entra dans la pièce, tenant dans ses bras une forme humaine inanimée.

Sarah fit à peine attention à son sexe. Jamais encore elle n'avait aussi ardemment désiré toucher quelque chose, caresser une peau moite... posséder.

Miriam déposa le corps sur le lit et dit sur un ton sec:

- Contrôle-toi. Et écoute-moi. Il faut que je t'apprenne un certain nombre de choses avant de commencer.

Une main glissa à l'extérieur du lit, se balançant mollement. Eclairé par la lune, le visage était grave.

Et joli. Un visage banal de jeune femme. Ses lèvres avaient presque un pli rieur.

Sarah l'imaginait en train de danser.

- Je l'ai assommée, reprit Miriam. Elle reviendra à elle dans deux minutes. Il faudra que tu sois prête.

Et elle enchaîna en expliquant à Sarah de la façon la plus prosaïque comment il fallait procéder: faire pénétrer la lame du bistouri pour crever la veine et coller ensuite les lèvres à la plaie afin d'absorber la vie qui s'échappait.

- Jusqu'à la dernière goutte. Ainsi, tu n'auras besoin de t'alimenter qu'une fois par semaine tout au plus.

Chaque mot qu'elle prononçait était harmonie, chacun de ses gestes était la gr,ce incarnée. quelle apparence de beauté le mal avait-il revêtue! Sarah, immobile, tenaillée par une faim dévorante, se disait qu'il ne pouvait exister une haine plus farouche que celle qu'elle vouait à cette créature. C'était un brasier incandescent qui la consumait.

La fille gémit, tressaillit et se réveilla en toussant.

Ses yeux s'ouvrirent et elle vit les deux silhouettes debout devant le lit. Miriam recula- vraisemblablement pour ne pas l'effrayer en se montrant à elle sous son aspect réel, songea Sarah.

‘ Tu m'as tué ^a, avait dit Tom dans un autre monde.

Dans ce monde-ci, elle tuerait Miriam.

- Donnez-moi mon bistouri.

- Il est sur la table de nuit.

Elle ne laissait rien au hasard. Pour atteindre la table de nuit, Sarah dut contourner le lit qui faisait écran entre Miriam et elle.

Il fallait qu'elle plante la lame profondément. Elle se voyait l'enfoncer en frappant le manche du plat de la main.

Le bistouri était léger entre ses doigts. quel instrument délicat! La fille émit une petite plainte pathétique et agrippa les draps.

- Ne bouge pas, toi! lui ordonna Miriam dont Sarah sentait le regard qui la vrillait. Mets-toi à

califourchon sur elle, les genoux sur ses bras pour l'immobiliser.

La fille exhala un balbutiement d'épouvante quand Sarah monta sur le lit. Ses yeux étaient braqués sur le bistouri.

Miriam n'était plus qu'à quelques dizaines de centimètres, à présent. Lorsque Sarah leva le bistouri, elle se pencha en avant.

- Non, ne frappe pas de haut en bas. Introduis simplement la lame d'un mouvement glissant. (La fille se mit à secouer frénétiquement la tête.)

Vite, Sarah! gronda Miriam.

La fille hurla. Ses yeux étaient exorbités, sa bouche béait.

D'un geste foudroyant, Sarah allongea le bras droit en direction de Miriam. Déséquilibrée, elle bascula sur le corps de la fille secoué de soubresauts convulsifs et glissa à bas du lit.

Elle n'avait frappé que le vide. Miriam était déjà à l'autre bout de la pièce. Sarah, atterrée, ne compre-

nait pas comment elle l'avait manquée. La rapidité de réflexe de cette créature était extraordinaire.

La fille se redressa d'un bond et se rua vers la porte. Avec une indifférence presque totale, Miriam la repoussa si brutalement contre le mur que le choc ébranla toute la maison. La victime s'effondra, inanimée.

- Tu as encore beaucoup à apprendre, Sarah.

quelques heures de diète te feront sans doute le plus grand bien.

Elle souleva la fille inerte et, la prenant dans ses bras, courut vers la porte. Sarah s'élança pour tenter encore une fois de lui porter un coup de bistouri mais le battant se referma avant qu'elle eût fait trois pas. A moins de la prendre entièrement par surprise, il n'y avait rien à faire.

Consternée et déçue, Miriam enferma la fille sans connaissance dans un placard de sa chambre. Inutile de prendre de précautions: elle avait une fracture du crâne et était dans le coma. Elle survi-vrait peut-être encore trois heures. Il faudrait que Sarah la consomme avant que la mort intervienne sinon ce serait une proie gaspillée pour rien.

Inquiète pour la malheureuse Sarah, Miriam revint ensuite sur ses pas et colla l'oreille à la porte blindée. Les sons affreux qui lui parvenaient lui rappelaient les emmurés de Charles le Bel. La volonté qui animait la jeune femme était vraiment extraordinaire. Elle criait, elle hurlait, mais pas la moindre supplication ne sortait de ses lèvres. Sa détermination était plus puissante que la faim.

Mais cela ne durerait pas éternellement.

Sarah clamait sa souffrance. Il était impossible de tuer Miriam! Elle

était trop rapide, elle la surclassait. Si seulement il y avait un téléphone dans cette maudite chambre, ou même un magnétophone!

Elle ouvrit les tiroirs, fouilla dans la penderie mais ne trouva rien d'autre que de vieux vêtements moisissés et un paquet de programmes de théâtre datant du siècle dernier.

Sarah commençait à étouffer. Tout son corps était douloureux. Elle avait l'impression d'avoir une infection du sang, ce qui, en un sens, était exact. Sa langue était sèche et racornie, ses yeux larmoyants, et elle devait se plier en deux tant son ventre la brûlait.

Son expérience de praticienne lui dictait son diagnostic: faute d'un autre aliment, le sang de Miriam se nourrirait du corps de son hôte. Elle était littéralement dévorée vive de l'intérieur.

Un spasme soudain la fit suffoquer. La pièce lui parut s'éloigner et s'obscurcir.

quand elle reprit conscience, elle était allongée par terre. Péniblement, elle réussit à se remettre debout. Il fallait à tout prix parvenir jusqu'à Miriam.

C'est la dernière chance, la dernière chance! ^a lui criait une voix silencieuse.

Si seulement elle avait parlé à Tom ! Elle en aurait eu le temps quand elle était retournée à l'appartement. Juste quelques mots et il aurait su la vérité. Il ne serait alors jamais venu ici, pas seul, en tout cas.

Peut-être même que l'exosanguintransfusion qu'aurait pratiquée Geoff in extremis aurait réussi.

Elle aurait pu être sauvée.

- Pourquoi pas, pauvre idiotte?

Ce matin même, elle était encore à demi convaincue qu'elle souhaitait le présent ^a de Miriam. Elle se rappelait parfaitement la pensée qui lui était venue et lui avait révélé sa propre vérité: ' Je pourrais vivre éternellement. ^a Et elle avait essayé

d'imaginer ce que ce serait. ' Moi... encore vivante dans mille ans. ^a

Ou dans deux mille ans.

qu'était donc la mort sinon une maladie? Et elle s'était dit que, dans le sanctuaire que lui conférerait l'immortalité, elle briserait le secret de la mort et en ferait don à l'humanité.

quelle duperie!

Cela, c'était avant qu'elle ait tué Tom. Il avait fallu que sa victime fût un être qu'elle aimait véritablement pour que ses yeux se dessillent et que la réalité lui apparaisse dans toute son atrocité.

Elle aspirait au brülant ruissellement de la vie dans sa gorge. Le bistouri brillait dans sa main.

Stupéfaite, elle le laissa tomber.

- Mon Dieu! Ma main!

Ce n'était plus qu'une serre griffue qui se ratatinait à vue d'oeil. Elle se rua sur le miroir de la coiffeuse et contempla son reflet à la lumière de la lune: une épave. Les yeux caves, les pommettes saillantes sur un visage h,ve, des dents que décou-vraient les lèvres desséchées qui se résorbaient.

Les ravages de la carence alimentaire étaient cauchemardesques.

- MIRIAM ! AMMENEZ-LA ! AMMENEZ-LA ! (Elle empoigna ses cheveux à pleines mains, rejeta la tête en arrière et vociféra :) POUR L'AMOUR DE

DIEU !

Le bistouri... le bistouri!

Elle distingua son éclat sur le plancher, là o' elle l'avait laissé tomber et se jeta sur lui.

La serrure cliqueta.

Non!

- Tu as échoué sur toute la ligne mais tu n'assou-viras jamais plus cette faim-là!

Elle enfonça la lame dans son poignet jusqu'à l'os.

Le sang jaillit à grands flots vermeils et, aussitôt, une invincible

faiblesse s'empara d'elle.

Au moment où la porte s'ouvrait, elle s'écroula sur le flanc.

- Tom, je t'aime.

Les battements tumultueux de son cœur secouaient tout son corps. Ils cessèrent.

Silence.

Miriam était penchée sur elle.

- Tu ne peux pas mourir! glapit-elle d'une voix suraiguë. Et maintenant que tu perds ton sang, tu ne peux pas vivre non plus!

Ne peux pas mourir? Il faut que je meure! Je suis morte !

Miriam, versant des larmes amères, tenait la tête de Sarah sur ses genoux.

- Tu es entrée dans mon royaume et tu n'en connaîtras jamais les beautés. Pauvre petite Sarah!

quelle sinistre ironie!

Sarah se rendit compte qu'elle l'avait prise dans ses bras. A pas comptés, Miriam montait un escalier menant à un grenier. Elle entra dans une pièce minuscule où étaient empilés des coffres, les uns très anciens, les autres moins. Sarah tenta de se débattre quand elle comprit que Miriam la plaçait dans un coffre semblable, béant au milieu de la pièce. Ses supplications ne passaient pas sa bouche.

Le couvercle retomba. Une lourde serrure grinça.

Sarah était dans une nuit totale.

- C'était inutile, ma chérie. Tu avais trop changé

pour être soumise à la mort humaine et tu es désormais condamnée à la mort éternelle. Tu as tout manqué, Sarah! Une existence sublime - et tu es passée à côté. Ma pauvre enfant! Il ne me reste plus qu'à te faire la promesse que j'ai faite à tous les autres. Je te garderai auprès de moi, je ne t'abandonnerai jamais et tu auras toujours une place dans mon cœur.

‘ Mon Dieu, venez à mon secours! ^a

Même là, la faim continuait à la torturer. Le plus infime mouvement provoquait des rechutes de faiblesse qui se prolongeaient de longues minutes.

Puis le temps se remit à s'écouler mais autrement qu'avant. Elle savait seulement qu'il s'égrenait - elle n'avait pas conscience de sa durée.

De légers crissements, des soupirs provenant des autres coffres bruissaient autour d'elle. Ainsi, Miriam n'en était pas à son coup d'essai. L'idée de ce qu'il y avait dans ces coffres épouvantait Sarah.

Combien étaient-ils?

Certains devaient être vieux de plusieurs siècles.

D'autres de milliers d'années.

Des milliers d'années à passer dans cet état...

Non! C'était impossible.

Elle s'arc-bouta de toutes ses forces contre le couvercle, griffant les parois du coffre. Il faut que je sorte. J'ai tellement faim... ^a

Mais ses efforts furent vains.

Elle se remémora alors ce qu'elle avait fait à Tom et ce qu'elle ferait si elle réussissait à se libérer. Et elle fut contente d'être là. Au moins, elle pouvait encore se considérer comme un être humain. quoi qu'elle d't souffrir, mieux valait ce martyr qu'être l'esclave de Miriam.

Il y avait tant de choses en jeu! Elle s'aperçut qu'elle pouvait tourner son regard sur elle-même et, même dans cet enfer, découvrir des trésors de paix et d'amour dont elle avait toujours ignoré

qu'elle était riche. Elle était pleine de souvenirs splendides et d'un amour immense. Tom était avec elle en esprit. Cela d't-il durer jusqu'à la nuit des temps, il y aurait à la fin, même pour elle, un lieu o'

elle irait, o' Tom était déjà, sur l'autre rive du fleuve de la vie, là o' se retrouvent les créatures perdues de ce bas monde.

...PILOGUE

Miriam avait quitté New York. Elle n'osait plus ni rester dans sa maison ni garder son ancienne identité. La disparition des deux médecins de Riverside entraînerait fatalement l'ouverture d'une information.

Elle avait de la peine pour Sarah. La pauvre enfant n'avait pas connu les joies de sa nouvelle condition, seulement sa cruauté. Jamais, avant cette expérience, Miriam n'avait imaginé quelles cimes pouvait atteindre un humain qui cherche à t,tons la vérité profonde de l'amour.

Elle allait souvent rendre visite à Sarah. Les coffres étaient entreposés dans la cave à charbon de sa nouvelle demeure et, dans l'obscurité fraîche elle parlait à voix basse à son amie perdue.

Une telle créature aurait été une merveilleuse une incomparable compagne. Mais Miriam se rendait maintenant compte qu'une femme telle que Sarah dépassait le don qu'elle pouvait lui transmettre.

- Tu me manques, murmura-t-elle.

C'était l'heure crépusculaire et les ombres s'appesantissaient dans la salle de séjour. Le brouillard envahissait la baie et l'on entendait mugir les cornes de brume. Miriam appréciait la beauté du brouillard de San Francisco et la sécurité qu'il lui apportait.

- Tu as dit quelque chose, chérie?

Elle sourit à son nouveau compagnon qui venait d'entrer avec deux verres de madère.

- Seulement que je t'aime. Je n'ai jamais aimé personne d'autre que toi.

Il s'assit et dégusta religieusement une gorgée.

- C'est un madère de 1844, reprit Miriam. J'espère qu'il te plaît.

quand il l'embrassa, il reposa son verre au pied de la table en mosaïque. C'était bien dans sa manière de ne pas l'avoir posé sur le portrait de Lamia. Il professait une dévotion totale envers Miriam et envers tout ce qu'elle lui avait révélé

d'elle.

Elle l'avait sélectionné avec soin. Sur la base de trois critères: la loyauté, l'intelligence et cet appétit de vie primordial qu'elle comprenait si bien. Elle ferma les yeux avec délices, sous la ferveur de ses baisers.

Elle aurait toujours la nostalgie du courage et de la noblesse de Sarah mais son nouveau compagnon lui apportait un sentiment de confort que Sarah ne lui aurait sans doute jamais prodigué. Comme autrefois, Miriam rêvait son rêve d'immortalité, elle se disait qu'elle avait enfin trouvé un compagnon pour l'éternité.

Et puis le temps passerait, la nature réclamerait sa rançon et le rêve volerait en éclats. Alors, elle se mettrait à la recherche d'un nouveau compagnon.

Puis d'un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que le temps lui-même s'évanouisse.

quelle que soit la force de la tentation qu'elle aurait, dans sa solitude, d'en trouver un ou une qui serait éternellement à ses côtés, elle était résolue à

ne plus jamais essayer de transformer quelqu'un comme Sarah. Ni cette fois-ci ni la prochaine.

Jamais.